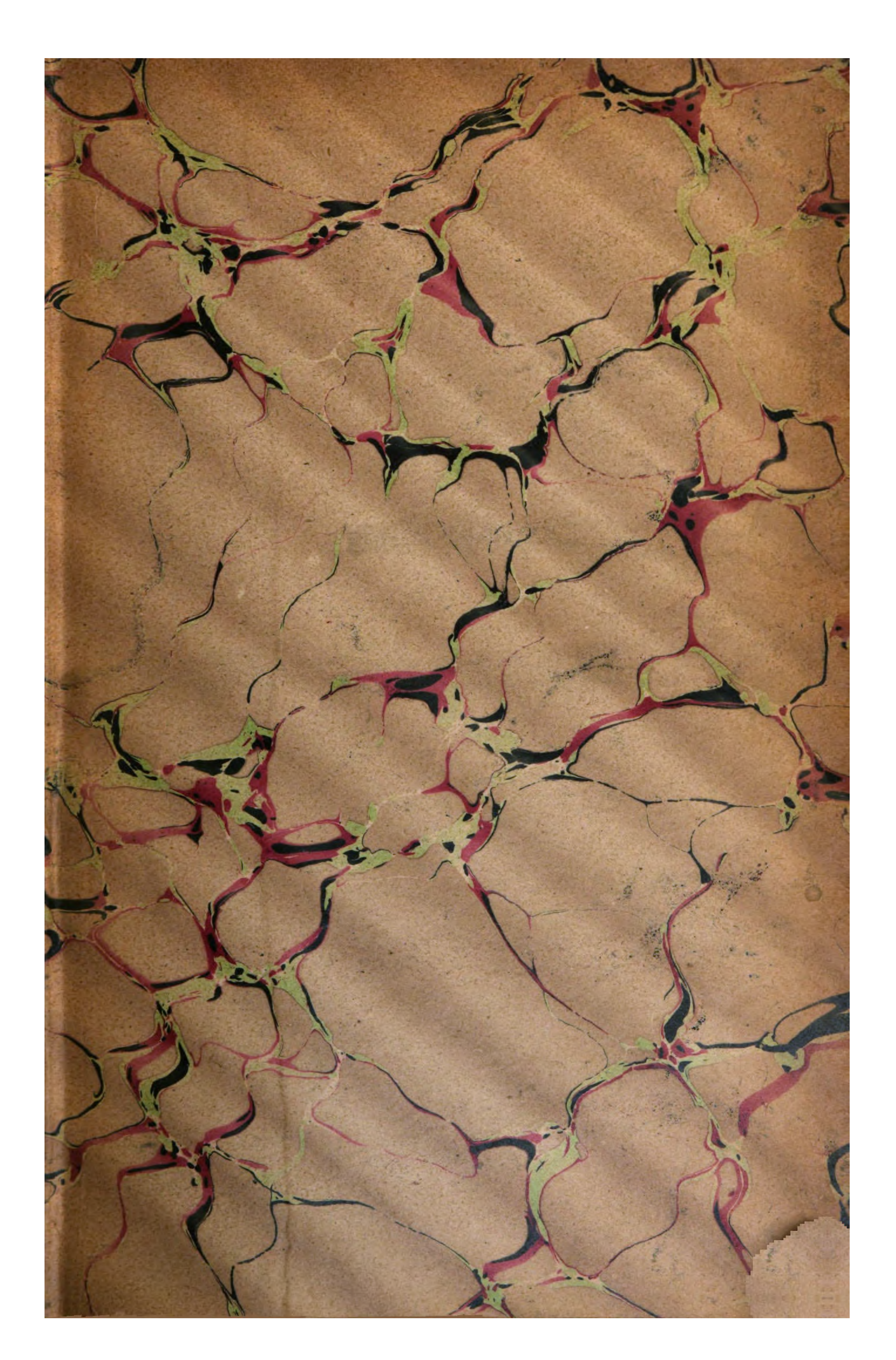



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA CONQUÊTE DU PARADIS

LA REINE
DE
Bangalore

PAR

JUDITH GAUTIER



PARIS
L. FRINZINE, ÉDITEUR
112, Boulevard Saint-Germain, 112

1887

LA
REINE DE BANGALORE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Conquête du Paradis : Le lion de la Victoire....... 1 vol.
Iskender.. 1 vol.
Le livre de Jade.................................. 1 vol.
Le Dragon impérial................................ 1 vol
La Sœur du soleil (l'Usurpateur). Ouvrage couronné par
l'Académie française, *nouvelle édition*.............. 1 vol.
Les Peuples étranges.............................. 1 vol.
Lucienne... 1 vol.
Les Cruautés de l'amour........................... 1 vol.
Isoline.. 1 vol.
Richard Wagner et son œuvre....................... 1 vol.
Les Poëmes de la Libellule, *édition de luxe*........... 1 vol.

EN PRÉPARATION

Les Explorateurs français.
Peintres contemporains.
Les Héroïnes du harem.

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande au prix de 10 francs.

LA CONQUÊTE DU PARADIS

LA REINE
DE
BANGALORE

PAR

JUDITH GAUTIER



PARIS

L. FRINZINE, ÉDITEUR

112, *Boulevard Saint-Germain*, 112

—

1887


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
19 NOV 1965

LA

REINE DE BANGALORE [1]

I

MARCHE INDIENNE

La sombre, majestueuse, et bruissante forêt, traversée de rousses lueurs et de fumée ; des éléphants en marche, sous la voûte noire d'une magnifique avenue ; des hommes, à droite et à gauche, qui courent en portant des torches.

On croirait entendre le tintement continu de la pluie, tombant sur les feuilles, mais ce sont d'innombrables pas, tombant en cadence, qui donnent cette illusion. Il y a des cavaliers, des chameaux, des piétons. Toute une armée qui chemine !

Le détachement français a rejoint Chanda-Saïb et ses troupes : on se hâte maintenant, à travers la nuit fraîche, vers le camp de Mouzaffer-Çingh, que l'on compte atteindre dans la matinée.

(1) Le volume qui précède LA REINE DE BANGALORE, a été publié sous le titre de : LE LION DE LA VICTOIRE.

Bussy est heureux; on marche sur Arcate, on se rapproche de Bangalore.

C'est le comte d'Auteuil qui commande l'expédition; de La Touche et Bussy sont sous ses ordres, mais ce dernier a seul les instructions secrètes. Chanda-Saïb, dès leur arrivée, les a reçus avec enthousiasme; il a fait présent, à chacun des trois chefs, d'un superbe éléphant, avec son mahout et son harnachement; c'est donc dans un houdah brodé, que le marquis est couché commodément, sommeille, rêve, ou cause avec son ami Kerjean, à qui il a offert l'hospitalité.

— On finit par se faire, à ce bercement un peu rude, lui dit-il. On dirait une nourrice qui secoue son marmot pour le forcer à dormir.

— Les premiers moments m'ont paru abominables, dit Kerjean; mais c'est vrai, on s'y habitue, cela finit même par devenir agréable. Savez-vous qu'il est magnifique votre éléphant!

— Je crois bien, et il a une physionomie très intelligente; je l'aime déjà. Comment vais-je l'appeler?

— Ajax ou Alexandre.

— Pourquoi?

— Puisqu'il va à la guerre.

— Pas de son plein gré. Non, quelque chose d'Hindou plutôt. Voici, je l'appellerai: Ganésa.

— Qu'est-ce que Ganésa?

— Le dieu de la sagesse, et ce dieu a une tête d'éléphant.

— Parfait. Appelons-le Ganésa. Voilà tout de même un singulier cadeau: un éléphant plus un

homme. Cela va vous entraîner à des dépenses folles.

— Pendant la campagne, nos frais sont à la charge du nabab...

— Et après la guerre, nous serons millionnaires! s'écria Kerjean, ou ces princes maures ne sont que des croquants.

Les rideaux du houdah étaient ouverts d'un côté, et l'on voyait monter la traînée fumeuse des torches, traversée de flammèches, peuplée de papillons énormes et de toutes sortes d'insectes; les feuillages, éclairés successivement, prenaient des reflets métalliques d'un vert vif, et, parfois apparaissait, blotti aux coudes des branches, un singe, éveillé brusquement, qui, terrifié, regardait.

— Il court par moment des frissons, dans le dos de Ganésa, qui sont pour nous de vrais tremblements de terre, dit Bussy après une somnolence.

— C'est qu'il sent le voisinage de quelque fauve, panthère ou tigre, et il témoigne ainsi son antipathie. Les terribles félins sont à la chasse. A cette heure, il ne ferait pas bon être seul dans la forêt.

On entendait en effet, par-dessus le bourdonnement de l'armée en marche, des rauquements, des cris de détresse ou de fureur, de longs miaulements, dans l'immense et sombre profondeur dont on était enveloppé.

Mais une fraîcheur plus vive annonçait l'approche du jour; peu à peu l'impénétrable obscurité se désagrégeait, s'imbibait d'une molle blancheur; bientôt on distingua les énormes troncs rugueux, les guirlandes

de lianes, les feuilles aux formes singulières ; puis des perspectives se creusèrent, et, subitement, il fit clair. Alors toute la forêt se mit à chanter.

Sur les branches puissantes d'un multipliant, des paons au beau plumage apparurent, s'éveillant, avec des palpitations de prunelles devant l'éclat brusque du jour ; les uns battirent l'air de leurs ailes, d'autres se rengorgèrent en redressant l'aigrette de leur front, ou bien, joyeux de revoir la lumière, déployèrent leur queue en orbe resplendissant.

Les hurlements des fauves s'étaient tus ; les chants des oiseaux, comme des voix célestes, faisaient fuir vers leurs antres les sinistres rôdeurs. Sous chaque branche pépiait un nid ; des roucoulements, des cris d'appel, des roulades, des trilles, mille gazouillements s'élançaient de chaque touffe de feuillage. Du haut de son houdah, Bussy voyait dans les arbres ; il surprenait les oiseaux faisant leur toilette, d'un air pressé et furtif ; près de la route un bengali vint se poser sur une large fleur emplie jusqu'au bord de rosée ; il y trempa son bec et but en renversant la tête ; puis il se baigna dans la fleur, secouant ses plumes, faisant jaillir des diamants. Puis les singes, les écureuils s'éveillèrent à leur tour, bondirent légèrement de branche en branche, se laissèrent glisser le long des lianes en poussant de petits cris aigus ; des gazelles passèrent dans les fourrés, s'enfuirent avec un grand bruit de feuilles froissées.

Kerjean s'était endormi ; mais Bussy se penchait en dehors, pour mieux jouir de cette fête de l'aurore, et

il se disait que l'homme était un intrus dans cette forêt mystérieuse, si peuplée, si vivante.

Malgré lui il entendait la conversation de deux soldats musulmans, marchant à quelque distance :

— Entends-tu le chant du douradj ? disait l'un d'eux : comprends-tu ce qu'il dit ?

— Ce qu'il dit, je l'entends très bien : *Chir darem chekérek.* (J'ai du lait, un peu de sucre.)

— C'est la femelle qui parle ainsi, le mâle dit : *Ah ! Hussein Kuchté choud.* (Hélas ! Hussein a été massacré).

— C'est un oiseau instruit dans la religion, puisqu'il déplore la mort d'Hussein.

— J'ai entendu d'autres douradjs, à Ester-Abad, ceux-là ne parlent pas persan, mais turc.

— Que disent ils ?

— *Dad mènè touttélar.* (Ils m'ont pris, hélas !) ; dans l'Arabistan ils parlent arabe et chantent ainsi : *Bich-chucre tédoumou-n-Naàm* (Avec la reconnaissance la prospérité dure toujours).

— Cet oiseau est bien singulier, s'il sait ce qu'il dit. Je l'ai entendu souvent, mais jamais je n'ai pu le voir.

— Il ressemble au faisan, avec la gorge parsemée d'un duvet très blanc, et il a une ligne rouge de chaque côté des yeux. Tiens, en voilà un : penche-toi et, par-dessous les branches, tu le verras.

Bussy n'entendit plus, les soldats étaient restés en arrière pour tâcher de voir l'oiseau ; le jeune homme leva la tête vers le réseau des branches, cherchant lui

aussi à découvrir le francolin, écoutant ce que disait son chant.

A mesure que le soleil la pénétrait, la forêt devenait de plus en plus splendide ; les arbres, d'une extraordinaire vigueur, découvraient leur taille gigantesque, leur structure singulière : les sycomores, les tecks au bois impérissable, le santal blanc, qui exsudait son chaud parfum, les bambous, par groupes, faisant jaillir, à des hauteurs prodigieuses, leurs gerbes colossales ; toutes sortes d'essences enfin, prospérant libres, sauvages, dans leur domaine inviolé. On voyait bien qu'en ces lieux la hache ne blesse jamais ; l'arbre, chargé de siècles, meurt de lui-même, se penche vers ses enfants, qui le retiennent, l'empêchent de tomber, et lui font un suaire fleuri.

Sous l'ombre de ces géants au port superbe, tout un monde d'arbrisseaux, de buissons, de fruits, de fleurs, d'herbes étranges, luttait de beauté, d'éclat, d'aromes exquis : le poivrier, le bétel grimpant, le manguier difforme, le gingembre, le cardamone ; et, à travers toute la forêt, la folle et aventureuse liane s'élançait de branche en branche, d'arbre en arbre : festons, guirlande; enlaçant tout.

Le grouillement de la vie aussi devenait fantastique, inquiétant ; on sentait bruire et s'agiter toute une foule. Il semblait y avoir autant d'oiseaux que de feuilles ; les insectes se levaient comme des nuées de poussière, et les singes, innombrables maintenant, bondissaient à droite et à gauche, grimaçant, criant, poursuivant les hommes, les lapidant avec des fleurs et des fruits.

Kerjean reçut un limon en pleine poitrine, ce qui le réveilla brusquement, maugréant et furieux.

— J'ai cru que c'était un boulet, dit-il en ramassant le fruit qu'il se mit à éplucher ; pouah ! que c'est acide !

— Je crois bien, dit Bussy, c'est un amblid ; Naïk prétend que, si l'on y enfonce une aiguille, elle se dissout.

— Envoyez-moi autre chose, affreuses bêtes, dit Kerjean en rejetant aux singes les débris du fruit, ce qui lui attira une grêle de projectiles ; mais sont-ils mauvais ! continua-t-il, il est temps que nous sortions de la forêt ; sans cela il nous faudra livrer bataille. Demandez donc au mahout où nous en sommes.

— Encore quelques instants, et l'on débouchera dans une vallée où l'on fait halte.

Déjà les soldats musulmans se débandent, beaucoup se mettent à courir pour arriver plus tôt.

— Qu'est-ce qui leur prend ? s'écria Kerjean.

Ce n'est qu'en arrivant dans la vallée, large et charmante, avec une rivière coulant au fond, qu'on a l'explication de cette course. Beaucoup sont au bord de l'eau, défaisant leurs vêtements, il s'agit des ablutions pieuses, déjà un peu en retard, car le soleil est levé.

— Ma foi, je veux voir cela de près, dit Bussy, descendant de l'éléphant, pour courir, lui aussi, vers la rivière.

Un umara, faisant office de muezzin, chantait à tue-tête, sur la mélopée prescrite :

— « Dieu très grand ! Dieu très grand ! Dieu très grand ! J'atteste qu'il n'y a pas de Dieu sinon Dieu, et que Mahomet est le prophète de Dieu. A la

prière ! de l'aube à la prière ! Il n'y a pas de Dieu, sinon Dieu! »

Et, à toutes jambes, les fidèles dévalaient vers la rivière, se déshabillant tout en courant. On s'orientait pour se tourner vers la Mecque.

Bussy s'était approché : l'umara était à genoux penché vers l'eau et se lavait les mains, en récitant la première prière :

— « Qu'Allah soit loué, il a créé l'eau limpide, et lui a donné la vertu de purifier. Il a aussi rendu notre foi pure et sincère. »

Il prit ensuite de l'eau dans sa main gauche, en but une gorgée et se lava deux fois la bouche :

— « Je t'en supplie, seigneur ; abreuve-moi de cette eau que tu as donnée, dans le paradis, à ton prophète ; elle est plus parfumée que le musc, plus blanche que le lait, plus douce que le miel, et elle a le pouvoir d'apaiser pour toujours la soif de celui qui la boit. »

Alors, il aspira de l'eau par le nez, se lava trois fois le visage et le revers des oreilles, et, puisant à pleines mains, s'inonda l'épaule droite, puis la gauche, et le sommet de la tête, lava l'ouverture de ses oreilles, son cou, sa poitrine, son ventre, son pouce, tous ses doigts et enfin ses pieds, en disant la dernière prière :

— « Soutiens-moi fermement, ô seigneur ! et ne souffre pas que mon pied glisse, de peur que je ne trébuche sur le pont tranchant du sirat qui passe sur la géhenne. »

Cela faisait un bourdonnement vibrant, toutes ces voix mâles récitant la prière. Chacun la disait pour

soi-même : les uns en étaient aux oreilles quand leurs voisins en étaient aux pieds, et que d'autres ne faisaient que commencer. Il y avait des bras levés, des regards au ciel. Ceux qui toussaient ou éternuaient recommençaient.

— Est-ce ridicule, ces momeries ! dit Kerjean, qui avait rejoint le marquis.

— Je ne trouve pas, mon cher, répondit Bussy, cela a de la grandeur ce salut au soleil levant, et je ne puis me défendre de respect et de sympathie pour une religion où la propreté est une prière.

Avant midi, le camp de Mouzaffer-Çingh était en vue. Il s'étendait dans une plaine verdoyante, aux pieds d'une colline, et semblait de loin un parterre de fleurs.

Les trois chefs français quittèrent leurs montures indiennes et remontèrent à cheval, pour se mettre à la tête de leurs hommes. Chanda-Saïb les rejoignit et marcha avec eux, voulant lui-même les présenter au Soubab.

Dès qu'ils furent aperçus du camp, on envoya vers eux une escorte d'honneur, composée d'une vingtaine de cavaliers. Ils accoururent au galop vertigineux de leurs chevaux, de petite taille, mais pleins de grâce et de feu. Ils tirèrent des coups de fusils, secouèrent leurs armes en poussant des cris, exécutèrent la plus joyeuse fantasia. Alors le comte d'Auteuil donna ordre de battre les tambours et de faire sonner les clairons.

Quand les cavaliers du Soubab furent tout près, l'un d'eux courut vers Bussy et lui saisit la main qu'il baisa.

— Comment, c'est toi, Arslan-Khan ? s'écria le mar-

quis avec émotion. Je suis bien heureux de te revoir, car j'étais inquiet de toi.

— Tu as dû me croire un ingrat, dit Arslan ; après les soins fraternels que tu m'as prodigués, et cette douce convalescence dans la petite maison de Pondichéry, où j'ai appris à te connaître et à t'aimer, ce long silence de ma part eût été bien coupable s'il eût été volontaire ; mais tout de suite vous avez été enfermés par cette affreuse guerre, dont vous êtes sortis plus glorieux que jamais. Alors, c'est la mousson qui m'a barré la route, et maintenant, quand j'allais t'envoyer un messager, j'ai appris que tu venais te joindre à l'armée du nouveau Soubab, alors je me suis engagé à son service, et je t'attendais.

— Je ne t'ai jamais accusé, dit le marquis, j'étais sûr de ton cœur.

— Tu l'a conquis et il est bien à toi, dit l'umara ; mais donne-moi des nouvelles de là-bas ; comment se portent le bon Naïk et le joli page Florian ?

— Naïk est ici avec moi ; mais Florian, bien triste, est resté à la maison.

— Pauvre enfant ! je lui enverrai des oiseaux rares, et des confitures d'Amba.

Bussy baissa la voix pour demander à Arslan :

— Et la reine ? tu l'as donc quittée ? Comment t'a-t-elle reçu ?

— Comme tu l'avais prédit, elle m'a remercié de ne pas t'avoir tué, et voulait me garder près d'elle ; mais je lui ai déclaré que je ne pouvais plus la servir contre toi, que j'avais été ton hôte et étais devenu ton

plus fidèle ami. Alors, elle s'est écriée avec colère :
— Cet homme me prendra donc le cœur de tous ceux qui m'entourent !

— Que signifie cela ?

— Je ne sais. La princesse Lila me faisait signe de parler encore, et j'ai vanté ta force invincible, ta générosité, ton dévouement à me guérir, quand, pour échapper à la honte d'une défaite, je m'étais volontairement jeté sur ton épée. Elle m'écoutait attentivement, et m'a longuement interrogé sur ton intérieur, ta manière de vivre, s'informant si je n'avais rien surpris de tes occupations magiques. Puis elle m'a comblé de présents et m'a laissé partir, disant qu'elle ne pouvait, à son grand regret, me garder près d'elle, puisque j'avais dormi sous ton toit et mangé à ta table, ce qui me rendait à ses yeux impur et réprouvé.

— Toujours ces funestes préjugés !

— C'est ce stupide vizir qui emploie tout son pouvoir à lui obscurcir l'esprit ; la princesse m'a dit, en secret, qu'il devient de plus en plus avide et tyrannique, et qu'elle ne parvient pas à détacher de lui la reine à laquelle il inspire une crainte superstitieuse. Mais voici que les timbales résonnent, les garaouls, qui gardent la tente du roi, ouvrent les rideaux de soie brodée. Je cours reprendre mon rang. A bientôt !

Une double haie de cavaliers, de l'entrée du camp à la tente royale, formait comme une large avenue. Ces hommes, à l'air fier et majestueux, avaient tous un morion de fer, sous leur turban de couleur vive, et

une cotte de mailles retombait sur leur tunique de mousseline ; ils étaient armés de la lance, de l'arc et du sabre ; un léger bouclier s'arrondissait sur le flanc du cheval, et de l'autre côté était attaché le carquois, rempli de flèches, empennées avec des plumes de perdrix. Aussi immobiles et insensibles que des statues, ces guerriers regardaient, comme sans le voir, passer au milieu d'eux le bataillon français, qui s'avançait seul, précédé par Chanda-Saïb, aussi armé en bataille et très superbe.

Devant la tente de Mouzaffer-Çingh, très haute, très large, en soie verte soutachée d'or, flottait l'étendard royal. Il était blanc, frangé d'argent ; sur une de ses faces on voyait représentés un livre et une main, sur l'autre étaient tracés des versets du Koran, les premiers de la sourate de la Victoire :

« C'est à Dieu, plein de savoir et de sagesse, qu'appartiennent les armées du ciel et de la terre. — Nous avons remporté pour lui une victoire éclatante ».

Le Soubab s'avança, hors de l'ombre aux chauds reflets, et fit un pas sur le tapis étendu à l'entrée de la tente. C'était un jeune homme de haute taille, robuste, noir de visage, avec des yeux brillants, des lèvres rouges et une barbe légère. Il était coiffé d'un casque d'argent sombre, sur lequel les vingt et un mille noms d'Allah, gravés en lettres d'or, s'enchevêtraient comme des arabesques ; des mailles d'or et d'argent, formant une draperie souple, tombaient du casque pour protéger la nuque et le cou ; la cotte de maille était aussi d'argent et d'or ; le brassard, éblouissait, il était in-

crusté de diamants, entourant un cabochon énorme et fameux appelé l'Éclair. Le bouclier, orné d'un tigre de rubis et d'émeraudes se voilait d'un réseau de perles.

Chanda-Saïb présenta au Soubab les trois chefs français, qui avaient mis pied à terre. Mouzaffer leur tendit la main, les invita à se reposer et à se réconforter, car on se battrait sans doute ce jour-là même. Puis il regarda défiler, d'un air de plus en plus surpris et déçu, les quatre cents Français, dont les uniformes sombres et sévères contrastaient tristement avec les somptueux costumes des Maures, les sept cents cipayes et les six pièces de canon.

Quand ce fut fini, il attira Chanda-Saïb dans la tente.

— Mais c'est une dérision! s'écria-t-il d'un ton irrité. Que veux-tu que je fasse de cette poignée de soldats? Tu as six mille hommes; à peine si j'en ai autant; et c'est ce que tu comptes opposer à l'armée d'Allah-Verdi? Mais nous sommes perdus, malheureux! car nous ne pouvons plus reculer; notre ennemi est sorti d'Arcate et, campé à peu de distance, nous attend pour livrer bataille.

— Si tu avais vu comme moi ces Français à l'œuvre, Lumière de mes yeux, tu ne t'inquiéterais pas de leur petit nombre; il était plus faible encore, quand ils ont dispersé comme de la poussière cette même armée d'Allah-Verdi; un seul lion met en fuite un troupeau de gazelles. Attends le premier combat pour juger les hommes que je t'amène.

— Mais tu ne sais pas dans quelle formidable position s'est retranché l'ennemi, il a une artillerie puissante, et des espions m'ont appris qu'elle est desservie par des aventuriers européens.

— Ce dernier fait a une certaine gravité, sans doute, dit Chanda-Saïb, mais il n'ébranle pas ma confiance ; toute une armée anglaise n'a pu triompher de nos alliés, ni faire tomber les murailles de Pondichéry. Ordonne le combat et si, quand il sera fini, ton inquiétude ne s'est pas changée en enthousiasme, punis-moi de t'avoir trompé.

La déception du Soubab n'avait pas échappée aux Français, et Arslan avait rapporté à Bussy, qu'enfermé dans sa tente, le roi ne voulait voir personne, faisait des prières et se lamentait.

— C'est pourtant un prince très brave, ajoutait l'umara, mais en face de toutes les forces du Karnatic, son armée lui semble bien faible, et il doute des Français, car il n'a pas assisté, lui, au combat de Méliapore.

Aussi c'était une impatience extrême de se battre, un agacement, une humiliation qui tenait les Français. Il leur fallait à tout prix une victoire.

Le comte d'Auteuil envoya un détachement pour reconnaître les positions de l'ennemi.

Allah-Verdi, qui commandait lui-même son armée, était établi, près d'un village nommé Ambour, derrière un ruisseau, qui débordait dans la plaine et l'inondait ; le camp s'appuyait à une montagne inaccessible, dominée par une forteresse. Le front que longeait le ruis-

seau était bordé de tranchées et d'épaulements, garnis d'une artillerie nombreuse ; le retranchement était très fort, en effet, et difficile à enlever. C'est là ce que rapportèrent les éclaireurs.

D'Auteuil décida qu'il fallait se reposer, ce jour-là et une partie de la nuit, pour attaquer le lendemain à l'aube.

On se mit en marche un peu après minuit, les Français au poste d'honneur, à l'avant-garde, et suivis de l'armée des deux princes. Mais lorsqu'ils furent en présence de l'ennemi, le comte d'Auteuil offrit d'emporter seul, avec les troupes de Pondichéry, le retranchement derrière lequel s'abritait l'usurpateur. Chanda-Saïb accepta; tandis que le roi haussait les épaules, ugeant ses nouveaux alliés parfaitement fous.

Les fifres sonnèrent, les tambours battirent, et l'on vit frissonner les étendards de la France, où apparaissait une figure entourée de rayons d'or, au-dessous de l'orgueilleuse devise du roi soleil : *Nec pluribus impar*.

Au pas de course, les Français s'élancèrent à l'assaut. Une grêle de boulets, crachés par des pièces très bien pointées, les repoussèrent ; mais ils se rallièrent aussitôt, et le comte d'Auteuil, l'épée à la main, s'élança je premier en s'écriant :

— Qui m'aime, me suive !

Cette fois ils s'acharnèrent, malgré le feu toujours très vif. La seconde attaque dura plus d'une demi-heure, et allait réussir lorsque le comte d'Auteuil tomba, blessé à la cuisse par une balle. Ses hommes reculèrent encore.

Le commandement revenait au marquis de Bussy. Il parcourut, au galop, les rangs des soldats, les réconfortant, les encourageant, leur communiquant son enthousiasme.

— Ne voyez-vous pas, leur criait-il, les nababs et cette armée, qui sont là comme au spectacle, assistant à nos défaites ? Souffrirez-vous qu'ils rient de nous, et nous tiennent pour de piètres soldats ? Il serait trop fort de se laisser vaincre par des Maures ! En avant ! enfants. L'ennemi est déjà ébranlé et las; nous aurons raison de lui, cette fois-ci, en un instant.

Et ils partent de nouveau, d'un élan si fougueux qu'en effet ils emportent le parapet, et tombent dans le retranchement, où ils sabrent et massacrent avec fureur. Les défenseurs des tranchées prennent bientôt la fuite vers le centre du camp, poursuivis par les vainqueurs.

Alors une immense acclamation monte de la plaine ; les armées spectatrices applaudissent au succès, et Chanda-Saïb avec ses cavaliers, s'élance par la brèche ouverte.

— Ne nous arrêtons pas, lui dit Bussy, le nabab est ici en personne, il faut le joindre.

Allah-Verdi, sur son éléphant de guerre, près de l'étendard du Karnactic et entouré de l'élite des guerriers, s'efforçait de retenir les fuyards, les couvrait d'injures, leur lançait des flèches. Il parvint à les rallier et les ramena vers l'ennemi. On vint lui annoncer, à ce moment, que l'oriflamme de Marphiz-Khan venait d'être abattue et que son fils était tué ; il pâlit sous sa peau brune, mais continua d'avancer.

Il aperçut Chanda-Saïb à quelque distance, alors un flot de haine et de rage souleva son cœur.

— Je te donne la récompense que tu demanderas, si tu peux, à travers la mêlée, rejoindre mon ennemi, dit-il au conducteur de son éléphant.

Le mahout se hâte, renversant, écrasant tout ce qui entrave sa route, et déjà Chanda-Saïb est à portée de la voix.

— Arrête-toi, misérable, et viens me combattre si tu l'oses ! lui crie Allah-Verdi, dont les yeux, saillants et injectés de sang ,semblent vouloir sortir de leurs orbites. Viens, lâche, qui fais gagner tes batailles par des sorciers d'Europe. Vil aventurier, intrigant et traître, à qui le pouvoir de nabab irait autant que le turban à un âne. Viens donc que je t'arrache ta vie immonde, que je fasse rouler ta tête, qui offusque les yeux, sous les pieds des éléphants.

— C'est vrai, je suis le seul de la famille que tu n'aies pas fait assassiner ! s'écrie Chanda-Saïb, qui s'efforce énergiquement d'approcher. Infâme vautour gorgé de sang, tu vas enfin expier tous tes crimes, ton jour est venu. Je vois planer tes victimes, attendant ton âme gangrenée pour la jeter à Iblis, du haut du pont de l'enfer !

Allah-Verdi, en ricanant, vise son adversaire et va lancer sa javeline, lorsqu'un coup de feu l'atteint au cœur et le renverse.

Qui a tiré ? On ne sait, la balle est partie des rangs français.

— Victoire ! crie Chanda-Saïb, qui s'élance et abat l'étendard du Karnactic.

Voyant leur chef mort et leur drapeau dans la poussière, ces troupes, qui tout à l'heure paraissaient déterminées à tenir ferme, lâchent pied et bientôt prennent la fuite, poursuivies à outrance par le bataillon français et l'armée musulmane.

Alors commence le pillage du camp abandonné. Les princes se réservent les éléphants, les chevaux, les armes et les munitions ; le reste est aux soldats qui, avec des chants de triomphe et des cris de joie, font un butin considérable.

Le jour même, on marche sur Arcate et, avant le coucher du soleil, on voit se profiler sur la pourpre du ciel, les dômes et les minarets de la capitale du Karnatic, qui ouvre ses portes sans résistance.

II

LA BAYADÈRE

— Mon cher, nous voilà riches, dit Kerjean, occupé à compter des mohurs d'or et à les ranger en piles ; le Soubab a bien fait les choses ; il paraît que le trésor d'Allah-Verdi a tenu ce qu'il prom ettait.

— C'est vraiment les Mille et une Nuits, dit Bussy, qui, le coude sur la table, la joue dans sa main, regarde d'un air rêveur et surpris le tas d'or qui roule devant lui, hors d'un coffret de mosaïque ; du jour au lendemain maître d'une fortune, pour avoir distribué à d'affreux moricauds quelques coups de sabre bien appliqués.

— Bien appliqués, en effet ; sans vous tout était perdu, et le roi vous doit une fière chandelle. Mordieu ! quel chef étonnant vous êtes ! Vous n'avez pas votre égal pour entraîner les soldats ; rien qu'en les regar-

dant vous les feriez sauter dans des chaudières d'huile bouillante. Allez, c'est bien à vous que nous devons la journée d'Ambour, et ces beaux mohurs que j'ai si grand plaisir à empiler.

— Vous exagérez, dit Bussy en riant : mais qu'allons-nous faire de tout cet or ?

— Nos dettes payés, les miennes du moins, il n'en restera pas tant. Moi je veux faire du commerce pour devenir au plus vite millionnaire ; je vous conseille de m'imiter, nous aurons des occasions superbes.

— Qu'est-ce donc ? dit le marquis en se retournant vers Naïk, qui passa sa tête entre les rideaux de la tente.

Le paria entra tout à fait.

— Ah ! Naïk, ne laisse pénétrer personne avant que nos trésors soient cachés, dit Kerjean.

Naïk parle un peu français, maintenant, il l'a appris de Marion.

— J'ai dit que les seigneurs dormaient, personne n'entrera. Ce sont des Nautchnis, de la pagode de Krischna, qui viennent rendre visite, et danser si cela plaît.

— Voilà déjà les inconvénients des grandeurs ; les bayadères nous font visite. Sont-elles jolies au moins ?

— Assez jolies.

— Il faut être galant, dit le marquis ; fais-les conduire sous la tente de Kerjean, et qu'on leur serve des friandises, nous les recevrons tout à l'heure.

Tout en serrant ses mohurs dans un coffre, Kerjean demanda à Bussy :

— Savez-vous de qui venait le coup de feu qui a tué Allah-Verdi ?

— Non ; n'est-ce pas une balle de hasard ?

— Nullement ; c'est le paria qui a visé et tiré.

— Naïk !

— Parfaitement. Je l'ai vu ajuster au milieu d'une mousqueterie violente, avec un sang-froid superbe. Comment ! il ne s'est pas vanté de ce haut fait ?

— Il n'en a pas dit un mot. C'est en amateur qu'il se bat, pour ne pas me quitter et me défendre au besoin. Vous voyez qu'il est modeste.

— Vraiment il surpasse ce que vous m'aviez dit de lui, il n'a rien de sa race, et, comme la nature a négligé de marquer les parias d'un signe, depuis qu'il est heureux et élégant, personne ne le soupçonne. Mais que faisons-nous de nos bayadères ?

— Qu'elles viennent ici, et dansent tant qu'elles voudront, cela nous fera passer le temps.

Le camp français était établi dans le magnifique jardin d'un des palais d'Arcate. Le comte d'Auteuil n'avait pas voulu qu'on se logeât dans les maisons qu'on leur offrait, pour ne pas disperser ses hommes et pouvoir maintenir la discipline. Alors on leur avait donné ce jardin, qui était un paradis. Le général avait recommandé de ne rien abîmer et les soldats s'ébahissaient de toutes sortes de fleurs étranges, dont ils respiraient le parfum sans les cueillir, des bosquets, des portiques, des kiosques de marbre; et ils trempaient, en riant, leurs doigts dans les fontaines d'eau de rose, s'efforçaient de saisir les papillons, si superbes

qu'ils croyaient d'abord voir des fleurs s'envoler.

Le Soubab ne savait comment leur témoigner sa gratitude ; outre l'argent qu'il leur avait fait distribuer, il leur envoyait des fruits, des gâteaux et des pièces de venaison ; il avait une telle confiance maintenant dans ses nouveaux alliés qu'il s'écriait :

— Avec cinq cents Français, j'irais braver le Grand-Mogol lui-même dans Delhi !

Les tentes étaient dressées sur de charmantes pelouses, à l'ombre de grands tamariniers ; de clairs ruisseaux circulaient dans l'herbe, des gazelles et des daims familiers venaient y boire.

Les clochettes tintent aux chevilles des bayadères ; Naïk soulève le rideau, pour faire entrer les huit jeunes filles, et les musiciens qui les suivent. Elles s'approchent, timides et rieuses, faisant un joli salut en appuyant la main sur leur cœur. Elles ont le caleçon de soie écarlate clair, la jupe transparente, le corsage, à manches étroites, attaché sous les seins et laissant la taille nue ; le léger voile de gaze, alourdi aux angles par un gland de perles, puis des colliers, en or clair curieusement ciselé, des bracelets massifs, et le riche moukouty, tremblant à leur narine droite.

L'une d'elles restait en arrière, avec un voile plus épais, très brodé de perles et de fleurs, qui lui cachait le visage.

— Eh bien ! mesdemoiselles, ravissez-nous, nous sommes prêts à vous admirer, dit Kerjean en s'installant dans un fauteuil de jonc. Traduisez-leur cela, Bussy, car elles ne m'entendent pas du tout.

Mais Bussy était occupé de celle qui n'approchait pas, et cherchait à la voir sous les broderies.

Elle était plus grande, plus élégante de forme que les autres, et il remarquait la main, qu'elle appuyait sur sa poitrine pour retenir le voile, presque blanche, d'une beauté extrême et chargée de bagues magnifiques.

— Pourquoi votre compagne ne se dévoile-t-elle pas ? demanda-t-il.

— C'est parce qu'elle est musulmane, seigneur, dit une des Nautchnis.

Les musiciens, debout dans un coin, faisaient ronronner leurs tambourins ; une jeune fille se mit à danser, tandis que les autres chantaient. C'était une pantomine guerrière et un chant de victoire.

Bussy remarqua que la femme voilée ne chantait pas ; elle s'était reculée encore et se tenait immobile dans une attitude pleine d'aisance et de noblesse. Il voyait deux prunelles noires qui le regardaient ; mais Il ne voyait que cela. Pourtant une émotion le prenait, un espoir qu'il repoussait, ne voulant pas avoir la déception d'une fausse joie.

— Ces femmes sont des courtisanes, se disait-il, celle-ci s'enveloppe de mystère, pour se faire mieux désirer et donner plus de prix à ses charmes.

Néanmoins il ne pouvait se détacher de ce regard brillant qui l'observait. Il se leva à la fin impatienté et marcha vers cette femme.

— Pourquoi ne danses-tu pas ? lui dit-il, c'est toi que je désire voir.

— Je ne danse pas, dit-elle.

— Tu ne chantais pas davantage.

— Il ne me plaît pas de chanter.

Il écoutait. Cette voix, ne l'avait-il pas entendue déjà ?

— Mais alors, reprit-il, pourquoi viens-tu chez moi ? Laisse-moi voir ton visage, au moins !

— A toi seul, oui.

— Je ne me trompais pas, se dit Bussy, ce n'est rien qu'une courtisane.

Kerjean s'était approché :

— Mademoiselle ne daigne pas nous éblouir de sa beauté ?

— Elle ne veut éblouir que moi, dit Bussy.

— Alors, avec ma discrétion habituelle, je me retire sans tarder. Mais j'emmène avec moi, sauf madame, tout le joli troupeau.

Lorsqu'il ne resta plus que la danseuse voilée, Bussy, s'attendant à une déception, alla se rasseoir d'un air indifférent. Mais Naïk, avant de sortir, passa près de lui, et lui dit rapidement, à voix basse :

— C'est la princesse Lila, je l'ai reconnue à l'escarboucle qu'elle porte au doigt. Souviens-toi, maître, que tu ne la connais pas.

Le marquis eut un éblouissement ; et il demeura immobile, palpitant, les regards attachés sur cette femme.

Si Naïk s'était trompé pourtant ?

Elle s'était avancée jusqu'au milieu de la tente et restait là debout, un peu comme une danseuse qui va commencer un pas.

— Eh bien ! lui dit-il, doutes-tu de ta beauté ?

Elle eut un joli mouvement d'épaules, et détacha le voile dont la gaze se prenait aux ornements de sa coiffure; d'un mouvement brusque, elle le rejeta derrière elle.

C'était bien la princesse Lila, et, sans l'avertissement de Naïk, le jeune homme n'eût pu retenir le cri de joie qui lui monta aux lèvres. Il avait envie de se jeter à ses pieds, de baiser le bord de sa tunique, pour la remercier d'être venue. Cependant il ne bougea pas, et lui dit d'une voix dont il dissimulait l'émotion:

— Ta beauté surpasse de beaucoup tout ce que je pouvais imaginer.

Elle le regardait avec un singulier sourire et parut très surprise de son calme et de son air impassible :

— Vraiment, tu ne me connais pas ? tu ne sais pas qui je suis ?

— Tu es une Apsara, qui s'est clandestinement évadée du ciel d'Indra.

— Tu ne m'as jamais vue ? reprit-elle d'un air de doute.

— Si, je crois te reconnaître à présent, je t'ai vue, une fois, dans un rêve.

— Dans un rêve ?

— Oui, dans un rêve tellement saisissant qu'il m'a impressionné au point que j'attendais la réalisation de ses promesses.

— Et maintenant, tu n'espères plus ?

— Cette vaine attente, d'un bonheur impossible, m'épuise, et, malgré moi pourtant, oui, j'espère encore.

Elle s'avança avec un doux regard et un sourire.

— Voyons, magicien, dit-elle, puisque tu sais tout, devine qui je suis.

— Tu es la princesse sa compagne, tu viens d'auprès d'elle, et le rêve se continue ! s'écria-t-il en se levant plein d'enthousiasme.

Il la fit asseoir, s'agenouillant devant elle, lui baisant les mains.

— Tu as daigné venir sous ma tente toi-même !

— Le secret du rêve ne pouvait-être divulgué, dit-elle en retirant ses mains sans brusquerie.

— Ah ! pardon, murmura-t-il, j'oublie que je suis à vos yeux un être immonde, tu crains toi aussi la souillure.

— Non, répondit-elle en rougissant, ce n'est pas cela que je crains.

— Tu ne me hais donc pas, toi ?

— Pas assez ; tu as sauvé la reine, je ne peux oublier cela. Avant de t'avoir vu déjà, je te défendais. Mais depuis que tu m'es apparu... en rêve, mon cœur s'est déclaré pour toi, et je suis ouvertement ton alliée.

— Est-ce possible ! et j'ignorais une telle faveur. Tu ne peux t'imaginer combien cela adoucit ma peine, de savoir que quelqu'un, près d'elle, me défend.

— Je lui parle de toi jusqu'à l'obséder ; bien souvent je déchaîne sa colère et elle veut me chasser ; mais elle me rappelle toujours, et sans l'influence de l'horrible Panch-Anan, je parviendrais à faire revenir la lumière dans les ténèbres de son âme.

— Que faire contre le fanatisme et l'exaltation religieuse ? c'est la plus tenace et la plus incurable des folies.

— Oui, le sage Rugoonat Dat, mon maître, m'a enseigné cela ; mais Panch-Anan n'est même pas sincère; il est dévoré d'ambition, et je le crois capable de tout. Je le surveille en secret ; si on pouvait le démasquer, le prendre sur le fait de quelque trahison, il serait possible de le briser alors.... Mais je te fais mourir d'impatience, en ne te disant pas tout de suite que la rançon réclamée par toi, dans le rêve, est accordée : tu sais ce que je veux dire ?

Bussy retint un cri, et la princesse eut peur, tant il était devenu pâle.

— Comme il l'aime, le malheureux ! murmura-t-elle.

Il parvint cependant à se remettre un peu.

— Est-ce vrai, dit-il, l'affreux brahmane a consenti ?

— Oui ; après de longues et secrètes conférences, dont je n'ai rien pu découvrir, il a enfin déclaré que les dieux exigeaient cette pénitence.

— Et la reine ne s'est pas révoltée ?

— Non, elle semble résignée, et même assez impatiente. Pendant cette guerre, que vous avez eue et qui nous a séparés, elle était quelquefois dans une inquiétude folle. « Voilà qu'il me faut trembler pour sa vie, s'écriait-elle ; s'il est tué avant que je me sois libérée envers lui, le brahmane de Vichnou l'a dit, je suis perdue, et il me faudra renaître dans les plus viles existences ».

— Que dois-je faire maintenant.

— Me suivre à Bangalore dans le palais où elle t'attend.

— Te suivre, mon Dieu! Comment m'y prendre? Je ne suis pas libre, en campagne surtout. M'éloigner serait un crime.

— Que dis-tu? s'écria Lila, tu n'es pas le maître, toi dont le bras formidable a dispersé une armée, toi dont les louanges, criées par tous, t'ont fait comme un cortège, tandis que je te cherchais; tu n'es pas libre? Qui donc peut commander à celui de qui le nouveau Soubab tient sa victoire.

— Un Français, qui est mon supérieur en grade et en ancienneté. Cependant, ce repos où nous sommes à l'air de devoir se prolonger. J'obtiendrai un congé de quelques jours, et sois sûre que, si on me le refuse, quel que soit le risque, je trouverai moyen de m'échapper. Est-ce loin Bangalore?

— J'ai voyagé trois jours, en me reposant aux heures brûlantes, et une partie de la nuit. Ma litière était portée par huit hommes aux pieds rapides.

— A cheval il faudrait à peine deux jours.

— Si tu viens à cheval, je te laisserai un guide et je partirai ce soir même, pour annoncer ton arrivée.

La princesse se leva et reprit son voile.

— Tu me quittes déjà?... Si tu savais quelle joie c'est pour moi, après tant de souffrances, de t'avoir là, sous ma tente, d'écouter ta voix, de t'admirer! Je ne te connais pas, et il me semble te connaître depuis toujours; tout à coup, je me mets à t'aimer comme si tu étais ma sœur.

— Merci, dit-elle en lui tendant la main ; je suis heureuse d'être quelque chose pour toi, car, loin de le tenir pour barbare, j'aime ton pays où l'on dit que la femme est l'égale de l'homme.

— Elle est plus que cela, nous sommes ses esclaves et nous subissons le joug avec joie.

— Il ne lui est pas, comme à nous, défendu d'apprendre, son esprit est l'égal du vôtre, ce n'est pas seulement un joli oiseau élevé pour vous charmer. Ici les courtisanes seules ont le droit de savoir lire et de composer des poésies, et il faut être princesse pour oser s'affranchir de ces lois iniques.

— Vraiment, la justesse de ton jugement est admirable, et bien rare, pour qui a vécu au milieu des préjugés de ta race.

— C'est à Rugoonat Dat que je dois tout, et Ourvaci comme moi ; il était notre maître. C'était avec une ardeur passionnée que nous suivions ses enseignements. Puis, enthousiasmées par l'histoire des héros, qu'il nous contait, l'idée nous vint de leur ressembler, d'apprendre le maniement des armes ; nous vivions alors comme des hommes, courant les chasses dangereuses, voyageant en habits guerriers ; la reine était intrépide ; mais moi je restais femme et peureuse, préférant la poésie et la musique aux courses aventureuses ; Rugoonat Dat avec qui je restais souvent, m'ouvrait de plus en plus l'esprit. Ecartant les broussailles des superstitions il remontait à la pure morale des premiers védas, les sur-

passant même en sagesse ; quelquefois il s'arrêtait, effrayé de son audace et me faisait jurer de ne pas divulguer les choses qu'il me disait. Nous vivions ainsi, heureuses et libres, fuyant le mariage de peur de nous donner un maître, jusqu'au jour où Panch-Anan, jaloux de Rugoonat Dat, persuada à la reine qu'elle perdait son âme en l'écoutant.

— Combien j'aurais voulu le revoir, ce noble brahmane ! dit Bussy, je l'ai méconnu et traité injustement, je voudrais obtenir de lui mon pardon.

— Tu le reverras, dit Lila, le nouveau Soubab lui a fait offrir le poste de grand vizir, et il est possible qu'il l'accepte. Mais viens, je dois partir, accompagne-moi jusqu'à mon escorte ; il n'est pas bon que je laisse longtemps la reine seule ; ma rivale, la princesse Mangala est toute dévouée à Panch-Anan et je n'aime pas son influence.

Il l'aida à remettre son voile, et ils sortirent de la tente. Elle prit une allée sinueuse qui les déroba vite aux regards ; et gagna une porte du jardin, ouvrant sur le bord de la rivière, là son palanquin et son escorte l'attendaient.

— Voici l'homme qui te guidera, dit-elle en faisant signe à un Hindou de s'approcher ; il est muet. Que Vichnou te protège ! ajouta-t-elle avec un léger salut, les bras croisés sur la poitrine.

— Garde-moi ta sympathie, princesse, dit Bussy, et laisse-moi espérer que je te reverrai.

— Puisque tu m'as dit m'aimer comme une sœur, je te tiens pour mon frère, dit-elle en lui tendant la

main, qu'il porta rapidement à ses lèvres. Elle lui sourit encore, en écartant son voile, à travers les rideaux de la litière, puis disparut.

Quand le marquis rentra sous sa tente, au rayonnement de ses yeux, Naïk comprit que la princesse avait apporté une bonne nouvelle.

— Occupe-toi de cet homme, lui dit Bussy en lui montrant l'Hindou, pendant que je vais vite trouver le général, pour obtenir mon congé.

Le comte d'Auteuil, que sa blessure retenait couché, avait fait porter son lit sous un buisson de jasmins, près d'une fontaine de marbre rose, et s'amusait à jeter des miettes de pain aux poissons. C'était un homme qui portait bien la soixantaine, brave, simple, manquant un peu de vivacité et de décision.

Bussy s'informa d'abord de sa santé.

— Ma foi, s'écria gaiement le général, je crois que cette saignée m'a fait grand bien; ma goutte me laisse tranquille, et à côté de cette maudite torture, le trou fait par une balle n'est rien du tout. Je serai bientôt sur pied; n'allez pas vous imaginer, jeune lionceau, que je vais vous laisser me voler toutes mes victoires.

— Je n'ai rien fait que d'achever ce que vous aviez si bien commencé.

— Non, monsieur, la journée d'Ambour est à vous, et, si vous ne vous en vantez pas, la renommée le fait pour vous ; vous êtes jeune, la gloire vous aime.

Il y avait un peu de rancune sous cette bonhomie,

et Bussy, embarrassé, n'osait pas faire sa demande, tant il craignait un refus.

— Je crois que nous aurons ici de longs loisirs, dit-il ; les princes semblent peu pressés de se remettre en campagne.

— C'est un tort, un grave tort, s'écria le général avec animation ; ils sont là à s'investir les uns les autres de titres pompeux, à lever des impôts, à fouiller les trésors, au lieu de fondre sur l'usurpateur, sans lui donner le temps de se reconnaître. Maintenant ils attendent de Delhi les lettres du Grand-Mogol qui les confirment dans leurs titres ; je m'en moque pas mal des lettres du Grand-Mogol ! L'autre Soubab s'en fabrique de fausses, c'est plus tôt fait, et il peut nous tomber sur le dos sans prévenir.

— Cela n'est pas à craindre, dit Bussy, ces princes indiens procèdent tous de la même façon ; Nasser-Cingh est le pire des ivrognes, il n'a aucune énergie ; avant que son armée soit venue d'Aurengabad ici, il se passera des mois. C'est pourquoi je venais vous demander un congé de quelques jours.

— Un congé : pourquoi faire ? demanda d'Auteuil brusquement.

— Vous savez que je m'intéresse fort aux monuments, à la littérature et aux mœurs de ce pays, il y a dans les environs des ruines que je voudrais visiter.

— C'est vrai, vous êtes un savant, vous. Mais voilà bien le moment d'aller regarder de vieilles pierres ! Vous en verrez de reste, et c'est toujours la même chose ; il vaut mieux que vous demeuriez ici.

— Monsieur, vous m'obligeriez beaucoup en m'accordant ce que je vous demande, dit le marquis qui faisait tous ses efforts pour rester très calme.

— Vous y tenez à ce point, dit le général en jetant à Bussy un regard de côté.

— J'y tiens beaucoup.

— Encore si c'était un rendez-vous d'amour, cela aurait le sens commun ; mais pour aller admirer d'affreux bonshommes de pierre qui font la grimace...

D'Auteuil éclata de rire.

— Mais c'est qu'il a l'air fâché pour de bon ! s'écria-t-il. Voyons, j'ai voulu vous taquiner un peu pour me venger du succès que vous m'avez soufflé ; faites ce qui vous plaira, cher ami ; ne vous attardez pas trop, et surtout qu'il ne vous arrive rien.

Et le général tendit la main au jeune homme, qui la serra d'une étreinte cordiale, avec un soupir de soulagement.

III

L'ILE DU SILENCE

Bussy ne vit rien du chemin, ni les plaines arides ni les bois, ni les cités ; il s'apercevait seulement des montagnes nombreuses, parce qu'elles retardaient sa marche.

Ce muet, qui le guidait, lui paraissait le plus insupportable des tyrans. Quand il jugeait l'étape assez longue, il cherchait un abri, s'asseyait sur ses talons, ne bougeait plus, et si le marquis, se fâchant, le pressait de continuer le voyage, il montrait d'un geste les chevaux, las et affamés, et faisait signe que lorsqu'ils seraient morts ils ne pourraient plus courir.

On arriva cependant. Vers le soir du deuxième jour on était à Bangalore, devant le palais de la reine.

Là des pages de quinze ans s'élancèrent à la tête des chevaux pour les empêcher de franchir au galop le portail de l'entrée ; mais Bussy n'était plus pressé

maintenant, et autant ses yeux avaient été jusque-là aveuglés d'indifférence, autant ils étaient avides de tout voir, dans cette demeure, bien souvent édifiée par ses rêves, et où il n'avait pas cru être admis jamais.

La porte, haute et majestueuse, s'ouvrait dans une muraille toute tapissée de jasmins ; deux colonnes de porphyre soutenaient un arceau d'ivoire sculpté, au sommet duquel flottaient des étendards couleur de safran; à longues franges, et, dans des vases de cristal, sur les chapiteaux, deux jeunes manguiers s'élevaient.

Les pages maintenaient le cheval au pas, et le firent entrer dans la première cour.

Elle était environnée d'édifices d'une blancheur éblouissante, avec des toits en terrasses, des balcons sculptés, des escaliers de marbre. Sous les arbres, plantés régulièrement, des guerriers s'exerçaient au maniement des armes, luttaient avec la pique, lançaient des javelots. Dans un coin, le portier sommeillait sur un large fauteuil de pierre.

Une baie carrée, plus large à la base qu'au sommet, donnait accès dans la seconde cour, que bordaient les écuries et les étables. Des variétés d'herbes succulentes étaient amoncelées devant les chevaux, aux belles crinières tressées, qui l'éparpillaient d'une lèvre repue, sur la mosaïque luisante du sol. Les mahouts offraient aux éléphants, sur des plateaux en filigrane d'argent, des boulettes de riz et de beurre clarifié ; on dorait les cornes des buffles et des zébus de trait, on frottait d'huile le cou des béliers de combat. Plus loin des femmes peignaient et parfumaient les crins des mon-

tures favorites. Enchaîné à une colonne, criant et grimaçant, un grand singe noir semblait présider à ces travaux.

Une triple arcade, ajourée de sculptures, conduisait à la troisième cour. Celle-là était la cour publique, où s'assemblaient les courtisans, les seigneurs, la jeunesse de Bangalore. Toute environnée de frais portiques, ombragée d'arbres, rafraîchie par des fontaines, le brouhaha des causeries l'emplissait. L'on voyait des amis se promener, lentement, en regardant des peintures galantes, d'autres accroupis devant un échiquier, dont les pièces étaient des pierres précieuses, d'autres lisant, mangeant des sorbets, ou fumant le houka.

La quatrième cour était le domaine de la musique. Des coups sourds frappés sur les timbales, le doux sifflement d'une flûte, la corde d'un vina, pincée d'un ongle nerveux, formaient un charivari discret. Chaque musicien étudiait pour lui-même ; et par les larges fenêtres, au fond des appartements, on apercevait de gracieuses jeunes filles, s'exerçant au chant et à la danse. Des jarres en terre poreuse, suspendues çà et là, traversée par la brise, lui donnaient de la fraîcheur.

La fumée et le parfum des cuisines emplissait la cinquième cour. Le chef des cuisiniers, tout environné de plats, les goûtait l'un après l'autre ; on sucrait les confitures, on enfournait des gâteaux et dans des bassins d'or on disposait les fruits mûrs, sur un lit de fleurs.

Une voûte somptueuse, revêtue de lapis lazuli et d'or, séparait les cuisines de la cour suivante, peuplée,

celle-là, par les parfumeurs et les joailliers. D'un côté séchaient des sacs de safran, des fleurs et des racines; on cousait des sachets de musc, on exprimait le jus du santal, on broyait les fards, on composait des essences. Des salles, jusqu'au plafond, étaient emplies de pétales de roses, car il fallait la moisson de tout un champ pour obtenir un étroit flacon de l'huile exquise, extraite des roses: l'attar-gul.

Le côté des joailliers était éblouissant à voir.

D'habiles artistes battaient et ciselaient l'or, à côté de fourneaux incandescents; d'autres taillaient l'ambre, le corail, le chrysoprase, l'hyacinthe, la pierre de lune et la pierre du soleil, assortissaient des perles, les perçaient pour en former des colliers, préparaient les pendeloques de ceinture; avec des grenats verts de Sibérie, des saphirs d'eau, des topazes, des opales de feu. Dans des kiosques séparés, les sertisseurs, ayant devant eux des coupes de cristal, pleines des pierreries les plus rares, attentifs, l'œil fixe, enchassaient dans l'or, diamants, émeraudes, rubis et saphirs, en ornaient des bagues, des aigrettes, des moukoutys, des anneaux pour les chevilles, des couronnes, des sabres, des boucliers; tandis que les graveurs, du bout de leur burin d'or, traçaient sur de larges turquoises, des vers, des prières, ou des formules talismaniques.

Bussy s'avançait, comme dans un rêve, à travers toutes ces richesses; le temple lui apparaissait digne de la déesse. Mais dans le prestige de ce luxe et de cette puissance, elle lui semblait se reculer de lui, devenir de plus en plus chimérique et insaisissable.

La septième cour était aussi brillante que celle des pierreries, mais ici les bijoux vivaient : c'étaient des oiseaux de toutes sortes, aux merveilleux plumages. Dallée d'un marbre, si poli que les colombes, aux pattes roses y glissaient, et ombragée d'arbres qui semblaient prendre racine dans la pierre, cette cour se creusait, au centre, en un bassin entouré de marches sur lesquelles toute une population de volatiles aquatiques lustraient leurs plumes ou battaient des ailes ; des cygnes, et des canards dorés, naviguaient sur cette eau, fleurie de lotus rouges. Dans les arbres, ou sur des perchoirs d'ivoire, les perroquets mangeaient du riz et du lait caillé, poussaient leurs cris stridents ; des grues aux longues jambes se promenaient gravement, des paons agitaient l'éventail splendide de leur queue, et, dans des cages d'or, la maïna babillait avec une volubilité incroyable, et le kokila, ivre du jus des fruits, exhalait une plainte amoureuse.

Pour ne pas effrayer les oiseaux, on avait prié le marquis de descendre de cheval ; mais on ne le laissa pas pénétrer dans la huitième cour où s'élevait le palais de la reine ; on lui fit traverser, à gauche, un appartement, où il vit des salles peintes en rouge foncé, et historiées de figures mythologiques ou héroïques, qui lui rappelèrent les peintures égyptiennes ; il ne fit que passer dans ces salles et ressortit dans un délicieux jardin.

Ici, sous, les arbres hauts à merveille, étaient suspendues à une seule branche, comme le plateau d'une balance, des escarpolettes de soie ; et il aperçut, sur les

pelouses, de gracieuses jeunes filles, faisant la chasse aux papillons bleus avec des étournaux dressés.

A mesure qu'il avançait, les parterres et les bosquets lui apparurent, étalant des fleurs plus belles que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors dans l'Inde. Il admira l'étrange kéora, à la fleur énorme d'une odeur exquise de musc frais, le bleu clitoria, l'asolka cramoisi le blanc Tchen-Pali, le gurhil arborescent, semblable au rosier mais qui, hors des calices épanouis, fait jaillir une tige mince portant un cœur d'un rouge magnifique; le madhavi, aux fleurs vertes comme des émeraudes, et la pâle anicha, si délicate qu'elle se fane quand on la respire. Puis, au bord des fontaines, les lotus charmants, d'azur, d'or ou de pourpre.

On le conduisit à une gracieuse construction, entourée de colonnettes de jaspe à chapitaux dorés. Sous la verandah, des femmes s'avancèrent vers lui, souriant d'un air affable, qui contrastait avec la mine sévère des pages qui l'avaient guidé jusque-là.

— Entre, jeune étranger, dirent-elles, viens te réconforter et te délasser du voyage ; tu es ici chez la princesse Lila.

— Ne verrai-je pas la princesse ? demanda vivement Bussy.

— Elle est avec la reine, dans l'île du Silence ; c'est là que nous devons te conduire, quand la lune se lèvera, dit une des femmes.

— La princesse a dit : que l'étranger soit ici comme un frère chez sa sœur, reprit une autre ; il faut lui obéir.

Seigneur, on a préparé pour toi le bain parfumé, les mets délicats, et les boissons fraîches.

Le jeune homme se laissa faire ; il passa la fin de la journée étendu sur des coussins, les yeux clos, attendant la nuit, avec une joie fiévreuse mêlée d'angoisse.

Quant on vint lui dire qu'il était temps de se rendre au rendez-vous, il se dressa en sursaut en s'écriant :

— Déjà !

Pris d'une espèce de terreur.

Ils marchèrent assez longtemps à travers le jardin, des bois et des prairies, et arrivèrent enfin au bord d'un lac ; les femmes s'arrêtèrent.

— Voilà que le croissant de la lune sort de l'eau, pareille à la défense d'un éléphant qui remonte du bain, dit l'une ; c'est bien l'heure.

Et elles frappèrent leurs mains l'une contre l'autre, donnant un signal. Bientôt un bruit de rames se fit entendre, se rapprochant rapidement ; une mince barque vint enfoncer sa proue dorée dans les roseaux du rivage. Deux noirs robustes, le torse nu, la conduisaient. L'un deux tendit le poing à Bussy pour l'aider à monter.

— Prends garde, lui dit tout bas une des femmes, ne te penche pas, ne laisse pas tremper tes doigts dans l'eau, le lac est plein de caïmans.

La barque rapidement s'éloigna. Il aperçut encore un instant sur la rive, dans la demi-obscurité, les voiles blancs de celles qui l'avaient accompagné, puis il ne vit plus que l'eau immobile, piquée de quelques lueurs

d'étoiles, où le mince reflet de la lune s'allongeait en ondoyant.

Pour la première fois, il eut le sentiment d'être bien isolé, bien perdu, dans ce palais propre aux trahisons. Le lac était comme hérissé de pointes, on eût dit des rochers; mais ils s'enfonçaient, se déplaçaient, suivaient la barque ; c'étaient les têtes horribles des crocodiles au guet. Quel redoutable fossé ce lac eût pu faire à une prison !

Le marquis s'étonnait aussi de l'absence de Naïk; comment n'avait-il pas demandé à le suivre ? Son dévouement, si vite alarmé, était en défaut cette fois-ci. Peut-être avait-il craint d'être repoussé par son maître, comprenant qu'il ne voudrait pas se laisser escorter à ce rendez-vous, comme s'il avait peur ? D'ailleurs, qu'importait tout cela ? il avait son épée, et ne craignait rien.

Une île blanche apparut, comme taillée dans un bloc de marbre, avec des clochetons, des portiques, des colonnades, de grands escaliers s'enfonçant sous l'eau. Les buissons et les bouquets de palmiers, faisaient des taches sombres entre les édifices et on ne voyait aucune lumière briller. Tout de suite on aborda au niveau des marches, et les silencieux rameurs aidèrent le jeune homme à descendre. Puis, d'un violent coup d'aviron, éloignèrent la barque, disparurent dans l'ombre.

Il gravit rapidement les degrés, jusqu'à une terrasse vaste et déserte; mais aussitôt, d'un palais dont on distinguait confusément la haute porte voûtée, sortit

un homme, qui s'avança et, sans dire un mot, mit le pan de sa ceinture dans la main de Bussy, puis marcha devant lui. Ils entrèrent sous un péristyle obscur, s'engagèrent dans une galerie qui, par une pente insensible, montait. L'une des parois était percée d'arcades à jours, et l'on voyait la clarté pâle du ciel dans les découpures et les festons. Un silence extraordinaire régnait ; les pas s'étouffaient dans une poussière douce qui sentait bon. Les feuillages ni l'eau ne faisaient aucun bruit.

Tout à coup, à un tournant plus obscur, il sentit qu'une petite main saisissait la sienne, et une bouche, tout près de sa joue, lui souffla à l'oreille :

— Prends garde! ami, la Mort ne donne qu'un baiser.

Cette voix si basse, palpitante de peur, il la devina, plutôt qu'il ne la reconnut. C'était Lila, sans doute. Il répondit par une pression rapide à celle de cette douce main brûlante, puis la femme invisible sembla s'être enfoncée dans la muraille.

Quel danger courait-il donc ? Un seul l'inquiétait : la reine manquant à sa promesse. Mais il était certain qu'elle voudrait la tenir et n'oserait pas désobéir aux dieux.

— Le danger ne viendra qu'après, se disait-il, et après, qu'importe !

Il marchait à présent dans une complète obscurité, les arcades avaient cessé, et l'on s'enfonçait dans l'intérieur de l'édifice. Bientôt, pourtant, une lueur apparut au lointain, grandit rapidement, faisant briller sur le sol cette poussière épaisse, faite de poudres d'or,

de santal et d'aloès. Il arriva dans une haute salle, éclairée par des lampes, et celui qui le guidait s'arrêta devant une porte, que masquaient de lourds rideaux de drap d'or. Ils s'écartèrent et, sans bruit, la porte qu'ils découvrirent, glissa dans une rainure.

Bussy entra dans une chambre octogonale, dont les murs étaient revêtus de panneaux d'ivoire sculpté, où le plafond, en coupole, scintillait, sur un fond de lapis, d'étoiles de pierreries. Mais le jeune homme n'aperçut rien de la salle.

La reine était là, debout, appuyée au socle d'or qui supportait les lumières, et la revoir était toujours pour lui une surprise nouvelle, car toujours sa beauté surpassait le souvenir qu'il en gardait.

Elle semblait, cette fois, une statue merveilleuse, dans le blanc tissu, d'une invraisemblable finesse, qui s'enroulait à son corps. Cette trame, nommée « rosée nocturne »,si ténue qu'elle est invisible si elle n'est pas plusieurs fois repliée, laissant nue une de ses épaules, l'habillait comme d'un fin brouillard, voilant ses formes exquises sans les cacher ; des boucles s'échappaient du bandeau de diamants qui relevait simplement ses cheveux, et elle n'avait d'autres bijoux que des bagues aux mains, et à ses pieds nus.

Il s'était avancé, lentement, la contemplait d'un regard si avide qu'elle baissa les yeux, et une imperceptible rougeur passa sur ses joues.

Le panneau s'était refermé ; ils étaient seuls dans ce grand silence, et elle semblait oppressée ; elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Il pensa qu'elle

avait peur d'être ainsi à sa merci ; alors il se mit à ses pieds, la suppliant de ne rien craindre, et elle se laissa tomber assise sur l'amoncellement des coussins.

Elle le regardait aussi, baissant la tête vers lui, l'éloignant d'elle de ses bras tendus, pour le mieux voir peut-être, ou bien pour le repousser. Il crut à un mouvement d'aversion.

— Ah ! sois généreuse, s'écria-t-il, et cache moi ta haine ; libère-toi en reine et, au moins, donne moi une minute d'illusion. Je ne veux pas tes lèvres, froides et hostiles, s'approchant des miennes comme d'un breuvage amer, qu'il faut boire pour sauver sa vie ; non, c'est un baiser d'amour que je veux, ou je ne suis pas payé. Sache me faire croire que tu t'es méprise sur tes sentiments, que cette ardeur, que tu prenais pour de la haine, était une autre brûlure pareille à celle qui me dévore, je le croirai, va, tellement cela devrait être si de farouches préjugés n'affolaient pas ton esprit. Oui, c'était la volonté du ciel. Tu devais m'aimer, moi, venu de si loin à travers les mers, certainement guidé par le destin, pour t'arracher à la mort ; et quand, dans le premier regard, je t'ai donné mon âme tu devais me donner la tienne en échange ; malgré toi, peut être, je te l'ai prise.

— Il faudra me la rendre alors, dit-elle d'une voix délicieuse, pour que je puisse donner ce que l'on m'a pris.

D'un mouvement presque involontaire, il lui entoura la taille de ses bras et elle ne le repoussa plus. Elle

semblait s'engourdir, partager le trouble qui le bouleversait. Ses yeux aussi avaient changé d'expression : un attendrissement noyait ses larges prunelles ; et lui, de plus près, regardait tout au fond de ces diamants noirs au rayonnement d'étoile. Il admirait les contours si purs de ce visage, cette pulpe si délicate, s'extasiait de cette bouche adorable, dont le vague sourire découvrait des dents plus charmantes que les boutons du jasmin. Et il était à tel point subjugué par cette perfection, qui semblait dévoiler Dieu, qu'il ne comprenait plus comment il avait osé parler tout à l'heure comme il l'avait fait.

— Ah ! pardon ! pardon ! dit-il. Ourvaci, pourquoi m'aimerais-tu ? Pardonne-moi de t'avoir offensée d'une telle démence ! c'est comme si on demandait au splendide soleil d'aimer la terre obscure, qu'il éclaire et qu'il ravit.

— Tu savais mon nom ? dit-elle.

Et ces mains, qui tout à l'heure le repoussaient, elle les noua derrière le cou du jeune homme.

Il était comme ivre de haschisch, et perdait toute notion du temps. Il lui semblait, seulement, que cette minute était la raison même de son existence, qu'il n'avait vécu que pour l'atteindre, et que les jours écoulés et le monde entier tourbillonnaient, dans un vertige, autour de ce point suprême.

Et il murmurait, en fermant les yeux par moments :

— L'amour dont je t'aime est au-dessus des forces d'un mortel. Tenir dans ses bras l'idéal réalisé, surpassé même ! c'est là un bonheur trop lourd que le

cœur ne peut porter ; l'âme se dilate au point d'en être déchirée, et il torture horriblement, parce qu'on le sent impossible et prêt à s'envoler.

Elle le regardait, profondément, se penchant pour entendre ses paroles, toute surprise de cette souffrance qui le rendait si pâle, de cette adoration fervente qui le faisait si réservé. En effet, il éprouvait comme une honte de lui-même, une timidité tremblante, et ce baiser, maintenant, lui semblait impossible et sacrilège.

Ce fut elle qui jeta ses lèvres sur les siennes, brusquement, comme pour en finir. Tout rapide et léger qu'il fût, ce contact velouté, embaumé et frais comme celui d'une fleur, le fit presque évanouir, l'aveugla d'un tourbillon de flammes.

— Ah ! pardon ! cria-t-il, je ne le demandais plus, je ne méritais pas tant.

Il avait laissé tomber sa tête sur l'épaule froide de la jeune fille, et elle lui dit à voix basse :

— Tu ne me trouves plus ingrate ?

— Je verserais mon sang goutte à goutte sans cesser de bénir cette minute céleste.

— Est-ce bien vrai ? Dis-tu ce que tu penses ? Jure-le moi, veux-tu ?

— Je te le jure, dit-il.

Et il crispait ses mains derrière la taille de la reine, qui se ployait, se renversait. Elle était tout émue maintenant, fièvreuse, tremblante ; une palpitation rapide soulevait ses seins, et elle regardait le jeune homme avec une expression étrange, où il y avait

comme du désespoir. Tout à coup, poussant un soupir profond, presque un sanglot, elle se précipita dans ses bras, écrasant ses lèvres sur les siennes, se serrant contre lui avec une espèce de frénésie ; et il sentait des larmes lui mouiller les joues, et il écoutait ce cœur orgueilleux battre à se rompre.

— Ce baiser-là est bien un don de ton amour ! s'écria-t-il, éperdu de joie, j'ai senti ton âme divine pénétrer la mienne !

Mais elle s'était reculée, le contemplant sans l'entendre.

— Ces yeux, dit-elle, ces yeux qui m'ont fait tant de mal !..

Et elle les baisa longuement, l'un après l'autre, comme pour les clore à jamais.

— Mon Dieu ! Si une telle ivresse doit cesser, c'est maintenant qu'il faudrait mourir, dit-il d'une voix presque indistincte.

Elle s'était levée, dégagée de ses bras, brusquement éloignée de lui.

— Tu veux mourir, s'écria-t-elle d'une voix changée et avec un rire cruel, réjouis-toi donc, car tu vas être exaucé : pour toi cette chambre est un tombeau.

Il leva les yeux vers la reine. C'était bien maintenant son ennemie, au regard altier et dur, à la lèvre crispée de dédain. Il se détourna pour ne pas la voir ainsi.

— La mort sera la bienvenue, dit-il, qu'importe la vie maintenant ?

Brisé d'émotion, saturé de bonheur, il se laissa

tomber sur les coussins, sans force, anéanti, et vraiment désireux de mourir.

— Croyais-tu donc qu'un pareil jour aurait un lendemain ? dit-elle ; si le prince, mon fiancé, apprend jamais le crime de cette heure, il saura au moins, en même temps, que le coupable n'en a pas gardé une heure le souvenir.

Mais Bussy s'était relevé d'un bond, comme piqué par un dard brûlant.

— Ton fiancé ! cria-t-il, ah ! il ne fallait pas parler de lui ! J'étais soumis et résigné, prêt à tendre le cou à tes assassins ; pourquoi as-tu versé sur mon cœur le plomb fondu de la jalousie ? Cette douleur-là me redonne la force de vivre, et me rappelle que c'est à moi de tuer tous ceux qui voudraient t'approcher. Ton amour m'appartient, entends-tu, tout à l'heure tu me l'as donné dans ce baiser, et tu peux feindre de me haïr à présent, je ne te crois plus. Fuis-moi, fais-moi subir toutes les tortures que tu voudras, hormis celle d'appartenir à un autre ; cela je te le défends, et je vivrai pour t'empêcher de me désobéir.

Elle était adossée maintenant à un des panneaux d'ivoire qui s'écarta derrière elle ; sans répondre, avec un geste douloureux, elle s'enfonça dans l'ombre et disparut.

La porte se referma silencieusement.

Bussy se retourna vivement, se croyant prisonnier ; mais il vit que les sept autres panneaux étaient ouverts et que sur chaque seuil se tenait un guerrier noir, appuyé sur un glaive nu.

— Ah ! c'est cela ! s'écria-t-il, tant mieux ! Un combat ne me fait pas peur, je pensais qu'on voulait me murer dans ce tombeau.

Rapidement il arracha une draperie, au dais qui surmontaient les coussins, l'enroula autour de son bras gauche, s'adossa au socle d'or des lumières, et tira son épée.

Alors, tranquillement, il examina ces hommes.

C'étaient des soldats hindous, vêtus de tuniques blanches, sans manches, et coiffés de turbans rouges, ayant des visages imberbes, luisants, avec des yeux en boule, aux lueurs de perles ; leurs jambes étaient grêles et leurs bras minces.

Ils s'avancèrent tous ensemble et levèrent leurs glaives ; mais le marquis riait de leur gaucherie. D'un moulinet éblouissant, il en désarma plusieurs ; quelques-uns, effleurés par l'épée, reculèrent. Il avait mis le pied sur la lame d'un des sabres tombés, et parvint, d'un geste net et vif, à le ramasser de la main gauche ; ainsi armé, il sembla invincible et se mit à combattre avec une violence terrible. Frappant des deux bras, dans tous les sens ; donnant des coups de pieds, des coups de tête, qui faisait craquer les poitrines ; le sang jaillissait, illustrant de perles rouges les sculptures des murailles ; les hommes tombaient, sans un mot, sans un cri, se tordant, vomissant des flots de liquide noir.

Bussy avait le sentiment de lutter contre des enfants, et d'accomplir un affreux carnage ; mais il était surpris de leur nombre, il avait porté plus de coups

qu'il n'en fallait pour les détruire et ce nombre ne diminuait pas. Il vit alors que chaque porte encadrait toujours un homme immobile, qui s'avançait quand un des combattants tombait, et dont un autre, venant de l'extérieur, prenait la place.

— Voilà qui est flatteur ! s'écria-t-il, et qui prouve la haute idée que l'on a de ma valeur. On envoie contre moi tous les pygmées de Bangalore.

La chambre s'encombrait de plus en plus ; les morts et les blessés, par terre, faisaient trébucher ; les Hindous, trop nombreux, se blessaient mutuellement, car le marquis, évitant leurs coups, l'élan ne pouvait en être arrêté et ils tombaient sur d'autres. Il bondissait, franchissant les monceaux de cadavres, s'en faisait un rempart ; quelquefois il écrasait une figure dont la bouche le mordait.

Tout à coup une corde siffla. C'était un nœud coulant qu'on lui lançait. Il l'évita ; un autre cingla l'air et l'atteignit. Il la coupa avec son épée, et retourna s'adosser au socle d'or, poussa du pied devant lui des coussins et des cadavres ; mais il se sentait perdu. Ces hommes faibles, qui se battaient sans haine ni colère et mouraient en silence, le vaincraient certainement à la longue. Si leur affreux lasso ne l'atteignait pas, leur multitude l'étoufferait.

Alors il pensa à Dupleix qui s'était confié à lui, ignorant quelle démence possédait son cœur et conduisait sa vie ; sa mort allait trahir la noble espérance de son ami ! il éprouva contre lui-même une grande colère et essaya de lutter encore.

Il jeta le sabre et déploya l'étoffe enroulée à son bras, l'agita au-dessus de lui pour repousser ces cordes qu'on lui lançait maintenant de tous côtés. Mais l'air devenait irrespirable : toutes ces haleines, toutes ces sueurs, ces soupirs d'agonie qui s'exhalaient, souillaient d'une épaisse et mortelle atmosphère le sanctuaire embaumé de tout à l'heure.

Le marquis était à bout de force ; une blessure qu'il avait au front lui couvrait, à chaque moment, le visage d'un voile rouge, lui emplissait les yeux de sang ; aveuglé, il s'essuyait rapidement, mais ce mouvement le découvrait. Il s'engourdissait ; le vertige faisait tournoyer la chambre autour de lui. Deux fois déjà il avait abaissé son épée.

Maintenant il pensait à Ourvaci.

— Je te pardonne, murmurait-il ; je meurs avec le goût du ciel sur les lèvres.

Soudain un coup de feu éclata, rompant le lourd et terrible silence ; Bussy entendit des voix qui l'appelaient.

A l'une des ouvertures, les Hindous, brusquement, tombèrent en avant, les uns sur les autres, sous une poussée qui les refoulait. Une bouffée d'air frais entra : Bussy vit apparaître des hommes, courant sur les corps renversés ; il entrevit des figures amies : Naïk, Kerjean, Arslan-Khan, d'autres encore, puis il tomba, ne vit plus rien.

Quand il rouvrit les yeux, il aperçut les étoiles, et respira l'air libre avec bonheur ; mais il était immobilisé par une lassitude affreuse, comme si ses mem-

bres étaient devenus de plomb. A genoux, Arslan lui soutenait la tête, et Naïk lui baignait le front d'eau fraîche, tandis que Kerjean, debout, déchirait un mouchoir.

— Mes amis, dit-il, merci ; vous m'avez sauvé ; comment, je ne puis le comprendre.

— Pardieu ! c'est Naïk, dit Kerjean, il a deviné que ce rendez-vous, où vous couriez, cachait un guet-apens, et commme il prétendait que rien ne vous en détournerait, nous avions pris le parti de vous suivre de près, pour vous porter secours au moment voulu.

— Hélas ! dit le paria, qui pleurait en essuyant le sang de son maître, nous sommes arrivés bien tard.

— Suis-je blessé gravement ? demanda Bussy, je ne sens plus mon corps, tant je suis brisé de fatigue.

— Non, vous n'avez rien, dit Kerjean ; beaucoup d'égratignures et de contusions ; ce coup au front saigne assez fort, mais n'est pas profond.

Et il s'agenouilla pour panser provisoirement la blessure.

— Nous ne sommes pas encore sortis de cette île maudite ! dit Arslan. Puisque tu as repris tes sens, partons vite.

Bussy se souleva ; il aperçut, en effet, la blancheur du palais de marbre, et y attacha un regard plein de reconnaissance et de tendresse. Oubliant la trahison, il revoyait, à travers ces murs, la chambre octogonale, aux panneaux d'ivoire, où sa divine ennemie avait pleuré d'amour sur son cœur. Et il soupira de regret

quand ses amis, le soutenant, lui firent descendre les marches glissantes de la terrasse.

Une masse noire, énorme, au bas des degrés sortait de l'eau.

— Qu'est-ce donc, dit le marquis.

— Votre éléphant, Ganésa, répondit Kerjean, sans lui nous n'aurions pas pu arriver jusqu'à vous, car il n'y avait pas la moindre barque, et hommes ou chevaux, à la nage, eussent été dévorés par les innombrables caïmans qui montent la garde autour de cet aimable palais.

On rappela les hommes en sentinelles aux angles de l'édifice. Bussy les reconnut : c'était l'ancien coq, Jean-Marie, qu'il avait trouvé ivre, un matin, à la porte de sa petite maison de Pondichéry, et deux de ces matelots déserteurs, qui étaient maintenant parmi ses volontaires.

Lorsqu'on fut installé sur la plateforme, entouré d'une balustrade, que portait le dos de Ganésa, l'animal, avec précaution, descendit les dernières marches et entra dans l'eau, où il perdit pied tout de suite. Arslan indiqua un point de la rive où il était plus aisé d'aborder, et, tandis que l'éléphant nageait, levant haut sa trompe, que les soldats, à droite et à gauche, déchargeaient leurs mousquets sur les caïmans,— ce qui était un crime, ces animaux étant sacrés, — Bussy se soulevait péniblement pour jeter un dernier regard à l'île muette, dont la blancheur s'effaçait lentement dans la nuit.

IV

LES PASSE-TEMPS DU ROI

— Apportez ici des balances, dit l'Ombre de Dieu d'une voix enrouée.

Il s'agit de peser la poudre d'or, les lingots et les mohurs ; les sacs de perles, les colliers, les couronnes ; toutes sortes de richesses, qui font un monceau lumineux aux pieds du trône.

Ce trône est une estrade basse, couverte de tapis et surmontée par un toit constellé de pierreries, que soutiennent des colonnettes d'or. Celui qui y est assis, ou plutôt couché, presque à plat ventre, les coudes sur un grand traversin de brocart, c'est l'usurpateur Nasser-Çingh; triomphateur aujourd'hui, car, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, il a repris le Karnatic, et c'est dans le palais d'Arcate qu'il compte

les trésors d'Allah-Verdi, que Mouzaffer n'a pas cachés assez tôt.

Des bourreaux, vêtus de rouge, appuyés sur des haches, gardent chaque porte ; ils surveillent les assistants, et ont ordre de tuer sur place, ceux qu'ils verraient dérober quelque chose.

Il y a là des seigneurs, des umaras, des bouffons et des bayadères ; tout le monde est debout, excepté l'attabek qui, en sa qualité de grand-vizir, a le droit d'être assis, les jambes croisées, sur un large tabouret, à droite du trône.

Nasser penche sa large face noire par-dessus l'élégante balustrade qui, de trois côtés ,borde l'estrade. Il trouve ce trésor assez misérable, en somme, et pense que son allié, le second fils d'Allah-Verdi, a dû en dissimuler la plus grande partie : que Mouzaffer Cingh a été volé.

— Ah ! ah ! dit-il, mon cher neveu a aussi ,sans doute, gaspillé beaucoup de cet or. Il a bien fait de se hâter, car il n'en aura plus d'autre désormais, que celui de ses chaînes, que j'ai voulues d'or massif ; ne faut-il pas faire honneur aux personnes royales ?

Et le Soutien du Monde pousse un éclat de rire, qui secoue du haut en bas toute sa grosse personne. Les courtisans ont des convulsions de gaieté, à cette saillie du maître.

— Le traître Mouzaffer doit bénir chaque jour ta majesté, dit le grand vizir ; aussi clément qu'Allah, tu le laisses vivre, lui qui a mille fois mérité la mort.

— Que veux-tu ! en vieillissant je deviens faible,

j'ai peur des fantômes ; tous ceux que j'ai fait tuer, au lieu de se tenir tranquilles, viennent me taquiner la nuit, m'empêcher de dormir, et, même quand je suis ivre, je les vois. C'est dans mon intérêt que je veux devenir un homme vertueux.

Il eut encore un gros rire, qui trouva le même écho enthousiaste ; puis il reprit en se vautrant sur les coussins :

— Mon neveu n'est rien qu'une bête ; s'il n'avait pas désobéi aux Français, qui menaient si parfaitement ses affaires, nous ne lui aurions pas repris aussi facilement le Karnatic ; mais au lieu de les écouter, il s'en est allé assiéger les Rajahs, pour en tirer d'énormes rançons, plantant là ses alliés, qui sont pourtant comme des lions à jeun.

— Mais, dit l'attabek, ta haute intelligence, aussi éblouissante que le soleil de midi, avait eu l'idée d'opposer aux lions des tigres, d'engager à ton service des soldats anglais, avec une artillerie égale à celle des Français.

— Ne me parlez pas des Anglais, s'écria Nasser d'une voix furieuse ; qu'Iblis les emporte au bout de sa fourche ! Je leur ai ordonné par trois fois d'écraser le bataillon français, et ils n'ont rien écrasé du tout. Aussi l'on verra ce que je médite. Mon neveu est un imbécile, voilà le vrai : vidons une coupe à la bêtise de mon neveu.

Des échansons s'approchèrent et offrirent au roi une coupe d'or, doublée de rubis qui, même vide, semblait pleine de vin.

— Non, non, pas de vin ! et Nasser-Çingh ajouta d'un air mystérieux : Qu'on apporte une des fioles que m'a envoyées mon ami Dupleix.

C'était une bouteille au goulot cacheté, enveloppée de papier doré, contenant d'excellente eau-de-vie. On montra au roi que le cachet était intact.

— Plein, plein ! dit-il en tendant sa coupe.

Il la vida presque d'un trait. Ses yeux s'injectèrent de sang, larmoyèrent, la sueur perla sur son visage couleur d'ébène.

— Vivent les Français ! dit-il d'une voix de plus en plus rauque, voilà une boisson ! C'est de l'or, c'est du feu, c'est du soleil qui vous coule dans le sang ! Mais voici nos balances prêtes, continua-t-il. A l'ouvrage !

C'était un échafaudage compliqué, qu'on venait de dresser devant le trône, et où oscillaient deux énormes plateaux d'argent, suspendus par des cordes de soie.

— Pesons l'or, pour commencer, dit le roi.

Des esclaves jetèrent deux petits tapis de soie ouatée dans les plateaux, pour éviter le bruit, et amassèrent sur l'un, les lingots et les barres d'or, sur l'autre des poids de marbre et de bronze.

— Non, non, pas cela ! s'écria l'Ombre de Dieu, c'est moi qui me mettrai dans la balance ; on comptera combien de fois il y aura mon poids d'or et de pierreries.

Et Nasser cherchait à dégager ses pieds des tapis et des couvertures, pour descendre de son trône, tandis que les umaras et les courtisans faisaient entendre un murmure approbateur.

Le hadjib, maître des cérémonies, une haute canne d'ivoire à la main, vint aider le maître, qui eut quelque peine à se tenir debout ; il lui rajusta les plis froissés de sa tunique rose, brodée de grappes de raisins en topazes, et le soutint par le coude, tandis qu'il s'accroupissait, en se cramponnant aux cordes, dans le plateau de la balance, dont l'instabilité lui faisait pousser des cris mêlés de rires.

Il fallut beaucoup d'or pour égaler le poids considérable du Soutien du Monde ; il y eut juste assez de perles ; pas assez de pierres précieuses.

Ce jeu paraissait amuser beaucoup le Soubab ; il se tenait là, ramassé, le cou dans les épaules, la face levée, roulant ses yeux au blanc bistré ; et, quand le trésor fut épuisé, il voulut que l'attabek et le hadjib se missent tous deux dans le plateau, pour voir s'ils l'emporteraient sur lui. Le grand-vizir obéit tristement, le maître des cérémonies avec empressement, et les bouffons du roi les couvrirent de lazzis, se moquant de la mine piteuse qu'ils avaient dans la balance.

Les deux maigres seigneurs n'étaient point assez lourds pour faire lever du sol le plateau qui portait leur maître, mais une troisième personne c'était trop, et l'on essaya en vain d'établir l'équilibre.

— Qu'on aille chercher le plus gros porc que l'on pourra trouver, s'écria le roi complètement ivre, voilà qui sera amusant !

Et tandis qu'on se précipitait pour obéir à cet ordre, Nasser quitta le plateau afin de se dégourdir les jambes et de s'étirer. Les bayadères s'approchè-

rent de lui, l'éventant, à l'aide d'écrans en plumes de paon, lui essuyèrent le visage avec des mouchoirs parfumés, versèrent dans ses mains de l'eau de roses.

A ce moment, un umara ne put retenir un éternuement bruyant.

Eternuer en présence du souverain c'était un mauvais présage, une grave offense, sévèrement punie.

Un grand silence s'était établi, et l'on regardait avec commisération le coupable, qui se jeta à plat ventre.

Le roi fit signe à un des bourreaux. Alors l'umara se traîna à genoux, demandant grâce ; supplia, baisa les pieds du Soubab.

— Que veux-tu, mon ami, répondait tranquillement Nasser-Çingh, je n'y peux rien, c'est la loi.

— Fais-moi tuer plutôt.

— Te tuer, non pas ; tu es bon soldat et tu me serviras encore. Emmene-le, dit-il au bourreau, et coupe-lui le nez.

L'homme fut entraîné, criant, se tordant les bras ; mais, par une autre porte, on amenait un énorme pourceau, couronné de fleurs, et le roi battit des mains.

L'animal s'arcboutait, poussant des cris aigus, ne voulant pas avancer ; on tirait la corde, et ses ongles glissaient sur les dalles lisses.

Le Soutien du Monde se tordait de rire ; il s'était remis dans la balance ; son turban, d'un arrangement compliqué, surmonté d'un plumet mêlé de diamants, s'en allait de travers, et ses mains, chargées de bagues, se cramponnaient de plus en plus aux cordes de soie, car une lutte terrible avait lieu pour faire entrer la

rose et puante bête dans l'autre plateau, et des secousses violentes faisaient tressauter le monarque.

A la grande hilarité des assistants, le roi et le pourceau se trouvèrent d'un poids égal, et en signe de joie Nasser vida une autre coupe de cognac ; puis il voulut qu'on en fît boire de force au cochon.

La défense fut hideuse, la bête hurla, trépigna, souillant d'ordures les seigneurs et les riches tapis.

Plusieurs umaras, qui étaient restés graves au milieu des rires des courtisans, échangèrent entre eux des regards irrités, et l'un après l'autre sortirent de la salle.

Dans l'une des cours, ils virent l'homme qu'on venait de mutiler ; un linge sanglant en travers du visage, il était affaissé sur des marches, s'y appuyant des deux mains, tandis qu'une flaque rouge se formait devant lui. Un umara s'approcha.

— Babar, lui dit-il, veux-tu te venger ?

— Je me vengerai, j'en fais serment, répondit le malheureux, en essayant de se soulever.

— Suis-moi, alors, sans qu'on te remarque.

— Hélas ! l'horrible souffrance de cette plaie m'ôte la force. J'ai le vertige et ne saurais marcher seul.

— Viens donc, je te soutiendrai.

Tous s'en allaient par des chemins différents, sans se regarder, sans se saluer, les uns à cheval, les autres sur des éléphants ou dans des palanquins. Mais quand la nuit fut venue, ils se retrouvèrent, hors des murs d'Arcate, dans le magnifique tombeau des Nababs assassinés.

Quelqu'un leur en ouvrait la porte, mystérieusement, et ils entraient dans salle une de porphyre incrusté d'or, éclairée par une lanterne multicolore se rattachant, à l'aide de chaines, au centre de la haute coupole.

Ces hommes, tous des guerriers, restaient debout, les bras croisés, avec des mines sombres, se disaient les uns aux autres, pleins de véhémence et de colère, leurs griefs contre Nasser-Çingh.

— Il déshonore le pouvoir par sa conduite ; la scène d'aujourd'hui est une offense à notre dignité.

— Ivre le jour, débauché le soir, cruel et fou toujours ; il a fait de nous les serviteurs d'un pourceau.

— C'est un traître ; il avait juré, sur le Coran, de ne pas attenter à la liberté de son neveu, s'il se rendait à lui.

— Il a ordonné de couler du plomb fondu dans la bouche des blessés qui demandaient à boire !

— Il a fait attacher des sacs de terre au cou des prisonniers et, après les avoir exténués par une longue marche, les a contraints à travailler aux retranchements du camp. On les tuait l'un après l'autre et, avec cette terre qu'ils avaient portée et leur sang, on formait le mortier. Au dernier il a fait grâce pour qu'il pût raconter comment on punissait les rebelles.

— Ce dernier c'est moi, dit un soldat en s'avançant, le fait monstrueux est vrai : les prisonniers travaillaient, quand le liquide manquait, on tendait l'auge et on en égorgeait un. Ces mains que voici ont pétri la boue sanglante !

Et il tendait ses mains, qu'en souvenir de cette hor-

reur, il portait teintes de henneh. Au bout de ses bras noirs, elles semblaient gantées de sang.

—Et voici comment Nasser-Çingh traite ceux qui lu gagnent ses batailles, s'écria Babar, en arrachant les linges qui masquaient sa face sans nez, effrayante et grotesque.

Un cri d'horreur s'éleva.

Mais des personnages importants entrèrent, détournant l'attention. On s'inclinait devant eux avec respect. C'étaient les plus puissants vasseaux de Nasser-Çingh, ses alliés : le Nabab de Kadapa et le Nabab de Kanoul.

— Chanda-Saïb est-il arrivé ? demandèrent-ils.

— Le voici, répondit Chanda-Saïb, qui entrait derrière eux.

— Le chef français viendra-t-il ?

— Dans quelques minutes il sera parmi nous. Deux de mes umaras courent à sa rencontre, et le guideront jusqu'ici.

— Alors les Français n'abandonnent pas Mouzaffer-Çingh, malgré ses fautes et sa folle reddition à l'usurpateur ?

— Ils lui restent fidèles, au contraire, et veulent le sauver, dit Chanda-Saïb, j'ai déjà cette bonne nouvelle à vous apprendre qu'ils viennent de remporter une victoire éclatante sur Mahomet-Aly, le second fils d'Allah-Verdi, qui me dispute aujourd'hui la nababie d'Arcate.

On le questionna avec empressement et il raconta la bataille. Les Français, retranchés dans la pagode de Tiravadi, transformée en forteresse, attaqués par l'ar-

mée de Mahomet-Aly, grossie de vingt mille hommes envoyés par Nasser-Çingh et aidée par les Anglais; toute cette multitude repoussée avec des pertes énormes; puis le camp surpris la nuit, l'armée taillée en pièces, Mahomet prenant la fuite, à peine vêtu, en criant: C'en est fait de moi! et courant sans prendre de repos, s'enfermer, avec les débris de son armée, dans l'inexpugnable forteresse de Gengi.

— Le Soubab sait cette nouvelle, et il passe son temps en chasses et en orgies! s'écria le Nabab de Kanoul.

— Il entretient une correspondance secrète avec le gouverneur de Pondichéry, c'est cela qui le rassure, dit un umara.

— Et c'est cela qui nous inquiète, ajouta le Nabab de Kadapa.

— Le chef français vous expliquera les raisons pour lesquelles le grand Dupleix agit ainsi, dit Chanda-Saïb en prêtant l'oreille. Quelqu'un vient, c'est lui.

Un homme parut dans le cadre de la porte; il était enveloppé par un manteau sombre, que relevait d'un côté la pointe de l'épée, et coiffé de ce tricorne, galonné d'or, qui avait maintenant aux yeux des Maures plus de prestige qu'une couronne.

Il se découvrit: c'était le marquis de Bussy. Chanda-Saïb courut à lui, avec une exclamation joyeuse, lui serrant les mains, mais le jeune homme gardait une expression grave et sévère.

— Qu'Allah te comble de ses grâces! dit le musulman, et permette que tu nous donnes d'heureuses

nouvelles du cher seigneur Dupleix Bâhâdour.

— Dupleix est fort mécontent, dit le marquis ; il doute d'alliés qui, par leur manque d'obéissance aux conseils les plus sages, lui ont brisé la victoire dans la main ; il se demande s'il doit leur continuer sa protection, et risquer la vie de ses soldats, pour des princes qui ne savent pas poursuivre leurs conquêtes.

— Ne dis pas des paroles aussi cruelles, s'écria Chanda-Saïb ; tu sais bien que ce n'est pas moi qui commandait l'armée du Karnatic, et que j'ai supplié Mouzaffer de ne pas céder à un mouvement d'affolement et de désespoir, de fuir plutôt que de se rendre, lui et ses troupes, à son mortel ennemi. Et tu vois que j'ai su garder ma liberté, dans cette malheureuse aventure où j'ai reperdu le pouvoir que vous m'aviez conquis.

— Oui, je sais que tu es brave et fidèle la défaite que nous venons d'infliger à ton rival, Mahomet-Aly, est la preuve que nous ne t'abandonnons pas.

— Alors c'est Mouzaffer que vous abandonnez, s'écria le nabab de Kadapa, puisque Dupleix envoie à Nasser-Çingh des ambassadeurs et des présents.

— Ce n'est pas quand il est dans le danger, s'y fût-il jeté par sa faute, que nous abandonnons un ami, dit fièrement Bussy, la conduite même de Dupleix aurait dû vous le faire comprendre. Vous devez être surpris cependant que, prisonnier de son oncle, auquel il dispute le trône, Mouzaffer soit encore vivant. Eh bien, ce sont les pourparlers, les menaces et les pro-

messes du gouverneur de Pondichéry, qui tiennent suspendue la hache, au-dessus de la tête du Soubab légitime.

— Il faut nous hâter d'agir, dit Chanda-Saïb, car cette hache peut tomber d'un moment à l'autre par un caprice d'homme ivre, et, avec la vie de notre chef, anéantir nos espérances.

— La conspiration est puissante, dit le nabab de Kanoul ; à la prochaine bataille, les troupes de Kadapa et de Kanoul se retourneront contre leur allié et les umaras, ici présents, entraîneront leurs hommes, à un signal donné. Ce signal, c'est un drapeau français, arboré sur un des éléphants de guerre. Je l'ai demandé à Dupleix ce drapeau, pourquoi ne l'envoie-t-il pas ?

— Je l'apporte, dit Bussy en tirant de dessous son manteau un morceau de moire blanche, qu'il déploya, laissant voir la figure d'or dans un rayonnement, sous la devise française. Mais qui me répond, ajouta-t-il, que vous lui serez fidèles ?

— Notre haine, dit l'un des Nababs ; celui que nous trahissons m'a menacé, moi, quand je lui réclamais la juste récompense de mes peines, de m'arracher mes titres, mes biens et mon pouvoir et de me faire mourir sous le rotin.

— Il a fait pire à moi, s'écria le nabab de Kadapa, il a fait bâtonner mon vieux père, pour le forcer à lui découvrir des trésors imaginaires, et on l'a laissé mort sur la place. Je vengerai mon père, et je réclame la faveur de tuer son meurtrier.

Bussy donna le drapeau au nabab de Kadapa.

— Vos troupes forment à peine un sixième de l'armée, reprit le jeune Français après un moment de réflexion, et, avant votre défection, un combat sanglant est inévitable ; mais il faut d'abord en finir avec Mahomet-Aly, avoir un point d'appui sérieux ; pour cela il faut prendre Gengi.

— Prendre Gengi ! s'écria-t-on de toutes parts, comme on aurait dit : prendre la lune.

— Cela me regarde, dit froidement Bussy.

— Prendre Gengi est impossible ; tout au plus peut-on bloquer la place, et elle a des munitions pour plus d'un an, vous vous feriez écraser, jusqu'au dernier, sous ses murs.

— Gengi est non seulement imprenable, mais inaccessible, ajouta Chanda-Saïb ; les lions eux-mêmes ne peuvent atteindre le nid d'un aigle, et si vous échouez, quel désastre !

— Est-ce que nous échouons ? dit le marquis en jetant un regard altier sur ceux qui avaient parlé ; les Français seront seuls à cet assaut, il n'y a pas à craindre qu'ils s'attardent à chercher des trésors.

— Ne m'accable pas sous le poids de mes fautes passées, dit Chanda-Saïb en courbant la tête.

Bussy étendit la main vers le drapeau :

— Jurez-moi, dit-il, de ne conduire qu'à la victoire cet emblême de la France, de le livrer aux flammes, s'il risquait d'être pris par l'ennemi.

— Je le jure, sur les cendres de mes parents assassinés, enfermés dans ce tombeau, dit Chanda-Saïb.

Le Nabab de Kanoul ouvrit la main au-dessus d'un

Coran, posé dans une niche au-dessous d'une lampe d'or :

— Je prends à témoin le nom d'Allah et de son saint prophète Mahomet, dit-il.

— Moi je fais le serment sur les mânes de mon père. dit le Nabab de Kadapa.

— Et jurez tous, ajouta Bussy, que ni torture, ni menaces de mort ne vous feront révéler ce complot.

Tous les umaras jurèrent.

— A bientôt donc, reprit le chef français, tenez-vous attentifs, et quand vous entendrez le bruit de la chute de Gengi, soyez prêts à tout.

Il salua avec une dignité froide, remit sur son front le tricorne doré et disparut.

V

CORRESPONDANCES

— Passe-moi la lanterne, Naïk, dit Bussy en se retournant sur son lit de camp, je veux relire encore cette lettre de Lila, lui répondre enfin. Je n'ai plus que cette nuit à moi car demain pourrait être mon dernier jour.

— Ah ! ne dis pas cela, monseigneur, s'écria Naïk ; tu es l'amant bien aimé de la victoire, elle ne permettra pas qu'il t'arrive rien de fâcheux.

— Je compte bien sur son amour, dit le marquis en riant, mais un soldat doit s'attendre à tout et, la veille d'une bataille, ne rien remettre au surlendemain.

Naïk avait décroché la lanterne du poteau central, mais il s'en servait pour allumer un candélabre, qu'il posa près de la couchette ; puis il prit dans le porte-

manteau, une petite boîte en laque d'Ispahan, vert-pomme avec de mignonnes roses peintes et des œillets, et il la donna à son maître.

La lettre de la princesse, écrite, ou plutôt gravée, sur une feuille de palmier, était enfermée dans cette boîte qui sentait bon. Bussy la déroula avec précaution.

Elle lui avait été apportée, peu de temps après son départ de Bangalore, par un esclave qui, de la part de la princesse, lui ramenait aussi ses chevaux. La relire était pour lui une fête, que les labeurs de la guerre ne lui permettaient pas souvent. Il revivait, dans ces lignes, les heures qu'il aurait voulu éternelles; écrites le matin même qui les suivit, elles les continuaient, les complétaient; le ramenaient à ces lieux, vers lesquels son esprit s'évadait sans cesse.

Il se penchait vers le candélabre, pour mieux voir.

« O mon frère ! disait Lila, quelle nuit d'épouvante ! Tu es sauvé, et, malgré ma joie, je ne peux me remettre du tremblement qui s'est emparé de moi; la terreur était si forte qu'elle dure encore, le danger passé. Mais voici qu'une autre crainte me saisit: si tu allais me croire complice ! J'aurais dû t'avertir, dois-tu penser. Hélas ! quand j'ai soupçonné la trahison, on m'a gardée prisonnière, malgré mes supplications et mes larmes, dans cette île dont on ne peut s'échapper. Je n'ai pu que te donner cet avertissement stérile, dans l'ombre de la galerie. Un faible espoir me restait pourtant: Ourvaci, dans son entrevue avec toi, pouvait s'attendrir, prendre son crime en horreur et te sauver;

mais le cruel brahmane était là, qui la guettait, et l'horrible forfait s'est accompli.

« Ce que j'ai souffert dans cette heure, tu ne le sauras jamais, même tu ne dois pas le savoir. Je courais éperdue en poussant des cris de détresse ; je voulais te rejoindre, mourir avec toi, pouvoir te dire au moins que je te restais fidèle ; les passages étaient gardés, pleins de soldats ; alors, affolée, je sortis du palais, je descendis vers le lac, résolue à me jeter en pâture aux crocodiles. C'est à ce moment que je vis une masse noire, fendre l'eau. Je reconnus un éléphant, à ses défenses qui brillaient comme le croissant de la lune lorsqu'il se lève dans le lac. Il portait tes amis qui te cherchaient. Mes femmes les avaient dirigés vers l'île du Silence et Arslan, familier du palais, les guidait. Je leur montrai le chemin pour arriver jusqu'à toi ; mais je ne te croyais plus vivant et quand je vis qu'on te rapportait, inanimé, tout souillé de sang, je tombai à genoux, sentant mon cœur se briser. Arslan me dit en passant que tu n'étais qu'évanoui, sans blessure mortelle ; alors, sous l'excès de la joie, toute ma force s'en alla, je roulai sans connaissance. »

— O chère Lila ! murmura Bussy en s'interrompant de lire, que l'ardente affection que tu me portes me fait du bien ; elle m'étonne autant qu'elle m'enchante. Hélas ! pourquoi Ourvaci n'a-t-elle pas ton cœur ?

« Je revins à moi, assistée seulement par la nuit qui m'inondait de sa rosée. Vous aviez disparu. Alors, je rentrai dans le palais, dont les issues étaient libres

maintenant. J'étais dans un état d'exaltation extrême. Je détestais la reine : cette dureté de cœur me révoltait. Cependant, je la cherchais, voulant voir de quel front elle portait son crime. Butant contre les cadavres, dans les couloirs sombres, je parvins à la chambre du combat, où l'odeur du sang vous étouffait ; le tableau était effrayant, tant de morts et de mourants l'encombraient que j'eus peine à la traverser.

« Je trouvai Ourvaci dans la plus haute chambre, droite, les regards fixes, les lèvres décolorées, et, bien qu'il n'y eût pas le moindre bruit, se bouchant les oreilles de ses mains crispées. Quand elle me vit, ses yeux s'élargirent encore.

« — C'est fini, il est mort ? dit elle.

« — Viens voir, m'écriai-je en m'emparant d'une de ses mains, qui était glacée.

« Et je l'entraînai à travers les galeries. Elle résistait par moment, me tirant en arrière, puis elle s'abandonnait, toute chancelante. Sur le seuil du salon d'ivoire, elle eut un sanglot et ferma les yeux.

« — Ah ! dit-elle, je l'ensevelirai de mes mains, je le coucherai sur un lit de jasmin, et ce palais incendié sera son bûcher.

« Le candélabre d'or brûlait encore, des gémissements, des plaintes faibles s'exhalaient. Elle regarda, cherchant ton cadavre.

« — Où est-il ? demanda-t-elle. Qui a fait ce carnage ?

— « Demande-le à ceux qui survivent.

« Un homme était adossé au mur, d'une main ser-

rant son flanc, d'où le sang s'échappait entre ses doigts.

« — Reine, dit-il, nous avons fait notre devoir jusqu'au bout, nous avons lutté jusqu'à la mort.

« Un blessé se releva sur les mains :

« — Tu ne nous avais pas dit que tu nous donnais un dieu à combattre.

« — Un dieu !

« — Son épée était tantôt une vipère furieuse, tantôt la foudre, nous ne pouvions lui échapper ; d'ailleurs, à ses yeux, nous avons reconnu son origine.

« — C'est vrai, dit l'homme qui mourait debout, il ne baissait pas les paupières.

« C'est une de nos superstitions, le sais-tu ? que les dieux, déguisés en mortels, sont reconnaissables à leurs yeux, qui ne clignent jamais. Tu dardes en effet un regard presque immobile qui, dans la frénésie de ce combat vraiment surhumain, a dû devenir plus fixe encore.

« — Mais où est-il ? dit la reine.

« Le blessé fit encore un effort pour parler :

« — Quand il nous a eu tous vaincus, avec un bruit terrible, son char céleste est venu, et il est parti.

« — Ils me rendent folle ! disait la reine cherchant à comprendre.

« — Cela signifie que ses amis sont venus à son secours et l'ont emmené.

« — Ils ont emporté son cadavre ?

« — Son cadavre ! ai-je dit cela ? non pas, il vit, une fois encore vainqueur, et hors de ton atteinte. Vois, ta cruauté inutile coule ici en flots de sang, nos sandales

en sont tout imbibées, et l'on pourra nous suivre à la trace rouge de nos pas. Et c'est d'après le conseil d'un saint homme, dont le devoir est de respecter la vie du plus infime animal, que tu ordonnes froidement de pareils actes ? Sous ces monceaux de morts il y a peut-être des vivants qui étouffent ; personne ne s'en inquiète, personne ne vient panser les blessés. Mais si, par malheur, quelqu'un jetait une pierre aux affreux crocodiles du lac, ce seraient des lamentations sans fin !

« Tu le vois, mon frère, je ne pouvais contenir les sentiments de douleur et d'indignation qui m'oppressaient, je les laissais déborder en paroles amères, oubliant même le respect que je devais à ma reine, décidée à la quitter. Je m'attendais a un accès de colère, mais elle restait muette, terrifiée par le tableau qui était devant ses yeux. Tout à coup elle s'enfuit, appelant les esclaves, envoyant vers les blessés, promettant de couvrir d'or les survivants ; je la rejoignis dans la chambre haute ; elle s'était jetée sur le sol, et sanglotait la tête dans ses bras.

» — Pardonne-moi, lui dis-je alors, je me suis oubliée jusqu'à te parler durement.

» — Je n'ai rien à te pardonner, dit-elle, je me fais horreur, tes paroles étaient trop douces.

» — Ah ! que tu me fais de bien ! lui dis-je, tes larmes me consolent. Vois-tu, je ne pouvais plus t'aimer.

» — Que deviendrais-je si tu ne m'aimais plus ? dit-elle ; mais je ne mérite pas d'être aimée ; l'on veut pétrifier mon cœur, faire de moi un être monstrueux.

Mon esprit est peuplé de folies, je ne me reconnais plus et je me déteste moi-même.

» Je la tenais dans mes bras, et je voyais tout au fond de ses beaux yeux, noyés de larmes, une grande joie rayonner. C'était de te savoir vivant, et je lui pardonnai beaucoup, car je compris que l'indigne favori Panch-Anan avait tout fait, tout ordonné, et que l'affreuse trahison n'a pas été conçue par elle.

» Je m'arrête, ami. Une grande lassitude me prend, après tant d'émotions ; je ne peux supporter l'éclat du soleil, et le sommeil m'engourdit.

» N'oublie pas que je t'ai vu partir blessé, et que je serai dans l'inquiétude, tant qu'un message de toi ne sera pas venu me rassurer. »

Quand Bussy eut de nouveau roulé la précieuse feuille de palmier et qu'elle fut replacée dans la boîte persane, il se fit apporter une belle feuille de vélin et de l'encre rouge. Mais il hésitait, assis au bord de son lit, tournant la plume entre ses doigts.

— J'ai peur d'écrire d'une façon incorrecte, Naïk, dit-il, et de paraître ridicule, à cette chère princesse, savante comme un brahmane. Si je parle à peu près bien cette langue qui n'est pas la mienne, j'ai quelque peine encore à l'écrire. Je compte sur toi pour rectifier mes erreurs.

— O mon maître, dit Naïk, on coupe la langue au soudras qui a l'audace de lire et d'expliquer les Védas : que ne ferait-on pas à un paria, qui avouerait savoir écrire ?

— As-tu peur que je te dénonce ?

Naïk secoua la tête en riant.

— Je me remémore toutes ces choses cruelles, dit-il ; je me penche vers l'abîme d'où tu m'as tiré, pour mieux jouir de mon bonheur. Mais écris sans crainte, maître, ta modestie t'abuse, tu n'as besoin de personne.

— Tu crois ! Alors, je vais essayer. Informe-toi si les échelles, que Dupleix a fait fabriquer pour moi à Pondichéry, sont arrivées enfin.

Naïk sortit de la tente et Bussy écrivit sa lettre :

« Que dois-tu penser de celui que tu veux bien appeler ton frère, ô ma douce princesse ? Tu daignes t'inquiéter de moi et je te laisse dans l'inquiétude ! Je voudrais me mettre à genoux devant toi et te demander pardon, en t'expliquant comment j'ai été, depuis que ta chère lettre m'est parvenue, roulé de combat en combat, sans un seul jour de loisir. Tu veux savoir ce qu'il est advenu de moi après que « mon char céleste », ou plutôt mon brave éléphant Ganésa, nous eut ramenés à Arcate ? Une violente courbature me retint sur mon lit pendant quelques jours et ce fut tout, avec une petite cicatrice au front, qui ne me défigure pas trop, mais rougit quand je me mets en colère.

« C'est mal d'avoir pensé que je pouvais te croire complice. Cette idée n'a pas même effleuré mon esprit ; la sympathie que tu m'as témoignée est si douce à mon cœur que j'y crois aveuglément, et je suis au désespoir que tu aies souffert à cause de moi. Comment ! tu voulais mourir ! pourquoi ? Je n'ai en aucune façon mérité un attachement aussi vif. Je comprends

bien que, dans ta bonté, tu exagères tes sentiments pour compenser le mal que l'on me veut, et je te remercie de cette tendre compassion ; mais si tu savais combien je suis heureux dans ma souffrance, tu te garderais de me plaindre ; je ne l'échangerais certes pas pour aucune des joies que peut me donner le monde ; elle fait de moi un homme au-dessus des faiblesses ordinaires, qui se brisent à mes pieds sans m'atteindre, et m'inspirent un tel mépris que je ne peux croire les avoir subies, autrefois, comme les autres.

« Ah ! Lila ! tu es trop belle et trop supérieure pour éprouver jamais, comme moi, cette sensation, douloureuse et exquise, d'anéantissement, d'oubli complet de soi-même, devant un être qui réalise tout ce que l'on a dans l'âme d'aspirations célestes. C'est une terreur et une ivresse, quelque chose comme l'extase tremblante qu'aurait, en se prosternant, un dévot voyant son Dieu sur la terre. La seule présence d'Ourvaci est pour moi une source incomparable de délices ; cette surhumaine beauté qu'elle possède, cette harmonie, ce rayonnement, qui semble prendre sa lumière hors du monde, cette suave perfection de lignes, attestent, comme un écrit divin, l'infini et l'éternité ; ses yeux sont des fenêtres du paradis, il faut bien y croire quand on les a vus ; ils rassurent et ils consolent en dispersant des doutes qui nous torturaient.

« Aussi, dis-lui bien, à ta divine amie, qu'elle n'ait ni regrets ni remords à cause de moi ; en croyant mourir je la bénissais, car elle a royalement tenu ses promesses, les a surpassées même : un instant elle a feint

de ne pas me haïr, et cet instant-là parfume et illumine à jamais ma vie.

« O ma chère princesse ! Si tu pouvais comprendre quel orgueil me transporte à cause de cette minute ! Elle a mis en moi une force surprenante, il me semble être devenu invincible et invulnérable ; une ardeur extraordinaire me dévore ; aussi j'entreprends les choses les plus impossibles, avec la certitude d'en triompher. Je sais bien que je suis le jouet d'une illusion, mais cette illusion là vaut tellement toutes les réalités que je ne la laisserais pas s'évanouir.

« Sois bonne, mon adorable sœur, fais-moi vivre par la pensée dans ce palais où tu habites, et qui est le seul paradis auquel mon âme aspire. Ecris-moi souvent, je t'en conjure, et laisse-moi baiser tes belles mains, que si méchamment tu me retiras la première fois que je t'ai vue.

« Bien que certain d'être invulnérable, je pourrais être tué demain. Si cela arrive, répète bien à la reine que je lui ai tout pardonné, qu'aucune représaille magique ne viendra troubler sa vie ni effrayer son sommeil. Et garde-moi, toi, n'est-ce pas, un bon souvenir dans un coin de ton cœur. »

Naïk venait de rentrer sous la tente.

— Les échelles sont arrivées, maître, dit-il ; elles sont si longues qu'il faut dix hommes pour les porter, et elles ont voyagé chacune sur trois chariots.

— Me voilà tranquille alors, dit Bussy : éteint toutes ces lumières, je vais tâcher de me reposer un peu.

Il se recoucha et ferma les yeux, mais non pas pour

dormir, c'était pour mieux revoir la chambre octogone, aux panneaux d'ivoire, et revivre, minute à minute, la scène qu'elle avait enfermée et dont le souvenir était pour lui une inépuisable source d'ivresse.

VI

GENGI

Masqués par une jungle de poiriers épineux, les volontaires attendent, l'arme au pied, l'ordre de marcher ils causent entre eux à voix basse.

Quelques-uns se sont assis sur des pierres et jouent, hâtivement, une partie de dés, ayant pour table la peau d'un tambour, dont la caisse est peinte en bleu. D'autres fument leur pipe de terre blanche, en songeant que c'est peut-être la dernière. Quelques-uns, d'un raffinement tout asiatique, ont déballé leur houka, dont la carafe de cristal, destinée à rafraîchir la fumée, est remplacée par une noix de coco.

La tenue de ces hommes, en campagne depuis plusieurs mois, est irréprochable. Leurs justaucorps bleus, à revers et parements écarlates, sont intacts, leurs guêtres de toile, parfaitement blanches ; ils ont les

cheveux poudrés, soigneusement tressés par derrière, avec deux boucles sur les tempes, assujetties par des lames de plomb, et descendant presque jusqu'au bout de l'oreille ; les moustaches cirées, le tricorne galonné de blanc, bien placé, selon l'ordonnance : enfoncé jusqu'au sourcil droit, s'éloignant du sourcil gauche d'un pouce.

— Quel lambin que ce comte d'Auteuil ! dit un soldat appuyé sur son mousquet, il nous fait faire là le pied de grue ; on ne peut donc pas commencer sans lui ?

— Il faut bien attendre au moins que l'armée soit en vue, dit un autre, avant de nous lancer dans une entreprise qui ferait reculer le diable, deux cent cinquante Français que nous sommes.

— Vrai, là, notre jeune général est fou tout à fait, s'écrie un sergent ; il croit que nous pouvons marcher au plafond, comme les mouches, et monter contre les murs à pic.

Un homme robuste et agile s'élança les sourcils froncés :

— Qui est-ce qui a dit que notre général est fou ? s'écria-t-il.

— C'est moi, Jean-Marie, répondit le sergent ; m'est avis que la bravoure doit avoir des bornes et ne pas aller jusqu'à la témérité.

— Qu'est-ce que tu chantes ? Je sais bien à quoi elle ressemble une bravoure comme celle-là. Des bornes ! garde-les pour toi, tes bornes.

— Si je ne m'abuse, pourtant, reprit le sergent,

s'appuyant sur sa pique et croisant un pied sur l'autre, ta bravoure à toi ne dépasse pas les limites des rivages.

— Ne parlons pas de cela, dit Jean-Marie avec impatience ; ceux qui n'ont pas vu la fin du monde ne peuvent savoir ce que c'est ; moi je l'ai vue et je n'y retournerai pas, mais je défie qu'on trouve sur terre quelque chose qui puisse me faire reculer ; et puis il ne s'agit pas de cela ; on a dit que notre général est fou, voilà des choses que je ne peux pas souffrir : d'abord qu'est-ce que cela vous fait ? c'est nous, les marins, qui sommes commandés pour l'escalade ; vous n'aurez qu'à nous suivre.

— Si nous ne vous précédons pas, dit quelqu'un.

— Silence dans les rangs ! souffla le sergent.

Un officier passait à cheval, criant des ordres. Le comte d'Auteuil n'était plus qu'à quelques heures de marche, et l'on attaquait tout de suite.

Les soldats s'avancèrent alors dans la plaine, se rangèrent en bataille, tandis que les tambours battaient.

Gengi apparaissait, maintenant, au bout de la plaine, comme une création extravagante et impossible. C'était une montagne, s'élevant brusquement, par des pentes âpres, couvertes de verdure, jusqu'à un plateau presque triangulaire, à chaque angle duquel surgissait un pic vertigineux, aux parois droites comme des murailles, où il n'y avait d'autre sentier que quelques entailles faites par les hommes. La ville était sur ce plateau, entre ces trois montagnes, et des murs, extrêmement forts, avec de nombreuses tours, sui-

vaient les sinuosités du terrain, sur plus de trois milles de circuit, enfermant les trois pics et la cité. Tout en bas, dans la plaine, adossée à la montagne, apparaissait une blanche mosquée à deux rangs d'arcades, avec de fins minarets, et au sommet des trois mamelons se détachait sur le ciel une forteresse, environnée d'une ceinture de redoutes.

Gengi avait été la capitale des rois Mahrattes, dont la domination s'était étendue jusqu'au Karnatic, et les fortifications témoignaient de la science militaire de ces guerriers fameux. Le célèbre héros Sivadji l'avait assiégée, mais non prise, elle s'était rendue. Aureng-Saïb, à son tour, en avait fait le siège. Mais, en somme, elle n'avait été enlevée d'assaut : jamais.

Le soleil se couchait, illuminant la montagne et les trois roches géantes, leur donnant une apparence de plus en plus fantastique. Les soldats, comme fascinés, regardaient, riant de l'impossibilité de l'entreprise, résolus néanmoins.

Bussy passa sur son bel arabe, qui secouait gracieusement sa longue crinière. Le jeune homme était joyeux, plein d'enthousiasme ; un vague sourire laissait entrevoir ses dents charmantes ; ses yeux, plus clairs que d'ordinaire, semblaient refléter des lames d'épées.

— Mes braves ! cria-t-il, déjà l'ennemi fait une faute énorme ; au lieu de nous attendre derrière les murs de sa ville, il descend vers nous dans la plaine, et notre plan est changé : nous n'attaquons plus. Laissons venir les moricauds, avant de tirer, jusqu'à portée de pistolet ; ils tourneront les talons devant notre feu : c'est alors

qu'il faudra les gagner de vitesse, arriver en même temps qu'eux aux portes de la ville. Je compte sur une fougue diabolique.

— C'est cela ! s'écria Jean-Marie en agitant son chapeau. Vive notre général ! Nous serons des diables conduits par un séraphin.

Bussy lui jeta un coup d'œil ami et un signe d'intelligence.

— Qu'on veille bien aux échelles, dit-il, et il s'éloigna.

Comme il l'avait prévu, l'armée de Mahomet-Aly rompit ses rangs et se débanda devant l'artillerie française, pour remonter en courant les pentes de la montagne. Mais Bussy la serrait de près ; l'épée dans les reins des fuyards, il semblait plutôt les chasser que les poursuivre.

Il s'agissait de ne pas leur laisser refermer la porte de Gengi, sous laquelle ils s'engouffraient, pêle-mêle, s'écrasant, foulant aux pieds ceux qui tombaient. Mais ils comprirent l'intention des assiégeants et, abandonnant ceux qui venaient les derniers, refermèrent brusquement le lourd battant en bois de teck, bardé de fer et tout hérissé de clous. Les malheureux ainsi repoussés tombèrent à genoux, en jetant leurs armes ; on les fit prisonniers; mais le coup était manqué.

Un feu terrible fut dirigé sur les Français, du haut des créneaux ; on les canonnait à bout portant, sans qu'il leur fût possible de riposter. Beaucoup tombaient. Il y avait des murmures.

— Rester ici est un suicide, dit Kerjean en s'approchant de Bussy.

— Aussi n'y resterons-nous pas, répondit le jeune chef, un pétard, vite, pour faire sauter cette porte !

Quelques soldats s'avancèrent vers la porte, puis reculèrent devant une volée de mitraille.

Bussy leur arracha des mains le léger canon, courut au portail et, un genou en terre, sans hâte, avec la plus grande attention disposa le pétard à bonne distance du battant massif, mit le feu à la mèche, et se recula.

Après l'explosion, le battant était fendu en deux endroits, on l'abattit à coups de hache, et les Français, refoulant ceux qui la défendaient, pénétrèreut sous la voûte, avec des cris de triomphe.

Dans la ville, Bussy fit barricader les rues étroites, avec des chariots, et tout ce qui tomba sous la main, placer les quatre pièces de campagne, qu'on avait montées jusque-là, à l'entrée des plus larges rues. On tirait sur eux des fenêtres ; mais ce n'était rien encore : les forteresses des trois montagnes, concentrant leurs feux sur le coin de la ville dont les Français étaient maîtres, commencèrent à tonner.

Par bonheur la nuit était venue, le tir manquait de précision ; on s'abritait le mieux possible et on ripostait activement avec les quatre pièces et les mousquets ; néanmoins, la situation était des plus graves ; que deviendrait-on au jour, quand les forts des montagnes, et les remparts de la ville pourraient foudroyer, en toute sûreté, cette poignée de soldats à découvert ? Il faudrait donc reculer, redescendre vers la plaine ? Avec un chef comme Bussy cela était inad-

missible. C'était donc les trois forteresses, avec leurs ceintures de redoutes, qu'il fallait prendre!

Le premier quartier de la lune brillait dans le ciel, et l'on maudissait, ce soir-là, cette merveilleuse limpidité des nuits indiennes. La clarté bleue, coupée d'ombres anguleuses et nettes, était traversée continuellement par des jets pourprés et couleur de soufre, les fumées s'illuminaient, s'argentaient en floconnant, et les projectiles, venant d'en haut, semblaient des comètes et des météores.

— Quand la lune sera couchée, disait Bussy, nous donnerons l'assaut, l'obscurité non seulement nous protégera mais encore nous préservera du vertige.

Il divisa ses hommes en trois détachements.

— Kerjean commandera l'un et enlèvera le pic de l'ouest, dit-il. Puymorin conduira le second et attaquera celui de l'orient. Moi je me réserve le meilleur morceau, qui est la montagne du nord.

On attendit, sans cesser le tir des pièces, et cette attente donnait une impatience extrême, comme une fièvre d'action.

Enfin la lune toucha le bord de l'horizon, elle perdit son éclat métallique, devint couleur d'orange.

— En route, mes enfants, cria Bussy. Je veux que le premier rayon de soleil caresse un drapeau français, au sommet des trois forteresses.

On se sépara, on se mit en marche au pas de course, la baïonnette en avant. Les Maures fuyaient devant ces lames aiguës; Bussy arriva, sans avoir perdu un

homme, au pied de la montagne du Nord, la plus formidable des trois.

Tout de suite ils appliquèrent les échelles, jetèrent des grapins, des cordes à nœuds; et ils se mirent à grimper, avec une furie, un emportement qui semblaient supprimer les obstacles. Les marins, agiles comme des chats, s'étaient élancés les premiers, Jean-Marie trouvait même la montée facile.

— Un mât de navire pendant un cyclone, c'est bien autre chose, disait-il ; au moins la montagne se tient tranquille, on ne reçoit pas des paquets d'eau sur la tête, ni cette pluie dans la figure, que le vent change en mille millions d'épingles.

Et l'une après l'autre les redoutes étaient prises, et l'on montait toujours, avec une ardeur qui ne faisait que croître. L'obscurité voilait les difficultés de l'escalade, c'était comme si elles n'existaient pas. Les feux, dirigés contre eux, leur faisaient peu de mal, et les soldats s'amusaient à compter tous les ouvrages qu'il fallait enlever, dont le nombre ne finissait pas.

Ils agissaient avec cette facilité qu'on a dans les rêves, et vraiment croyaient rêver. Jamais ils ne surent, en somme, comment ils avaient fait, ni par où ils avaient passé ; et quand du sommet de la forteresse, dont on avait eu raison avec des pétards, ils virent, au jour naissant, l'œuvre qu'ils avaient accomplie, ils pâlirent de surprise, s'entreregardèrent, doutant s'ils étaient éveillés.

Bussy, sur la tour la plus haute, plantait, entre deux crevasses, le drapeau de la France, et se penchait, la

main sur les yeux, cherchant à voir les autres montagnes, à travers la clarté encore incertaine.

Au faite du fort oriental, le drapeau apparut, puis, tout rose du premier rayon, il frissonna sur le pic de l'ouest.

— Victoire ! cria le jeune chef en agitant son épée, que le soleil fit flamboyer.

De la plaine, l'armée de d'Auteuil lui répondit, par des cris de joie, des roulements de tambours, des fanfares.

VII

LES DEUX SOUBABS

Nasser-Çingh donna l'ordre de décapiter le premier qui lui annonça que Gengi, l'imprenable, avait été prise, en quelques heures, par deux cents cinquante Français. Un tel mensonge, disait-il, était une offense à la majesté royale. Et tandis que la tête du messager tombait sous la hache, il s'en était allé dans son zénanah, pour juger de la beauté de trois Circassiennes, qu'on venait d'acheter, pour lui, un prix exorbitant.

Il fallut bien cependant admettre la nouvelle, quand tous les Nababs, l'attabek, les umaras, la lui eurent confirmée, l'un après l'autre : Gengi était prise ! cette chose impossible était certaine.

L'Inde demeurait comme frappée de stupeur ; on jugeait les Français invincibles, et le nom de Bussy courait, environné de terreur et de lumière.

On apprit en même temps que les vainqueurs ne s'attardaient pas dans leur triomphe, que déjà ils étaient en marche vers Arcate.

— Ils veulent donc m'attaquer? s'écriait le Soubab ; cela ne se peut pas, puisque des négociations sont entamées entre moi et le gouverneur de Pondichéry.

— Oui, Maître du Monde, disait l'attabek d'un air placide, mais tu as bafoué ses envoyés, en remettant de jour en jour ta réponse, et le gouverneur s'est lassé, sans doute.

Tout de suite l'ordre fut donné de rassembler les armées, de rappeler les vassaux qui s'étaient retirés avec leurs troupes ; tous ne revinrent pas ; néanmoins l'armée, forte de trois cent mille hommes, fut bientôt prête à marcher.

Le matin du jour où elle devait s'ébranler, un bourreau entra dans le cachot où Mouzaffer-Çingh était enchaîné, avec une chaîne d'or massif. Le prince, qui sommeillait sur une pile de nattes, se leva en sursaut, croyant qu'on venait le mettre à mort. Mais le bourreau s'agenouilla sur les dalles, qu'il toucha de son front.

— Pardonne à ton humble esclave, dit-il ; il a l'ordre de te faire monter sur un éléphant, et de te conduire au milieu de l'armée, pour t'ôter la vie, au premier signe du maître, si l'ennemi était vainqueur.

— Qu'Allah soit miséricordieux ! dit Mouzaffer. Prends cette bague, c'est tout ce qu'on m'a laissé. L'arbre de santal verse son parfum sur la hache qui l'abat; comme lui je pardonne, à l'instrument irresponsable.

Et il ôta de son doigt une bague où brillait un rubis, pareil a une goutte de sang.

L'esclave la reçut en pleurant, et la baisa comme une relique ; mais, sans qu'il les vit, deux guerriers, coiffés d'un casque, dont le nazal abaissé les masquait, étaient entrés sur ses pas. L'un d'eux s'élança, lui mit un poignard sur la gorge.

— Si tu tiens à vivre, être immonde, lui dit-il, jure-nous que tu n'exécuteras pas l'ordre exécrable du Soubab et que tu défendras plutôt ton captif.

— C'est avec joie que je le jure, dit l'esclave, il n'était pas besoin de menace.

— C'est bon ; recule-toi, veille à ce que personne n'entre.

Les guerriers firent glisser, dans la rainure du casque, le nazal damasquiné qui remonta sur le front, les démasquant. C'étaient les Nababs de Kanoul et de Kadapa.

Ils venaient mettre Mouzaffer-Çingh au courant de la conspiration, ourdie en sa faveur, et, avant de la faire éclater, lui poser leurs conditions.

Ils eurent des exigences si fortes, qu'en les écoutant parler, le Soubab dépossédé se mordait les lèvres et baissait le front. Cependant il promit tout ce qu'ils voulurent, attestant le nom d'Allah que ceux qui aidaient à sa fortune n'auraient pas à se plaindre.

Le boureau fit signe qu'il fallait se séparer. Les timbales royales résonnaient, indiquant que l'armée se mettait en marche, et il devait conduire son captif auprès de Nasser-Çingh, selon les ordres qu'il avait reçus.

C'était un tumulte magnifique au dehors, une cohue

brillante d'hommes et de chevaux, se hâtant, dans le plus grand désordre, hors des murs, pour rejoindre le gros de l'armée.

Les éléphants, armés en guerre, apparaissaient comme des monstres invraisemblables : une carapace de corne les couvrait, leur descendant jusqu'au-dessous des genoux, leur donnant l'air de gigantesques tortues. Leur face était protégée par une visière de fer, avec des trous pour les yeux, de gros clous de cuivre et une pointe au milieu du front. Des fourreaux d'acier aigus et tranchants allongeaient leurs défenses, ils avaient sur le crâne une calotte de métal, côtelée, et leur trompe et leur croupe étaient protégés par une demi-cuirasse articulée, ayant au milieu une arête saillante, armée de dents.

A perte de vue s'étendait la multitude; on eût dit que toute une ville, tout un peuple se mettait en route, car une armée, beaucoup plus nombreuse que celle qui allait combattre, s'ébranlait derrière les soldats. C'étaient d'abord la foule des pourvoyeurs, composée d'une caste particulière d'Hindous : les bendyarahs, chargés de procurer le blé et le riz; armés de piques et de cimeterres, quand ils ne pouvaient obtenir les grains à prix d'argent, ils les enlevaient par le pillage. Ils avaient avec eux cent mille bœufs de trait et autant de chariots. Puis venaient les palefreniers; chaque cheval occupait deux hommes: l'un devait le panser et le harnacher, l'autre lui procurer la nourriture, et il savait, dans les plaines les plus arides, où pas un brin d'herbe n'apparaissait, découvrir, sous la terre, des

racines suffisantes à son entretien. Les porteurs de palanquins pour les blessés marchaient ensuite, puis les serviteurs, chaque chef en avait au moins dix; les cuisiniers et les porteurs d'eau: deux hommes par tente; enfin, les bagages, les troupeaux d'ânes, de chèvres et de moutons; les harems des seigneurs, dans des chars fermés, environnés d'eunuques; et encore tout une cohue de marchands, d'aventuriers de tous états, de maraudeurs, de femmes, d'enfants, d'animaux.

La cavalerie marchait à droite, l'infanterie à gauche, l'artillerie et les éléphants au milieu. Sur le plus superbe, au centre du carré, assis, les jambes croisées, sous un tendelet pourpre, qu'on enlevait pendant la bataille, et qui surmontait la plateforme à balustrade dorée servant de selle, apparaissait Nasser-Çingh, dans sa magnifique parure guerrière, d'or, d'argent, de pierreries, où sa large face et ses mains grasses faisaient trois taches noires.

A quelques pas du Soubab, en arrière, marchait l'éléphant qui portait Mouzaffer enchaîné, et devant le maître s'avançait l'étendard royal, abritant sous ses plis une relique, qui était comme le cœur de l'armée et ne la quittait jamais. Elle était portée, sur une estrade couverte de tapis brodés d'or, par deux chameaux harnachés brillamment, et entourée d'une garde d'honneur.

Cette relique était un, un moshaf, un Coran, qu'on disait écrit tout entier de la main d'Hussein, le gendre du prophète. Deux lames d'or, incrustées de diamants, formaient la reliure de ce livre unique, et le coffret qui

l'enfermait dans son bois odorant, était comme pavé de rubis et d'émeraudes, figurant des fleurs et des feuillages. Le Grand-Mogol faisait aussi porter, dans les combats, un Coran semblable à celui-ci et chacun prétendait posséder le véritable ; mais en somme ni l'un ni l'autre ne l'avait, le moshaf écrit par Hussein, ayant été pris à Delhi, par Nadir-Schah, et emporté en Perse.

Les Nababs avaient chacun une armée distincte, avec ses éléphants, son artillerie, ses bannières, qui s'avançait après celle du Soubab.

On marcha ce jour-là, rapidement, presque jusqu'au coucher du soleil, puis les timbales et les tambours donnèrent le signal de la halte.

Alors, avec une promptitude qu'il est impossible de s'imaginer, dans la vaste plaine nue, où l'on s'était arrêté, comme si un magicien l'eût fait surgir d'un coup de baguette, apparut une cité, joyeuse et animée.

Des rues larges allongèrent leurs perspectives, bordées, de boutiques, dans lesquelles étaient étalées, de la façon la plus tentante, toutes les marchandises imaginables : des étoffes précieuses, des écharpes de cachemire, des tapis, des selles brodées, des harnais, des armes. Toutes les professions étaient représentées et les artisans déjà à l'ouvrage ; on voyait des pâtissiers, des confiseurs, des armuriers, des cordonniers et des tailleurs, même des orfèvres et des joailliers, occupés de leur métier ; dans des boutiques, on vendait des boissons chaudes, des liqueurs ou des sorbets ; dans d'autres, des plantes médicinales, des drogues et des

charmes pour guérir. Il y avait des carrefours, des places, sur lesquelles des jongleurs, des charmeurs de serpents, des faiseurs de tours, émerveillaient la foule; on entendait bourdonner des musiques, accompagnant des voix aiguës. Par groupes passaient des bayadères, charmantes sous leur voile à demi fermé, se retournant, avec des rires, des œillades pleines de promesses; proposant aux jeunes hommes de leur dire la bonne aventure.

Les tentes des guerriers s'alignaient dans un bel ordre, environnant la tente royale, haute et magnifique; les parcs des éléphants, des chameaux et des chevaux, étaient enfermés par des cordes et des palissades; puis tout autour de cette ville extraordinaire s'étendaient, bariolés et désordonnés, les plus singuliers faubourgs. Là les abris étaient faits, tantôt de vieux vêtements, étendus sur des pieux, tantôt d'un tapis, d'une couverture usée, de nattes, ou de feuilles de palmiers; et quelquefois apparaissait, comme perdue, une tente luxueuse, au milieu d'un troupeau d'ânes ou de bœufs.

Les danses et les chants se prolongèrent jusqu'au coucher de la lune, puis ils cessèrent et la ville s'endormit.

A l'aube, l'Ombre de Dieu fut éveillée brusquement, par l'attabek, qui entra sous la tente royale, sans turban sur sa tête rasée, tant il s'était hâté de venir.

Nasser-Çingh le regardait avec de gros yeux, hébétés de sommeil, et d'ivresse mal dissipée.

— Qu'est-ce que tu veux? balbutia-t-il, prêt à se rendormir.

— Soutien du Monde, dit le vizir, les éclaireurs viennent de m'apprendre que le bataillon français est à une heure d'ici, et se met en marche pour nous attaquer.

— Le bataillon français ! répéta Nasser comme s'il comprenait mal, passe-moi l'aiguière d'eau fraîche, ajouta-t-il.

Le vizir versa de l'eau dans un bassin de cuivre, le prince y trempa son visage à plusieurs reprises

— Le bataillon français, reprit-il alors, tout à fait éveillé, c'est impossible qu'il veuille nous attaquer, puisque, tu le sais bien, j'ai écrit à Dupleix que j'étais prêt à signer la paix, et que j'acceptais toutes ses conditions.

— Oui, Lumière de nos yeux, mais tu as tant tardé à envoyer ta réponse qu'elle arrivera trop tard.

L'attabek avait parlé d'une voix tranquille, dans laquelle Nasser crut deviner de l'ironie, il se retourna vers lui avec colère en s'écriant :

— Par Allah ! vizir Schah-Abbas-Khan, on dirait que tu te plais à me narguer, en me rappelant mes fautes.

— Ta majesté se méprend, dit Schah-Abbas, toujours calme, je veux seulement la mettre en garde contre des illusions qui causeraient sa perte.

— Je te dis que ces Français ne sont rien qu'une poignée d'hommes ivres.

— Le vainqueur de Gengi les conduit pourtant.

— Qu'est-ce-que cela me fait ? A-t-il la prétention de vaincre une armée comme la mienne ? Donne l'ordre de lever le camp, et hâtons-nous d'aller écraser ces

insolents moucherons qui viennent se jeter dans la gueule d'un lion.

Les Nababs avaient envoyé aux chefs français un guide, qui devaient les conduire au quartier où étaient campées les troupes, commandées directement par Nasser-Çingh, et qu'il fallait vaincre, avant la défection des armées vassales, les Nababs tenaient en somme à ne rien risquer.

Le bataillon s'avançait donc rapidement, plein d'entrain, dans la fraîcheur matinale.

Kerjean seul semblait préoccupé et triste ; quelque chose certainement lui pesait sur le cœur. A chaque moment il jetait à la dérobée un coup d'œil sur Bussy, puis se mordait les lèvres, laissait échapper des mouvements nerveux, communiquant son impatience à son cheval qui se cabrait et bronchait.

— C'est le moment pourtant de parler, se disait-il à lui-même, la préoccupation de la bataille emportera une partie de l'ennui et de la colère.

Et il poussa résolument son cheval près de celui de Bussy.

— J'ai reçu des nouvelles de Pondichéry, lui dit-il.

— De votre oncle ?

— Non, de ma sœur.

— Vous semblez attristé, dit Bussy en regardant son ami. Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à Mademoiselle Louise ?

— A elle, non.

— Sa cousine peut-être ?...

— Chonchon se porte bien. Mais à cause d'elles

deux, qui sont des folles, se mêlant toujours de choses ne les regardant pas, un malheur est arrivé.

— Un malheur ! à qui donc ?

— Écoutez, cher ami, je dois vous faire des aveux complets, et bien qu'il n'y ait pas de ma faute, vous demander de ne pas m'en vouloir de ce qui arrive.

— Vraiment vous m'effrayez, s'écria Bussy, qu'impressionnait l'air agité du jeune homme : mais calmez-vous, je vous promets toute mon indulgence.

— Je ne la mérite pas, dit Kerjean, sachez donc que, bêtement, je suis tombé, il y a quelque temps déjà, dans un piège que m'ont tendu ces deux rusées diablesses, plus curieuses que notre mère Ève, et j'ai trahi le secret de votre page. J'ai avoué que c'était une femme.

— Il n'y a pas grand mal à cela ; d'ailleurs Mademoiselle Chonchon m'a parlé de Florian, disant avoir deviné son sexe, et elle paraissait s'intéresser à cette jeune fille venue de France.

— Elle ne s'y est que trop intéressée ! Écoutez donc ce que m'apprend ma sœur : Chonchon voulait savoir si le page vous avait suivi en campagne, et, pour s'en informer, sans mettre personne dans le secret, elle imagina avec Louise de diriger un jour sa promenade vers l'avenue de Valdaour, et de sonner à votre porte. C'était le lendemain d'une de vos victoires ; en se trouvant en face du page, Louise, qui n'est jamais prise à court, lui annonça la bonne nouvelle, disant effrontément que vous les aviez chargées de la lui faire savoir. Marion, toute heureuse, ne savait com-

ment remercier ces belles dames, qui voulurent visiter la maison, et furetèrent partout ; mais voilà tout à coup Chonchon qui s'attendrit, et s'écrie brusquement :

— Ah ! mademoiselle ! je ne puis supporter l'idée que vous vivez ici toute seule, sans amies, sans distraction aucune !

La pauvre enfant n'avait entendu que le premier mot ; se voyant découverte, elle était tombée pamée sur le plancher. Alors on la fit revenir, avec les soins les plus tendres ; Chonchon lui assura que c'était vous qui lui aviez parlé d'elle, en exprimant toute l'inquiétude que vous éprouviez à la savoir sans protection. Bref, elle lui offrit de l'emmener chez elle, pendant le temps de votre absence et, après une longue résistance, sachant qu'elle avait devant elle la fille du gouverneur, craignant sans doute de la mal disposer pour vous en repoussant de telles instances Marion finit par y céder.

— Jusqu'à présent c'est fort bien, dit Bussy, je serais heureux de savoir Marion moins délaissée.

— Mieux eût valu pourtant qu'elle ne quittât pas sa solitude, dit Kerjean, mais je vous dis toute l'histoire. Il fut convenu qu'on apporterait des vêtements de femme à Marion et que la jeune fille, entrant au service de Mlle Chonchon, en qualité de demoiselle de compagnie, n'aurait aucun rapport avec le page du capitaine de Bussy, dont le nom ne serait pas prononcé ; la campagne terminée, Marion redeviendrait Florian, sans que le secret eût été trahi. La jeune fille fut donc installée au palais, choyée, gâtée à l'envi, étant de

toutes les soirées, de toutes les fêtes, et comme on parlait beaucoup de vous, elle n'était pas triste. Tout était pour le mieux quand un jour, il y a quelques semaines, ou plutôt une nuit, elle disparut.

— Est-ce possible! s'écria le marquis; comment cela? S'est-elle enfuie?

— C'est improbable. Voici ce que dit ma sœur: Ne voyant pas paraître Marion le matin, on envoya une femme de chambre s'informer si elle n'était pas souffrante. La femme de chambre revint assez effrayée, disant que le rideau du lit était arraché, la lampe renversée, et que la demoiselle n'y était pas. Chonchon et Louise coururent à l'appartement, mais ne purent en savoir beaucoup plus long, si ce n'est que les vêtements qu'elle avait quittés en se couchant étaient encore sur un fauteuil, qu'il ne manquait pas une de ses robes, et que, si elle était sortie, c'était en peignoir de nuit.

— Un enlèvement, alors?

— On le dirait. La pauvre enfant sans doute s'est cramponnée aux rideaux du lit en se défendant. Mais qui peut avoir eu pareille audace? Venir la prendre dans le palais même, à quelques pas de la fille du gouverneur! c'est à n'y rien comprendre; surtout, comme c'est certain, Marion n'étant pas complice.

— Voilà un affreux malheur, dit Bussy, tout attristé, cette chère et si dévouée jeune fille! A tout prix il nous faut la retrouver: mais n'a-t-on rien fait déjà pour cela?

— Chonchon, folle de chagrin, est allée se confier à sa mère, qui, avec toutes ses ressources et sa grande

habileté, fait faire les recherches les plus actives ; mais jusqu'à présent on n'a pu découvrir nul indice.

— On ne soupçonne personne ? Parmi les hommes qui ont pu la voir, aucun n'a laissé deviner qu'il était épris d'elle ?

— Louise m'avait parlé du commandant Law, me disant justement qu'il voulait enlever votre page, mais elle avoue que c'était une pure invention, un piège qu'elle me tendait, celui dans lequel je suis si stupidement tombé, et que le commandant n'a jamais vu la jeune fille.

— Il est, en tout cas, incapable d'une action aussi violente ; j'aurais plutôt l'idée qu'un Oriental est coupable de ce rapt.

— C'est possible, ce serait assez dans leur façon de faire ; mais comment diable, alors, la retrouver dans ces impénétrables harems ? Ah ! je suis profondément navré de ce malheur, et une rage jalouse s'ajoute à ma peine, car, bien qu'elle ait toujours été pour moi d'une vertu féroce, je n'ai pas cessé d'être sensible à la touchante beauté de Marion.

— Le devoir avant tout, ami, dit le marquis, il faut faire trêve à notre chagrin pour ne songer qu'à cette bataille décisive que nous allons livrer, et dont le gain nous assurera, j'espère, quelques loisirs. Voici les avant-postes de l'ennemi je crois que l'alarme leur est donnée, car ils semblent fort agités.

C'étaient Bussy et La Touche qui commandaient, le comte d'Auteuil étant retenu par la goutte. La petite armée comprenait huit cents Français et trois mille

cipayes, avec dix pièces de campagne. La foule des ennemis qu'elle devait combattre, couvrait une surface de plus de quatre lieues.

En un instant les avant-postes furent dispersés, et l'on marcha directement à l'artillerie de Nasser-Çingh, derrière laquelle étaient rangés vingt-cinq mille hommes d'infanterie.

Tout de suite le combat devint très vif.

La rapidité du tir de leurs canons faisait la principale force des Français; ce furent eux qui empêchèrent les charges furieuses de la cavalerie ennemie de rompre leurs rangs, et leur permirent de s'avancer, pas à pas, s'enveloppant d'un pétillement de fusillade très meurtrière Ils allèrent ainsi jusqu'à l'artillerie des Maures, qui fût bientôt réduite au silence, et ils s'élancèrent en avant.

Les corps de troupes pliaient devant l'épée du héros de Gengi ; ils se dispersaient et fuyaient. Mais d'autres leur succédaient : les Nababs et les Rajahs, fidèles à Nasser-Çingh, se portaient successivement sur le lieu de l'action, et les fuyards se reformant à l'arrière-garde revenait. Rien n'ébranlait l'intrépide colonne, qui gagnait du terrain, lentement, mais sûrement, et opposait à la fougue désordonnée des musulmans un grand calme et une discipline parfaite.

Plus de trois heures, de lutte acharnée, s'écoulèrent cependant avant que les français atteignissent, en vainqueurs, le centre du camp.

Harassés, mais pleins de joie d'être venus à bout d'une aussi formidable armée, les soldats reprenaient

haleine, essuyaient leurs fronts, où la sueur et la poudre se mêlaient, quand ils aperçurent, au delà des lignes rompues des Hindous, un corps de cavalerie et d'infanterie, s'avançant en bon ordre, et s'étendant à perte de vue.

Il y eut des exclamations découragées. Quoi! fallait-il vaincre encore cette armée là ? A force d'avoir tiré, les fusils brûlaient les doigts ; sans parler des hommes, dont les bras las avaient peine à les porter!

Mais de La Touche poussa une clameur de joie, et désignant du bout de son épée un éléphant, au centre de la nouvelle armée, dépassant de sa haute taille les cavaliers, il s'écria :

— Réjouissez-vous, soldats. Ceux-ci sont nos alliés. Ne voyez-vous pas le drapeau français porté par un guerrier maure, sur le dos de cet éléphant !

Des cris enthousiates éclatèrent alors et, retrouvant des forces, les Français s'élancèrent à la rencontre de leur drapeau.

Pendant ce temps, Nasser-Çingh, sous sa tente, éloignée du point où on se battait, entouré de ses gardes, de ses vizirs et de sa cour, recevait les messagers qui, de minute en minute, prosternés sur le seuil, rendaient compte du combat. Mais ils atténuaient la verité, par peur du roi, et entortillaient leurs discours, dans d'interminables louanges à l'adresse de l'Ombre de Dieu.

— Qu'on se hâte donc d'exterminer cette poignée d'hommes ivres, répétait le Soubab, et qu'on ne m'en parle plus.

La nouvelle de l'extermination ne venait pas cependant ; malgré leur tremblement, les messagers étaient contraints d'avouer que la victoire se faisait attendre, que ces Français avaient la vie aussi dure que celle des requins, dont le cœur, arraché, bat encore pendant trois jours, mais qu'ils allaient être bientôt écrasés, pulvérisés, bus comme des gouttes d'eau, par le soleil de la majesté royale.

Brusquement un umara entra, couvert de poussière, criant que le Soubab était en danger, l'armée ayant honteusement pris la fuite, et les vainqueurs étant à quelques centaines de toises.

Nasser bondit sur ses pieds, avec un rugissement de fureur.

— Que font donc les princes vassaux ? cria-t-il.

— Les troupes des Nababs de Kanoul, de Kadapa, d'autres encore, n'ont pas donné jusqu'à présent, dit l'umara.

— Ah ! les misérables ! hurla le roi en grinçant des dents, je les ferai écorcher vifs, empaler, broyer sous des meules. Qu'on amène mon éléphant et qu'on aille à l'instant, me chercher la tête de Mouzaffer-Çingh. Je la leur jetterai, en guise de boulet, à ces insolents Français ; puisque c'est pour elle qu'ils combattent, ils auront ce qu'ils désirent.

Il monta sur son éléphant et, entouré de ses gardes, s'élança vers les troupes vassales. Il rencontra celles du Nabab de Kadapa qui, lui-même, marchait à leur tête.

— Ah ! te voilà indigne poltron ! lui cria-t-il, c'est ainsi que tu me sers ; tu n'oses pas défendre l'étendard du Mogol, et le mien, contre un ennemi aussi méprisable !

— Je ne connais pas d'autre ennemi que toi, pourceau ivre de sang ! répondit le Nabab ; il faut être Nasser-Çingh pour croire que c'est en faisant mourir le père sous le rotin, qu'on gagne le dévouement du fils. J'ai juré que j'aurais ta vie ! et le règne est fini de l'ivrogne sanguinaire !

— A moi, mes gardes ! cria le Soubab, emparez-vous de lui, attachez-le, que mon éléphant lui écrase le cou sous son pied !

— La balle ira plus vite que tes hommes, dit le Nabab avec un rire insultant.

Et du haut de son éléphant, appuyant à son épaule sa carabine, revêtue d'ivoire ramagé d'or, il visa, tira et atteignit le Soubab au cœur.

Avec un rauque soupir, Nasser, une seconde immobile, chancela, la bouche ouverte, les yeux hagards ; puis la masse noire de son corps s'affaissa, dans les vêtements de pourpre et d'or, roula à bas de l'éléphant.

Ses gardes, frappés de stupeur, essayèrent mollement de le venger. Le Nabab donna l'ordre de couper la tête du vaincu.

Il courut aussitôt délivrer Mouzaffer, qu'il salua solennellement Soubab du Dekan ; et lui présenta, comme un gage de son pouvoir, désormais incontesté, la tête convulsée de son oncle.

Mouzaffer remercia d'abord Allah, maître des destinées, embrassa le Nabab, puis donna l'ordre de planter la tête de Nasser-Çingh au bout d'une perche.

Il prit place alors sur l'éléphant, magnifiquement harnaché, du haut duquel son ennemi avait roulé dans la poussière, et on le fit avancer à travers, l'armée précédé, du sanglant trophée.

De toutes parts on l'acclama ; on jetait les armes sur son passage, on agitait les bannières, et le Soubab, rétabli dans sa dignité, à l'ombre du parasol royal, qu'on avait ouvert au-dessus de sa tête, recevait d'un air impassible tous ces hommages.

Bussy, envoyé pour le féliciter, s'avança à la rencontre du roi. Un grand silence s'établit alors, et une haie se forma sur la route du jeune Français. On se poussait, on se haussait, pour apercevoir le vainqueur de Gengi, le héros, presque fabuleux, dont on parlait tant.

Il était extrêmement pâle, blessé, se soutenant avec peine, mais tellement imposant, dans son uniforme sombre, avec son allure fière et grave, et le rayonnement que ses yeux gardaient encore de la fièvre du combat, qu'un murmure d'enthousiasme frissonna parmi la foule, et que le roi, pris d'une soudaine émotion, descendit de son éléphant et vint se jeter aux pieds du représentant de la France.

— Ah ! s'écria-t-il avec des larmes dans les yeux, c'est bien à vous que je dois tout et, je te jure, je ne l'oublierai pas.

VIII

DUPLEIX, BAHADOUR-ZAPHER ÇINGH.

C'est grande fête à Pondichéry. Mouzaffer, inspiré par Bussy, a voulu que la cérémonie solennelle de son couronnement, eût lieu dans la ville française ; et Dupleix a tout mis en œuvre, pour donner à cette journée une splendeur inoubliable.

Dès le matin, du haut des bastions et de la forteresse, les canons jettent leur salut tonnant ; de la rade, les vaisseaux pavoisés répondent. Les cloches des églises font un carillon joyeux, dans toutes on chante le *Te Deum* ; et du haut des minarets, *l'ezzam*, appelant à la prière est lancé aux quatre points du ciel, par la voix claire des muezzins.

De bonne heure les rues s'emplissent de toute la population de la ville, et des campagnes environnantes : riches et pauvres revêtus de leurs plus belles parures.

La circulation devient bientôt impossible. Des chars,

traînés par des bœufs blancs, aux cornes dorées, pris dans la foule compacte, ne peuvent pas avancer ; sous leur léger dôme, entre les rideaux de soie, on voit luire des pierreries et de beaux yeux curieux, un peu effrayés ; les palanquins, dans la houle vivante, semblent des barques prêtes à chavirer, et les cavaliers ont l'air de chevaucher des têtes d'hommes. Tous se pressent vers les mêmes points: les rues par lesquelles doivent passer les cortèges, pour se rendre à la tente gigantesque, que le gouverneur a fait dresser sur la plus grande place de la ville.

Les troupes d'Ambour et de Gengi font la haie, sur tout le parcours, laissant libre la voie centrale, et la foule bruyante et brillante des curieux se brise contre leurs lignes inébranlables.

Sur le sol de la voie libre sont étendus des tapis de Perse, dont les délicates nuances luttent de finesse avec les fleurs naturelles jetées sur eux. Dans les rues peu larges, des guirlandes traversent, d'une maison à l'autre, et, le long des avenues, les grands arbres ont leur tronc drapé de soie, et des banderoles frissonnent dans leurs branches, où tous ceux qui savent grimper se sont installés.

Le camp royal étant établi sur les rives fraîches de l'Ariancopan, c'est par la porte de la Reine que le cortège de Mouzaffer doit venir.

Tous les regards se braquent du même côté, tous les cous sont tendus, et l'attente a déjà paru longue, quand accourent, enfin, des hérauts à cheval, sonnant de leurs longues trompettes, à tablier de pourpre frangé d'or.

Les troupes musulmanes parurent alors, et défilèrent longtemps, avec un cliquetis et des éclairs d'acier. Les cavaliers mahrattes suivaient, faisant cabrer les montures qui secouaient l'écume sur leurs mors ornés de turquoises. L'artillerie vint après, avec les canonniers, montés sur des dromadaires ; puis ce furent les garaouls, portant, appuyés sur leur épaule, une longue et lourde épée nue.

Un orchestre : timbales, tamtams, clairons et trompettes, hurlant et grondant, précédait l'Alfaraz, assis sur un éléphant et qui tenait des deux mains, la maintenant droite et haute, la hampe d'un vaste étendard de drap d'or. Dans ses plis lourds on apercevait, ou plutôt l'on devinait ces mots, brodés en perles : *La ghâleb illa Allah.* « Il n'y a pas d'autre vainqueur qu'Allah. » Une garde d'élite, chargée en temps de guerre de défendre le drapeau, l'entourait. On voyait ensuite les représentants de deux des privilèges de la souveraineté : l'Intendant de la Sikka, qui est l'empreinte frappée sur les monnaies, et le gardien du Tiras, droit qu'a seul le monarque de faire tisser son nom dans les étoffes de ses vêtements. Puis venaient, sur des chevaux aux caparaçons noir et or, le grand et le petit Porteur de l'encrier, suivis des Scribes de l'Ecriture large et de l'Ecriture fine.

Après eux, la lance au poing, sous le frisson soyeux des bannières, s'avançaient les nobles, les chambellans, les hauts fonctionnaires magnifiquement vêtus, orgueilleux et graves. Le front de leurs chevaux secouait des aigrettes de plumes ; ils avaient tous la cri-

nière tressée, mêlée de fils d'or, et de glands de perles, les sabots peints en vermillon, des poitrails de pierreries, et des anneaux cerclant le bas de leurs fines jambes.

Les vieillards formant le Divan, ou conseil d'État, apparurent, sur de hauts éléphants, dont les housses somptueuses balayaient les fleurs sur les tapis ; parmi eux était le Rajah Rugoonat Dat, grand vizir, tenant le sceau de cristal, emblème de sa dignité. La tête de chaque seigneur était abritée par un parasol, garni de clochettes, et dont le plus ou moins de richesse indiquait le grade. Cinquante éléphants défilèrent ainsi.

Des attelages de zébus blancs, la bosse peinte en bleu et les cornes dorées, traînaient des chars d'argent ciselés, surmontés de dais en plumes de paons; ils abritaient des femmes, étincelantes de pierreries, mais soigneusement voilées. C'étaient les deux cents houris du Zénanah. On ne voyait, entre les mousselines de Dakka, légères comme un brouillard, qui les enveloppaient, que leurs grands yeux noirs, cernés d'antimoine, et leurs beaux sourcils, se rejoignant par une ligne déliée, Des eunuques marchaient auprès des chars, portant des chasse-mouches, et des éventails en plumes d'autruche, au bout de longs manches d'ivoire ; une garde de cinq cents jeunes filles, vêtues en guerrières, armées de lances, et montées sur des chevaux blancs, forme l'escorte.

Elles passent, et la famille royale approche. Voici l'épouse favorite, et les enfants mâles du roi, sous un tendelet de brocart d'or, brodé de pierreries, porté par un éléphant que couvre une housse couleur d'azur ; les

princes : frères, oncles ou neveux du souverain, viennent ensuite, et parmi eux, Salabet-Çingh, soucieux et pâle, mais d'une extrême beauté, sous l'écharpe de gaze lamée d'or, qui lui entoure le front, et dont un bout retombe sur son épaule. Puis les Nababs, les Rajahs, les grands vassaux.

Au tonnerre du canon, qui ne cesse pas, se mêle tout à coup le bruit cuivré des musiques, et, dans des nuées bleuâtres, floconnant hors des cassolettes ; où brûlent l'encens, le musc, l'ambre et l'aloës, apparaît confusément, sur un éléphant gigantesque, le houdah royal, en or massif, au dome constellé de rubis, de topazes et de diamants, d'ou jaillissent d'aveuglants faisceaux de rayons. Mouzaffer-Çingh, majestueux et calme, resplendit sourdement sous le mystérieux voile des fumées odorantes, ainsi qu'un astre, s'enveloppant de nuages pour ne pas éblouir les mortels. L'éléphant qui le porte a la trompe et le front ornés de tatouages d'azur et d'or, autour de ses défenses des cercles pavés de turquoises, des bracelets aux jambes, et une couronne sur le front, surmontée d'un bouquet de plumes ; son caparaçon, dont la frange traîne, est tout couvert de fleurs brodées, et les corolles ont pour rosée des diamants, des opales des perles et des émeraudes.

Douze hérauts, agitant des étendards de drap d'or, crient, d'instant en instant, d'une seule voix, qui semble formidable :

— Prosternez-vous, esclaves ! Voici le Roi des Rois, la Lumière du Monde, le Pôle du Temps ; le très

magnanime seigneur Sadoula Bâhâdour Mouzaffer-Çingh, fils bien-aimé de Nizam el Molouk, gardien de la loi sacrée, roi de l'immense Dekan, ayant sous ses sandales trente-cinq millions de sujets. C'est lui, l'Invincible, le Victorieux, le Glaive Formidable! Réjouissez-vous, peuples ; remerciez Allah qui vous permet de glorifier un successeur de son prophète, et prosternez-vous dans la poussière, car voici le Roi des Rois, le tout-puissant prince Sadoula Bâhâdour Mouzaffer-Çingh.

Et en effet, derrière la haie immobile des soldats français, la foule se jetait à genoux et touchait le sol du front.

De jeunes pages, vêtus de cette charmante étoffe appelée murgala, chatoyante comme le cou des paons, couraient, en tenant les cordons d'or dela monture du roi.

A droite, sur des chevaux tous semblables, marchaient une troupe d'archers, dont les arcs figuraient un serpent tordu, et à gauche des frondeurs armés de frondes de Schiraz.

Les timbales royales, géantes, magnifiquement drapées, arrondissaient leurs demi-globes sur les flancs d'un éléphant, et le timbalier, assis entre elles, les frappait de ses baguettes rebondissantes.

Enfin parut l'oriflamme de l'empire, le Mamurat de moire blanche, avec la Main vermeille et le Livre, que les Soubabs ont seuls le droit d'arborer ; et la garde d'honneur termina le cortège.

La tente gigantesque, dressée sur la place Royale,

extérieurement recouverte de toile d'or, miroitait sous le soleil au point de sembler une montagne en flammes; on clignait les yeux, ne pouvant supporter cet éclat. A l'intérieur c'était un ruissellement des étoffes les plus somptueuses, alternant, se croisant, drapées avec art, se faisant valoir l'une l'autre: soies, brocarts, velours, cachemires, dont les textures disparaissaient presque entièrement sous les broderies. Le plafond était fait d'un tissu particulièrement splendide, constellé de corps céleste et qu'on appelle; tchandtara, lune et étoiles.

Deux trônes s'élevaient sur une estrade, l'un d'ivoire et d'or, l'autre simplement surmonté d'un écusson fleurdelysé. Un baldaquin, en forme de parasol, bordé d'une frange de perles, les abritait, et laissait pendre, jusqu'aux tapis du sol, une gaze d'argent toute frémissante de pierreries. Deux paons géants, d'or ciselé, d'émaux et de saphir, en relevaient les plis étincelants, du bout de leur bec.

Le Soubab vint s'asseoir sur le trône d'ivoire! les princes et toute la noblesse du Dekan l'entourèrent.

Tout à coup les détonations de l'artillerie éclatent avec un tel redoublement de fracas que les seigneurs hindous pâlissent et tremblent de frayeur. Ces salves formidables annoncent l'arrivée du gouverneur français,

Par l'ouverture de la tente, on aperçoit un cortège royal:

Des lanciers portant des guidons blancs et or, des escradrons de grenadiers, des mousquetaires, avec

des étendards semés de fleurs de lys. Puis Dupleix, à cheval, s'avance, au milieu de son état-major, et derrière lui, dressé un peu obliquement sur le dos d'un éléphant, le drapeau français déploie ses plis frangés d'or, et montre l'écharpe blanche, sous la lance de la hampe. A côté de ce drapeau apparait le mamurat, Mouzaffer ayant donné à Dupleix le droit de l'arborer comme lui-même.

Douze éléphants viennent ensuite, portant un orchestre de timbales, de fibres, de hautbois, de trompettes, jouant une marche militaire de Philidor, que, par intermittences, le canon couvre de son bruit.

Dupleix met pied à terre, et tandis qu'il marche vers la tente, les tambours battent aux champs, les soldats présentent les armes, frappent le sol des talons et poussent des vivats.

Le gouverneur s'approche vivement du Soubab, s'incline devant lui et lui présente, sur un mouchoir en point d'Alençon, le tribut habituel de vingt mohurs d'or, auquel il joint de riches présents; mais Mouzaffer-Çingh se lève et, prenant Dupleix par la main, il le conduit vers le second trône.

— Ce n'est pas à moi, dit-il, que sera rendu aujourd'hui l'hommage du Nussur, mais bien celui à qui je dois ma gloire.

Alors l'un après l'autre, les Nababs, les seigneurs, tous les officiers du roi viennent saluer Dupleix, et lui offrir un présent.

Bientôt un véritable trésor s'amoncèle à ses pieds : des bijoux splendides, des couronnes, des colliers,

des baudriers de pierreries, des plats d'or, des aiguières, des bassins ; et les plus magnifiques pièces de la parure guerrière ; dagues, boucliers, arquebuses de Lahore, de Ceylan, du Cachemire, le tout damasquiné, bosselé, ciselé, enrichi de pierres précieuses ; casques d'or ornés d'aigrettes de perles, jambières et gantelets persans, cuirasses en peau de rhinocéros, ou curieuses armures faites des écailles du pangolin, rehaussées de turquoises, de grenats, d'incrustations d'or. Dupleix touchait chaque offrande, à mesure qu'on la lui présentait, pour indiquer qu'il l'accueillait favorablement, et ce tas de richesses, grandissant au pied de l'estrade, s'écroulait avec d'harmonieux tintements.

Quand ce fut fini, le roi se leva, et, suivi de plusieurs chambellans, s'approcha du gouverneur.

— A mon tour, dit-il, d'offrir mon cadeau.

Et prenant des mains d'un chambellan une robe magnifique, il en revêtit lui-même Dupleix, lui agrafa la ceinture, avec le sabre au pommeau étincelant, lui donna la rondache et le poignard.

Alors, il dit d'une voix haute et forte pour être entendu de tous :

— Ce costume royal, mon frère bien-aimé, a été donné par le padichah Aureng-Saïb à mon aïeul Nizam-el-Molouck, et c'est comme si le grand empereur lui-même te le donnait. Au nom du Mogol, notre maître, je te proclame ici Nabab du Karnatic. Tu seras souverain de toute la région qui s'étend du sud de la Chichéna au cap Comorin. Je t'accorde, en outre, comme apanage, la ville de Valdaour et son territoire,

pour en jouir en propre, toi et tes descendants, et j'ajoute, à l'impôt de ce domaine, une pension de deux cent quarante mille livres, et une semblable que j'offre à la begum Jeanne. J'ordonne que la monnaie frappée à Pondichéry soit la seule ayant cours dans toute l'Inde méridionale. Reçois aussi de moi, mon frère, suivant l'usage, un nom nouveau, celui de Bâhâdour Zapher-Çingh (1), avec le titre de munsub, commandant de sept mille chevaux. Ainsi que tu le désires, je reconnais la souveraineté de la compagnie française sur Musulipatam et Yanaou, et je lui accorde une extension de territoire à Karikal.

Le Soubab ôta son turban royal, le posa sur la tête de Dupleix et prit son tricorne dont il se coiffa.

— Au nom d'Allah clément et miséricordieux, ajouta-t-il, je jure de me regarder toujours comme ton vassal, et de ne rien accorder, pas même une faveur, sans ton approbation.

Dupleix à son tour se leva, très ému.

— Comment te remercier, mon frère et seigneur, dit-il, d'une pareille générosité ? J'en ai le cœur inondé de joie et de reconnaissance; mais, sache-le ô Lumière du Monde, je n'ai pas soutenu cette guerre pour conquérir des royaumes, j'ai voulu servir le Mogol, en combattant, pour la justice, contre un traître qui outrageait le pouvoir suprême. L'honneur que tu veux me faire, en me confiant la nababie du Karnatic est trop grand pour mes mérites, et je serai assez payé de mes peines si tu m'en laisses le titre sans l'autorité.

(1) Le Lion de la Victoire.

Il étendit alors la main vers Chanda-Saïb qui était à quelques pas de lui.

— Je demande en grâce s'écria-t-il, que tu confies le gouvernement de cet immense territoire à ce héros si fidèle.

Il y eut d'abord un silence de stupeur ; puis un cri d'admiration s'éleva, devant ce trait de désintéressement, dont aucun des assistants ne se sentait capable. Chanda-Saïb, bouleversé, se jeta en sanglotant aux pieds de Dupleix.

— Une telle grandeur d'âme est bien digne d'un héros tel que toi, dit le roi avec émotion. Il sera fait selon ton désir, mais ne me refuse pas le plaisir d'élever une colonne en ton honneur, et de fonder, sur les lieux témoins de ta dernière victoire, une ville dont le nom sera: Dupleix-Fateh-Abad (1).

Et tandis que la foule éclatait en acclamations enthousiastes, le roi embrassa à plusieurs reprises cet homme extraordinaire, dont le pouvoir moral venait de grandir encore, tandis qu'il refusait si magnifiquement un royaume aussi vaste que la France.

(1) Ville de la victoire de Dupleix.

IX

LA LETTRE PARFUMÉE

Au moment où il entrait, avec Dupleix, sous la tente royale, Bussy avait senti qu'on le tirait furtivement par la manche; et, en se retournant, il reconnut un kaséghi, de la suite du grand vizir, le brahmane Rugoonat Dat. Le jeune page, aux yeux de gazelle effrayée, mit un doigt sur ses lèvres, en glissant au marquis un étui d'or, long comme le manche d'un poignard, puis il se perdit dans la foule.

Bussy referma sa main sur l'étui, avec un joyeux battement de cœur; l'esprit toujours tendu vers une même pensée, il avait compris tout de suite que c'était un message de Lila.

Rien ne manquait plus pour lui, maintenant, au bonheur de cette journée, où il se sentait vraiment heureux d'exister, fier de sa jeunesse et de la renommée

qu'il avait conquise déjà. Autour de lui ses compatriotes répétaient, à l'envi, que, depuis les conquêtes de François Pizarre, on n'avait, dans le monde, rien vu de comparable aux derniers exploits des Français, et dans ces victoires il avait la plus belle part; le Soubab, plein de reconnaissance, l'avait fait plus riche qu'il n'avait jamais rêvé de l'être, et les Hindous le comparaient à leurs héros légendaires. L'Inde criant ses louanges, c'était cela surtout qui le ravissait. Grâce à l'affectueuse Lila, l'écho de cette gloire viendrait jusqu'à Ourvaci, et comment pourrait-elle le mépriser encore ?

Etait-ce assez cependant pour être considéré par elle comme un égal ? Il aurait voulu plus encore, il aurait voulu l'éblouir. Tout à l'heure une bouffée d'envie lui était monté au cœur, en voyant s'avancer le roi du Dekan, dans le prestige merveilleux de la pompe asiatique. C'était comme cela qu'il aurait fallu lui apparaître, et son ambition n'était pas encore comblée. Sata-Nanda avait dit, pourtant, qu'elle serait dépassée. Qu'avait-il donc à espérer encore ? Il aurait bien voulu le revoir l'étrange fakir et l'idée lui était venue, d'aller le surprendre dans sa grotte marine. Mais où trouver le moment de s'échapper, à travers tous ces combats, ces révolutions, ces triomphes? Il ne pouvait pas même s'enfuir, pour aller lire la chère lettre qui allait lui parler d'elle, et, dans son impatience, il serrait de toutes ses forces l'étui d'or, dont les arabesques ciselées lui gauffraient la main.

Ce fut seulement le soir, après le banquet, pendant

le bal, donné par le gouverneur, qu'il put, dans le jardin illuminé, trouver un instant de solitude.

Il s'assit sur un banc de marbre et ouvrit l'étui, d'où s'échappa un délicieux parfum de rose et de jasmin.

— Le parfum de la reine ! murmura-t-il ; ah chère Lila, quelle délicate pensée de m'envoyer ainsi une bouffée de l'atmosphère qui enveloppe la bien-aimée ; cela suffit à me griser jusqu'à la folie.

Il tira la lettre, qui, cette fois, était un long rouleau de satin blanc couvert de caractères d'or, et il s'en couvrit le visage, l'appuya sur ses lèvres pour en boire l'arôme, le savourer avec délices.

— Ah ! le parfum, c'est comme un baiser aîlé, pensait-il, un baiser, qui vient à travers l'espace de la bouche adorable de la bien-aimée jusqu'à la vôtre. Toutes les splendeurs de cette journée s'effacent devant cette subtile senteur et ne valent pas la joie qu'elle donne!

« Nous avons eu ce matin, disait Lila, une discussion à propos de tes yeux, la reine et moi... Mais tu veux savoir où cela se passait, tu veux vivre dans le palais, m'as-tu dit, eh bien, rien n'est plus facile que de te figurer le lieu de la scène : tu le connais, c'est la chambre d'ivoire, dans l'île du Silence. Ce palais maudit, qui devait être brûlé et s'écrouler sur ton cadavre, est devenu au contraire un séjour de prédilection ; au lieu d'en avoir horreur, à cause de tout le sang qui l'a inondé, et du souvenir de ce crime qu'on y voulait commettre, Ourvaci ne se plaît plus que là. Seulement, c'est en grand mystère que nous nous rendons à l'île

du Silence. Nous nous cachons du ministre, et nous avons l'air d'enfants qui ont peur d'être grondées.

« Dans la chambre d'ivoire on a renouvelé les tapis, lavé les murs et réparé tout désordre. Mais tu n'as vu cette salle que la nuit, et elle est tout autre le jour. Elle n'a pas de fenêtre et s'éclaire d'une façon singulière : le plafond est une coupole de lapis, percée d'ouvertures en forme d'étoiles, avec un croissant parmi elles. Le croissant est vitré de diamants, les étoiles d'un mélange de saphirs, d'émeraudes et de rubis. En passant à travers les pierres, le jour se tamise agréablement. C'est donc là que nous étions ce matin, sans aucune esclave autour de nous, la reine tenant une touffe de lotus, qu'elle regardait attentivement, moi feuilletant un livre ; et c'était à cause de tes yeux qu'elle examinait ces fleurs, et, qu'ayant déployé la reliure de santal, je faisais retomber l'un sur l'autre les feuillets de soie. La couleur bleue de tes prunelles lui cause, tu le sais, une sorte de terreur, que j'essayais de combattre depuis longtemps, mais en vain, lorsque tout à coup un souvenir me revint.

« — Tu aurais donc peur de Rama, s'il t'apparaissait ? lui dis-je,

« — La vue d'un héros aussi sublime me remplirait de joie, dit-elle ; pourquoi me fais-tu cette question ?

« — Parce qu'il avait les yeux bleus.

« — Rama ! tu rêves, qui t'a dit cela ?

« — Valmiki.

« Mais elle ne me croyait pas, voulut voir le texte. Alors, j'appelai pour me faire apporter le divin Rama-

yana, et aussi un bouquet de lotus de toutes les couleurs. J'eus peine à trouver le passage. Je le cherchais rapidement, avec la crainte de m'être trompée ; pourtant le vers me chantait à l'oreille, j'étais bien sûre de l'avoir lu. Enfin, il m'apparut et je posai le doigt sur les lignes, avec un air de triomphe.

« — Voici, dis-je, écoute Valmiki : « Puissions-nous le voir bientôt sacrer par tes ordres, comme héritier du royaume, ce Rama *aux yeux de lotus bleu*, au cœur plein d'affection pour les hommes. »

« Ourvaci se pencha vivement vers le livre et lut après moi.

« — « Aux yeux de lotus bleu », répéta-t-elle.

« Et elle se mit lentement à jeter toutes les fleurs du bouquet, en gardant une seule qui était bleue.

« Agenouillée, et assise sur ses talons, tenant à la main ce grand lotus qu'elle contemplait d'un air rêveur, elle était si belle, que moi, habituée à la voir sans cesse j'en étais ravie d'admiration. — Que n'est-il là ! pensais-je. C'est un vol fait aux yeux de l'amant, toutes ces splendeurs qui brillent loin de lui. La distance est comme un jour sombre, où les nuages dérobent à la terre les beautés changeantes du ciel. — La reine restait silencieuse, abimée dans une pensée, puis tout à coup elle releva les yeux et me dit avec une candeur charmante :

« — Est-ce que, toi aussi, tu crois que c'est un dieu envoyé pour m'éprouver ?

« J'étais si heureuse de voir, même un instant, une pareille idée lui venir, à propos de celui qu'elle avait

tant méprisé, que j'eus peine à retenir une exclamation.

« — Qui donc croit cela ? demandai-je ?

« — Mais, ici même, le blessé, tu ne te souviens pas ? Il disait avoir reconnu le dieu à la fixité de son regard.

« — Je croirais plutôt à une incarnation de Rama, dis-je avec le plus grand sérieux ; ces exploits, cette force incroyable, rappellent tout à fait le divin héros.

« — Mais pourquoi choisir la condition si infime d'un étranger mangeur de chair ?

« — Où serait l'épreuve, s'il se présentait sous la figure d'un rajah ou d'un brahamane ?

« — Ah ! dit-elle, nous sommes des folles !

« Et elle se renversa en riant sur les coussins, déclarant qu'elle avait envie de fumer et que Panch-Anan était très ennuyeux. Tu sais que le tabac est interdit sous toutes les formes à la caste brahmanique ; mais le ministre, qui avait un faible pour le houka, affirma que l'usage d'une plainte inoffensive ne pouvait être coupable, et nous autorisa à fumer en nous donnant l'exemple : mais il y a quelque temps, il avoua s'être trompé, disant que cette plante réprouvée était pour quelque chose dans les malheurs de la reine! et les houkas furent supprimés. La vérité, c'est qu'il exerce son pouvoir et ne veut pas laisser perdre à Ourvaci l'habitude de lui obéir, je suis bien sûre qu'il fume, lui, en secret.

« — Je ne t'ai pas dit comment nous lui échappons, depuis la terrible nuit de l'île du Silence, au redoutable brahmane. Voici ce que lui dit la reine, quelques

jours après, en lui remettant des offrandes splendides :

« — Je rends grâce à Vichnou qui a bien voulu détourner de moi sa colère. Il me récompense d'avoir obéi à ses ordres, très cruels, en me rendant la paix et la pureté du cœur ; la souillure est effacée, je me sens heureuse à présent comme autrefois. Mais les dieux nous ont assez fait comprendre, qu'ils ne veulent pas que cet homme meure ; donc, qu'on n'entreprenne rien contre lui, et qu'il n'en soit plus parlé.

« Ourvaci se montre en effet calme et rieuse ; mais c'est surtout en présence de Panch-Anan et de Mangala. Pour moi, qui vois sa pensée comme à travers un diamant, il y a de la dissimulation dans sa conduite et elle affecte une tranquillité qu'elle est loin de ressentir. Le trouble qu'elle éprouvait a changé de nature, c'est vrai ; il est moins douloureux, moins traversé de terreurs ; mais elle est certainement plus troublée que jamais. Quand nous sommes seules elle se laisse aller à des rêveries, sans fin, et souvent, un mot, qui lui échappe, me découvre le secret de son rêve. Je le connais d'ailleurs, je le suis dans ses beaux yeux, et cependant quelque chose me reste incompréhensible : un regret et une honte qu'elle a, une colère contre elle-même. Une fois, je l'ai entendue murmurer : « Ah ! si j'avais su qu'il survivrait ! » En rapprochant ces mots d'un passage de ta lettre, je crois deviner pourtant, que, pendant votre entrevue, dans un mouvement de désespoir et d'horreur d'elle-même, te croyant perdu elle t'a laissé voir plus qu'elle ne le voulait sa

vraie pensée ; maintenant elle est épouvantée de savoir qu'un cœur bien vivant garde le secret qu'elle croyait jeter dans une tombe. Est-ce cela ?

« Je crois avoir trouvé ainsi la raison qui la pousse à faire croire qu'elle t'a oublié : la récompense que tu as exigée a, naturellement, dévoilé ton amour aux yeux du jaloux brahmane, et il sait sans doute à quel point ce mal-là est contagieux, c'est pourquoi il avait pris tant de précautions pour assurer ta mort. Maintenant la reine est inquiète ; elle a peur pour toi, puisqu'elle se montre gaie quand elle est rêveuse, et, obsédée de ton image, feint de n'avoir gardé de toi aucun souvenir. Mangala est en disgrâce, je le sais, et, loin de la chasser, elle l'accueille d'un air souriant et la comble de faveurs, mais ne quitte pas son masque devant elle ; car elle veut que cette princesse, toute dévouée au ministre, lui répète que, dans l'intimité, la reine se montre toujours joyeuse et insouciante : qu'elle est guérie complètement et délivrée du barbare. N'est-ce pas bien doux ce que je te dis là, mon frère aimé ? Celle qui te traitait comme un vil paria, aujourd'hui elle a peur pour toi, elle te protège, et t'enferme en son cœur, pour t'abriter de la haine ; tout cela en grand mystère et sans l'avouer encore ; mais elle doit bien savoir pourtant que je la devine.

« Avec quelle prodigalité je multiplie les caractères sur le satin de ma lettre ! Mais le rouleau fût-il aussi long que l'est le Gange, de l'Himalaya à la mer, je suis sûre qu'il sera trouvé trop court ; jamais auteur n'aura été comme moi certain de charmer ; aucun, fût-il Bha-

vabhoûti ou Kalidasa, n'aura été lu avec une aussi vive ardeur.

« Eh bien, je poursuis. Quand il s'agit de ma reine je parlerais des jours et des nuits, tellement en étant unique elle est multiple, comme l'eau, qui nous apparaît tantôt bulle légère, perle de rosée, torrent, pluie bienfaisante ou lame furieuse, et qui toujours est l'eau Ainsi la reine. Un jour, elle se montre capricieuse et folle ; le lendemain, plus sérieuse qu'un pandit, elle ne se plaît qu'à l'étude. Tantôt c'est un guerrier intrépide, tantôt une jeune fille peureuse que le frisson des feuilles dans la nuit fait trembler. Elle s'occupe des questions les plus graves du gouvernement, en remontrant à ses ministres, et, l'instant d'après, vous charme par des grâces d'enfant. Peux tu te la figurer vêtue d'un léger sari de soie vert pâle, rayé obliquement d'or mat, ses cheveux dénoués, étoilés de jasmin, la taille et le haut des bras cerclés de bandes de pierreries ? Elle descend un escalier de cristal et rit de la fraîcheur des marches sous ses pieds nus, puis elle s'enfuit, courant sur la mousse des allées, tandis que tintent les clochettes de ses chevilles, et elle se moque du désarroi de ses femmes, qui portent des écrans de plumes au bout de hampes de nacre. Elle s'enfonce bientôt dans le bois, plein d'une poussière d'or, où, à travers les feuilles et les fleurs, le soleil lui carresse les cheveux de rayons de toutes couleurs ; elle court, foulant les herbes, froissant les branches; les figues mûres tombent autour d'elle, les abeilles affolées se heurtent à sa robe, le vent de sa course détache les fragiles péta-

les et comme des papillons de flammes, les fleurs semblent prendre vol. Près d'une fontaine elle s'arrête et là s'amuse, du bout de son pied, à troubler une eau plus limpide que l'air. Mais voici que la bague de son orteil a glissé, il descend, lentement, en tournoyant ; un joli poisson s'en approche, la suit, croyant à une proie, mais voyant des pierreries, les dédaigne, d'un brusque élan s'enfuit.

« — La bague est à qui la rattrapera, dit la reine à ses femmes qui l'ont rejointe.

« Et les voilà qui se précipitent, se poussant, se battant presque, enfonçant jusqu'aux épaules leurs bras dans l'eau ; et Ourvaci, avec un rire clair, y trempe ses mains et, les secouant, disperse sur elle une pluie d'étoiles ; puis elle les laisse et s'élance vers une escarpolette, qui oscille à la branche d'un figuier, se fait doucement bercer, laissant ses cheveux traîner sur le gazon, les regards perdus au ciel.

« Veux-tu nous suivre, plutôt, dans nos œuvres sérieuses et voir comment nous accomplissons les fonctions royales, d'après les règles de l'Agni-Pourana ?

« Dès que le soleil touche de sa lueur rose le faîte du palais, notre Vétalika — c'est le poète musicien chargé d'éveiller la souveraine — prend sa harpe aux cordes d'or et monte vers la chambre royale ; il s'arrête au seuil, devant la portière baissée, et par ses chants, annonce que Souria, le dieu aux trois yeux, ayant pour siège un lotus rouge, s'avance dans le ciel, au milieu d'une gloire de rayons, sur son char, que

traînent sept chevaux couleur de safran. Alors les princesses s'empressent dans la chambre, relèvent les stores de perles ; des esclaves noires entrent, portant des urnes, d'argent et d'or, pleines de parfums, des amulettes, des parures, et l'on habille la reine, tandis que, sur les terrasses les brahmanes entonnent les prières de l'aube. Ministres, hauts dignitaires, seigneurs, umaras, emplissent les salles, les galeries, attendant la reine pour la saluer au passage Quand elle paraît, on croit voir Souria lui-même, sous la figure d'un jeune prince armé du sabre et du poignard, et toute la cour lui rend l'hommage de l'andjali, qui consiste à se toucher le front des deux mains réunies en forme de coupe. Moi aussi je suis transformée en un prince, et dans la première cour je monte à cheval, pour accompagner Ourvaci, pendant que du haut de toutes les terrasses, les hérauts sonnent de la trompette, annonçant que la reine sort du palais.

« Il faut que tu saches que le peuple de Bangalore est le plus heureux peuple de l'Hindoustan et qu'il se croit gouverné par une déesse. C'est grâce à leur reine, en effet, que la contrée est demeurée d'une merveilleuse fertilité, grâce aux canaux et aux réservoirs qu'elle a fait creuser partout, changeant les plaines et les vallées arides, en paradis, et l'homme des champs, qui voit son plus faible travail récompensé par de riches moissons, adore sa reine à l'égale des dieux. Elle parcourt la ville suivie d'une faible escorte, et l'on se presse sur son chemin. Deux haies vivantes la suivent. Son cheval marche au pas, et près d'elle est un écuyer qui

reçoit les plaintes écrites et les suppliques ; les jeunes mères tendent vers elle leur enfant malade, la priant de le regarder pour le guérir ; elle les envoie aux médecins du palais qui les soignent, et l'on distribue des aumônes, aux rares pauvres qui se présentent. Il est défendu d'approcher la reine, de dépasser une certaine distance prescrite, et cependant il y a des êtres assez audacieux pour la franchir ; il est vrai qu'ils veulent mourir : ce sont les amoureux de la reine, des malheureux affolés par sa beauté. Ils se couchent en travers de la route, comme devant le char de Siva, pour être écrasé par son cheval, mais depuis longtemps les chevaux sont dressés à ne leur faire aucun mal, à les emjamber adroitement, et l'on commence à renoncer à ce genre de suicide, malheureusement, pour en choisir d'autres plus sûrs, comme de s'élancer du haut des tours, de s'étrangler, de se poignarder ou de se jeter aux crocodiles. Ourvaci est affectée d'être la cause de ces morts volontaires et ne sait comment y remédier. Je lui conseille de voiler, pour la foule, cette beauté dangereuse, mais les brahmanes ne le permettent pas, disant qu'elle semblerait par là accepter les lois musulmanes.

« Hier nous avons poussé très loin notre course, à travers les collines et les vallons, nous avons même franchi les limites du royaume, bien rétréci, hélas ! et Ourvaci, triste et le front penché, s'est arrêtée au bord du territoire qu'on lui a pris, le parcourant d'un regard désolé.

« — Vois, m'a-t-elle dit, quel contraste affreux avec

les terres que nous venons de traverser, avec ce qu'il était autrefois, quand mon père régnait sur lui, ce morceau de nos domaines qu'on nous a arraché ! Les rizières ne sont plus que des monceaux de boue sèche, les canaux sont comblés ; les réservoirs vides. Aussi loin que le regard s'étend, on ne voit qu'espaces stériles et calcinés, sans aucune trace de culture. Que veulent-ils donc ces conquérants, puisqu'ils détruisent ce qu'ils dérobent, et font périr les peuples qu'ils asservissent ?

« — Console-toi, reine, lui dis-je, en songeant au bonheur des sujets qui te restent et qui est ton ouvrage.

« — Ceux-là aussi étaient mes sujets, s'écria-t-elle, en levant le bras vers l'horizon et l'idée qu'après avoir été heureux comme les autres, ils souffrent maintenant de misère et de famine, m'est insupportable.

« — Les plus malheureux s'échappent et reviennent sous ton sceptre. Bangalore est plus peuplé qu'il ne le fut jamais.

« Mais la reine resta soucieuse comme elle l'est toujours lorsqu'elle s'est avancée jusqu'à cette terre qu'elle regrette amèrement.

« En rentrant au palais Ourvaci mit pied à terre dans la cour publique. Tu as dû la voir, cette cour ; c'est le lieu où se réunissent les courtisans, les désœuvrés, les jeunes homme riches de la ville ; et comme ils sont ses hôtes, une fois par semaine la reine vient passer quelques instants au milieu d'eux.

« Elle avait congédié son escorte, et toutes deux seules, sans nous être fait annoncer, on ne remarqua

pas tout de suite notre présence. Nous avancions lentement, sous les portiques, entre les groupes causant avec animation. Tout à coup le nom de Bussy Bâhàdour frappa mon oreille. Ourvaci avait entendu comme moi,car elle s'arrêta brusquement et me saisit le bras.

« — Que signifie cela ? dit-elle, le sourcil froncé. Veut-on me braver jusque dans mon palais ? Comment se peut-il qu'on prononce, ici, ce nom ?

« — Nul ne sait que ce nom est quelque chose pour toi ; dis-je, et si on le prononce ici, c'est que le parfum de la renommée se glisse partout.

« Ceux qui parlaient s'étaient aperçu de la présence de la reine, et tout émus se tenaient immobiles, les mains au front.

« — Pourquoi interrompre votre discours ? dit-elle en souriant, vous me feriez croire qu'il s'agissait d'un complot contre moi.

« — Parure du Monde, nos discours ne sont pas dignes d'être entendus de toi, dit un des courtisans, ils ne sont que l'écho d'étranges nouvelles qui, ainsi qu'un vol de perroquets bavards, nous arrivent du Karnatic.

« Alors il nous raconta les événements incroyables dont toute l'Inde est émue : ces armées dispersées par quelques centaines d'étrangers, ces royaumes perdus et reconquis, et par-dessus tout l'assaut insensé de Gengi. C'est donc cela que tu projetais, quand, à la fin de ta lettre, tu jetais dans mon cœur une mortelle alarme ? Tu avais raison, il faut que tu sois invulnérable, je le crois aujourd'hui.

« — Quel peut être le but de ces barbares, me demandait Ourvaci tandis que nous nous éloignions, puisque les trônes qu'ils conquièrent ne sont pas pour eux ?

« — Ce qu'ils ambitionnent, je l'ignore, mais pour celui qui nous occupe, je crois le deviner : il veut, à force de gloire, vaincre ton mépris.

« Elle ne répondit rien, mais aucune colère ne vint assombrir son front, qu'une rêverie fit se pencher comme une fleur trop chargée de rosée.

« Es-tu content de moi, mon frère ? et le peu d'affection que je réclame trouvera-t-il place dans ton cœur si plein d'une autre ?

« Voilà qu'à cause d'elle il faut que je me taise ; elle ne me souffre pas hors de sa présence et semble jalouse des heures que je lui dérobe. Si elle se doutait que c'est pour te les donner, que penserait-elle ?... Kama-Dava le sait peut-être !

Depuis longtemps Bussy n'était plus seul, des groupes nombreux avaient envahi l'allée où il s'était retiré ; mais en passant devant lui, tout en le dévorant du regard, respectueusement on se taisait, et, comme il n'avait pas relevé la tête, il ne voyait personne.

Il vivait là-bas, dans le paradis de son rêve, s'y glissait furtivement, l'archange vengeur en gardant moins sévèrement le seuil, et pour la première fois il se sentait enveloppé par la consolante caresse de l'espérance. Un frisson d'orgueil courait dans son sang, lorsqu'il pensait au chemin parcouru, depuis ce premier bal chez le gouverneur, où à cette même place, l'umara inconnu lui avait parlé au nom de la reine outragée.

— Mais il doit être ici, Arslan-Kan ! s'écria-t-il, tout haut, par mégarde.

— Il y est, répondit une voix tout près de lui, et voilà une heure qu'il te cherche.

Arslan, appuyé d'un genou au banc, regardait Bussy en souriant.

— Ah ! cher ami, dit le marquis en lui prenant les mains ; tu es ici le seul que je désirais voir.

— Voilà qui me comble de joie et d'orgueil et me remplit de pitié pour la brillante assemblée que tu dédaignes.

— Te souviens-tu, ici même, quand tu me cherchais et que nous voulions nous égorger ?

— Aujourd'hui, j'égorgerais quiconque t'offenserait d'un regard. Mais je te cherchais encore, et, cette fois comme l'autre, en qualité d'ambassadeur.

— De qui donc ?

— D'un personnage illustre que tu auras, je crois, plaisir à voir : le grand-visir Rugoonat Dat.

— Le brahmane ! s'écria Bussy en se levant, où est-il ?

— Voilà qu'il me faut déjà partager la faveur que j'avais pour moi seul, dit Arslan en riant. Je m'y résigne et je vais te guider, si c'est possible, à travers cette foule.

Ils s'éloignèrent ensemble, obligés de marcher lentement, car on se pressait sur leur route, avec une curiosité indiscrète. Bussy n'était plus le capitaine inconnu, qu'on remarquait seulement à cause de sa bonne mine, il était célèbre maintenant ; à sa jeunesse et à sa grâce s'ajoutait le prestige de la gloire.

— Par Allah ! disait Arslan, les femmes de ton pays sont vraiment d'une impudence incroyable ; pas une de celles-ci qui, si elle était du nôtre, ne méritât cent fois la mort, pour les regards dont elle te poursuit.

— Tu es bien sévère pour ces pauvres femmes, dit le marquis en riant, ne sont-elles pas trop punies déjà par mon indifférence ?

— Il faudrait les étrangler avec leurs cheveux, et, cousues dans un sac, les jeter à la mer.

— Pas plus ? Elles ne se doutent guère, les tendres gazelles, qu'un tigre, altéré de leur sang, passe au milieu de leur joli troupeau. Mais ne roule pas des yeux aussi féroces, tu parviendrais à les effrayer.

— Que peuvent-elles craindre ? Vous si forts, si puissants, vous êtes leurs esclaves, et c'est là pour moi un mystère incompréhensible. Vous n'êtes donc pas jaloux ?

— Nous le sommes fort, au contraire ; mais fermer une cage pour nous assurer de l'oiseau ne nous suffit pas, nous voulons qu'il soit fidèle, étant libre !

— Et s'il ne l'est pas, que fait l'oiseleur volé ?

— Il pleure ou bien il pardonne, et, s'il se fâche, semble comique. Son honneur ordonne pourtant qu'il se batte avec le voleur.

— Tu te moques de moi, dit Arslan. Mais jamais tu ne parviendras à me faire comprendre, comment des maris peuvent laisser leurs femmes, la poitrine et les épaules nues, se jeter dans les bras d'autres hommes, pour tourner au son des musiques. Mais vois donc continua-t-il en regardant autour de lui, ces prunelles

glissant au coin des cils, ces rouges sourires, qu'avive une mouche de velours noir, ces têtes penchées, ces seins aussi blancs que les dentelles, soulevées et abaissées par l'agitation de l'éventail, comme pour attirer les yeux !

— Diable ! Voilà que tu prends goût à ces gracieux manèges, tu n'es pas loin de t'enflammer.

— Vous ne dansez donc pas ce soir, monsieur de Bussy ? dit Louise de Kerjean, en passant au bras de Monsieur de Moracin.

— Hélas ! mademoiselle, je suis un pauvre invalide, et bien mortifié de l'être...

— Ah ! pardon, votre récente blessure, s'écria Louise, quelle ingratitude de l'oublier !

Et elle passa.

— Tu souffres encore de ta blessure, ami ? demanda Arslan avec une inquiète sollicitude. Qu'était-ce donc ?

— Peu de chose, un éclat de bombe qui a fait plus de mal à mon habit qu'à ma peau. Je n'en souffre plus du tout et je viens de mentir effrontément. Si je le voulais, je danserais autant qu'une bayadère. Mais je n'ai nulle envie de danser, je commence à trouver, comme vous, que cela est fatigant et ridicule. Mais, où as-tu laissé le brahmane ? Peut-être s'est-il lassé d'attendre.

— Non, il est installé dans un bosquet et tient beaucoup à te voir ; c'est près du bassin lumineux.

— Alors, nous nous égarions, dit Bussy en s'engageant dans une allée latérale.

Deux dames s'avançaient dans cette allée, dont elle

emplissaient la largeur, par l'ampleur de leurs paniers, l'une d'elles, grande et forte, parlait d'une voix si haute qu'il fallait, malgré soi, entendre sa conversation, qui d'ailleurs n'avait rien d'intime.

— Oui ma mignonne, disait-elle, c'est la toilette même que portait la marquise de Pompadour, à la dernière fête de Bellevue : coiffure en physionomie avec un œil de poudre, robe à ramages, ornée devant d'une échelle de rubans, le corsage à pointe, ouvert en carré, très bas sur la poitrine, avec des manches en éventail, garnies d'engageantes à double rang, une cravatte de dentelle, des paniers à coude de deux aunes et des souliers avec des talons hauts comme cela? N'est-ce pas d'un goût parfait ?

— En effet, madame, c'est fort joli, répondait distraitement la seconde personne, dans laquelle Bussy venait de reconnaître Chonchon.

Il se rangea, en saluant, pour la laisser passer, heureux que la compagnie de cette dame bruyante ne permît pas à la jeune fille de s'arrêter.

Elle tressaillit en apercevant le marquis et baissa la tête. Mais, quand elle fut tout près, elle lui dit à demi-voix :

— Je suis bien coupable envers vous, n'est-ce pas, et vous ne me pardonnerez jamais ?

— Je vous conjure, mademoiselle, d'être persuadée que je n'ai rien à vous pardonner.

Mais la voix qui répondait était froide et polie. La jeune fille en s'éloignant eut un regard d'une navrante tristesse.

Le grand-vizir était, avec Dupleix, sous une sorte de dais de satin élégamment accroché aux palmiers, au-dessus de divans et de coussins. Le gouverneur et Rugoonat causaient avec animation, isolés de la foule par des gardes et des pages. Un troisième personnage, un interprète, se tenait debout auprès d'eux.

Dès que Bussy parut, on donna l'ordre de le laisser approcher, et Arslan, lui serrant rapidement la main, le quitta.

— Mon cher Hadji-Abd-Allah, dit Dupleix à l'interprète, je vous rends la liberté, vous pouvez aller courir le bal et vous divertir. Voici quelqu'un qui vous relève de garde.

Et, avec empressement, il fit quelques pas au-devant du marquis, lui tendit les deux mains, puis l'embrassa affectueusement.

— L'on vous voit donc enfin, cher enfant ! dit-il, vous dont tout le monde parle, que tous les regards cherchent et qui, si modestement, vous dérobez à vos succès ! Venez vite ; le grand-vizir, un personnage extrêmemeut remarquable et en qui j'ai toute confiance, a le plus grand désir de vous connaître.

— Il me connaît, dit Bussy, qui vint saluer Rugoonat Dat en lui rendant l'hommage hindou de l'andjali. Ah ! mon père, s'écria-t-il, combien je suis heureux de pouvoir enfin vous demander mon pardon des torts qui, depuis si longtemps, pèsent sur mon cœur !

— D'un mot, j'allégerai ton cœur, mon fils, dit le brahmane, cette colère, qui te poussa à me dire

ces dures paroles, que tu te reproches aujourd'hui, a eu la plus heureuse influence sur ma destinée.

Bussy s'étonnait, le brahmane reprit :

— A travers leur violence même, tes paroles hautaines me laissaient entrevoir l'image de mœurs et de sentiments inconnus ; elles me donnèrent l'envie de connaître ta race, la curiosité d'apprendre des choses ignorées. Cela me décida à quitter un royaume où mon influence, combattue à toute heure, chancelait, prête à crouler, où il me fallait même, pour être toléré, voiler mes pensées. Alors, je suis parti, j'ai connu Dupleix, j'ai découvert un monde nouveau, et mon esprit s'est tellement dégagé des anciens préjugés, que, moi, rajah, et brahmane, je suis aujourd'hui ministre d'un prince musulman.

— Se peut-il qu'à cause de moi tu aies quitté la divine reine de Bangalore, et que tu puisses juger heureuse une destinée qui t'éloigne d'elle ?

— Certes, qui l'a connue ne peut l'oublier, dit le brahmane, avec un soupir; bien souvent je la regrette, et aussi ma chère Lila, sa fidèle. Mais j'aime mieux, au prix de quelque tristesse, garder dans mon cœur une image parfaite de cette reine, dont j'avais formé l'esprit, que de voir sous mes yeux mon œuvre faussée, détruite peut-être, par l'influence pernicieuse d'un ennemi sournois. Mais laissons ceci, nous aurons, j'espère, le loisir d'en reparler. J'implorai une grâce du gouverneur, et je compte beaucoup sur toi pour m'aider à l'obtenir.

— C'est vous-même, mon cher Bussy qu'on me

demande, dit Dupleix, et vous comprenez combien j'hésite à répondre. Le Soubab va gagner Aurengabad, la capitale de son royaume, et, par la voix de son ministre, me supplie de lui laisser emmener, comme garde d'honneur, un corps de troupes françaises, commandées par vous. Tout n'est pas pacifié du côté de la capitale, et le roi considère son trône comme chancelant si nous ne le soutenons pas.

— J'espère que vous ne doutez pas de mon obéissance, et que, sûr de mon consentement à tout ce que vous ordonnerez, ce n'est pas à cause de moi que vous hésitez.

— Votre consentement était indispensable, mon ami ; ne vous dissimulez pas que ce départ serait une sorte d'exil, lointain et long ; mais d'autres raisons encore me retiennent : le rival de Chanda-Saïb est vaincu, mais vivant ; il est vrai qu'il nous demande la paix, et renonce au Karnatic, mais c'est là une ruse de Maure, pour gagner du temps ; comme un serpent mal écrasé, dès qu'il le pourra il relèvera la tête. S'il n'avait derrière lui les Anglais, je ne le craindrais nullement ; mais ils le soutiendront de tout leur pouvoir, ne serait-ce que pour nous braver.

— Comment, monsieur, s'écria Bussy, malgré la paix conclue entre la France et l'Angleterre, vous croyez les Anglais capables de prendre les armes contre nous ?

— Ils l'ont fait déjà et le feront le mieux du monde ; ils sont trop ulcérés de leurs défaites pour les oublier jamais. Qui sait même s'ils n'ont pas deviné déjà mon

projet de donner l'empire de l'Inde à la France ? Vous pensez bien qu'ils m'entraveront le plus possible, et leur pays les soutient, eux, vous savez comment ; tandis que nous !... voyez comme on me comprend peu : le traité d'Aix-la-Chapelle rend Madras aux Anglais! M'approuve-t-on seulement ? Dieu le sait, et j'attends tout de lui.

— Votre œuvre est trop belle et vos succès trop éclatants pour que la France n'en soit pas fière et reconnaissante, quand elle les connaîtra, dit Bussy ; mais, s'il m'est permis de dire mon avis, abandonner le Soubab à lui-même serait une grave imprudence ; Mouzaffer règne sur le Dekan, il faut que Dupleix règne sur Mouzaffer, si j'ai bien compris votre pensée. Aujourd'hui il ne respire que par vous, mais que pensera-t-il demain, si hors de notre vue d'autres influences le détournent de nous ? Il faut, en effet qu'un de vos fidèles reste près du roi et, tout en le protégeant, sauvegarde et poursuive le grand projet dont vous m'avez fait l'honneur de partager avec moi le secret.

— C'est votre avis, ami, je le pensais bien, dit le gouverneur d'un air absorbé ; et quel autre que vous peut remplir cette mission, pour laquelle il faut être en même temps un soldat intrépide et un homme d'état ? Hélas ! que n'ai-je deux Bussy ! Je n'éprouverais pas alors l'angoisse qui me tenaille. Enfin, soit, il le faut ; vous partirez avec quelques-uns de mes meilleurs officiers. Vous pouvez dire au vizir que j'accorde au roi ce qu'il me demande.

— Cette précieuse faveur est pour moi doublement

heureuse, dit le brahmane, quand Bussy lui eut traduit les paroles du gouverneur, puisqu'elle me donne la certitude que nous te gardons près de nous. Le roi est fort pressé de partir, ajouta-t-il, et il faudra brusquer les préparatifs.

— Un soldat est toujours prêt à marcher, dit Bussy. Dès que notre cher gouverneur me donnera l'ordre de partir, je partirai. J'attends ses dernières instructions.

— J'aurais mille recommandations à vous faire, dit Dupleix ; mais elles sont inutiles puisque vous pensez comme moi, et qu'il est certain que les circonstances vous les inspireront ; je veux seulement vous mettre en garde vis-à-vis des nababs de Kanoul et de Kadappa ; ma pensée intime est qu'ils sont des coquins, et que dès à présent ils méditent quelque noirceur. Leur âpreté au gain, leurs folles prétentions, ne sont satisfaites qu'en apparence ; en me voyant montrer tant de modération, ils n'ont pas osé laisser voir toute leur rapacité, mais leurs serments et leurs protestations cachent une sourde rancune qui pour un rien éclatera. Enfin, je suis persuadé que vos premiers embarras viendront de ces traîtres ; défiez-vous d'eux et prévenez leurs complots, si c'est possible. Je veux vous parler aussi du jeune prince Salabet-Çingh, que je mets aujourd'hui sous votre protection.

Au nom du prince, Bussy n'avait pu retenir un tressaillement qui fut remarqué par le brahmane.

— Qu'est-il donc arrivé à Salabet-Çingh ?

— Quelque chose que je n'ai pu empêcher et qui m'attriste, dit Dupleix. Sous prétexte de faveurs et

de grades dont il veut le combler comme un de ses plus proches parents, Mouzaffer emmène son neveu avec lui, et lui donne une garde d'honneur qui a l'ordre de ne pas le quitter ; bref, Salabet est prisonnier. C'est toujours comme cela qu'on procède dans les familles royales, pour prévenir les conspirations, qui sont choses habituelles. Malgré les caresses dont on l'enveloppe, le jeune prince voit très bien sa chaîne et il est désespéré. Il m'a supplié d'intervenir, mais comment laisser voir au roi que je suspecte ses intentions ? C'est pourquoi je vous recommande bien vivement cet enfant que nous aimons. Faites tout le possible pour sauvegarder sa vie.

— Je vous promets de veiller sur lui avec la plus grande solicitude et de le défendre de tout mon pouvoir.

Bussy se sentait une joie mauvaise au fond de lui-même en sachant son rival amoindri, déchu de ses espérances. Quelle tranquillité ce serait pour son âme tourmentée de tenir ainsi le fiancé sous bonne garde, loin de la reine, et de surveiller ses actions !

— Il prit congé de Dupleix et du grand-vizir pour aller rapidement mettre ordre à ses affaires, et il se hâta de quitter le bal

Tandis que sa chaise à porteurs le balançait, sous les avenues enguirlandées de lanternes, plein d'agitation et de fièvre, il déchirait sans y prendre garde les dentelles de son jabot. Cette mission qu'on lui confiait comblait tous ses vœux ; il allait donc enfin être le maître, ne partager le commandement avec personne

et n'avoir au-dessus de lui qu'un prince maure, le considérant comme sa providence et son soutien ! La responsabilité qui allait peser sur lui ne l'effrayait pas, il se sentait capable de la porter, et le chemin où il s'engageait lui convenait mille fois mieux que la longue et pénible route de la hiérarchie militaire, où le mérite doit toujours céder le pas à l'ancienneté. D'ailleurs, ce qu'il ambitionnait le plus c'était des honneurs hindous, et il serait là en merveilleuse situation pour les conquérir. Il ne pouvait cependant s'empêcher de sourire de lui-même, tandis qu'il s'avouait qu'à la croix de Saint-Louis, qu'on lui faisait espérer, il eût préféré quelqu'un de ses titres dont disposait le Soubab et qu'Ourvaci priserait certainement plus haut que la décoration française.

— Toujours, toutes mes pensées aboutissent à elle, se disait-il, c'est une obsession terrible et délicieuse.

Et il considérait à son doigt la bague que lui avait donnée Salabet-Çingh, comme gage d'amitié, et qu'il s'était décidé à garder parce que, indirectement, elle lui rappelait la reine.

Les réjouissances publiques avaient sans doute attiré au dehors tout le personnel de sa petite maison, car Bussy, rentrant plus tôt qu'il n'était attendu, trouva la porte entr'ouverte, et personne ne vint le recevoir. Cependant, après avoir traversé le jardin, au moment où il mettait le pied sur la galerie du rez-de-chaussée, il entendit, venant de l'intérieur, un chant bizarre, étouffé, d'un accent désolé et qui s'exhalait

comme une plainte. Très étonné, il s'avança sans bruit et aperçut, au fond de l'appartement, Naïk, à genoux sur le sol, avec une lumière auprès de lui, et qui, la tête basse, chantait.

— Quelle cérémonie nous fait-il là ? se demanda le marquis en prêtant l'oreille aux paroles que murmurait le paria.

C'était une sorte d'improvisation qu'il récitait sur un air monotone et funèbre:

« N'approche pas de la joie, ô mortel, n'approche pas, son baiser laisse un venin qui engendre la douleur.

« Si le Bonheur s'avance vers toi avec son radieux sourire, fuis-le, fuis dans les jungles. Ne vois-tu pas qu'il étend son manteau d'azur ? C'est pour cacher ceux qui le suivent : le Désespoir, son frère, et les Regrets, ses enfants.

« O misérable, la misère est une bonne compagne, reste avec elle. Elle te fait aimer et attendre, comme on attend une amante. Celle qui ouvre la porte aux âmes.

« Mais non, tu l'as quittée, tu t'es laissé conduire dans l'éphémère paradis de ce monde et, au soleil de l'amour, la fleur de ton cœur s'est épanouie.

« Quand il était aride comme le désert, il ne prenait pas garde à l'ombre froide ; mais maintenant que cette fleur chérie se fane, brisée par une rafale, tu vois comment il gémit, comme il souffre ! »

— Ah çà, qu'as-tu, Naïk ? s'écria Bussy, qui entra vivement en voyant des larmes inonder les joues brunes du paria.

Il aperçut alors, étalés sur le parquet, toutes sortes de vêtements, qu'il reconnut être les habits de page, de Marion.

— Tu l'aimais ! murmura-t-il, au regret d'avoir surpris involontairement un secret si bien gardé.

Naïk se releva vivement.

— O mon maître ! s'écria-t-il pardonne-moi cette douleur, qui ne vient pas de toi.

— Je n'ai rien à pardonner : tout au plus pourrais-je te reprocher ton manque d'abandon envers moi. Pourquoi m'as-tu caché tes sentiments ?

— Parce que je les ignorais, maître, je croyais avoir une sœur ; en la perdant, la violence de mon chagrin m'a révélé l'amour.

— La disparition inexplicable de cette pauvre enfant m'afflige aussi bien profondément ; mais la mort seule peut faire désespérer, et tout nous porte à croire que Marion est vivante.

— Vivante, elle souffre, dit Naïk, être séparée de toi, c'est pour elle pire que la mort.

— Nous serions alors d'autant plus coupables de nous abandonner à une douleur stérile au lieu de tenter l'impossible pour retrouver notre amie. Je me reproche déjà de n'avoir pas fait assez pour cela à travers tous ces événements et toutes ces fêtes.

— Hélas ! c'est comme si l'on voulait chercher une perle tombée dans l'Océan. Jamais le purdah (1) n'est soulevé ; il étouffe toute rumeur, toute nouvelle ; il abrite des drames et des crimes inconnus. S'informer de

(1) Rideau, ce mot désigne le harem.

la famille de son meilleur ami, c'est l'offenser gravement. Comment le moindre indice peut-il venir jusqu'à nous, de ces mystérieux harems, qui gardent si bien leurs secrets ? Le Soubab à peine serait capable de les pénétrer.

— Le Soubab, dis-tu ; en ce cas, garde-toi de désespérer, car nous partons avec lui, et je te jure que, s'il est en son pouvoir de délivrer Marion, il la délivrera.

Naïk saisit la main de son maître et la baisa silencieusement.

— Hâtons-nous, maintenant que tu es un peu consolé, pauvre ami, dit le marquis ; que tout soit prêt au plus vite, car l'ordre du départ peut nous surprendre d'un instant à l'autre.

X

KAMA-DÉVA

Lila ne disait pas toutes ses pensées à Bussy, il y en avait une partie qu'elle lui cachait soigneusement, celle qui se rattachait à cet amour subit, qu'elle avait feint d'éprouver pour lui, la première fois qu'il lui était apparu.

La princesse n'avait pas agi à la légère en simulant cette passion; toutes ses actions, d'ailleurs, étaient profondément méditées; sous les fleurs de sa grâce, elle cachait un esprit sérieux et éclairé, une rare fermeté morale. Ganésa, le dieu de la sagesse, était le seul auquel elle rendît un culte; elle en gardait, sous un joli kiosque dans son jardin particulier, une statuette d'or, qui avait des yeux d'opale avec la prunelle en diamant noir.

Lila était la fille d'un rajah dépossédé; comme la reine, elle était orpheline, et, n'ayant pas de parents

mâles, personne n'avait pu la contraindre à se soumettre à la tyrannique coutume qui oblige tous les Hindous à se marier, pour payer « *la dette des ancêtres,* » c'est-à-dire engendrer un fils.

Donnée pour compagne à Ourvaci enfant, elles avaient grandi l'une près de l'autre, sous la direction de Rugoonat Dat, leur gourou, qui s'était laissé entraîner, séduit par ces jeunes esprits ouverts et avides, à les instruire comme des hommes.

Aussi Lila, autant que la reine, craignait-elle par-dessus tout de perdre cette virile indépendance, à laquelle le pouvoir royal donnait tant de charmes. Le nuage sombre qui planait sur leur vie, c'était ces fiançailles, célébrées avec un prince de huit ans, quand Ourvaci en avait cinq. Cependant, il n'y avait eu qu'une cérémonie provisoire, et la solennité, entravée par des révolutions, des guerres et des deuils, n'avait pas été accomplie. Pourtant l'idée d'éluder la promesse et d'échapper au mariage, ne venait pas à l'esprit de la reine malgré sa répugnance ; elle ne songeait qu'à en reculer le plus possible l'accomplissement, espérant en secret, peut-être, que quelque chose arriverait, quelque œuvre du hasard, qui lui rendrait la liberté.

Jusque-là son cœur avait su garder sa froideur hautaine ; mais Lila avait bien vite compris, en voyant le trouble extraordinaire qui bouleversait la reine, après sa rencontre avec le jeune barbare, que c'était là le commencement du premier amour. Inquiète et curieuse, elle avait interrogé Rugoonat Dat et appris de lui que cet étranger, si brave et si fort, était beau,

élégant, se disait l'égal des Kchatrias et, venu de si loin, savait parler la langue de l'Inde. Le brahmane lui avait raconté le peu qu'il savait de l'Europe, et elle était restée frappée surtout, de la condition des femmes si supérieure à la leur, des égards qu'on leur témoignait, du respect qu'on avait pour elles.

— C'est un homme de ce pays-là qu'il nous faudrait pour roi, s'était-elle dit; un guerrier intrépide, capable de défendre le royaume et de lui rendre sa force; un époux qui partagerait le pouvoir et ne ferait pas de la reine sa première esclave. Mais hélas! nous sommes condamnés à un prince musulman, c'est à-dire à la réclusion dans le harem, à la perte de tout ce qui nous faisait heureuses.

Mais elle ne cessa pas cependant d'observer la reine avec la plus grande attention; souriant en secret devant l'impuissance des purifications, l'inutilité des prières. Un moment pourtant elle crut s'être trompée; l'irritation fièvreuse d'Ourvaci, attisée par Panch-Anan, devenait maladive, et la force des préjugés développait vraiment en haine et en dégoût cet amour naissant; puis quelques nouveaux symptômes lui persuadèrent, décidément, que le mal était bien celui qu'elle avait deviné.

— C'est un trait de Kama-Déva et tous les efforts qu'elle fait pour l'arracher l'enfonce plus profondément, se dit-elle. Elle est vouée au malheur, si je ne parviens pas à l'éclairer sur ses véritables sentiments.

Mais quelle prudence, quelles précautions ne fallait-il pas pour combattre peu à peu, sourdement, et en

ayant l'air d'y croire, cette haine mal comprise, pour la ramener à sa véritable expression !

Elle prévoyait bien que le jeune homme avait été ébloui de la beauté de cette femme qu'il avait sauvée, et qu'il emportait d'elle un brûlant souvenir ; mais elle n'eût de certitude qu'en l'entendant confesser lui-même son amour, dont la profondeur et la clémence la touchèrent vivement. Ce fut en l'écoutant que l'idée lui vint de paraître amoureuse de lui, comprenant quel auxiliaire précieux lui serait cette apparence de passion, qui lui permettrait d'exalter l'ennemi, de parler de lui sans cesse, ou, si la parole lui était défendue, de le rappeler encore au souvenir de la reine, par des soupirs et des larmes.

Elle s'était mise à l'œuvre bravement ; c'était comme la pente douce d'un sentier fleuri qu'elle avait tracé devant les pas de son amie. Ne se doutant pas qu'elle était guidée, Ourvaci s'y engagea docilement. Lila, bien persuadée qu'elle travaillait au bonheur de la reine, n'avait aucune hésitation et jouait son rôle avec tant de vérité, qu'il était impossible de suspecter la sincérité de ses sentiments. Qui sait, d'ailleurs, si la princesse ne s'était pas laissée prendre à son propre piège ? Elle était étonnée souvent elle-même de la facilité avec laquelle elle exprimait des émotions, qui auraient dû être inconnues à une vierge s'étant jusque là si peu inquiétée des hommes. Comment donc devinait-elle si bien ces émotions si elle ne les éprouvait pas ? et pourquoi les larmes lui venaient-elles avec tant de facilité, quand elle voulait paraître désespérée de

n'être pas aimée ? Quelquefois avec angoisse elle interrogeait son cœur, surprise de poursuivre le rêve et de continuer la comédie, pour elle seule, quand elle était sortie de scène. Mais c'était surtout depuis le jour où l'étranger lui avait baisé les mains, sous sa tente, à Arcate, qu'elle avait été forcée de s'avouer que son dévouement serait doublé d'un douloureux sacrifice ; elle avait en vain lutté contre le souvenir de cette caresse respectueuse, la première qu'elle ait reçu d'un homme, et qui l'avait si étrangement troublée.

Après la nuit terrible de l'île du Silence, aucun doute n'était possible, la torture qu'elle avait éprouvé lui montrait clairement à quel point cet homme lui tenait au cœur, l'idée qu'il était mort lui faisait paraître le monde comme un désert noir, et la vie un intolérable fardeau. Sa rancune et sa colère contre Ourvaci n'avaient rien eu de simulé.

— Tant mieux ! se dit-elle héroïquement lorsqu'elle fut obligée de s'avouer la vérité, plus je serais sincère, plus facilement je saurais convaincre.

D'après les mœurs orientales, d'ailleurs, toute issue n'était pas fermée à son amour et elle pouvait nourrir l'espoir, sinon d'occuper la première place, du moins de conquérir la seconde, dans le gynécée royal. Mais quand ce rêve, malgré elle, la hantait, elle le repoussait, bien loin dans l'avenir, et quoi qu'il dût arriver, était bien décidée à ne pas marchander son dévoument.

Le vétalika venait de faire vibrer sa harpe pour annoncer la sixième partie du jour, celle dont le chef du royaume peut disposer à sa fantaisie. Ourvaci aus-

sitôt congédia ses conseillers et ses ministres, et légèrement, presque en courant, s'avança jusqu'au parapet de grès rose de la haute terrasse, sur laquelle se tenaient les assemblées. Elle se pencha et aperçut, en bas, les éléphants tout harnachés, réunis sur le gazon du jardin, les clochettes de leurs poitrails tintaient doucement, les housses claires, brodées d'or, frissonnaient, tandis que les intelligentes bêtes allaient et venaient, cueillant du bout de leur trompe, sur les plus hauts buissons, des fleurs inaccessibles, que les princesses leur désignaient du bout de leurs jolis doigts.

La reine se hâta de descendre, et quand elle parut sous le portique du palais, son favori : Eravata, qui portait le même nom que l'éléphant d'Indra, accourut à elle, en agitant ses oreilles, et lui offrit délicatement un lotus bleu. Ourvaci eut un tressaillement de surprise en voyant cette fleur, qu'elle prit en flattant doucement Eravata.

— Est-ce par hasard, murmura-t-elle, qu'il me tend ce lotus pareil aux yeux de Rama ? Oh ! non, je reconnais là une malice de ma chère Lila.

Elle chercha des yeux la princesse cependant, et ne la vit pas.

— Elle n'a donc pas entendu le poète chanter la sixième veille, dit-elle.

Et elle ordonna que la princesse, fût prévenue qu'on était prêt à partir.

— La reine a-t-elle désigné celle de ses femmes qui a l'honneur de partager avec elle le houdah royal ? demanda Mangala en s'inclinant.

— Maintenant c'est Lila, au retour ce sera toi.

— C'est se montrer bien peu digne d'une telle faveur, que de faire attendre ta majesté.

— Lila t'excuse quand tu es en faute, dit la reine ; tu n'agis pas en bonne compagne en cherchant à m'irriter contre elle.

— Je t'aime trop pour ne pas être jalouse, dit Mangala, qui se recula.

L'éléphant s'était agenouillé, le marche-pied était déployé. Ourvaci monta et s'installa dans le léger houdah d'ivoire et d'argent, surmonté du parasol à franges de perles.

— Eh bien, paresseuse, que fais-tu donc? dit-elle en voyant venir Lila, qui baissait la tête, touchant son front de ses mains réunies en coupe, comme pour implorer sa grâce.

Elle s'élança dans le houdah et voulut se prosterner.

— Punis-moi, dit-elle, je n'avais pas entendu le vétalika.

— Voici ta punition, dit Ourvaci en la faisant asseoir auprès d'elle ; apprends-moi comment il se fait que mon éléphant, choisisse pour me l'apporter, parmi les fleurs du parterre, un lotus bleu.

— Il t'a donné celui-ci !

— Jure donc que tu n'as pas conduit le hasard.

— Je te le jure. Je n'ai pas vu Eravata depuis la dernière promenade ; d'ailleurs, j'étais bien loin de lui ; c'est Indra, vois-tu, qui l'aura guidé.

— C'est bien étrange, dit la reine avec un sourire de doute.

On s'était mis en marche, tous les éléphants à la file, chargés de femmes gracieuses, de chanteuses, de musiciennes, qui froissaient l'une contre l'autre les cymbales, martelaient les tambourins, frolaient de l'ongle les vinas. La reine allait voir la merveilleuse fête que le printemps donnait à la forêt.

— Quelle était donc l'occupation si attrayante qui te faisait oublier l'heure ? demandait Ourvaci à Lila.

— Je lisais. Loin de toi je ne fais pas autre chose, pour m'empêcher de trop rêver ; mais le plus souvent je ne sais pas ce que je lis ; mes pensées effacent les caractères et prennent leur place.

— La guérison ne vient donc pas ? pauvre amie, comment peux-tu entretenir une folie sans espérance ?

— Va donc dire, à celui qui se noie, de ne pas espérer dans la plus flaible tige, la moindre touffe d'herbe ! Tant qu'il n'est pas mort il se débattra, espérant être sauvé.

— Mais tu es plus triste, il me semble, plus agitée que ces jours derniers.

— C'est que l'absence est comme la faim, dit Lila on la supporte quelque temps, et plus elle dure, plus elle devient intolérable. Mes yeux ont faim de lui, vois-tu ; je l'attends, comme le monde attend la lumière, et il me semble que je m'enfonce dans une nuit interminable.

— Comment pourrais-tu le voir ? Tu sais bien que tout est fini, maintenant, entre nous, et qu'il ne reviendra plus.

— Avec quelle tristesse elle prononce ces paroles !

se dit Lila à elle-même. — Crois-tu donc qu'il t'a oubliée ? reprit-elle tout haut ; crois-tu donc que, comme moi, pour lui, il ne soit pas dévoré du désir de te revoir ?

— Il doit plutôt fuir ma route, après tout ce que j'ai entrepris contre lui. Mais est-il possible que tu désires, à ce point, la venue de quelqu'un, qui ne viendrait pas pour toi ?

— La plante qui s'épanouit au soleil, ne demande pas si c'est pour elle que l'astre est venu ; elle fleurit et voilà tout.

— Ah ! ma Lila bien aimée, dit la reine en embrassant son amie, que ne donnerais-je pas pour te guérir.

— Ecoute, accorde-moi une grâce. Eloigne ta suite, tout à l'heure, et dirigeons-nous vers le bosquet d'asoka, qui abrite une statue du dieu de l'amour.

— Comment ! voudrais-tu lui porter des offrandes et délaisser Ganesa ? impie, qui ne croit qu'à la sagesse !

— La sagesse enseigne que personne n'échappe à Kama-Deva, et ne faut-il pas implorer et attendrir celui qui vous tient en son pouvoir ?

— Soit, nous irons au bosquet d'asoka.

Depuis longtemps on était entré dans la forêt ; toutes les femmes levaient la tête, en poussant des cris de surprise et d'admiration, devant l'invraisemblable splendeur qu'elle déployait, dans son éphémère parure de fleurs. Des fleurs ! partout des fleurs, rien que des fleurs! Les arbres trop chargés semblaient les secouer, il en pleuvait, le sol en était couvert, et le parfum

était si fort qu'il endormait les éléphants. C'était une folie, un gaspillage, un miracle du printemps.

Bientôt la reine donna ordre de s'arrêter. On rangea les montures en cercle; tout le monde descendit, et les princesses, par groupes, s'éparpillèrent joyeusement à travers le bois, tandis qu'Ourvaci, faisant signe qu'on la laissât seule, s'éloignait avec Lila.

Au moment où elles s'engageaient dans le sentier du bosquet d'asoka, un homme, tout haletant, qui n'osait pas s'approcher par respect pour la reine, fit un signe à la princesse. En l'apercevant, Lila poussa un cri.

— Ah! ma reine, permets que je parle à ce messager?

Et, sans attendre la permission, elle s'élança vers lui.

Ourvaci, qui suivait la princesse des yeux, vit l'homme lui remettre une lettre, qu'elle lut rapidement; puis il lui tendit un stylet et une feuille de palmier et, s'agenouillant, offrit son dos pour table. Lila écrivit la réponse en quelques mots, fit une recommandation au messager, qui partit en courant.

La princesse revint, très émue, mais garda le silence. Elle avait passé la lettre dans sa ceinture de pierreries, un des angles se laissait voir et sa blanchenr attirait, invinciblement les regards de la reine; mais elle ne voulait pas interroger son amie, trop discrète à son gré.

Lila cueillait des fleurs pour son offrande, et elles enfonçaient, jusqu'aux chevilles, dans les pétales tombés, qui étouffaient les grelots harmonieux de leurs anneaux d'or.

L'asoka pourpre, qui semblait couvert de corail en

perles, faisait une ombelle au dieu de l'amour. Il apparaissait, en marbre, peint et doré, chevauchant un perroquet géant ; il souriait sous sa mitre à jour, en tendant son arc, fait de bois de canne à sucre avec une corde d'abeilles d'or. Les cinq flèches, dont il blesse chaque sens, dépassaient le carquois, armées chacune d'une fleur différente : au trait qui vise les yeux la tchampaka royale, si belle qu'elle éblouît ; à celui destiné à l'ouïe, la fleur du manguier, aimée des oiseaux chanteurs ; pour l'odorat, le ketaka, dont le parfum enivre ; pour le toucher le késara, aux pétales soyeux comme la joue d'une jeune fille ; pour le goût, le bilva, qui porte un fruit aussi suave qu'un baiser.

Près de l'Amour on voyait son compagnon, le Printemps, et devant lui, agenouillées, ses deux épouses, Râti, la Volupté, et Prîti, l'Affection.

Lila s'avança, les bras chargés de branches fleuries, et se mit à tourner autour de la statue, en récitant à demi-voix le mantran consacré. La reine, adossée à un arbuste, la regardait faire, observant surtout le trouble et l'agitation qui s'étaient emparés d'elle, depuis qu'elle avait reçu cette lettre, maintenant cachée sous la brassée de fleurs. Ses joues s'empourpraient, pâlissaient ; ses yeux brillaient de joie et elle entr'ouvrait les lèvres comme oppressée d'émotion.

— Qu'espère-t-elle donc ? se demandait Ourvaci, il est certain que ce message est de lui. Une impatience la tient, mais de quoi ?

Maintenant, agenouillée aux pieds de la statue, Lila deposait ses offrandes.

— Eh bien, reine, dit-elle quand elle eut terminé, tu ne crains donc pas le courroux de Kama-Déva, que tu approches aussi près de lui, sans même le saluer ?

— Puisque la loi qu'il impose ne sera pour moi qu'un triste devoir, et que mon sort est fixé, pourquoi saluerais-je ce Dieu, et que pourrais-je lui demander ?

— Demande-lui au moins de t'épargner, s'écria la princesse ; tu sais de quoi il est capable, ce fils de Brahma, qui essaya ses premières flèches sur son père, rendant le maître des dieux amoureux de sa propre fille. Il peut les choses les plus impossibles ; s'il le voulait, il te rendrait amoureuse de... Panch-Anan.

La reine se mit à rire en secouant la tête :

— Je l'en défie, dit-elle.

— Malheureuse ! défier le Dieu des dieux ! et ne pas prévenir sa vengeance par la plus légère offrande !

— Eh bien, voici dit-elle.

Et Ourvaci s'avança, en hésitant un peu, tendant, du bout des doigts le lotus bleu qu'elle tenait encore.

Elle posa la fleur sur le socle de marbre et, en même temps, leva sur le beau jeune homme souriant, un long regard chargé d'une involontaire supplication.

— Me voilà rassurée, dit Lila avec un soupir de soulagement, je tremblais de te voir en guerre avec le tout puissant Kama-Déva, car je crois en lui maintenant, je suis persuadée qu'il fait des miracles.

— Il oublie de te prévenir, pourtant, que tu perds en ce moment, cette mystérieuse lettre que tu avais si soigneusement cachée dans ta ceinture.

Et Ourvaci poussa du bout de son pied la lettre

tombée sur le sol. Vivement, la princesse la ramassa.

— Cette lettre contient justement le miracle, dit-elle ; si tu voulais la lire, tu en serais convaincue.

— Voyons, dit la reine, sans essayer de cacher son impatiente curiosité.

Elle prit la lettre et la garda un instant, avant de l'ouvrir, examinant avec intérêt l'empreinte, sur la cire, des armoiries, surmontées d'une couronne.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle. Je vois des boucles ; et pourquoi cette couronne de pierreries et de feuillages ?

— C'est sans doute le signe d'une descendance royale.

Mais Ourvaci n'écoutait pas, elle avait ouvert la lettre et avidement la lisait.

« Tu es pour moi plus douce que Prîti, plus consolante que Maya, ô ma princesse, et tu as bien raison de dire que les écrits d'aucun poëte n'ont été lus avec autant de passion que les tiens. Moi aussi il me faudrait des jours et des jours, pour exprimer tout ce que j'éprouve ; mais à quoi bon écrire, quand je puis te dire tout cela de vive voix ? Oui, Lila j'ai cet espoir délicieux qui me fait frémir d'impatience.

« Ecoute : J'accompagne le roi du Dekan, qui va prendre possession de sa capitale, et je passe à quelques lieues de Bangalore ! Tu comprends qu'il est au-dessus de mes forces d'être si près et de passer. Aussi, le roi en pensera ce qu'il voudra, je m'enfuis, je viens respirer une bouffée de cette atmosphère, pour moi plus vivifiante que l'amrita des dieux, arracher une fleur aux buissons, une touffe d'herbe au sol, revoir

un instant cette contrée, ce palais qui me fait le reste du monde un si cruel exil.

« Je connais trop ce que vaut ton cœur, pour ne pas être certain que tu feras l'impossible pour m'accorder une entrevue ; pourras-tu faire davantage encore ? Je n'ose l'espérer, ni le demander.

« J'arriverai quelques instants après ma lettre ; que le messager qui m'apportera ta réponse me conduise vers toi, sans perdre une minute. Je ne puis, hélas ! dérober plus d'une heure à mon devoir. »

Lila, feignant de prendre pour de la colère la pâleur et l'émotion de la reine, se jeta à ses pieds d'un air suppliant.

— Ah ! pardon, s'écria-t-elle, je n'ai pu résister à sa prière, et, sans avoir obtenu ta permission, j'ai cédé à l'irrésistible impulsion de mon cœur.

— Qu'as-tu donc fait ?

— J'ai fait ce qu'il demandait ; j'ai ordonné au messager de le conduire vers moi, à quelques pas d'ici.

— Ici ! il va venir ici !

Involontairement, la reine avait porté la main à son cœur pour en comprimer les battements désordonnés.

— Quel danger ! dit-elle encore.

— Personne ne le verra, reprit Lila. J'ai recommandé au messager de le conduire par des sentiers détournés, et il restera, hélas ! si peu, qu'on n'aura pas le temps de savoir sa présence.

— Eh ! bien, va, dit Ourvaci avec une vivacité fébrile ; je ne veux pas te faire perdre une seule de ces mi-

nutes, pour toi, si précieuses ; il est peut-être là déjà.

— Non, pas encore, mon envoyé doit me prévenir, en imitant le cri de la maïna, dès qu'il sera revenu.

Sous le bosquet d'asoka on avait disposé, tout à l'entour, des bancs de gazon, que les pétales jonchaient. La reine se laissa tomber sur l'un d'eux, comme prise d'une invincible lassitude. Lila s'agenouilla devant elle, lui entourant la taille de ses bras.

— Tu es bonne, dit-elle, tu ne me grondes pas, tu ne veux pas que ma joie soit mêlée d'amertume, mais, je t'en conjure, sois clémente encore plus — vois combien Kama-Deva, qu'on dit si cruel, est compatissant aux blessures qu'il a faites : sur l'intention seule de ma prière, avant même que l'offrande soit à ses pieds, il a exaucé mon plus cher désir ; — fais comme lui, une reine peut prendre un dieu pour modèle, accorde à celui qui, par ta faute, vit dans les flammes, la fraîche rosée de ta présence.

— Le revoir, après ce qui s'est passé, c'est impossible, dit Ourvaci en se levant.

— Laisse-le au moins t'apercevoir de loin, donne-lui ce bonheur, que tu ne refuses pas au dernier de tes sujets.

— Non, non, il faut que je m'éloigne, au contraire.

— Si tu t'en vas, je dois te suivre, dit Lila tristement, et alors c'en est fait de mon bonheur.

La reine se rassit en souriant.

— Il faut donc que je reste, pour protéger tes amours, dit-elle.

— Ah ! merci, ma divine amie, s'écria la princesse

en se jetant dans les bras d'Ourvaci, tu es meilleure que l'eau bienfaisante, plus douce que le miel. Comment se peut-il, qu'avec un cœur si tendre, tu fasses tant souffrir ?

— Eh bien, soit, qu'il me voie, dit-elle toute tremblante, mais qu'il n'approche pas. Va, va vite, voici la maïna qui chante.

— Elle l'a entendue avant moi, se dit Lila en s'élançant hors du bosquet.

Le marquis arriva à cheval, suivant son guide à travers la forêt, dans les sentiers trop étroits; il s'avançait, tout émerveillé de cette splendeur du printemps et de cette prodigieuse éclosion. En apercevant Lila, qui se hâtait, se faisant un bouclier de ses bras nus, contre les lianes et les branches, il mit pied à terre, d'un mouvement vif et gracieux, pour courir à elle.

— Il me semble marcher dans un rêve ! s'écria-t-il. C'est bien là le séjour qu'il vous fallait, ce paradis de fleurs. Mais que vois-je ! ma sœur chérie adopte les modes françaises : elle a les cheveux tout poudrés de pétales blancs.

La tenant par le bout des doigts, il la regardait d'un air heureux et tendre, tandis que, essoufflée de sa course, la princesse baissait les yeux, toute surprise de se sentir intimidée au point de ne pouvoir parler.

Il reprit, après lui avoir affectueusement baisé les mains :

— Est-ce bien possible ce que tu m'écris ? Si tu savais combien cette joie que tu me prodigues gonfle mon cœur de reconnaissance. Qu'ai-je donc fait, dis,

pour mériter une si douce amitié, d'un être aussi ravissant que toi ?

— Tu n'as rien fait, répondit Lila en souriant, l'amitié ne s'explique pas plus que l'amour, et il ne faut pas de reconnaissance, car te voir heureux est mon plaisir.

— C'est vrai, on répond à la tendresse par une tendresse égale et cela suffit ; mais prends garde, je vais te dépasser, tant mon affection pour toi augmente de jour en jour ; c'est que, vois-tu, je te connais maintenant, comme si vraiment tu étais ma sœur.

— Grâce à ton pouvoir magique peut-être ?

— Non, grâce au grand-vizir Rugoonat Dat ; ton gourou, qui t'aime profondément et me parle de toi bien souvent, car il est mon ami à présent.

— Ah ! le cher brahmane ! son absence m'est bien douloureuse...

Lila s'interrompit et regarda Bussy en face :

— Est-ce ainsi, dans ton pays, que l'on manque d'abandon entre frère et sœur ? dit-elle. Pourquoi ne me parles-tu pas de la seule chose qui emplisse ta pensée ?

— J'attendais ton bon plaisir.

— Et moi je tardais, pour garder mon prestige ; en l'absence du soleil on trouve merveilleux l'astre qui le reflète, mais on ne l'aperçoit même plus, quand revient le porte lumière ; ainsi tu ne pourras plus me supporter, quand je t'aurai dit ce que je ne disais pas.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il avec un regard brillant d'espoir.

— C'est que la reine est à quelques pas d'ici, et qu'elle veut bien que tu l'aperçoives, un instant.

— Elle y consent ! Ah ! c'est la première faveur qu'elle m'accorde sans contrainte.

— Hélas ! que tu m'épouvantes avec ces pâleurs subites, qui font croire que la vie t'abandonne, s'écria Lila, qui avait saisi la main du jeune homme, par un mouvement involontaire.

— Vois-tu, il faudra que je meure de cet amour, dit-il, tant sont violents les joies et les désespoirs qui me viennent de lui. Mais j'en vivrai aujourd'hui. Conduis-moi vers elle, je t'en conjure.

Restée seule, Ourvaci s'épouvantait de l'émotion dont elle était agitée et qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre; un tumulte de pensées se heurtait dans son esprit et elle revoyait, dans un vertigineux défilé, toute son existence, uniquement emplie par cet homme, depuis cette chasse où elle avait failli périr ; haines, mépris, projets meurtriers, obsessions, lui, toujours lui, en avait été le but.

— A quoi bon chercher à me tromper ? se disait-elle il est certain que je suis perdue ; la souillure a pénétré jusqu'à l'âme, il n'y a plus de remède, et il le sait, lui ; il connait le secret que j'étouffe dans mon cœur et qu'il aurait dû ignorer toujours. Ah ? pourquoi une folie invincible m'a-t-elle ainsi jetée dans ses bras quand je croyais qu'il allait mourir ? Et il vit, il est là ! Je lui ai permis de me revoir. Mais il va deviner que ce baiser, qui me brûle nuit et jour, j'en ai soif

autant que honte. Non, c'est impossible, je ne veux pas qu'il me voie.

Elle se leva pour s'enfuir et fit quelques pas en courant. Mais devant elle les branches s'écartèrent, et le jeune homme parut, à quelques pas, si près qu'elle aurait pu le toucher..

Elle retint un cri et se recula un peu, toute surprise de l'appaisement qui lui venait, de la sensation de bien-être, d'une douceur étrange, qui succédait à l'agitation de tout à l'heure.

Depuis leur première rencontre, dans cette même forêt, mais bien loin de là, tout à l'autre extrémité, elle ne l'avait revu que la nuit, et ces yeux, dont la couleur la troublait si fort, s'assombrissaient le soir et n'avaient qu'au jour toute leur limpide clarté. Depuis longtemps, elle avait le désir secret de les revoir ainsi, d'en retrouver le premier éblouissement ; mais maintenant elle évitait de les regarder, retardait ce plaisir, le redoutant.

Lui, immobile et presque sans souffle, l'admirait avec une ardeur fervente et un insatiable bonheur.

Elle était gênée d'être ainsi contemplée en silence, comme une déesse, et elle eût voulu retenir son voile, d'une si exquise ténuité qu'il flottait malgré l'absence de brise et lui passait par moment sur le visage. Pesant sur elle, ce regard magnétique invinciblement attirait le sien, et, ne pouvant plus lutter elle céda brusquement, relevant la tête avec une sorte de défi.

— Voyons, se disait-elle, si ces prunelles fixes ne se baisseront pas devant les miennes.

Mais en heurtant le rayon bleu de ce regard, elle se sentit saisie par une fascination, pénétrée d'une flèche aiguë, dont la piqûre, comme celle des dards trempés de poison, lui infusait une flamme dans le sang. C'était un enlacement d'une force impossible à rompre, une effluve qui l'enveloppait d'une caresse, plus dangereuse encore qu'un baiser. Elle ne pouvait y échapper, malgré sa volonté de détourner les yeux, et elle sentait, avec effroi, qu'elle ne commandait plus à leur expression, que leur fierté se fondait en tendresse, qu'ils parlaient en dépit d'elle-même, révélant le mystère de son âme.

Ce qu'elle lisait, dans ce regard rivé au sien, la subjuguait tellement qu'elle laissait les minutes s'envoler sans en avoir conscience ; malgré l'extase tremblante où il noyait sa flamme, ce n'était pas là le regard d'un esclave, il avait un éclat dominateur, une impérieuse puissance, qui en irritant la reine l'attirait et la charmait. Elle sentait que, tout en l'adorant, cet homme saurait la protéger, qu'appuyée sur ce cœur elle serait plus forte, plus reine, mais que pourtant elle aurait un maître ; et elle se débattait contre l'enchantement que cette idée lui faisait éprouver, essayant de se révolter, s'abritant, comme d'un rempart, de toutes les impossibilités qui la séparaient du barbare.

Mais leurs regards se jouaient de l'impossible ; franchissant tous les obstacles, ils s'unissaient dans une étreinte délicieuse ; comme des pierreries, sur deux cœurs ennemis, échangeant entre elles leurs

lueurs comme les astres, qui par dessus les gouffres de l'infini, se jettent éperdument leur lumière.

Le jeune homme ne cherchait même pas à obtenir d'elle un mot. Qu'aurait-elle pu dire ? La parole, masque de la pensée, démentirait peut-être ce qu'avouaient si passionnément les yeux ; et il voulait emporter, sans une ombre, le souvenir de cet éblouissement.

D'un geste suppliant, elle le repoussait, et, ne pouvant rompre la chaîne de ce regard, elle se voila les yeux avec sa main.

Alors il s'enfuit, écrasant sur ses lèvres une fleur qu'il arracha, tandis que la reine chancelante se reculait lentement, cherchant un appui, jusqu'à la statue du dieu d'amour sur laquelle elle s'appuya, la tête renversée.

Et Kama-Deva, brandissant son arc fleuri, souriait sous la mître d'or.

XI

CATASTROPHE

C'est la nuit, et Bussy tenant à la main son épée, toute ternie de sang, rentre sous sa tente, pâle, défait, et se laisse tomber sur un siège, d'un air accablé.

Un affreux malheur est arrivé : Mouzaffer-Çingh, la cervelle emportée, est couché sur l'étendard royal, et le Dekan n'a plus de maître.

Ainsi que Dupleix le prévoyait, les nababs mécontents, ont saisi le plus frivole motif pour faire éclater une révolte. Sous prétexte que l'arrière-garde de cette immense armée qui suivait le Soubab, en traversant la nababie de Kadapa, a endommagé les moissons, ils ont attaqué la partie des troupes qui escortait le harem du roi, et aucune injure ne pouvait être plus sanglante que celle-là, les femmes étant sacrées, même pour l'ennemi, en temps de guerre. Hors de lui, à la

nouvelle d'un tel outrage, le Soubab, sans prendre le temps de prévenir le bataillon français, s'est élancé sur les rebelles, et le sort des armes lui a été fatal ; la pointe d'une javeline, lancée par le nabab de Kanoul, lui perçant le crâne, l'a tué raide.

Le roi venait d'être vengé par les Français, tous les nababs étaient morts et leurs partisans taillés en pièces ; mais l'œuvre, si laborieusement édifiée, s'effondrait subitement, la France n'avait plus aucune raison, de s'entremettre dans les affaires du Dekan. Tout ce beau rêve était fini ; avant même d'avoir atteint la capitale, le roi qu'on escortait n'était plus qu'un cadavre.

Bussy, plein de rage et de douleur, las de la furieuse bataille dont il était encore haletant, demeurait écrasé, étourdi, sous la brutalité de ce malheur irréparable.

Irréparable ! l'était-il vraiment ? n'y avait-il donc aucune issue ? Bussy ne voulait pas l'admettre.

N'était-ce pas bien le moment de montrer, par un trait de génie, qu'il méritait la confiance que le gouverneur avait mise en lui ?

Et il restait là le front baissé, mordant ses lèvres nerveusement, le regard fixé, sans voir, sur un point du sol, tandis que son épée, qu'il tenait toujours, lentement s'égouttait sur le tapis.

Tout à coup il se leva d'un bond, jetant loin de lui l'arme sanglante.

— Ah ! non, non, pas cela ! je ne veux pas ! s'écria-t-il, le sacrifice serait trop cruel !

Pourtant il s'arrêta, les yeux élargis, comme épou-

vanté, se reployant dans la pensée qu'il aurait voulu chasser.

— Ah ! j'ai beau me débattre, murmurait-il, la solution est là ; c'est le seul salut possible... et pourtant cela ne sera pas.

Mais il éclata d'un rire amer.

— Ah ! ça, est-ce que vraiment je suis capable d'hésiter entre mon devoir et mon bonheur ?

Et il se mit à marcher à grands pas, serrant son front dans ses mains.

— Eh bien ! oui, j'hésite, cria-t-il, ou plutôt je n'hésite pas ; que m'importe le monde et ses ambitions, je lui préfère mon bonheur, et je ne serai pas assez fou pour élever moi-même un rival détesté, je ne ferai pas de Salabet-Çingh un roi.

Il s'arrêta effrayé du son de sa voix.

Au dehors, on entendait un bruit confus, comme l'agitation d'une foule.

— Pourvu que cette pensée ne soit venue à nul autre qu'à moi, se disait-il.

A ce moment, le rideau de la tente s'écarta et une grande figure blanche s'avança en le laissant retomber. C'était Rugoonat Dat, le vizir du roi défunt.

Il avait dénoué ses cheveux en signe de deuil, mais il gardait une expression ferme et calme.

— La mort est une caravane en marche dont tous nous faisons partie, dit-il ; l'éparpillement c'est la fin des amas, les élévations s'écroulent, les assemblages se séparent, le trépas finit la vie. Nous étions tout, nous ne sommes plus rien. Mais sur les ruines s'élève

le palmier, et sur le malheur peut refleurir l'espoir. Je suis sûr, mon fils, que tu as eu la même pensée que moi, et je viens, si je puis t'être utile, me mettre à ta disposition.

— En effet, mon père, dit Bussy, gêné par le regard du brahmane, qui semblait lire dans son esprit, je crois avoir trouvé ce qui, peut-être, nous sauvera.

— Ne dis pas, peut-être, car rien n'est plus certain, s'écria le vizir ; tu es tout-puissant ici ; ce que tu décideras sera accepté sans murmure. Salabet-Çingh, présenté par toi, sera proclamé roi avec enthousiasme, et la mort de Mouzaffer, loin d'être un malheur pour la France, servira ses ambitions, car le nouveau Soubab créé par toi, lui sera plus dévoué encore et plus soumis que l'autre.

— Mais nous deshéritons les enfants de Mouzaffer, dit Bussy, n'est-ce pas injuste ?

— Avec des enfants en bas âge, une régence tiraillée en tous sens, que veux-tu que devienne le royaume ? Les complots et les révolutions seront aussi nombreux que les jours, et rien de stable ne pourra s'établir ; tandis qu'avec Salabet-Çingh, un des plus proches héritiers du trône, tu assures une longue paix au Dekan. N'hésite pas, mon fils, je t'en conjure, le sacrifice te sera compté.

— Il n'y a pas de sacrifice à bien servir son pays, dit fièrement Bussy, irrité de se sentir deviné. Ai-je hésité ? c'est alors par un de ces mouvements instinctifs, pareil à cette révolte physique, d'un instant, qu'éprouve le condamné contre une mort que son esprit accepte. Quelle est l'attitude de l'armée ?

— Une grande agitation, dit le vizir; entends-tu ces rumeurs? l'inquiétude des umaras est extrême; mais on attend de voir ce que décidera le commandant français; s'il se retire, le pillage est décidé, car on ne sait plus qui doit payer la solde des troupes.

— Hâtons-nous donc, dit Bussy; qu'on rassemble les umaras et tout le conseil.

Une heure plus tard, il quittait le Divan, et, accompagné de sa garde d'honneur, se rendait, avec le grand-vizir, à la tente de Salabet-Çingh.

Bussy était si pâle et si grave que le jeune prince eut un mouvement d'effroi en le voyant entrer.

Il se leva vivement, l'interrogeant avec anxiété du regard.

Le marquis s'inclina profondément.

Sayet-Mahomet-Khan, Assef-Daoula, Bâhâdour Salabet-Çingh, prononça-t-il d'une voix ferme, au nom du gouverneur de l'Inde française, nabab honoraire du Karnatic, au nom de la noblesse, des umaras et de toute l'armée hindoue, je te salue roi du Dekan.

Et s'avançant de quelques pas, il ploya le genou devant le prince et lui baisa la main.

Salabet, tout tremblant, le retint, attachant sur lui un regard égaré.

— Toi! balbutia-t-il. C'est toi qui me fais roi! Tu n'as donc pas oublié notre alliance? Moi Soubab! C'était ce pressentiment qui me poussait vers toi par une si vive sympathie. Mais je rêve, n'est-ce pas? Grand vizir, dis-moi, je t'en prie, suis-je éveillé?

— Victoire au roi! s'écria le brahmane; que ta

majesté prête l'oreille, n'entend-elle pas son peuple qui l'acclame déjà ?

La nouvelle se répondait et, en effet, des cris et des vivats éclataient au dehors.

— Est-ce possible ! Je suis roi ! murmurait Salabet-Çingh ; à l'angoisse de la captivité succède brusquement l'éblouissement du trône ; cette émotion trop violente m'étouffe.... Ah ! Bussy, je meurs ! cria-t-il en battant l'air de ses mains.

Le marquis le reçut dans ses bras, complètement évanoui.

— Mon fils, dit Rugonnat Dat en s'avançant vers Bussy, ce prince faible, et sensible comme une femme, sera entre nos mains une cire molle, un instrument docile ; sa reconnaissance ne se démentira pas, et c'est en toi que je salue, aujourd'hui, le véritable roi du Dekan.

XII

LE PALAIS

Salabet-Çingh, triomphalement, avait fait son entrée à Aurengabad, et, après un mois écoulé, les fêtes splendides de son avènement continuaient d'enchanter tout le pays de Golconde.

Sous le prétexte de mieux protéger la ville, mais en réalité pour la tenir sous ses canons, et rester le maître en toutes circonstances, Bussy avait installé sa petite armée dans la forteresse, qui dominait toute la cité. Il avait établi, parmi ses hommes, une sévère discipline, pour sauvegarder, aux yeux des Maures, en évitant tout excès, la dignité et le prestige du soldat français. Mais, dans l'intérieur du fort, il n'y avait pas d'habitation digne du rang que devait tenir le favori du roi, et Salabet s'étant réservé le plaisir de lui choisir lui-même sa résidence.

C'est pourquoi, ce jour-là, Bussy, qui avait auprès de lui Kerjean, son second dans cette expédition, vit s'avancer vers lui, très majestueusement, un hadjib du palais, qui frappait le sol de sa haute canne d'argent.

— Que nous veut ce maître des cérémonies? dit Kerjean.

Le personnage, un vieillard, somptueusement vêtu, coiffé d'un turban cramoisi, brodé d'or, et qui avait la barbe teinte en pourpre, mit la main sur son front et s'inclina devant le marquis.

— Le salut soit savec toi, Maître de nos destinées, dit-il. Te plaît-il de me suivre, selon le désir du roi, là où je dois te conduire?

— Avec toi soit le salut, dit Bussy ; je suis le sujet très obéissant de sa majesté. Venez-vous? Kerjean ajouta-t-il en se tournant vers son ami, voyons quelle surprise on nous ménage.

Dans la cour, un cortège nombreux s'entassait, et la confusion était extrême. Les jeunes gens montèrent à cheval; le hadjib rentra dans son palanquin; mais on eut grand'peine à rétablir l'ordre et à réformer le défilé. Passant la moitié de son corps hors de la litière, avec des gestes véhéments, le hadjib s'égosillait à crier des recommandations, qui se perdaient au milieu des cris, des piaffements, du grognements des éléphants, agacés par le voisinage des chevaux dont la présence les irrite toujours. Enfin, on parvint à reprendre la file, et l'escorte se mit en marche.

— Comment! dit Kerjean, les timbales royales! des

hérauts, des gardes, des éléphants ! Ce cortège est plus magnifique que celui du grand-vizir.

— C'est un attirail bien gênant, si on était pressé, dit le marquis en riant.

On s'enfonça dans des rues étroites à pentes raides. dont les murs blancs, aux rares ouvertures, étaient coupés d'ombres anguleuses. Parfois même les maisons étaient si rapprochées que les éléphants, trop larges, faisaient craquer les moucharabis de bois à jour, saillant des murs, les emportant à moitié. Puis on déboucha sur de belles places, ombragées et rafraîchies de fontaines. On s'engagea dans de larges avenues bordées de jardins et de palais. Les hérauts, qui marchaient en tête, criaient des paroles que Bussy, trop éloigné, ne pouvait entendre, mais qui faisaient se prosterner, le front contre terre, toute la population gracieuse et bariolée que l'on rencontrait.

— Qu'est-ce donc qui leur prend ? dit le marquis, pourquoi se jettent-ils tous à plat ventre ?

— Mon cher, on vous rend les honneurs royaux, répondit Kerjean ; les timbales battent comme pour le roi ; Salabet ne cesse de répéter d'ailleurs, que vous êtes son frère aîné, que le roi est au-dessus de tous, mais que Bussy est au-dessus du roi ; qu'il a reçu son trône de vous et de son oncle Dupleix, et qu'il ne peut rien sans votre assentiment,

— Acceptons ces honneurs au nom de la France ; nous n'avons rien fait que pour sa gloire, dit Bussy.

— Certes, vous pouvez accepter, car tout cela vous est bien dû, et le roi sait assez que son trône n'est

solide qu'appuyé sur vous. Sans doute les hérauts crient, par son ordre, qu'on doit vous traiter comme lui-même.

Le cortège atteignit une esplanade, entourée d'arbres, au bout de laquelle apparut un palais de marbre blanc, si gigantesque et si majestueusement superbe que Bussy ne put retenir un cri d'admiration.

Le style noble et les proportions exquises de ce palais lui donnaient un charme inexprimable. Trois étages de galeries se superposaient, creusant des ombres douces dans la blancheur onctueuse du marbre, et elles étaient formées de colonnes et de colonnettes de en plus en plus légères à mesure qu'elles s'élevaient; des dômes, des tours octogones, des flèches, des clochetons gracieux dominaient l'édifice; le tout sculpté, fouillé, ajouré comme des dentelles.

La porte ogivale, plus haute qu'un arc de triomphe, avait sa façade revêtue d'émaux couleur de turquoise, traversés de fleurs et de lettres d'or et l'intérieur de la voûte pavé de faïences des nuances les plus délicates. Au-dessus de la corniche se déployaient les plis frangés d'or du drapeau de la France caressant le blason de Bussy sculpté sous la couronne de Marquis. Il portait D'argent, à une fasce de gueules, chargée de trois boucles d'or à l'antique, l'ardillon posé en pal.

Le canon tonna au moment où Bussy franchissait l'ogive, et le hadjib, qui l'avait devancé, le reçut au seuil de la cour, le front incliné, les bras croisés sur la poitrine.

— Soutien du Monde, qu'Allah te couvre de ses

grâces ! dit-il, sois le bien-venu dans ton palais.

— Voilà un cadeau vraiment royal s'écria Kerjean, qui le nez levé, tournant la tête de tous côtés, ne se lassait pas d'admirer. Je crois que c'est la résidence même du Grand-Mogol Aureng-Zeb ; mais on la disait en ruine, comment a-t-elle pu, en si peu de temps, retrouver toute sa jeunesse ?

A l'entour de la cour d'honneur, était rangée une armée d'esclaves, de serviteurs, de gardes, de pages, qui tous se prosternèrent quand le maître parut. Puis précédés du hadjib infatigable, le marquis et son ami errèrent à travers les merveilles du palais, durant des heures.

Ils virent les luxueuses écuries, aux colonnades de porphyre, peuplées de chevaux des plus belles races ; les étables pleines de bœufs blancs et de zébus de trait ; le parc aux éléphants, où Ganésa, installé à la meilleure place, reconnaissant son maître, le salua d'un grognement tendre en agitant ses oreilles ; et, de cour en cour, des jardins aux terrasses, des galeries aux appartements, ils allèrent, saouls de merveilles, jusqu'à ce que Bussy, épuisé de fatigue, se laissât tomber sur un divan, dans une petite salle éblouissante, qui valait, certes, la peine d'être admirée en détail.

— Ma foi je suis à bout d'admiration, et je reste ici, s'écria-t-il, dans cette chambre qui tient vraiment de la féerie ; j'avoue ne rien comprendre à ce que je vois : sommes-nous dans l'intérieur d'un diamant ?

— Je suis affolé et écrasé, dit Kerjean, qui s'affaissa sur des coussins ; ces splendeurs dépassent la mesure

humaine et donnent le sentiment de leur vanité, par l'impossibilité où elles mettent de les embrasser toutes ; l'homme est ici trop petit pour son œuvre. Quant à ce que nous voyons à présent, je ne me l'explique pas plus que vous, je croyais avoir une hallucination.

Le hadjib souriant, se frottait les mains en lisant sur leur visage, la surprise des deux jeunes Français.

— Nobles seigneurs, dit-il, ceci est une nouveauté qni nous vient de Perse, et la Lumière du Monde a été heureuse de pouvoir offrir, à son frère glorieux, un ouvrage en ce curieux style, qu'on appelle morganèse, et que les ouvriers persans sont seuls capables d'exécuter.

En pénétrant dans cette salle, on était comme pris dans un filet fait de rayons ; les murailles, le plafond creusé en coupole, paraissaient ruisseler, flamber ; c'était partout une palpitation vivante, un jeu perpétuel de lueurs. Les fleurs des tapis, les couleurs du vitrail emprisonné entre deux châssis de bois de santal découpé à jour, se répercutaient en mille feux ; et le moindre mouvement éveillait un tumulte de lumière : des frissons, des éclairs, des scintillemens s'entrecroisaient ; on croyait voir de l'argent en fusion, des pierreries remuées à poignées, des pléiades d'étoiles, de l'eau traversée de soleil.

Bussy s'amusait à remuer les doigts pour faire naître cette agitation éblouissante, cherchant à comprendre comment se produisait une telle magie, mais le véritable aspect des parois échappait aux regards, sous ce continuel frémissement, et il en était impossi-

ble de deviner de quelle matière elles étaient faites.

— Allons, hadjib, s'écria le marquis, révèle-nous le mystère, nous sommes incapables de le pénétrer.

Le hadjib, très fier, se redressa, appuyé des deux mains sur sa haute canne.

— Soleil de nos yeux, dit-il, voici le secret : les murs, par un travail difficile et minutieux, sont sculptés en milliers de facettes, pareilles à celles des pierreries et, à l'aide du sérich, qui est un enduit particulier, revêtus de petits miroirs triangulaires, très purs et parfaitement rejoints. En se reflétant à l'infini les uns dans les autres, ces clairs miroirs donnent cet éblouissement incroyable de diamants et de flammes.

— C'est admirable ! dit Kerjean qui alla tâter la muraille du bout des doigts ; on a peur de se brûler en y touchant.

Le hadjib présenta à Bussy une clef d'or, et attira son attention sur un coffre d'ébène sculpté posé sur un socle de velours :

— Daigne ouvrir cette boîte, dit-il, elle mérite un de tes regards.

Le marquis s'approcha du coffre. Un serpent d'or, tordant ses anneaux finement ciselés, formait comme une poignée sur le couvercle, puis, s'allongeant, redescendait sur un des côtés, et la tête mobile cachait la serrure. Au milieu des arabesques qui fouillaient le bois, un quatrain était gravé. Bussy s'arrêta à le lire :

Ce coffre est clos.
Tu ne peux savoir s'il contient des perles, de l'or, ou des choses viles.

Pourtant ne dit-on pas que, toujours, les serpents se couchent au-dessus des trésors ?

Si le coffre ne contient pas des joyaux, pourquoi donc, sur le couvercle, un serpent déroule-t-il ses anneaux ?

En souriant, le jeune homme souleva la tête du reptible et ouvrit la boîte ! Elle enfermait en effet un trésor, car elle était pleine jusqu'au bord de magnifiques pierreries, brutes ou taillées, mais sans montures. Rubis, émeraudes, perles, saphirs, turquoises, qui se mêlaient aux merveilleux diamants de Golconde. Les murailles s'emparèrent aussitôt de cette nouvelle splendeur, pour leurs jeux de lumière, les centuplèrent, se les rejetant d'un angle à l'autre, les emmêlant, les roulant, avec une joyeuse folie.

A l'intérieur du couvercle était fixé par un ruban un parchemin roulé ; Bussy le prit et le déroula. C'était l'acte, scellé du sceau royal, qui l'instituait légitime possesseur de ce palais, avec ses dépendances, ses droits, ses revenus, les esclaves, les trésors et tout ce qu'il contenait. Il referma le coffre en poussant un profond soupir. Sa haine, pour son tout-puissant rival, chancelait devant tant de générosité ; toutes ces richesses, tous ces honneurs ne le faisaient-ils pas l'égal d'une reine ? Pourtant celui qui le comblait ainsi restait pour lui l'obstacle, l'ennemi.

Sous la main du hadjib le vitrail s'était écarté, et par la large baie on découvrait le paysage. De ce point élevé la vue s'étendait à l'infini, sous le ciel incandescent.

C'était d'abord comme une mer de verdure où la

ville était submergée ; les terrasses de marbre et les palais y forment des îles ; les coupoles des mosquées les fins minarets, si audacieusement élevés, dominaient tout ce moutonnement d'arbres, que les remparts, entrecoupés de grosses tours rondes, enfermaient d'une ceinture claire. Puis, au delà d'Aurengabad, la plaine, où frissonnait une poussière d'or, apparaissait avec ses vallonnements, ses cultures, ses cours d'eau, et, tout au loin, des montagnes, couleur de lapis et d'améthyste, fermaient l'horizon. Au sommet de l'une d'elles, on apercevait, se profilant sur l'or du ciel, la nécropole de Rosah, et parmi les mausolées de beaucoup de saints musulmans on distinguait la coupole et les flèches du tombeau d'Aureng-Saïb.

Le hadjib, du bout de son doigt maigre, indiquait les monuments intéressants : le palais royal, la grande mosquée, la résidence du vizir, les écoles, les bazars, les marchés. D'un léger mouvement il parcourait de grands espaces. Il fut interrompu par un messager qui entra dans la salle, Bussy se retourna vivement et vit s'avancer vers lui un envoyé du roi qui, s'agenouillant, lui remit une lettre :

« Je te salue dans ton palais, mon frère bien-aimé, disait Salabet-Çingh ; que le bonheur, en même temps que toi, en franchisse la porte !

« Je suis heureux de pouvoir t'annoncer une bonne nouvelle : toujours préoccupé de ce qui peut te plaire, j'ai selon ton désir et par différents moyens, essayé de pénétrer les secrets des harems afin de découvrir la jeune fille que l'on t'a traîtreusement enlevée. Aux

amis et aux alliés j'ai envoyé des présents, parmi lesquels de belles esclaves chargées de me renseigner sur l'intérieur des zénanahs ; chez les princes hostiles ou encore révoltés, des émissaires déguisés sont parvenus à gagner des eunuques, et je crois avoir la certitude que celle que tu cherches t'a été ravie par le misérable nabab de Kanoul, qui a déjà payé ses crimes de sa vie, mais dont le fils et la ville ne sont pas encore soumis. Voici ce que dit le rapport de mes espions : « Depuis quelques mois, une jeune fille étrangère, « dont les yeux ont la couleur des turquoises, a été « amenée dans le harem du prince ; elle ne cesse pas « de pleurer et d'appeler les Français. » Je crois que le doute n'est pas possible, et puisque nous étions décidés à faire le siège de cette forteresse, qui, par sa position, nous menace si dangereusement, ce nouveau grief ne fera que hâter l'expédition et qu'exalter notre ardeur.

« Qu'Allah épuise sur toi ses bienfaits et me conserve toujours ton amitié ».

— Voyez donc Kerjean, s'écria Bussy, lorsqu'il eut terminé sa lecture ; c'était le Nabab de Kanoul qui avait enlevé notre pauvre Marion.

— Elle est retrouvée ?

— On sait où elle est, c'est beaucoup ; mais il s'agit maintenant de la délivrer.

— On la délivrera, et je suis heureux que vous m'ayez désigné pour diriger l'expédition contre Kanoul.

— Ne vous dissimulez pas que la ravoir vivante

sera difficile, dit Bussy ; ces gens-là sont particulièrement féroces. Voyez comme ils ont traité nos parlementaires qui leur proposaient la paix ! Pour toute réponse, ils ont jeté leurs têtes par dessus les remparts ; et la façon dont ils ont attaqué l'armée de Mouzaffer montre assez qu'ils ont peu de respect pour les femmes.

— C'est vrai, dit Kerjean, il faudra de la ruse et de la prudence.

Un grand noir était entré et se tenait immobile, les bras en croix sur la poitrine, la tête inclinée.

— Qui est-ce ? demanda le marquis.

— C'est Asad, le chef de tes eunuques, dit le hadjib à barbe rose.

— Mes eunuques ! pourquoi faire ?

— Il vient pour montrer le chemin, vers le harem de ta grandeur, il ne m'est pas permis à moi de te guider dans cette retraite sacrée.

— Mon harem ! s'écria Bussy en riant.

— Si le seigneur de Kerjean le veut bien, reprit le vieillard, je vais le conduire vers l'aile du palais qui lui est réservée.

— Allons ! dit Kerjean vivement, j'espère bien que j'aurai aussi mon harem.

Bussy suivit l'eunuque qui, après avoir traversé plusieurs salles, s'arrêta devant une porte dorée, dont le sommet avait la forme d'un croissant renversé. Elle n'était fermée que par un rideau de brocart : le purdah, plus formidable dans sa faiblesse que la porte de forteresse la mieux bardée de fer et hérissée de clous,

car pour fossé, pont-levis et machicoulis, il avait la loi, le respect et la crainte. Cependant l'eunuque porta sur lui une main hardie et l'écarta, en s'effaçant pour laisser passer le maître.

Il entra dans un grand vestibule, dont les murs et le sol étaient de marbre blanc, égayé de rubans d'émaux et de carreaux de faïences peintes, ayant au centre un grand bassin, où nageaient des cygnes ornés de colliers de corail rose. Vingt eunuques étaient là rassemblés, qui se prosternèrent,

Il fallut franchir encore des galeries et des appartements, où des couturières et des brodeuses travaillaient à différents ouvrages, avant d'atteindre une délicieuse salle à ciel ouvert où, sous les orangers et les palmiers toutes les femmes du harem s'étaient réunies. Elles étaient une cinquantaine, sans compter les esclaves qui agitaient des chasse-mouches et des éventails de plumes, et si gracieusement groupées, vêtues de toilettes si fraîches et si harmonieuses, que Bussy, charmé, s'arrêta sur le seuil à contempler le tableau qu'elles formaient.

La présence du maître inconnu causa un grand émoi ; le bruit de volière du gai babillage se tut subitement ; toutes se levèrent comme effarouchées, le regard, plein d'une curiosité craintive, braqué sur leur seigneur. L'une d'elles pourtant s'approcha de lui d'un air soumis et souriant, lui baisa la main et le conduisit au musnud, large coussin recouvert de velours brodé, qui est le trône de la favorite, mais que personne n'occupait encore.

Lorsqu'il s'y fut assis, toutes à la fois poussèrent une sorte de glapissement, un trille bizarre, qui était le vivat de bienvenue. Puis, l'une après l'autre, elles vinrent saluer le maître, poser devant lui, pour qu'il pût bien voir et juger leur beauté.

Toutes ces femmes étaient belles, différemment; l'Orient avait donné ses plus rares perles, et concouru tout entier pour former cet écrin.

Il y avait des Persanes, au profil pur, aux joues couleur de roses, aux longs yeux pleins de passion et de douceur; des Arabes, au type fier et d'une rare élégance, de majestueuses et splendides Circassiennes, blanches comme le lait, avec des lèvres pareilles à des fleurs, et qui avaient le bord intérieur des paupières teint de la pourpre violet sombre du surmeh, qui donne au regard une si séduisante expression de tendre langeur; des Ethiopiennes, statues parfaites, noires comme le basalte, qui riaient pour laisser voir le scintillement de leurs dents charmantes, entre la pourpre éclatante de leurs lèvres.

Puis tous les types de l'Hindoustan étaient rassemblés là et formaient, par la variété de leur teinte, comme une gamme de nuances, depuis le noir azuré des Travancoriennes et la peau safranée des Bengalines, jusqu'à la pâleur blonde des femmes nées au pied de l'Hymalaya.

Toutes étaient brunes de cheveux, avec des prunelles noires comme l'eau des puits; d'une jeunesse extrême, elles gardaient encore une expression de gaieté enfantine. Elles avaient la paume des mains et

la plante des pieds teintes en cramoisi par le henneh.

Parmi toutes ces musulmanes, Bussy remarqua une seule Hindoue, gracieuse et timide, dont le costume plus simple laissait mieux voir la perfection des formes. Elle était jolie avec sa petite tête ronde, son front bombé, ses grands yeux effrayés, et ses cheveux bleus, tout plats, réunis en un chignon, retenu près de l'oreille droite par une épingle d'or.

Le marquis lui fit signe d'approcher.

— Comment t'appelles-tu, timide gazelle ? lui dit-il.

— Sita, répondit la jeune fille, les cils baissés, tordant entre ses doigts le bord de son voile.

— Voilà un nom bien ambitieux pour une aussi mignonne créature. As-tu lu le Ramayana ?

— Je n'ai pas pu le lire, car je ne suis qu'une femme, dit-elle en souriant, mais on me l'a raconté, je connais Sita et Rama.

— Où es-tu née ?

— Au village de Dindigul.

— Est-ce près de Bangalore ?

— Je ne sais pas, dit-elle d'un air craintif.

Les musulmanes regardaient d'un œil jaloux cette petite Indienne, moins belle qu'aucune d'entre elles, et la seule pourtant à qui le maître eût adressé quelques mots. Etait-ce donc celle-là qui allait devenir la favorite ? Mais tandis qu'elles échangeaient leurs impressions par des mines dédaigneuses, le marquis appuyé du coude au coussin, la joue sur sa main, tout en ayant l'air de les regarder, était bien loin d'elles.

— Oh ! mon Ourvaci, se disait-il, toutes ces beau-

tés, fondues en une seule, ne te vaudraient pas encore, et je donne tout leur amour pour le souvenir d'une inflexion de ton sourcil, d'un mouvement de ton voile... Mais que vais-je faire de ces pauvres recluses ? A-t-on l'idée de vous offrir en cadeau un harem ! Un pareil présent est un terrible embarras. Que j'ouvre la cage aux jolis oiseaux, ils refuseront la liberté, qui serait pour eux un malheur et une insulte. Comme les femmes du roi, celles qui ont été vues par moi ne peuvent plus être vues de personne ; sans compter que si je les renvoyais, je passerais pour un fieffé avare. Eh bien, soit, gardons le harem, il me sera une société dans les longues journées d'inaction ; on me fera de la musique, on chantera pour moi, ou quelque Schehérazade me racontera des histoires, pour m'endormir comme un sultan des Mille et une nuits.

Quand il se fut retiré, il envoya des présents à ses femmes, en ajoutant un joyau de plus au coffret destiné à Sita ! Puis il sortit du palais avec une suite peu nombreuse pour aller remercier le roi.

En chemin il remarqua un petit rassemblement d'indigènes qui semblaient murmurer, contre un grenadier, qui s'éloignait tranquillement en ayant l'air de les narguer. Bussy envoya un de ses gardes s'informer de ce qui se passait.

— Ce grenadier a cueilli une orange à travers la palissade d'un jardin, dit le garde en revenant, et le jardinier crie qu'il se plaindra au général, dont la défense, de rien prendre sans payer, est connue.

— Il a pardieu raison, et justice lui sera faite, s'écria le marquis ; qu'on m'amène ce grenadier.

Le soldat s'avança ayant encore dans la main des morceaux du fruit.

— Est-ce vrai que tu as pris cette orange ?

— C'est vrai, dit le coupable en baissant la tête, j'avais soif, elle était à portée de ma main, je l'ai prise.

— Veux-tu donc faire passer pour des voleurs ceux qui ont su donner des royaumes ? Je te condamne à payer cent roupies cette orange, que tu aurais pu avoir pour un sol.

— C'est juste, tu nous as faits assez riches pour que je puisse payer ma faute.

— Allons, puisque tu regrettes cette faute, je prends à mon compte la moitié de l'amende, dit Bussy ; mais n'oublie jamais que j'entends que les Français se fassent autant aimer pour leur courtoisie qu'il se sont fait craindre et admirer par leur valeur.

XIII

LES PARIAS

Naïk courait à travers la nuit, dans la campagne déserte, se déchirant aux ronces, se heurtant aux pierres, faisant fuir les bêtes éveillées, et reprenant à chaque obstacle un élan plus rapide.

Il avait dépouillé sa robe et son turban, ôté ses colliers et ses anneaux et gardé seulement le langouti de toile blanche attaché autour de ses reins. Un long poignard était caché dans les plis.

Les lèvres serrées pour mieux retenir son souffle, le paria bondisait, se jetait en avant avec une sorte de fureur. Pourtant personne ne le poursuivait. Au loin, derrière lui, brillaient les feux d'un bivouac, mais il ne tournait pas la tête vers ces lueurs.

— Hélas ! se disait-il, aurai-je le temps ? Et au lever du soleil, si je ne réussis pas, tout sera fini, j'en suis

bien certain, car j'ai lu une hésitation dans les yeux du capitaine Kerjean; il la sacrifierait, lui qui prétendait l'aimer !

Les murs de Kanoul viennent de crouler sous les canons français ; mais au moment d'entrer dans la ville, les vainqueurs ont vu venir vers eux un parlementaire offrant de leur rendre une jeune fille française, enlevée par le nabab, s'ils voulaient renoncer à leur victoire et lever le siège. Il donnait jusqu'au lendemain matin pour se décider, ajoutant qu'aux premiers pas que feraient les troupes dans la ville, la tête de la jeune fille tomberait.

Le conseil de guerre était assemblé, très perplexe et très douloureusement affecté ; mais Naïk avait cru comprendre que pour ces soldats la vie d'une femme ne pouvait pas l'emporter sur la question d'État.

Alors il s'était enfui comme fou, voulant à tout prix sauver celle qu'il aimait, décidé à tenter l'impossible, qui n'existe pas pour ceux qui sont bien résolus à sacrifier leur vie.

Et il courait, combinant un projet qui depuis plusieurs jours déjà le hantait, tandis qu'il rôdait autour de la ville assiégée, l'étudiant, la devinant, montant jusqu'au sommet des plus hauts arbres pour voir par dessus les murailles, découvrir le palais ou la pauvre Marion était enfermée.

Maintenant il était entré dans la jungle et, à travers les broussailles, descendait une pente rapide. Il atteignit enfin la berge d'un fleuve et s'arrêta pour reprendre haleine.

Le Krichna coulait à pleins bords, rapide et tumultueux, entre des rives peu boisées, et la pleine lune qui se levait, large et sanglante, lui jetait son reflet, qu'il emportait brisé mille fois.

De minces barques semblaient filer aussi avec le courant ; mais, en y regardant mieux, on voyait que c'étaient des cadavres, attachés sur de légers radeaux de branches ; des morts trop pauvres, sans doute, pour le bûcher et que leur famille confiait à l'eau sacrée. Ces barques sinistres avaient pour pilotes et matelots des vautours qui, les ailes fermées, se tenaient droits et immobiles, ou bien, tout en se laissant emporter, continuaient leur repas, à brusques coups de bec.

Naïk, longeant la rive, regardait attentivement le fleuve au loin, et parvint à reconnaître qu'à un point de son cours les cadavres déviaient et allaient toucher le bord. Il s'approcha à une certaine distance de ce point, puis s'arrêta encore et se mit à imiter le cri de l'hyène ; il écouta, mais n'entendit rien.

A son troisième cri seulement, tout un troupeau sembla lui répondre du fond de la nuit, et cette clameur était tellement lugubre, qu'il en eut un frisonnement d'horreur. Mais vite il se remit en marche, et bientôt entonna un chant, dont il prononça distinctement les paroles :

« Venez ! venez ! le festin est prêt ; mangeons-leur le cœur, mangeons-leur la langue ; ce cœur qui nous haïssait, cette langue qui nous a maudits !

« Allons ! allons ! nos flancs maigres palpitent de faim ; mais le repas est abondant, et les vautours nous dépècent les viandes.

« Mariammai, la mère des contagions, préside le festin, et son fils est venu aussi, Kartavarayen, qui, empalé pour ses crimes, devint le dieu des supplices.

« Touchée de nos offrandes, la déesse versera la lèpre et la peste sur nos ennemis, et son fils les fera mourir dans les tortures.

« Venez ! venez ! le festin est prêt... »

Des voix nombreuses, sourdement, avec un accent effrayant répétèrent le refrain :

— « Mangeons-leur le cœur, mangeons-leur la langue !... »

Sans hésiter alors, Naïk s'élança et tomba au milieu d'un groupe d'hommes, accroupis sur leurs talons, et dont la lune, claire maintenant, allongeait les ombres démesurément. Au-dessus d'eux, une nuée de vautours tournoyait, pleine de cris de colère.

Quelques-uns de ces hommes dévoraient d'affreux lambeaux, où tenaient encore des morceaux de vêtements ; d'autres, penchés vers l'eau, à l'aide de longues perches, munies de crochets, attiraient les cadavres flottants et, après les avoir disputés aux oiseaux de proie, les jetaient sur le rivage.

C'étaient les parias, éperdus de famine, qui venaient demander à la mort, impure comme eux, la nourriture que les vivants leur refusaient.

Naïk, en les regardant, avait les joues inondées de larmes.

— Mange, dit l'un deux, le festin est servi pour tous.

— O mes frères, s'écria-t-il, la vue de votre misère

me déchire les entrailles. Je l'ai partagée, je la connais dans toutes ses horreurs, et, aujourd'hui qu'elle n'est plus pour moi qu'un affreux souvenir, je vous dis qu'elle est injuste et qu'on peut y échapper.

— Qui es-tu, toi qui parles comme un homme de caste, et ne nous craches pas des injures ?

— Que nous veux-tu ? dit un autre, si tu n'es pas venu pour manger.

— J'étais autrefois un de vos valouvers, dit Naïk, en leur faisant reconnaître sur sa poitrine un tatouage particulier.

— Un valouver ! s'écrièrent avec respect tous ces malheureux, en interrompant leur repas.

Beaucoup des parias s'étaient levés et, les genoux serrés, un peu fléchis, regardaient Naïk, dans une attitude souffreteuse, avec une expression à moitié imbécile. Ils étaient décharnés, couverts de plaies, hideux à voir.

— Tu n'as qu'à nous commander ce que tu veux puisque tu es valouver, dit celui qui avait déjà parlé.

— Je n'ordonnerai rien, dit Naïk, je vous demanderai seulement, comme un frère à ses frères, de me servir cette nuit, et, en échange de vos services, si nous sommes encore vivants demain, je vous promets que jamais plus vous ne mangerez la chair des cadavres corrompus que traîne le fleuve ; vous aurez des fruits frais, du riz, des légumes, un coin de terre à vous, avec une hutte de bambous et d'argile. Vous vivrez heureux avec vos femmes et vos enfants, et vous aurez le droit de posséder autre chose que des chiens.

— Du riz, des fruits frais ! répétèrent les parias en le regardant bouche béante, quelques-uns avec des rires d'incrédulité.

— Si nous avions des maisons, on nous les brûlerait, si nous avions des champs, on nous en chasserait à coups de pierres.

— Je vous promets aussi que vous serez protégés dit Naïk. En me prêtant votre aide dans mon entreprise, vous servez celui que je sers, et le Soubab l'appelle son frère aîné : trouverez-vous suffisante la protection du roi ?

— Avec ou sans récompense, nous ferons ce que tu nous demanderas.

— Oui, nous le ferons, puisque tu es valouver.

— Il faut que vous sachiez qu'il y a de grands dangers à courir.

— Conduis-nous, dit celui qui semblait le chef de ces misérables, et si c'est à la mort, tant mieux.

Quelques-uns, tout à fait abrutis et dégradés, après un vague effort pour comprendre ce qui se passait, tourmentés qu'ils étaient par la faim, s'étaient remis à l'horrible curée, et n'en bougèrent pas quand les autres suivirent Naïk.

Dans ses infatigables courses autour de Kanoul, le paria avait découvert, depuis que l'écroulement d'une des tours et d'un pan de mur avait occasionné le dessèchement d'une partie du fossé, qu'un ruisseau, amené du fleuve par un canal, continuait à couler au fond du fossé, le traversant dans sa largeur et s'engouffrant, par une voûte basse, sous la muraille. A différents indi-

ces, minutieusement étudiés, il avait acquis la certitude que ce ruisseau allait alimenter les lacs et les rivières artificiels du palais des nababs.

— C'est là mon chemin, s'était-il dit, dangereux mais possible, et qui nous jetterait au centre même du palais.

Mais une fois entré, que ferait-il ? sans armes à feu, car la route ne permettait pas d'en emporter ; seul, car qui voudrait le suivre dans une aussi folle aventure ?

Alors il s'était souvenu de ses frères d'autrefois, si dévoués entre eux dans leur misère, et sachant bien les trouver au bord du fleuve sacré, était venu vers eux avec l'idée qu'il pourrait peut-être se servir de l'horreur qu'ils inspiraient, comme d'une arme défensive.

Maintenant ils étaient avec lui, au fond du fossé, devant cette voûte, regardant le ruisseau rapide s'y enfoncer. On aurait dit un grand serpent, aux écailles luisantes, rentrant dans sa caverne et n'en finissant pas de passer.

Naïk avait expliqué aux parias ce qu'il attendait d'eux, et, rompus qu'ils étaient depuis longtemps à la résignation, ils n'objectèrent rien.

– Le niveau des eaux est moyen en ce moment, leur dit-il encore, et comme on a dû prévoir les pluies violentes, et les crues subites, le canal est certainement plus large qu'il ne faut ; on peut donc passer.

Il leur avait fait couper des rameaux et des branches qui, entrelacés, pouvaient leur fournir un soutien, un léger radeau comme celui des cadavres de tout à l'heure.

— Allons ! dit-il, je pars le premier.

— Non, dit, en le retenant, celui qui semblait avoir une autorité sur les autres, ils sont habitués à me suivre, ils passeront tous après moi. Ne viens que le dernier.

— Alors, prends mon poignard. De ce côté, comme la voûte est submergée en temps de siège, on a négligé de la fermer d'un grillage, mais il est possible qu'il y en ait à l'autre issue ; le poignard te servira à faire tomber les pierres humides et à desceller les barreaux.

Le paria prit le poignard et, à plat ventre sur ses rameaux enlacés, se laissa aller dans le ruisseau ; presque aussitôt il disparut.

Avec une hâte inquiète, les autres le suivirent en effet, se disputant presque le passage. Ils s'enfonçaient brusquement, dans cette bouche noire, qui semblait celle d'un monstre, happant et avalant des hommes. Naïk en compta trente.

Quand il fut seul, impatient lui aussi, il s'élança,

Il entra alors, comme une flèche, dans un bruit assourdissant, terrible, qui l'étourdit, subitement lui enleva toutes ses facultés.

Au grondement, mille fois répercuté, des cris, des appels, des voix claires semblaient se mêler ; toute une foule était là, hurlant, gémissant, riant aussi, et l'on finissait par la voir, cette foule, car l'obscurité absolue, si lourde qu'elle obligeait les yeux à se fermer, s'illuminait d'hallucinations : au loin, des femmes apparaissaient, descendant des marches pour se bai-

gner dans une eau brillante; d'autres, qu'on entraînait dans des cachots, en les chargeant de chaînes bruyantes, tendaient les bras; puis c'était un ruissellement incompréhensible, plein d'étincelles, et une tête sans corps se mettant à rouler, les yeux fermés, horriblement douloureuse ; mais, l'instant d'après, les yeux bleus s'ouvraient et un sourire creusait dans la joue deux fossettes; puis la tête disparaissait, et un rêve très long, qui tenait en une seconde, s'enchevêtrait.

Enfin le malheureux, emporté avec une vitesse folle à travers des gouffres effrayants de tumulte et d'ombre, n'avait plus aucune conscience, la nature l'abritait sous ces boucliers: la fièvre et l'évanouissement, qu'elle interpose toujours entre l'homme et les sensations trop fortes.

Quand Naïk revint à lui, dans une eau calme qui le berçait doucement, il n'avait aucun souvenir et, croyant s'éveiller dans son lit, il s'étira. Ce mouvement le fit enfoncer, l'eau lui emplit la bouche ; instinctivement il nagea et, après un moment de stupeur, retrouva subitement la mémoire.

La lune éclairait un jardin superbe que les hauts arbres coupaient d'ombres ; d'un élan Naïk toucha le bord de l'étroite rivière, bordée de lotus.

Les parias étaient là, accroupis sur leurs talons, se confondant par leur immobilité avec les buissons et les plantes.

— Nous avons réussi ! dit Naïk qui secouait ses cheveux, en promenant autour de lui un regard orgueil-

leux ; nous sommes dans l'enceinte de ce palais si bien gardé.

— Voici ton poignard, dit le paria qui était parti le premier ; il n'y avait pas de grille, puisque nous sommes là ; on n'aurait rien pu contre un obstacle, car on était comme mort.

— Tous nos frères ont-ils passé ?

— Tous, oui, mais deux sont noyés ; ils ont fini leur peine. Que faut-il faire à présent ?

— Sans bruit, en vous cachant dans l'ombre des arbres, suivez-moi de loin, et quand je vous ferai signe, accourez.

— C'est bon, marche !

D'après ce qu'il avait pu apercevoir en observant la ville et le palais, du sommet des cocotiers, Naïk jugeait que les bâtiments contenant le harem devaient être situés du côté du soleil couchant. Il s'orienta aux étoiles et s'avança sans hésiter.

Tout était désert d'ailleurs et silencieux. Les bombes françaises étaient arrivées jusqu'à ce jardin, comme en témoignaient plusieurs arbres brisés, et, malgré la beauté de la nuit, personne ne se promenait.

Ce qu'il voulait faire, Naïk ne le savait pas nettement. Arriver jusqu'à Marion, l'emporter, la sauver n'importe comment ; sortir du palais lui semblait plus facile que d'y entrer.

Il arriva à la porte légère d'une haie de bambous ; avec la pointe de son poignard, il fit glisser le verrou qui la fermait intérieurement, et pénétra sans hésiter dans l'inviolable enclos du harem. Les parias le suivi-

rent dans ce sanctuaire, eux à qui il était défendu, sous peine de mort, d'approcher, même à portée de flèche, des murs de la ville.

Tout à coup, un édifice apparut, après un espace découvert. Une galerie régnait dans toute sa longueur, et pour laisser entrer l'air frais de la nuit, la porte qui donnait accès à l'intérieur était toute grande ouverte. Ce n'était pas de ce côté qu'on pensait à défendre le palais, bien enfermé dans ses hautes murailles, protégé par des canons et des gardes. Pourtant, sur une natte, un eunuque dormait, en travers du seuil.

Naïk, qui allait passer, se pencha vivement vers lui, le poignard levé ; mais il hésita à tuer un homme sans défense. L'eunuque s'éveilla, les yeux exorbitants, et ouvrit la bouche dans un cri d'épouvante qui ne put sortir.

— Si tu veux vivre, tais-toi.

Et rapidement le paria lui ôtant son turban s'en servit pour le bâillonner ; puis il déroula la ceinture de soie qui faisait plusieurs tours sur le gros ventre de l'eunuque et lui attacha les bras et les jambes.

Le long de la galerie, ses compagnons se confondaient avec l'ombre des colonnes contre lesquelles ils s'étaient comme collés ; il leur fit signe de rester là et entra dans le palais.

Il erra quelques temps, allant, revenant, dans des successions de chambres, de cours, de vestibules, de terrasse, obscures ou claires, selon que la lune y pénétrait ou les laissait dans l'ombre ; ce silence sonore vibrait au moindre bruit. Sentant qu'il s'éga-

rait, il revint rapidement sur ses pas, courut à l'eunuque :

— Écoute, lui dit-il, jure de m'obéir ou tu es mort.

Avec ses paupières, l'eunuque faisait des signes désespérés, signifiant clairement qu'il ne voulait pas mourrir. Le bâillon fut enlevé.

— Grâce, noble voleur ! s'écria le malheureux, ne me tue pas, je ferai ce que tu voudras.

— Je ne suis pas un voleur, dit Naïk, et ce que je veux, c'est que tu me conduises à l'instant vers la jeune fille étrangère que l'on garde prisonnière ici, et aussi que, de tout ton pouvoir, tu m'aides à sortir du palais avec elle.

— Tu veux parler de la jeune Française ? dit l'eunuque, subitement rassuré.

— Justement. Guide-moi, sans tarder ; sois sûr qu'au premier geste, au premier cri pour appeler, ce poignard est dans ton cœur.

— Laisse ton poignard, dit l'homme, qui réfléchissait activement. Es-tu seul ici ?

Naïk fit un signe ; les parias, comme des spectres, entrèrent l'un après l'autre dans le vestibule.

— Allah ! murmura l'eunuque, c'est Iblis avec ses démons.

— Tu vois que tu es bien perdu si tu cherches à m'échapper.

— Laisse-moi donc en paix, je connais l'affaire de la jeune Française mieux que toi, dit l'eunuque qui avait repris toute son assurance et s'était assis pour mieux songer.

Naïk, stupéfait, le regardait.

— Tu viens d'après l'ordre du Soubab du Dekan n'est-ce pas, et de son ami le grand Français: Bussy bâhâdour ?

— Comment sais-tu cela ?

— Jure que tu leur appartiens.

—De tout mon cœur; je suis leur esclave dévoué, je te le jure.

— Maintenant, dit l'eunuque, promets encore que tu me feras obtenir une récompense magnifique, et je t'aide à délivrer cette fille; sinon je ne bouge pas d'ici; tue moi si tu veux.

— Tu seras bien payé, j'en fais serment, dit Naïk, sans dissimuler une expression de mépris.

— Eh bien, sache donc que c'est moi qui ai révélé aux espions du Soubab que la femme blonde était ici. Vraiment, je l'aime cette enfant, pour tous les mohurs qu'elle m'a rapportés et va me rapporter encore. — Détache mes jambes, que je te conduise. — Si l'étrangère a la tête coupée, ou si elle est rendue aux Français, cela ne peut plus me procurer aucun profit, tandis que si j'aide à son évasion, je lui devrai ma fortune; le Soubab s'intéresse à elle, je demanderai qu'on m'attache au harem royal. Allons, viens, et dis à ces êtres diaboliques de nous attendre ici.

Naïk fit signe aux parias de rester cachés où ils étaient, et suivit l'eunuque qui s'engagea dans un enchevêtrement de couloirs, d'escaliers étroits pris dans l'épaisseur des murs et atteignit une grande salle à ciel ouvert, entourée sur ces quatre faces d'une galerie sur

laquelle s'ouvraient, à des distances égales, des portes qu'un rideau fermait. L'eunuque indiqua qu'il fallait redoubler de précautions pour ne pas faire de bruit en passant devant ces rideaux. Ils arrivèrent en face d'une ouverture qui, au lieu de rideau, était munie d'une porte solide, verrouillée extérieurement.

— C'est ici, dit le gardien à voix basse ; il a fallu l'enfermer, elle s'échappait, nous faisait courir des heures dans le jardin, se jetait à l'eau, nous donnait mille peines.

Il tira les verrous et dit encore :

— Une esclave est près d'elle : jette-toi dessus et fais en ce que tu voudras, pour l'empêcher de crier.

Le cœur de Naïk battait à grands coups ; il allait donc la revoir, celle qu'il pleurait depuis si longtemps ? Ce bonheur-là lui faisait oublier les dangers qu'elle courait encore.

La porte était ouverte ; il entra dans une chambre fort petite, éclairée par une lampe suspendue au plafond. Marion était assise sur le divan qui lui servait de lit, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains. Elle était vêtue en musulmane, et des fils de perles se mêlaient aux tresses blondes de ses cheveux. Le bruit des verrous si léger qu'il fût, lui fit lever la tête.

Elle vit Naïk qui, d'un geste suppliant, arrêta le cri prêt à jaillir de ses lèvres. Mais, défaillante de joie, elle s'élança dans ses bras, s'attachant à lui, le serrant d'une force nerveuse.

— Naïk ! Naïk ! disait-elle en étouffant ses sanglots contre l'épaule de son ami.

Il lui montra l'esclave endormie sur un autre divan, et eut le courage de détacher ces bras chéris qui l'enlaçaient pour courir à cette femme. Avant qu'elle fût éveillée, elle était empaquetée dans ses voiles et dans sa couverture, incapable de crier ni de bouger.

— Vite, maintenant fuyons, dit-il.

Ils sortirent de la chambre en se tenant par la main et, tandis que l'eunuque refermait la porte et les verrous, s'éloignèrent à pas rapides, si légers, qu'il leur semblait voler.

En bas on retrouva les parias, aussi immobiles que les murailles.

— Mais ils n'ont pas d'armes, tes démons, dit l'eunuque, il y a des soldats aux portes, et même les postes sont doublés, qu'est-ce que vous ferez ?

Ils se battront avec leurs poings et j'espère même qu'on n'osera pas les approcher lorsqu'on saura qui ils sont.

— Des poings contre des lances et des flèches, sans compter les fusils ! fit l'eunuque en haussant les épaules, tu es fou. Allons ; passons par l'arsenal, nous pourrons choisir là ce qu'il nous faut.

Et à grandes enjambées, il s'élança dans l'intérieur du palais, montrant le chemin jusqu'à une salle basse, éclairée par la lune à travers la baie d'une porte, ouverte sur une vaste cour. Des armes de toutes sortes étaient appendues aux murs et aux colonnes et l'on décrocha des lances et des arcs tant qu'il en fallut.

— Maintenant, dit l'eunuque, tu vas me remettre le

bâillon et m'attacher les bras derrière le dos ; tu comprends que, si vous échouez, je n'ai pas envie d'être condamné au pal ni même chassé ; comme cela, j'aurai l'air de vous poursuivre, tout en vous guidant. Ecoute bien : nous traversons cette cour, qui précède une porte de sortie ; la garde féminine est de faction à l'intérieur, mais elle ne s'est jamais battue et va se disperser comme une volée d'oiseaux, en piaillant toutefois et en donnant l'alarme. Cours à la porte, qui s'ouvre par une chaîne cachée dans un creux de pierre que je te montrerai. Là le danger commence. Si tu peux passer, va droit devant toi et quand je te ferai signe, tourne à gauche, tu seras ainsi rapidement hors de la ville. Allons, bâillonne-moi.

— Être plus vil que la boue, se disait Naïk, et qu'il faut bénir aujourd'hui cependant.

Et il lui attacha le turban autour du visage en ayant soin de ne pas trop le gêner.

Marion se serrait contre Naïk avec des frissons de peur et jetait sur l'eunuque des regards pleins d'inquiétude.

— Pourquoi cet être affreux nous suit-il ? lui demanda-t-elle tout bas.

— Il nous sauve.

— Lui ! lui ! dit-elle avec un geste d'horreur.

— C'est pour gagner de l'or ; mais ne lui montre pas ton dégoût en ce moment. Viens, viens ; attache-toi à moi et, quoi qu'il arrive, ne me quitte pas !

Des soldats, qui semblaient très petits, la lance sur l'épaule, allaient et venaient dans la cour, faisant

leur faction devant la haute voûte ogivale du portail.

Naïk expliqua à ses compagnons qu'il fallait courir à toutes jambes vers cette porte, au moment où les sentinelles en seraient au point le plus éloigné ; et il entoura de son bras la taille de Marion, la portant presque. Ils s'élancèrent, faisant peu de bruit avec leurs pieds nus sur les dalles ; cependant il fut suffisant pour attirer l'attention des guerrières, qui se retournèrent brusquement. Leur stupeur fut extrême en voyant ces êtres, aux cheveux hérissés, pleins de broussailles et de feuilles, décharnés comme des squelettes, qui couraient au clair de la lune. Mais, moins timides qu'on ne pensait, après la première surprise, elles s'avancèrent bravement, la lance en arrêt, en criant : « Alarme ! »

Les parias étaient sous la voûte déjà, et l'eunuque, qui se roulait contre la muraille comme pour barer le passage, montra d'un geste à Naïk la chaîne cachée dans une moulure.

Naïk la tira vivement et les battants s'écartèrent d'eux-mêmes.

— Mettez-vous sur deux files, cria-t-il aux parias, et faites moi un rempart.

Et prenant Marion dans ses bras, il franchit le seuil en courant.

Les garaouls de garde à l'extérieur, voyant la porte s'ouvrir, crurent que quelqu'un du palais sortait pour exécuter des ordres et ne pensèrent pas tout d'abord à s'opposer au passage. Avant qu'ils eussent pu comprendre les explications assez confuses des guerrières,

croyant avoir affaire à des voleurs, les fugitifs avaient déjà un peu d'avance.

Mais promptement l'alarme se répandit, des flèches furent lancées, des coups de fusil éclatèrent, et la poursuite commença.

— Poussez votre cri de paria ! dit Naïk.

Alors, tous ensemble, ces malheureux jetèrent ce hurlement lugubre et désolé, qu'ils doivent faire entendre à cent pas au moins de tout lieu habité, pour avertir de leur odieuse présence.

Un cri d'horreur y répondit, et ceux qui les poursuivaient ralentirent leur course.

Cette ville pleine de combattants, qui, sur la foi de la trêve, se reposaient de leur dernier combat, s'éveilla vite. Beaucoup crurent que c'étaient les Français et, peu curieux de les voir de trop près, se réfugièrent dans les caves des maisons ; d'autres, très nonchalants et las, reprirent leur somme en se disant que, si c'était pour mourir, il était bien inutile de s'éveiller ; mais le plus grand nombre sortit dans les rues, s'informant à d'autres qui s'informaient aussi ; et ces groupes produisaient des encombrements qui arrêtaient les fugitifs.

— Les parias ! les parias ! criait-on de tous côtés, la ville est souillée ! tuez-les ! écrasez-les !

Mais quand ils apparaissaient, on s'écartait d'eux, d'un brusque saut en arrière. Ils formaient maintenant un cercle serré autour de la jeune fille et de Naïk, brandissant leurs lances avec des gestes désordonnés, des grimaces de folie ; tout ce qu'ils voyaient, pour la pre

mière fois de leur vie, les exaltait, les amusait ; ils riaient, criaient, leurs yeux flamboyaient de fièvre et de faim, et c'était vraiment une ronde effrayante.

On leur lançait des flèches, dont plusieurs étaient atteints ; mais ils continuaient à gesticuler tout en saignant. Ceux qui s'élançaient pour les percer de leur pique étaient retenus par d'autres.

— Prenez garde ! s'ils vous touchaient, vous perdriez votre caste !

Les Hindous fuyaient par crainte superstitieuse, les Musulmans par peur de gagner quelque affreuse contagion, et l'on se reculait en détournant la tête pour ne pas respirer l'air souillé par l'haleine des parias.

— O Naïk ! je t'épuise, disait Marion ; pose-moi à terre, je tâcherai de courir.

— Non, répondait-il en la serrant sur son cœur ; l'émotion t'ôterait toute force, et puis il me semble que je te protège mieux en t'abritant dans mes bras.

— Hélas ! nous allons mourir ! disait-elle.

On les chassait cependant vers les portes pour être plutôt délivrés d'eux, tout en leur jetant des pierres et des ordures. Déjà ils apercevaient les murailles éventrées et, au bout de la rue, la porte abattue près de laquelle veillaient les sentinelles françaises, quand un coup de canon partit du haut de la tour du palais. Les tamtams d'alarme sonnèrent, et un nouveau cri venu des profondeurs de la ville courut de groupe en groupe :

— Arrêtez-les ! ils enlèvent une femme du harem !

En même temps, un gros de cavalerie lancé au galop

débouchait à l'autre extrémité de la rue, et précipitamment la foule s'écartait.

— C'est cela ! c'est cela ! criait-on en battant des mains ; les chevaux les écraseront et personne ne sera souillé.

— Plus vite ! disait Naïk à bout de forces.

Mais il chancelait, ne pouvant plus avancer ; et le salut pourtant était à moins de cent pas. Il voyait un scintillement d'armes ; les français étaient à portée de la voix, et devaient être attentifs à ces rumeurs de la ville.

Alors il cria de tout ce qui lui restait de souffle :

— A moi, Français ! à moi, capitaine Kerjean ! sauvez Marion !

Une décharge de mousqueterie, tirée en l'air, lui répondit, et aussitôt une vingtaine de soldats, au pas de charge, s'engagèrent dans la rue ; mais il n'était plus possible aux fugitifs d'éviter le choc des cavaliers. Instinctivement ils se rejetèrent brusquement de côté, se collant aux murailles ; plusieurs des parias furent renversés et ne se relevèrent plus.

Les chevaux, emportés par l'élan, passèrent.

Ils rebroussèrent chemin bientôt, poursuivis par les grenadiers qui, cependant, n'osaient pas tirer et les chargeaient à la bayonnette.

— Allons, filez ! dit un sergent en passant devant Naïk, la rue est libre.

Et les Français, ne craignant plus de blesser des amis, cinglèrent les Maures d'une décharge générale, qui les fit courir plus vite encore que tout à l'heure.

Sauvés ! Ils étaient sauvés ! Kanoul était derrière

eux, et Kerjean, plein de joie, faisait entrer la jeune fille et Naïk sous sa tente pour les réconforter.

— C'est toi qui as fait cela ! tu nous ramènes la captive ! disait le capitaine au paria en lui serrant les mains ; eh bien ! tu nous a tiré une fameuse épine du pied et rendu un fier service. Le diable m'emporte si je sais comment nous serions sortis de cette aventure, et j'avais en toute hâte envoyé un courrier à Aurengabad pour prendre les ordres du général. Sans parler du bonheur de savoir hors de danger et de revoir une aussi charmante amie, ajouta-il en baisant la main de Marion.

Naïk était heureux de recevoir des éloges devant elle, et il se trouvait plus récompensé qu'il ne le méritait par le regard plein de reconnaissance qu'elle attachait sur lui.

Kerjean fit raconter à Naïk son épopée invraisemblable et ne lui marchanda pas les félicitations.

— Par ma foi, s'écria-t-il, tu es étonnant ; tu mérites vraiment le titre de Français, et, si tu veux, je me charge de te le faire obtenir.

— J'ai trop peu fait pour un tel honneur, dit Naïk, et la pensée qui t'est venue de me l'accorder suffit à me combler de joie. Je te conjure seulement de m'aider à obtenir la récompense que j'ai promise à ceux qui ont bien voulu m'aider, et n'ont pas hésité à risquer leur vie sans même savoir pourquoi.

— Tu veux parler de ces abominables squelettes que tu as sans doute tirés de leur tombe ? dit Kerjean ; ils sont hideux.

— L'or couvert de boue vaut mieux que la boue dorée.

— C'est juste, mais en quoi ces malheureux, si faibles, ont-ils pu t'aider ?

— J'ai pris pour bouclier contre les hommes leur propre folie ; le paria chétif, armé de l'horreur qu'il inspire, faisait fuir plus sûrement que le plus formidable guerrier.

— Tu es plein d'esprit, dit Kerjean en riant ; et que leur as-tu promis à ces malheureux ?

— Je leur ai promis qu'ils mangeraient durant le reste de leur vie, dit Naïk, et, comme ils ont interrompu, pour me suivre, un affreux repas, je te prie de me faire apporter quelques vivres que je puisse leur distribuer en les remerciant.

— Les pauvres diables ! ils ont l'air en effet d'avoir grand besoin de se restaurer un peu. Combien sont-ils ?

— Ils étaient trente, il n'en reste que dix-neuf.

— Donnez l'ordre qu'on apporte des vivres pour vingt hommes, dit le capitaine à un officier.

Un des factionnaires s'avançait en saluant :

— Un personnage singulier, qui a les mains attachées derrière le dos, insiste pour voir le capitaine, dit-il.

— C'est l'eunuque qui nous a fait sortir du palais, dit Naïk, celui-là n'a d'autre Dieu que son intérêt et exigera une récompense exorbitante.

— Quoi ! vous voulez récompenser cet homme affreux, s'écria Marion en apercevant l'eunuque qui

s'approchait l'échine courbée; mais c'est lui qui commandait ceux qui m'ont enlevée.

— Je ne suis pas fâché de tenir ce misérable, dit Kerjean, en faisant signe aux soldats de garder l'entrée ; ah ! c'est toi qui enlèves les jeunes filles et as le front de venir réclamer une récompense !

L'eunuque s'était jeté à genoux et montrait la mine la plus grotesque du monde ; il était parvenu à faire glisser le bâillon jusqu'à son cou, ses grosses joues noires débordaient sur l'étoffe et il grimaçait comiquement, pour attirer des larmes dans ses yeux ronds comme des boules.

— Je n'ai fait qu'exécuter les ordres de mon maître, gémissait-il ; je ne suis qu'un esclave, et il me faut bien obéir. Le fils du nabab avait vu la fille chez le gouverneur français, et il la voulait parce que son harem manquait de femme blonde. Ordinairement, les femmes sont heureuses d'être enlevées pour les nababs qui les couvrent de joyaux et font toutes leurs volontés ; mais quand j'ai vu que la jeune fille pleurait et détestait le harem, j'ai pris son parti et j'ai trahi mon maître pour la délivrer.

— Malgré son crime, dit Naïk, je pense qu'il faut tenir la parole donnée au nom des Français.

— Eh bien ! s'écria Kerjean, nous la tiendrons ; on donnera à ce misérable un lingot d'or, puis on le lui attachera au cou et, or et coquin, on jettera le tout dans le fleuve.

La figure de l'eunuque, qui s'était d'abord épanouie,

se contracta horriblement et il se jeta en criant la face contre terre.

— Pardonnez-lui capitaine, dit Marion ; oubliez ses fautes à cause du service qu'il nous a rendu.

— Il ne mérite aucun pardon ; qu'on l'emmène et le tienne sous bonne garde. Il faut bien qu'il soit puni des angoisses qu'il nous a fait endurer, ajouta Kerjean, lorsqu'on eut entraîné l'eunuque qui ne cessait de crier grâce ; nous lui pardonnerons plus tard. Ah ! Marion, si vous saviez dans quel désespoir nous étions plongés ! Sans parler de moi, ma sœur ne pouvait se consoler, et Chonchon en a pris une mélancolie noire dont ma tante est fort inquiète. Elle est persuadée, ma pauvre cousine, et je crois bien qu'elle a raison, que Bussy lui garde rancune à cause de vous et l'a prise en aversion.

Au nom de son maître la jeune fille était devenue toute rose et avait détourné les yeux avec une expression d'angoisse.

Kerjean continua :

— Nous leur écrirons le plus tôt possible et vous me laisserez leur dire, n'est-ce pas, que vous leur pardonnez...

— Dites-leur que je les aime de tout mon cœur, s'écria Marion.

— Eh bien, vous l'écrirez vous-même, au bas de ma lettre.

— Voici les vivres demandés, capitaine, dit un soldat.

— Va faire ta distribution, Naïk, et reviens vite chercher, pour la conduire à la tente qu'on lui pré-

pare, notre charmante amie, qui doit être lasse à mourir.

— Oh! le bonheur a effacé toute fatigue, dit-elle, et, si vous le voulez bien, nous écrirons tout de suite à Mademoiselle Chonchon.

Naïk sortit, en échangeant avec la jeune fille un regard et un sourire.

Les parias se tenaient à l'écart, inquiets d'être si près de ces hommes inconnus, qui devaient, comme tous les autres, les haïr. Ils s'attendaient à être chassés ou tués et, résignés à tout, s'étaient accroupis sur leurs talons et ne bougeaient pas.

Quand Naïk s'approcha d'eux, accompagné des soldats qui portaient des corbeilles, tous les regards se tournèrent vers lui comme pour lui demander quel malheur il fallait craindre.

— Mes frères, leur dit-il avec un sourire rassurant, voici des arrhes sur ce que je vous ai promis. Mangez, puis reposez-vous sans alarmes ; désormais, votre vie sera exempte de peine.

On posa les corbeilles à terre, mais les parias demeurèrent immobiles, regardant les soldats avec anxiété.

— Eloignez-vous, dit Naïk, ils ont peur.

— Les pauvres camarades, on dirait qu'ils n'ont pas mangé depuis leur naissance, disaient les soldats qui les considéraient d'un air curieux et compatissant.

Ils s'en allèrent en hochant la tête.

— Ecoute, dit Naïk à celui uquel les parias o béissaient, tout ceci est à vous, mangez sans crainte

quand vous serez rassasiés, ne vous avisez pas de fuir, restez avec l'armée, suivez-la, et alors vous aurez les champs et les maisons que je vous ai promis.

— C'est bien, nous t'obéirons, dit le paria ; mais es-tu sûr qu'on n'a pas mis du poison dans toutes ces bonnes choses ?

Naïk prit au hasard une tranche de pain et la mangea.

Alors tous se jetèrent sur les corbeilles, y prirent le plus qu'ils purent et, cédant eux-mêmes au préjugé dont ils étaient victimes, se tournèrent le dos les uns aux autres, cachant soigneusement leur nourriture, pour qu'elle ne fût pas souillée par le regard d'un paria.

XIV

LE FIANCÉ

Bussy est dans la chambre persane — dans son diamant creux, comme il l'appelle — étendu sur un divan, devant la fenêtre ouverte, et fume lentement le houka parfumé d'eau de rose.

Il est seul, mais, dans les salles voisines, des pages attentifs sont prêts à répondre à son plus léger appel.

Engourdi par une rêverie, il suit vaguement des yeux les légers voiles de fumée bleue qui s'envolent par la fenêtre, vont se déchirer au sommet des palmiers, puis s'évaporent ; alors ses regards flottent, par delà les jardins du palais, sur l'immensité de la ville, toute noyée de lumière, sous ses hauts minarets flamboyants au soleil comme de grands flambeaux, et ses nuées d'oiseaux voraces qui tournoient sans cesse.

Le marquis songe à ces aventures singulières qui

l'ont conduit si rapidement au faite de la gloire. Sata-Nanda, le savant fakir, ne s'est pas trompé : les plus folles ambitions du capitaine des volontaires, qui trouvait trop luxueuse la petite maison de Pondichéry, sont surpassées. Son palais, avec ses jardins, occupe une superficie de plus d'une lieue ; il ne sait pas le nombre de ses esclaves ; s'il sort, sur le nuage odorant qui s'échappe des cassolettes, tout un peuple s'agenouille. L'Inde l'acclame et la France le bénit ; car ses triomphes sont doubles : il est général, chevalier de Saint-Louis, en même temps qu'il est nabab et honoré des titres les plus rares. Son nom est plus pompeux encore que celui de Salabet, car on l'appelle aujourd'hui : le nabab Bussy-Bâhâdour, Humdet-el-Molouk, Saïfet-Daula, Gazamfer-Çingh, ce qui signifie : Le Plus Important des Rois, le Glaive de l'Etat, le Lion des Lions. Il a même reçu du Grand-Mogol, Alemguir II, qui vient de succéder à Achmet, une lettre extrêmement flatteuse dans laquelle « Sa Toute Puissance » confirme les titres dont « le très digne de sa faveur » a été investi, et l'invite à la venir visiter à Delhi.

Mais au-dessus de toutes ces vanités, qui ne font qu'amuser son orgueil, il y a pour le jeune homme ce bonheur profond de se savoir aimé, et de l'avoir été même, avant que l'éclat de ces grandeurs fût venu lui donner son prestige. Maintenant qu'il est son égal, la fière Ourvaci laisserait-elle enfin s'envoler en plein ciel cet amour qu'elle garde si tyranniquement captif ?-entendrait-il un jour ces lèvres délicieuses lui confirmer l'aveu que ce beau regard a laissé rayonner sur

lui ? Qu'arriverait-il encore ? Il se plait à édifier l'avenir, repoussant la sourde inquiétude qui l'obsède : le danger imminent de ce mariage, dont la seule pensée lui donne des frissons glacés ; mais il éloigne ces terreurs ; il est aimé et ne veut rien savoir de plus.

A présent, il ferme les yeux pour mieux s'enfoncer dans son rêve, pour laisser les chères visions qui le font vivre, apparaître plus lumineusement.

C'est ainsi qu'il trompe les heures, heureux de ces illusions, auxquelles le tabac qu'il fume, trempé d'opium, donne une vivacité extrême.

Une fanfare éclatante vient tout à coup l'arracher à son rêve, avec une secousse douloureuse, et il rouvre les yeux à regret.

— Qu'est-ce donc ? dit-il. Les troupes musulmanes, sans doute, qui reviennent du champ de manœuvres.

Une revue a lieu, ce jour-là, de tous les cavaliers hindous, et Bussy s'est abstenu d'y assister, pour laisser le roi briller seul, car il évite, autant que possible, de le blesser en montrant la dépendance dans laquelle il le tient, lui laisse toutes les apparences du pouvoir et déguise toujours les ordres qu'il donne sous forme de conseils ou de prières.

Un page a soulevé une portière :

— Des hérauts viennent d'annoncer que Sa Majesté le roi sera ici dans quelques instants, pour rendre visite à ta grandeur, dit-il.

— Le roi ! ici !

Bussy s'est levé vivement ; il donne des ordres pour la réception : les canons du portail doivent tirer ; les

garaouls en haie dans la cour, les bayadères avec des guirlandes de fleurs... Mais il n'a pas le temps d'achever, un autre page écarte la draperie et crie :

— Le très magnanime padischah Salabet-Çingh.

Et le jeune roi, riant de la surprise qu'il cause, s'avance rapidement, dans sa parure guerrière, toute scintillante de pierreries.

Le marquis veut ployer le genou, mais Salabet le retient et l'embrasse.

— J'avais peur de te trouver malade ; en ne te voyant pas assister au défilé, j'étais inquiet, dit le roi ; et puis j'ai à te parler. Mais cette poussière que soulevaient les chevaux m'a donné une soif terrible ; fais venir des sorbets, et qu'ensuite on nous laisse seuls.

Salabet se jeta sur le divan avec un soupir de lassitude.

— Quel honneur et quelle confusion ! dit Bussy. Te recevoir chez moi et être si peu préparé à le faire dignement.

— J'aime beaucoup à taquiner mes amis en arrivant chez eux sans être annoncé, comme un ami.

Il tira quelques bouffées du houka, qui brûlait encore.

— Ah ! Gazamfer, trop d'opium ! s'écria-t-il. Tu te feras mal. Il faut que je t'envoie de mon tabac d'Ispahan, qui ressemble aux blondes chevelures des Occidentales. N'es-tu donc pas heureux, que tu cherches le rêve ? ajouta-t-il en regardant attentivement Bussy.

— Je serais donc fou ! répondit le marquis évasivement. Et il offrit au roi les boissons fraîches qu'on venait d'apporter.

— Je ne t'ai pas remercié de la jolie boîte qui joue des airs, dit Salabet ; elle nous amuse beaucoup ; je l'ai donnée à l'Étoile-Heureuse et tout le harem en raffole.

Malgré la frivolité de ses paroles, le roi gardait une expression sérieuse et préoccupée. Bussy le considérait avec une vague inquiètude, cherchant à deviner ce qu'il avait à lui dire. Le prince avait ôté son casque, dégrafé son sabre, le jetant sur le divan à côté de son bouclier, il prit plusieurs sorbets, puis d'un geste bref éloigna les pages.

Le marquis voulut s'asseoir sur un tabouret, mais le roi l'attira auprès de lui.

— Ah ! Bussy, dit-il en soupirant, tu ne m'aimes pas !

Et comme le jeune homme protestait, le roi secoua la tête.

— Non, dit-il, je le sais, tu m'as donné un trône, mais tu me refuses ton amitié. Pourquoi ? Je ne puis le deviner.

— Ai-je manqué en quelque chose à mon roi ? s'écria Bussy.

— Oh ! jamais ! cette aversion se voile d'une courtoisie parfaite. Ton cœur est comme mon bouclier, tout couvert d'un réseau de perles, brodé de fleurs et d'oiseaux de diamants, mais sous son doux aspect, dur et impénétrable.

Le roi se penchait, regardait Bussy dans les yeux :

— Qui sait si sa froideur n'abrite pas un sentiment plus précieux que la vie, protégée par le métal que cachent les pierreries ?

Il l'interrogeait comme s'il eût voulu provoquer un aveu; mais, sous l'invincible dureté du regard clair qui répondait au sien, il se rejeta en arrière :

— Ah ! toujours cette neige étincelante, que rien ne réchauffe ! s'écria-t-il avec douleur.

Mais il revint aussitôt, et d'un mouvement affectueux, lui prit la main.

— Malgré tout, je n'ai confiance qu'en toi, dit-il, et puisque tu t'ennuies près de moi, je veux t'envoyer en ambassade.

— En ambassade ! Où cela ? s'écria Bussy, sentant venir le coup, et cherchant à dégager sa main qui, se glaçant, trahissait son émotion.

— Loin d'ici, répondit le roi, et si l'affaire dont il s'agit n'était pas des plus délicates, je ne consentirais pas à me séparer de toi. Mais toi seul est digne d'une pareille mission.

— Je m'efforcerai de mériter cette préférence.

— Il faut que tu ailles saluer pour moi la future reine du Dekan, en lui rappelant les promesses de notre enfance, que nous n'avons que trop tardé à tenir.

Involontairement Bussy serra d'une étreinte si rude les doigts qui tenaient les siens que le roi étouffa un cri et, de sa main libre, atteignit sur le divan la poignée de son sabre. Mais il se remit et feignit de ne s'être aperçu de rien.

— Tu verras avant moi la Padischah-Bégum, dit-il; on la proclame la fleur la plus merveilleuse qui ait jamais fleuri sous le ciel de l'Hindoustan.

— Tu ne l'as jamais vue ? demanda vivement Bussy.

— Une seule fois, le jour de nos fiançailles ; elle avait cinq ans, j'en avais sept, et c'était la première fois que je montais sur un éléphant ; la joie, mêlée de terreur, que me causait cet événement, occupait seule mon jeune esprit, et je n'ai retenu que cela. On dit cette reine fière et d'un caractère indépendant. Je serai forcé, sans doute, de lui sacrifier l'Étoile Heureuse, ma favorite persane, que j'aime à la folie ; mais je suis prêt à tout pour plaire à ma royale fiancée.

— Je jure bien, se disait le marquis à lui-même, que si Ourvaci m'aime assez pour dédaigner le trône du Dekan, tu ne la verras jamais, dussé-je écraser ton front sous cette couronne dont je l'ai orné !

Les prunelles noires de Salabet, glissant sous les cils, jusqu'au coin de l'œil, examinaient Bussy à la dérobée.

— En ce moment, il médite ma mort, se disait-il. Mais il reprit d'une voix douce et calme : — Grâce à ta valeur, mon royaume est en paix, toutes les révoltes sont domptées, les princes vassaux s'empressent de venir incliner leur diadème jusqu'à mes pieds, les tributs sont régulièrement payés ; aucun danger ne nous menace donc, et ton assez longue absence est possible sans nous causer d'inquiètude. Le grand-vizir et Kerjean conduiront les affaires avec tes instructions et t'informeront de tout. Des hérauts vont partir ce soir même pour annoncer la venue de l'ambassadeur, afin qu'il soit reçu comme il le mérite de l'être, et je vais donner des ordres pour que ta suite, que je veux magnifique, soit prête rapidement. L'ambassadeur,

c'est le roi lui-même, et c'est mieux encore, puisque c'est Bussy, qui est plus que le roi.

Salabet se leva. Le marquis, d'une pâleur affreuse, s'inclinait sans parler.

— Je ne t'ai pas dit que c'est à Bangalore que je t'envoie.

— Je suis le serviteur du roi, balbutia Bussy.

Il aida le prince à remettre son casque, lui ragrafa le baudrier couvert de pierreries, dont les facettes des murailles s'embrasaient ; puis il l'accompagna, à travers les salles et les galeries, jusqu'au portail extérieur

Avant de le quitter, le roi, appuyant ses deux mains sur les épaules de Bussy, le regarda encore une fois, longuement, avec une expression singulièrement triste, les yeux comme troublés de larmes ; mais le marquis, torturé de jalousie, ne sut pas les voir.

Enfin, Salabet-Çingh l'embrassa et, poussant un soupir, remonta à cheval, tandis que Bussy lui tenait l'étrier d'or.

XV

L'AMBASSADEUR

Ourvaci est tombée sans connaissance quand les hérauts, sonnant de la trompette, ont annoncé qu'un ambassadeur du roi du Dekan est en marche vers Bangalore.

Elle est là, comme morte, dans la chambre aux stores de perles, étendue sur les coussins, pareille à une statue d'albâtre renversée de son piédestal.

Ses femmes ne peuvent parvenir à la rappeler à la vie et, pleines d'angoisse, attendent le médecin musulman qu'un page, en courant, est allé appeler.

Lila soulève la tête de la reine pour lui enlever tous les ornements de sa coiffure et dénouer sa lourde chevelure, qui se répand comme un ruisseau de parfums. Mangala, agenouillée de l'autre côté, dégrafe le corselet d'or et ôte le collier d'opale qui pèse sur la poitrine.

— Hélas ! est-elle morte ? dit-elle ; elle est aussi blanche que le jasmin, et ses lèvres n'ont plus de couleur.

— Ne dis pas des paroles funestes ! s'écrie Lila ; notre malheur est assez grand comme cela

— Est-ce donc un malheur d'épouser un prince, qu'on dit charmant, et de devenir la plus puissante reine de l'Hindoustan ?

— Certes, quand il faut pour cela perdre sa liberté et être l'esclave d'un homme.

— Est-ce que le Padichah Jehan-Guir n'était pas l'esclave de Nour-Jehan ?

— C'était une musulmane, et d'ailleurs la Lumière du Monde n'était pas née reine. Après tout, c'est peut-être de plaisir que notre maîtresse s'est évanouie. Cet Abou-al-Hassan n'arrivera donc pas ? ajouta-t-elle avec impatience.

— Le voici, dit le médecin en entrant très essoufflé ; j'ai couru, mais le palais est grand.

D'un geste, il éloigna les femmes, qui se pressaient dans la chambre, tout effarées, et ne garda près de lui que les deux princesses.

Il amassa des coussins derrière le dos de la reine, toujours immobile, puis ouvrit une petite cassette en mosaïque d'ivoire, où étaient enfermées des pierres précieuses, larges et plates.

Alors, d'après la méthode d'Al-Teïfaschi, qui connaissait les vertus secrètes des pierreries, il posa sur le sein d'Ourvaci un rubis, pour fortifier son cœur, lui entoura la taille d'un cordon de diamants, pour empê-

cher l'estomac de souffrir, lui mit sur le front une grande émeraude, qui devait calmer l'agitation des nerfs, et des grains de cristal de roche, qui chassent les mauvais rêves. Puis, il lui passa sur les paupières, à plusieurs reprises, une turquoise conique, le doux contact de cette pierre étant favorable aux yeux.

Après quelques minutes, la reine revint à elle.

— Ah ! gloire aux pierreries ! s'écria Mangala, elles nous rendent belles et nous guérissent !

— Qu'est-ce donc ? Une faiblesse ? la chaleur, n'est-ce pas ? dit Ouvarci en regardant languissamment autour d'elle.

Mais elle pressa la main de Lila pour lui faire comprendre qu'elle se souvenait.

— Il faut te reposer, Parure du Monde, dit le médecin, en lui offrant dans une coupe d'or quelques gorgées d'un élixir ; bois ceci et appelle le sommeil, pour terminer la guérison.

— Oui, je suis très lasse, je vais dormir ; évente-moi, Lila.

En allant prendre l'écran de plumes, Lila fit signe à Abou-al-Hassan d'emmener Mangala.

— Si la gracieuse princesse veut bien m'accompagner, dit-il en s'inclinant devant cette dernière, je lui donnerai quelques instructions encore, pour éloigner tout mal de notre bien-aimée reine.

Mangala, voyant qu'Ourvaci s'endormait, suivit sans regret le médecin. A peine fut-elle éloignée que la reine se releva, les yeux brillants de fièvre.

— Je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas, Lila ? un ambassadeur du roi va venir !

— Hélas ! c'est certain.

— Eh bien ! qu'il ne nous trouve pas ici ; si tu m'aimes suis-moi ; je veux m'enfuir et me cacher dans la forêt.

— Dans la forêt ! s'écria Lila d'un air épouvanté. Quoi ! tu préfères être la proie des bêtes féroces que de devenir la femme d'un roi jeune et puissant ! Ma pauvre bien-aimée, je te croyais résignée à ce malheur inévitable.

— Je l'étais, je ne le suis plus, dit la reine nerveusement ; ce serait une torture impossible, à présent.

— Pourquoi plus qu'autrefois, puisque ton cœur, impénétrable comme le diamant, est resté froid comme lui ?

— Mon cœur ! qui peut savoir quel poison le brûle ? dit Ourvaci les sourcils froncés.

— Moi ! moi ! Je le sais ! s'écria Lila. Ah ! méchante, pourquoi m'as-tu dissimulé si longtemps ce que je savais avant toi ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sais ?

Et elle saisit les poignets de la princesse, en dardant sur elle un regard plein d'angoisse et de colère.

— L'amour ne peut être caché, fût-il enveloppé de cent voiles.

— Alors, la mort est mon seul refuge, si je n'ai pu garder le secret d'une telle honte ! s'écria la reine.

— Comme tu es cruelle pour moi, qui souffre de la même peine, et suis fière d'en souffrir ! dit Lila ; mais

comment est-il possible que tu sois humiliée d'aimer un homme qui, venu d'un pays lointain, a en quelques années empli l'Hindoustan de sa gloire, et vient de faire ton fiancé roi ?

— Un infidèle !

— Ah ! ma reine ! s'écria Lila, Rugoonat Dat m'a révélé le secret des brahmanes ; cette phrase d'initiation, que le gourou dit tout bas aux plus savants seulement, il me l'a dite à moi, et, si je ne craignais de trahir mon serment...

— Dis-la, cette phrase, je le veux.

— Eh bien, voici : « Comme Sourya, qui sous des noms différents est, dans le monde entier, l'astre du jour, qu'on l'appelle Brahma, Ormuz ou Allah, Lui, c'est toujours Lui. »

— Je n'ose approfondir cette impiété, dit Ourvaci en détournant la tête.

— C'est une vérité sublime, au contraire.

— Cela ne m'empêche pas d'être au désespoir de n'avoir pu mieux me défendre d'un aussi funeste amour. Ah ! Lila, que n'ai-je pas fait pour l'écraser, ce sentiment perfide, qui prend notre cœur pour berceau ! Mais j'étais comme une mère, résolue à tuer son enfant. Elle veut l'étouffer : elle le caresse ; elle le croit mort : il lui sourit !

— Laisse maintenant ton âme se détendre, dit Lila, en l'attirant dans ses bras ; ne résiste plus au courant qui brise toute résistance, il te conduira peut-être au bonheur.

— Ah ne parle pas ainsi, le jour où le malheur est

en chemin. Que devenir, hélas ? comment éviter l'inévitable ?

— Appelons Rama à notre aide ; le héros peut-être nous sauvera.

— Le prévenir, ce serait l'arrêt de mort du roi, car, celui dont le nom est dans notre cœur, m'a dit d'une voix furieuse, durant cette nuit terrible de l'île du Silence, qu'il tuerait tous ceux qui s'approcheraient de moi. Eh bien, ajouta la reine en se levant d'un air résolu, je ne recevrai pas cet ambassadeur ; je déclare la guerre au Soubab ; nous serons écrasés, mon royaume disparaîtra, n'importe ; nous mourrons en guerrières.

— Ne précipitons rien, je t'en conjure ; il sera toujours temps de mourir, et peut-être y a-t-il d'autres moyens de nous sauver. Mais, folle que je suis ! ajouta Lila, l'épouvante où m'a jeté ton évanouissement m'a fait oublier une lettre qu'un courrier, arrivé en même temps que les hérauts, m'a remise.

— Que dit cette lettre ?

— Je ne l'avais pas ouverte encore.

Elle la prit vivement dans sa ceinture et brisa le cachet. Dès les premières lignes elle poussa un léger cri.

— Devine qui est l'ambassadeur ?

— Lui ? dit la reine.

— Lui ! Il y a au moins un peu de joie dans notre malheur. Ecoute ce qu'il dit ; il semble bien triste : « J'ai accepté cette mission douloureuse, je n'ai pu résister au désir d'être reçu en ambassadeur dans ce

palais où l'on m'a reçu jadis en paria, Mais c'est surtout pour la revoir, Elle, longuement et, sans doute, pour la dernière fois ! Malgré mes menaces, je ne peux pas exiger qu'elle renonce au plus puissant trône de l'Hindoustan. Qu'elle fasse donc selon sa volonté. Je saurai me dérober au désespoir. »

La reine prit, la lettre et plusieurs fois la relut.

— Il ne sait donc pas, murmura-t-elle, qu'à cause de lui ce mariage est impossible ?

— Tu lui as si bien caché que tu ne le haïssais plus.

Ourvaci secoua la tête :

— Pas assez, hélas !

— Déclarons-nous la guerre au roi du Dekan ? demanda Lila en souriant.

— Plus tard.

— Et l'ambassadeur, le recevons-nous ?

— Méchante ! s'écria Ourvaci, qui ne put retenir un sourire, ne faut-il pas lui faire oublier l'insolence de la première réception, dont j'ai vraiment honte aujourd'hui. Viens, assemblons le conseil, et que les ordres soient donnés, afin que l'on prépare tout pour un accueil digne d'un roi.

Pendant ce temps, la caravane cheminait, trop lentement au gré de l'ambassadeur, qui sentait sa tristesse s'adoucir à mesure qu'il approchait de Bangalore.

C'était Ganésa, magnifiquement harnaché, qui le portait, dans un houdah à double dôme soutenu par des colonnettes d'or ciselé ; et toute une foule de cavaliers, d'éléphants, de chameaux, le suivait. Les

populations accouraient sur son passage, pour le voir, pour l'acclamer. On jonchait sa route de fleurs et de palmes, on la sablait de poudre de santal.

Il y avait dans son cortège des prêtres, des astrologues, des bayadères, des umaras, dont Arslan-Khan était le chef. De quart d'heure en quart d'heure, les timbales royales résonnaient et, alternant avec elles, des bardes, faisant vibrer des harpes, chantaient les louanges, les hauts faits du glorieux passant, ou quelque antique légende guerrière. Les parfums ne cessaient de brûler dans les cassolettes, et l'ambassadeur, à demi perdu dans ce nuage léger, s'avançait entre deux haies, presque continues, d'êtres agenouillés.

Bussy était seul avec Naïk dans le houdah, il avait tenu à ce que le paria fût de ce voyage, et revînt dans le palais où il avait été si humble.

Naïk était maintenant un personnage et on recherchait sa protection. Son titre officiel s'énoncait ainsi : premier Scribe de l'Écriture fine ; et comme soldat, il était lieutenant ; mais on le savait mieux que cela : le favori, le familier du véritable maître ; aussi de très fiers seigneurs se courbaient-ils très bas devant le premier Scribe, qui n'en éprouvait aucun orgueil et les servait de son mieux.

— Te souviens-tu, Naïk, du hangar où l'on m'avait rélégué comme une bête immonde ?

— Ah ! mon maître, c'est là que j'ai commencé de vivre ! Je te vois toujours, couché sur des branches vertes, quand on t'apporta blessé ; qui m'eût dit alors que c'était pour moi Dieu qui entrait ?

— La reine est fiancée, me dis-tu ce soir-là même, et j'éprouvai déjà un serrement de cœur, presque aussi douloureux que celui qui m'oppresse, aujourd'hui que je vais, au nom du fiancé, annoncer à celle qui est maintenant toute ma vie, que le temps des noces est venu.

— Si le roi savait ta peine, il est certain que, pour la faire cesser, il n'épargnerait rien. Pourquoi ne pas lui avoir avoué la vérité ?

— Pouvais-je éloigner d'Ourvaci une couronne aussi magnifique ? C'eût été un égoïsme odieux.

— Puisqu'elle t'aime, cette couronne lui sera insupportable, et son désespoir doit être égal au tien.

— M'aime-t-elle ? Je me trouve aujourd'hui bien présomptueux d'en avoir été certain. Cela était si délicieux à croire ! Mais quelles preuves ai-je donc ? Un mouvement de compassion, pour un homme qu'elle poussait dans la mort, quelques regrets d'avoir été aussi cruelle, et une minute de langueur dans son beau regard lié au mien, c'est assez pour me rendre fou à jamais, c'est trop peu pour que j'exige d'elle la rupture d'anciennes promesses et le refus d'un trône.

— Mais tout ce que t'a dit la princesse Lila...

— Ce sont des conjectures. Ourvaci n'a jamais rien avoué.

— Mais qu'arrive-t-il ? Le cortège s'arrête.

On était aux portes de Bangalore, et des envoyés de la reine venaient recevoir l'ambassadeur.

La cité apparaissait, festonnant le ciel de ses tours et de ses crénaux, et un cortège s'avançait.

Sous l'arc élevé de l'entrée, les bouquets de plumes, ornant les hampes des bannières, comme une nuée de colombes se combattant, se heurtaient, s'enchevêtraient, puis, franchissant la voûte, parurent prendre leur vol, et les étendards flottèrent librement, ondoyèrent comme des flots d'azur et d'or. Alors la ville, par cette porte ouverte, sembla jeter un cri de bienvenue, avec la voix des musiques tout à coup retentissantes.

Les éléphants, peints en vermillon, se montrèrent ; leur front large, couronné d'un bandeau brodé, dominant la foule, et l'on voyait sur leur dos osciller de blancs parasols ; puis des cavaliers s'élancèrent, dans un galop gracieux et léger, et le soleil couchant faisait autour d'eux, de la poussière soulevée, une nuée rose.

Du haut des murailles le peuple regardait ; les femmes avaient des bandoulières de fleurs, les hommes tenaient des guirlandes, qu'ils accrochaient aux créneaux ; on déroulait aussi de brillantes pièces d'étoffe, qui allaient effleurer l'eau des fossés et s'y miraient.

Le détachement français qui accompagnait l'ambassadeur, salua d'une décharge de mousqueterie ; les cortèges se joignirent et entrèrent ensemble dans la ville.

Des coureurs, vêtus de tuniques courtes, armés de hautes cannes à pommeau d'argent et d'or, écartaient la foule dont toutes les rues étaient pleines ; pas un des habitants qui ne fût couronné de roses ou de jasmin, pas un qui ne portât entre ses bras une corbeille débordantes des fleurs les plus belles : Bangalore s'offrait comme un bouquet, et l'air était saturé de parfums.

On s'engagea sur un large pont, ce qui permit de voir la ville se dérouler, avec ses grands escaliers blancs descendant vers l'eau, ses terrasses ornées de sculptures, ses jardins, ses hautes pagodes dont les toits de pierres avaient la forme de ruches.

Enfin on atteignit le palais, on franchit le portail d'honneur, les fanfares sonnèrent comme pour la reine.

— Est-ce à l'ambassadeur qu'elle fait cet accueil, se disait Bussy, ou à celui qu'il représente ?

Il éprouvait un singulier mélange de joie et de tristesse : bonheur du présent, épouvante de l'avenir, doute suivi d'espérance, émotion lancinante à l'idée de revoir la bien-aimée, sentiment qui bientôt domina seul, submergea tous les autres.

Il descendit des hauteurs de Ganésa. Des personnages majestueux s'inclinèrent devant lui, lui souhaitant la bienvenue, dans des phrases longues et pompeuses. Mais il était si troublé qu'il n'y prenait pas garde, et Naïk, comme s'il eût été son interprète, répondait, dans le même style, avec les formules consacrées.

L'étiquette voulait que le premier ministre reçût l'ambassadeur, au seuil du palais qui lui était destiné, c'était donc Panch-Anan à qui incombait ce devoir. Bussy, qui n'y songeait pas, eut un haut-le-corps en se trouvant face à face avec son mortel ennemi. Il ne l'avait vu qu'une fois, quand, dans le kiosque des prières, il enflammait la reine contre l'inconnu qui l'avait sauvée, et qu'elle le couvrait de malédictions.

Le brahmane eut une surprise plus forte encore. Il se rejeta en arrière, les yeux élargis, les mains ouver-

tes, et ne retint qu'à demi son cri d'effroi. En secret, il avait aperçu le jeune homme, pendant le terrible combat de la chambre d'ivoire, et, après un instant, s'était enfui, épouvanté de la force de son ennemi, craignant d'être atteint par ses coups.

— Eh bien, mon père, dit Bussy, qui maintenant avait un rire moqueur, crois-tu qu'un barbare d'Occident ait du venin comme le cobra ? ou t'imagines-tu voir en moi un spectre ?

Panch-Anan, incapable de se remettre, balbutia, perdit contenance, et finit par s'enfoncer dans la foule des courtisans. Alors un autre personnage s'avança, saluant, les bras croisés sur la poitrine.

— Je suis heureux de te revoir, hôte illustre, dit-il ; aurai-je le bonheur d'être reconnu par toi ?

Et il regardait Bussy avec un regard franc et un sourire sympathique. C'était Abou-al-Hassan, le médecin.

— Certes, je te reconnais ! s'écria le marquis en lui tendant la main ; l'ingratitude me semble le plus laid des défauts, et je te dois de la reconnaissance.

— Veux-tu me suivre ? dit Abou-al-Hassan. J'usurpe les fonctions du ministre, puisqu'il se dérobe à ses devoirs, terrifié, comme s'il avait vu Siva armé de son trident.

Il ajouta à voix plus basse :

— La princesse Lila est en haut ; elle a tenu à te saluer au seuil de ton appartement.

Bussy pressa le pas. Ils montèrent une galerie à pente douce, au sol poudré d'or, d'aloès et de santal,

qui lui rappela celle qu'il avait gravie dans le palais du Silence.

Lila, souriante, s'avança vers lui ; elle tenait appuyée contre son flanc une corbeille pleine de fruits.

— Au nom de la reine de Bangalore, je te salue, dit-elle, en ployant un genou devant lui, sans qu'il pût l'en empêcher ; le palais s'illumine de ta présence, comme le ciel lorsque Sourya y fait ses premiers pas. Accepte ces fruits que la souveraine elle-même a cueillis pour toi dans la rosée matinale, reçois aussi le bétel, et, comme présent de bienvenue, ce collier d'opales, encore tiède du doux contact d'un sein royal.

Elle prit l'écrin des mains d'un page et se haussa pour passer le collier au cou du marquis, lui disant tout bas, avec malice :

— Cette fois, j'espère, tu ne feras pas rouler les pierreries dans la poussière, avec celle qui te les offre.

Il la rassura d'un sourire, mais, le doigt sur les lèvres, elle lui fit comprendre qu'il était censé ne pas la connaître et devait garder un air grave et froid.

Une bayadère apporta un encensoir d'or, et une autre versa, sur les braises ardentes, les parfums qui aussitôt devinrent fumée ; la princesse l'agita un instant ; puis, tandis que les tambourins frémissaient et que les femmes chantaient un hymne triomphal, elle tourna plusieurs fois autour du jeune homme, les paumes levées vers le ciel, se touchant le front des pouces.

Bussy vivait dans l'Hindoustan de ses rêves, il se souvenait du Ramayana, et était fier de savoir que cet honneur qu'on lui rendait s'appelait le pradakshina.

Ils entrèrent ensuite dans les appartements, et, pour s'écarter un instant de la foule des esclaves et des pages, Lila le conduisit sur une terrasse, d'où l'on découvrait beaucoup des édifices du palais.

— Enfin ! donne-moi ta main, sœur chérie, s'écria Bussy ; tous les rites sont accomplis, vis-à-vis de l'ambassadeur, mais le frère réclame à son tour un salut affectueux.

— Prenons garde, dit-elle, en le laissant lui baiser la main à la dérobée ; n'oublie pas que nous nous voyons pour la première fois.

— La reine sait-elle qui est l'envoyé du Soubab ?

— Elle le sait, et cela lui adoucit, je crois, le chagrin que lui cause le but de la mission.

— En est-elle chagrine vraiment ?

— L'idée de perdre sa liberté lui est odieuse, et si son cœur n'est plus libre, elle doit redouter comme la mort cette alliance.

— Ah ! Lila, toujours ta douce voix vient m'apaiser ; toujours tu t'efforces d'endormir mes angoisses Mais, va, cette fois-ci, le bonheur est si grand de vivre plusieurs jours auprès d'elle, d'être dans son palais, de la voir et de l'entendre, que je ne veux pas songer au désespoir qui suivra et sera la fin de tout.

— Combien je partage cette joie, ce triomphe, dit Lila, te voir ici fêté, reçu comme un égal ; tous les préjugés écrasés sous ta gloire ! Ah ! tu peux être fier, car la victoire était malaisée.

— Elle est aussi ton œuvre, ma généreuse alliée, et j'ai plus de gratitude que d'orgueil.

— Ourvaci avoue enfin avoir honte de son premier accueil, et cela va te le faire oublier, dit la princesse; mais je ne puis demeurer plus longtemps. Prends patience, demain aura lieu la réception solennelle de l'ambassadeur, et ensuite viendront les fêtes, où tu la verras sans contrainte.

Elle étendit le bras vers un point du palais.

— Surveille cette terrasse, celle aux angles de laquelle flottent des étendards; la reine y paraîtra pour la prière du soir et tu pourras l'apercevoir; c'est elle qui la dernière salue le départ du soleil.

— Que tu es bonne de me donner cet avertissement! di-il en lui pressant la main; quel trésor merveilleux qu'un cœur comme le tien!

Lila jeta sur lui un regard voilé de tristesse et retint un soupir.

— Viens, rentrons, dit-elle.

Il la suivit, quittant à regret cette terrasse et regardant avec inquiétude le soleil, qui touchait presque l'horizon.

Les salles étaient pleines encore de courtisans et de pages immobiles, les bras en croix sur la poitrine et semblant attendre quelque chose.

— Seigneur, dit la princesse, reprenant le ton cérémonieux, tu es ici le maître, ordonne; tes désirs seront pour nous des faveurs. Nous sommes tes esclaves, à toi et à tous ceux de ta suite. — Congédie ces gens-là avec un compliment, ajouta-t-elle à voix basse, sinon ils ne s'en iront jamais.

Dès qu'il fut seul, Naïk s'étant chargé de veiller à

tout, Bussy retourna à la terrasse et, s'accoudant à la balustrade sculptée, se mit en observation.

La foule s'écoulait lentement, avec de joyeux murmures, hors des cours du palais, qu'elle avait envahies à la suite du cortège. Les femmes, plus curieuses, s'étaient avancées le plus loin, et se retiraient maintenant, un peu honteuses, en effeuillant leurs guirlandes.

Beaucoup avaient les joues couvertes du fard jaune, appelé gorotchana, que l'on trouve dans la tête des vaches; elles s'enveloppaient gracieusement de leur sari de toile, de soie ou de mousseline, cette grande pièce d'étoffe, sans couture, qui s'enroule au corps, couvrant une épaule, serrant la taille, et dont quelquefois un pan sert de voile. A leurs oreilles étaient passés des rouleaux d'or; les moukoutys de leur narine arrondissaient leurs cercles minces, ornés de perles, jusque sur leur poitrine; des grelots tintaient à leurs chevilles et à leurs ceintures, et toutes avaient les lèvres empourprées par le bétel, le front marqué d'un signe, indiquant la secte religieuse à laquelle elles appartenaient: un triple croissant, tracé avec la teinture de safran, faisait reconnaître les adoratrices de Siva, et celles consacrées à Vichnou, montraient deux lignes de limon du Gange, et au lieu de moukouty avaient au nez une longue chaîne de coquillages.

Beaucoup de religieux se faisaient faire place, marchant lentement, d'un air important, salués au passage par leurs partisans, regardés avec dédain par les autres. Les lecteurs des Pouranas, le front marqué de poudre de santal, égrenant leur chapelet, portaient sous leurs

bras les livres sacrés, enveloppés dans le tapis qu'ils étendent, pour s'asseoir, au milieu des carrefours où ils réunissent des auditeurs. D'autres, frottés de cendres, avec le lingam de Siva pendu au cou, avaient leurs cheveux relevés en une seule touffe, et tenaient à la main, au lieu de coupe, une moitié de crâne ; quelques-uns, à longue barbe, vêtus de tuniques jaunes, s'enveloppaient le torse dans une peau d'antilope noire. Beaucoup s'appuyaient sur de hauts bâtons de bambous, ou secouaient des arcs, ornés de plumes de paons et de sonnettes.

Puis le silence se fit, le peuple s'éloigna, on n'entendit plus que le sourd bourdonnement du tambour, qui devait battre nuit et jour en signe de fête, et quelques cris d'esclaves, occupés à déharnacher les éléphants, dont on voyait quelques-uns, entre les arbres des cours, se hâter vers leur étable.

Le marquis dévorait du regard le tableau qui s'étendait à ses pieds. Cette ville et ce palais étaient pour lui comme un temple, tout lui en devenait précieux et sacré ; et il pensait qu'il eût été heureux d'y vivre, même dans la plus humble condition, lui qui y était reçu en roi. Était-ce bien possible ? Toutes ces banderoles, tous ces étendards, que la brise du soir balançait à perte de vue et qui semblaient le saluer, c'était en son honneur qu'ils se déployaient !

A chaque moment, il interrogeait la terrasse où la reine devait paraître : mais il n'y voyait que le fourmillement de tout un peuple de colombes.

Alors il essayait de se rendre compte de la disposition du palais, de son bizarre enchevêtrement d'édifi-

ces peu élévés, en grès rose ou en marbre blanc, avec leur toiture en terrasses à balustrades légères, entrecoupés de cours, de jardins, de galeries et dominés par de gracieuses portes triomphales, des tours crénelées et des toits de pierre sculptée, en forme de pyramide ou d'œuf.

Un étang brillait, à peu de distance, comme un morceau de ciel, et des marches de marbre de tous côtés l'entouraient.

C'était un étang sacré, car, au moment où le soleil touchait l'horizon, des brahmanes y parurent. Dépouillant leur robe blanche, ils descendirent les degrès. Ils venaient faire leurs ablutions et accomplir le sandia du soir. En souriant, Bussy se penchait pour voir leurs mômeries, et cherchait à découvrir si Panch-Anan était parmi eux.

Ils levèrent les bras et le front, se mirent à psalmodier, d'un ton monotone, hâtif et machinal.

« O Gange ! toi qui de l'urne de Brahma as jailli sur les cheveux de Siva, sur les pieds de Vichnou et enfin sur la terre pour purifier les hommes, je me baigne dans tes eaux pour effacer mes péchés. »

Ils entrèrent dans l'étang, s'y plongèrent plusieurs fois en nommant les sept fleuves sacrés ; puis ils récitèrent les litanies de Vichnou, et firent une libation au soleil.

Hors de l'eau, ils tournèrent sur eux-mêmes, douze fois, à l'imitation des astres, et ensuite firent le simulacre d'écraser sur une pierre l'Homme du Péché, qui est un monstre horrible ayant les crimes et les vices pour membres et pour organes.

Les prières terminées, ils revêtirent des robes nouvelles, d'un lin immaculé, et se retirèrent.

Un calme merveilleux s'établit alors ; l'éclat du jour, de plus en plus, s'apaisa dans une limpidité fraîche ; les verdures se veloutèrent, les blancheurs s'endormirent ; cessant de vibrer, l'atmosphère prit l'apparence d'un pur cristal, l'étang immobile parut comme un gouffre d'azur et, pareil à l'arc de Kama-Deva, le croissant s'argenta dans le ciel.

Bussy sentait croître son émotion ; il était seul maintenant ; elle allait venir.

Toutà coup,le cinglement sifflant d'un millier d'ailes, s'ouvrant brusquement, brisa le silence, et la terrasse qu'il regardait disparut dans un nuage de colombes.

Ce nuage s'écarta. Ourvaci parut, tout enveloppée d'un voile d'or.

Le jeune homme eut un cri de joie, toute son âme s'élança vers elle : cette présence, toujours, était pour lui comme une formule magique, rompant subitement l'équilibre de la vie, lafaisant courir à flots, battre des journées dans l'espace de minutes.

La reine s'avança, du côté du jeune homme, jusqu'au bord de la terrasse et parut le regarder ; il porta à ses lèvres les opales du collier qui lui venait d'elle ; alors elle éleva la coupe pleine qu'elle portait, la tendit vers lui, et versa pour l'ambassadeur la libation destinée au soleil.

Les colombes rassurées étaient revenues, elles formaient comme un cordon de perles le long de la balustrade. Dans un angle se tenait un groupe de

femmes, portant des écrans de plumes et des instruments de musique.

Ourvaci se recula, repoussa son voile; les harpes se mirent à vibrer, et, d'une voix délicieusement pure et sonore, elle chanta un hymne. La nature sembla se recueillir, apaiser tous ses bruits pour mieux l'entendre.

Ce qu'elle chantait, ce n'était pas la prière accoutumée, l'adieu au soleil couchant; elle avait choisi une ode du Harivansa, celle où Bhavati, fiancée au fils de Krichna, soupire après le bien-aimé.

Le marquis, penché vers elle, buvait ses paroles, éperdu de ce qu'il entendait.

« Que l'éther, le feu, la terre, l'eau, la nature, soient mes témoins! qu'ils portent vers toi mes plaintes, ô mon ami! A cause de toi, je souffre, mon cœur est inquiet, mes lèvres sont altérées.

« Je croyais parcourir une route sans embûche, parsemée de verveine et de lotus, mais voici: J'ai rencontré le serpent d'amour et sa cruelle morsure m'a blessée.

« Au mal que j'éprouve, je ne trouve pas d'apaisement, la brise du soir, qui emporte l'âme des fleurs, est pour moi comme une flamme; l'astre qui se lève accroît mes tortures.

« Seraient-ce donc tes froids rayons, ô lune! qui font naître en mon cœur cette agitation funeste? C'est qu'ils me rappellent, sans doute, l'astre qui doit éclairer ma vie.

« Il s'est levé; hélas! dans un ciel menaçant, il ne

vient pas vers moi tel que je l'attendais : resplendissant de bonheur.

« Infortunée que je suis ! C'est lui seul qui occupe ma pensée, il est le maître de ma volonté, la lumière de mes yeux.

« Ah ! s'il doit s'enfuir et disparaître, ce sera la nuit profonde et sans réveil ; à cette pensée, mon âme chancelle : interdite, émue, je frémis ; ma vue se trouble, je sens que je me meurs ! »

La voix s'éteignit, les harpes vibrèrent seules un instant encore, et Ourvaci disparut, dans la pénombre qui descendait comme un voile de gaze sur le palais.

Bussy resta accoudé, le front dans ses mains, palpitant d'une émotion violente. Ce chant, était-ce un aveu ? était-ce à lui qu'il s'adressait, ou faisait-il allusion au royal fiancé ?

— Hélas ! s'écria-t-il, dans le plus enivrant bonheur, se glisse toujours pour moi l'amer poison du doute.

Naïk s'était approché sans bruit :

— Il faut rentrer, maître dit-il, la rosée nocturne tombe, abondante comme une pluie ; favorable aux plantes, elle est pernicieuse à l'homme. Et puis l'on s'étonne de ton absence, et toute ta cour t'attend pour présider le repas.

— Je te suis, Naïk dit Bussy ; mais quelle contenance vais-je avoir ? La fièvre me dévore, je ne peux dompter mon trouble. Tâche de retrouver le médecin musulman et demande-lui, pour moi, un breuvage endormant qui me conduise à demain, à travers l'oubli ; sinon je vais devenir fou.

XVI

PRYAVATA DEVAYANI OURVACI, DE LA DYNASTIE LUNAIRE

La salle du trône était vaste comme un temple, plus profonde que large, avec deux rangs de colonnes carrées, saillant des murs, chargées de statues, qui étaient celles de tous les rois de Bangalore, dont l'illustre famille se rattachait à la dynastie lunaire.

Les figures du zodiaque, en relief, ornaient le plafond, et Mécham, qui est le Bélier, avançant la tête, tenait suspendu à ses cornes, un grand lustre d'or formé de cent lumières. Le piédestal des statues, et les entrecolonnements, disparaissaient sous des tentures de soie bleue brochée d'argent, auxquelles s'appuyaient du dos les guerriers et la foule des courtisans.

Au fond de la salle, quatre éléphants de marbre blanc soutenaient, de leurs trompes levées, le dais pyramidal qui surmontait le trône. Ce trône, enfon-

çant ses pieds d'ivoire dans de profonds tapis, était un siège large, sans dossier, recouvert de coussins de velours bleu, brodé d'or et de perles fines; et derrière lui, s'arrondissait un vaste écran imitant les plumes chatoyantes du paon, au moyen d'émeraudes et de saphirs.

Par une disposition voulue, à l'heure des audiences, le soleil donnait dans la haute porte faisant face au trône et, lorsquelle s'ouvrait, un faisceau de rayons tombait sur le souverain, incendiant les pierreries de sa parure, et enveloppant d'une gloire surnaturelle la majesté royale.

Quand les battants s'écartèrent devant Bussy, tandis que quatre hérauts criaient ses noms et que trompettes et musique le saluaient, un moment il demeura ébloui sur le seuil. Toute la salle disparaissait, devant ce resplendissement du trône, dont les moindres détails frappaient les regards.

La reine y était assise, les jambes croisées, dans l'attitude des dieux, vêtue comme eux. Elle avait une mitre d'or ajouré, bordé d'un diadème en forme de feuillage, encadrant son front, contournant ses oreilles et s'arrêtant un peu au-dessus des épaules avec une torsion de reptile. Son torse était nu, mais voilé par le ruissellement d'un filet de pierreries. Une ceinture de palmes d'or, alternées avec des grappes de perles, retombait sur la jupe étroite, d'une soyeuse étoffe bleu céleste, toute couverte d'une rosée de diamants. Elle tenait un sceptre terminé par un bouton de lotus, et apparaissait tellement lumineuse que la

gerbe de saphirs et d'émeraudes, épanouie derrière elle, lui faisait un fond relativement sombre.

Guidé par les maîtres de cérémonie, s'appuyant à leur haute canne d'or, l'ambassadeur s'avança, suivi des officiers français, des umaras, et des esclaves portant les présents du roi. La porte fut refermée et l'aveuglante vision s'apaisa, devint plus douce. Bussy chercha le beau regard adoré, qui venait au devant du sien, et ses chauds et vivants rayons effacèrent toutes ces splendeurs inertes.

Hors la reine, seule sur l'estrade élevée, toute l'assistance était debout : à gauche les princesses, dans les plus riches parures, les astrologues, les devins ; à droite les brahamnes au teint clair ; puis des deux côtés de la salle, les nobles, les chefs guerriers, les poètes officiels, les fonctionnaires.

A quelques pas en avant du trône, trois tigres, qui avaient des colliers ornés de pierres précieuses, étaient enchaînés à un anneau scellé au sol. Ils semblaient repus et somnolents, allongeaient leur mufle sur leurs pattes étendues et clignaient leurs yeux d'or.

Un siège avait été préparé, et orné de l'écusson fleurdelisé, pour l'ambassadeur qui, représentant un roi, ne devait pas rester debout ; d'un côté, un garaoul portait l'étendard du Dekan ; de l'autre, le drapeau français se déployait, tenu par un grenadier. Mais, avant de gagner sa place, l'ambassadeur devait rendre hommage à la reine en s'inclinant devant elle jusqu'à toucher du front ses pieds, puis lui remettre la missive du Soubab, qui était scellée, et enfermée dans un

coffret, le prince, en sa qualité de fiancé, l'ayant voulue secrète.

Il s'approcha, pénétré d'une émotion religieuse, et se croyant vraiment sur les marches d'un autel, pour adorer une divinité.

Au lieu de son front, ce fut sa bouche qui effleura, presque malgré lui ce joli pied nu, orné de bagues, au talon empourpré par le jus du mendhi, et sur lequel se croisait une chaînette d'or.

Ourvaci eut un tressaillement et dit d'une voix chancelante :

— Victoire à l'ambassadeur ! bonheur à l'hôte sacré qu'abrite notre toit ! Qu'il y demeure de longs jours, et puisse le palais lui sembler digne de lui !

Bussy la regardait. Tout près d'elle, respirant ses parfums, il lui semblait vraiment qu'ils étaient seuls, comme, au fond du sanctuaire, le prêtre avec son dieu ; et, perdu dans une extase, il oublia toute cette foule, l'ambassade, le cérémonial, et le monde entier.

Inquiets, les hadjibs s'agitaient, croyant que le jeune étranger ne retrouvait plus le compliment appris par cœur. Lila aussi s'effrayait, mais elle était trop loin pour pouvoir avertir son ami. La reine, qui s'oubliait comme lui, revint subitement au sentiment du danger, et dit sans presque remuer les lèvres :

— Parle, seigneur, ne te trahis pas.

D'un violent effort il redevint maître de lui, reprit sa dignité froide. Et sa voix ferme et claire emplit la salle :

— Parure du Monde ! puissante reine, qu'illustre

une origine divine, et qui a pour frères les rayons de la lune, je baise le sol que tu foules et la poussière qu'illuminent tes pas. Je viens et je salue ta splendeur, au nom du très glorieux roi du Dekan, Ombre de Dieu, Soutien du Monde, qui a pour tapis des fronts couronnés, et que sa Toute-Puissance le Mogol appelle son fils bien-aimé : Salabet-Çingh, qui se glorifie d'être ton esclave, et t'envoie cette lettre, scellée de son royal sceau, secrète, et que nul ne doit lire avant toi.

Un page s'approcha, tenant, sur une étoffe pliée quatre fois, un coffret pavé de rubis. L'ambassadeur l'ouvrit, y prit la lettre écrite sur du satin blanc et, après l'avoir portée à son front, l'offrit à la reine.

Ourvaci, tenant la lettre du bout des doigts, attacha sur Bussy un regard lourd de tristesse, qui clairement lui disait :

— C'est donc toi qui m'apportes l'arrêt qui met fin à mes jours heureux, et nous sépare à jamais ?

Ce que les yeux bleus lui répondirent, dans un éclair d'indomptable énergie et de dévouement sans bornes, la reine le comprit si bien qu'elle eut peur ; et, le front penché vers la lettre, tardant à l'ouvrir, elle se demanda si sa responsabilité et sa dignité de souveraine lui permettaient, pour sauver sa personne, de déchaîner ce lion furieux, qui allait, sans nul doute, sur un mot d'elle, bouleverser le Dekan, et détruire son œuvre, en brisant le roi qu'il avait fait.

— Son regard me l'a crié, se disait-elle, tandis qu'il gagnait sa place, il est venu pour me défendre,

m'obéir et me sauver, si je refuse de tenir les promesses sacrées des fiançailles.

Un soupir, dont s'émurent les colliers et le réseau de pierreries, gonfla sa poitrine et elle déroula la lettre.

Aussitôt la musique, sourdement, joua, pour emplir le vide du silence, et les bayadères, déployant leurs écharpes, ébauchèrent une danse lente et gracieuse.

Bussy fut surpris du trouble qui s'emparaît de la reine tandis qu'elle lisait. Il n'était sensible que pour lui peut-être, car elle gardait en apparence son impassibilité de déesse, mais il voyait ses longs cils palpiter son souffle soulever plus rapidement son sein et une légère teinte rose monter sous sa pâleur chaude. Elle lut la lettre d'un seul trait, puis la relut, et, sans soulever tout à fait ses paupières, assombries d'antimoine; glissa vers l'ambassadeur un regard si rayonnant qu'il lui fit l'effet d'un coup de soleil entre deux nuages.

Elle appela d'un signe une de ses femmes qui reçut de ses mains le message royal et le donna à un page, en lui transmettant l'ordre de la reine. Le page s'approcha de Bussy et, s'agenouillant, lui remit la lettre.

— La reine désire que tu lises, pour toi seul, dit-il.

Le jeune homme prit l'écrit et s'aperçut qu'il était tout entier de la main du roi. Pourquoi devait-il le lire ? Une violente émotion l'oppressait, des flammes lui semblaient danser sur des lignes et, malgré son impatience de savoir, il dut fermer les yeux un instant pour retrouver sa lucidité.

Le message était ainsi :

« Allah est le victorieux !

« Au Diadème du Monde ! A la très grande, très illustre, très brave et très heureuse reine de Bangalore Pryavata, Dévayani, Ourvaci, de la divine et très glorieuse dynastie Lunaire ; Sayet Mahomet-Khan Assef daoula, Bâhâdour Salabet-Çingh, le roi du Dekan.

« Que Dieu tout-puissant te conserve en parfaite santé

« O reine ! toi qu'on dit si resplendissante que, quand tu parais, les étoiles affolées abandonnent l'astre nocturne pour te faire cortège, je touche tes pieds de mon front et je me proclame ton esclave.

« Allah, dans sa bonté, a permis que j'apprenne, par la voix de mon grand-vizir, qui fut le tien, le très vénérable Rugoonat Dat Pandit, que la liberté dont tu jouis dans ton royaume de Bangalore t'est plus précieuse que la vie, que le mariage te semblerait une lourde chaîne, et le harem une odieuse prison. En me révélant tes sentiments, le vizir a accompli une action louable, évité un malheur et mérité ma gratitude.

« Sache, toi la première parmi les reines, que mon plus cher désir est ton bonheur et que, pour pouvoir sans mourir lui sacrifier le mien, j'ai évité de te voir, de laisser fuir ma raison par mes yeux, à l'aspect de ta beauté. Je puis donc te dire aujourd'hui que tu es libre, que ta volonté m'est plus sacrée que les promesses échangées pour nous, quand nous étions encore de faibles oiseaux, gazouillant au bord du nid.

« Je ne veux pas me glorifier de mon sacrifice et l'exalter à tes yeux ; bien que jeune et sans expérience

encore, je te parlerai comme si la barbe blanche de la sagesse argentait ma poitrine, et, pour t'enlever tout remords de rompre d'anciens serments, je te montrerai que ce qui te rend heureuse est aussi le bien de nos sujets.

« Quand on nous fiança l'un à l'autre, rien ne faisait prévoir que, privée par la cruelle mort de tes frères et de tous tes parents mâles, le poids de la couronne chargerait un jour ton front délicat, et des obstacles, qui semblaient insurmontables, me séparaient du trône où je suis à présent si triomphalement assis. Au lieu de fiancés insouciants et libres, deux souverains sont aujourd'hui face à face, et les lois sont autres pour eux ; avant de songer à leur bien, ils doivent songer à celui de leur peuple.

« La sagesse ne nous dit-elle pas que Bangalore, si prospère sous ton règne, perdait tout en te perdant. Le Dekan perdrait aussi, car ta loyauté envers le trône de mes prédécesseurs, ton exactitude à remplir tes engagements, bien peu de princes tributaires les possèdent. Le gouverneur qui, toi absente, régirait tes États n'aurait en vue, sans doute, que son intérêt et, par son joug avide et lourd, pourrait susciter des troubles et des bouleversements, faire naître la guerre et la ruine, là où fleurissent la paix et la richesse.

« Je soumets à ton jugement ces réflexions, qu'approuve mon vizir. Mais toi seule décideras, car ne me fais pas l'injure de douter que, si l'on s'est trompé sur tes sentiments ou s'ils se sont modifiés, ma plus

grande gloire sera, quoi qu'il puisse arriver, de partager mon trône avec toi.

« Sans hâter ta décision, fais-la connaître à mon bien-aimé frère Bussy Bâhâdour Gazamfer Çingh, comme si c'était à moi-même. Il me transmettra ta volonté qui sera ma seule loi.

« Accueille favorablement les humbles offrandes que je dépose aux pieds de ton trône ; parmi elles, tu trouveras le firman, ratifié par notre père le Mogol, qui te restitue le territoire s'étendant des limites actuelles de Bangalore jusqu'aux Montagnes-Orientales.

« Mon frère Gazamfer, m'a fait entendre que tu regrettais vivement cette partie de ton royaume, dont les conquérants ont privé tes ancêtres, et mon plus grand plaisir est de suivre les conseils de mon glorieux frère. C'est donc lui seul, et non pas moi, qui mérite ta gratitude pour cette restitution.

« Donné, en mon palais d'Aurengabad, le 10 du mois de Raheb, la onze cent soixante-septième année de l'hégire, et de mon règne la première. »

Pendant cette lecture, dès qu'il en eut compris le sens, un tourbillon de joie faillit faire perdre contenance à l'ambassadeur, il se sentit le cœur oppressé de reconnaissance, pour ce roi charmant, qu'il avait si longtemps méconnu, et dont il recevait à présent, une si éclatante preuve d'affection. Il ne douta pas un instant que ce ne fût à cause de lui, et non pour les raisons politiques mises en avant, que Salabet avait pris cette résolution.

— Mais il connait donc mon secret? se disait-il.

Oui, par Rugoonat-Dat. Comment n'y ai-je pas songé? Ce trait d'une si touchante délicatesse, qui restitue en mon nom ce lambeau de royaume, me le prouve assez, car je n'ai parlé qu'au vizir du chagrin qu'éprouvait la reine à ce sujet. Ivre de jalousie, je n'ai rien vu, rien deviné. Ah! si je n'étais pas auprès d'Ourvaci, je partirai sur l'heure pour m'aller jeter aux pieds du Soubab, le serrer dans mes bras, lui faire oublier mes torts!

Il ne pouvait se lasser de relire ce bienheureux écrit, qui lui faisait éprouver cette dilatation de l'être, cette gaîté fébrile, qui s'emparent de celui qui vient d'échapper à une mort violente.

Un hadjib, saluant et souriant, s'avança vers Bussy, lui souffla que la reine attendait l'ambassadeur, pour la cérémonie du Bira qui met fin à l'audience. Il se leva vivement et marcha vers le trône. Lorsqu'il fut près d'Ourvaci, les regards qu'ils échangèrent étaient tellement chargés de flamme et d'une joie si débordante, qu'ils en furent effrayés, et, subitement les voilèrent sous leurs paupières, pour dérober leurs pensées à la foule.

Elle se pencha un peu pour lui donner, selon l'usage, des feuilles de bétel et lui verser sur les mains quelques gouttes d'essences de roses.

Les tigres éveillés s'étirèrent en grondant, et Bussy, qui ne les avait pas vus, eût un mouvement de surprise.

— Tu ne les reconnais pas? dit la reine en souriant; ce sont les orphelins que tu as faits, en tuant leur mère, pour me sauver.

— Les petits de la tigresse !

— Pouvait-on laisser périr ces pauvres abandonnés, qui ne s'étaient encore rendus coupables d'aucun crime ?

Et comme il semblait vouloir s'approcher d'eux, d'un mouvement vif, elle appuya sa main sur le bras du jeune homme pour le retenir.

— Laisse-les, ils sont doux, quelquefois, mais le plus souvent perfides. S'ils allaient reconnaître le meurtrier de leur mère et la venger.

— Tu ne veux donc plus ma mort ?

— Ah ! ne m'accable pas, dit-elle, d'une voix tremblante, toi à qui je dois maintenant plus que la vie. Va, bientôt nous nous reverrons.

Quand il eut regagné son palais, avide maintenant de solitude, Bussy ordonna à Naïk d'éloigner tout le monde, de défendre l'entrée à tous ceux qui ne seraient pas des envoyés de la reine, et il se mit à marcher dans la chambre, avec une fébrile agitation, qui inquiéta le paria, puis finit par s'aller jeter sur un divan.

— Souffres-tu, maître ? dit Naïk en s'approchant.

— Oh non ! s'écria le marquis, mais j'ai les nerfs aussi faibles que ceux d'une petite-maîtresse ; il m'est impossible de les dominer et je ne peux retenir mes larmes. Pardieu, c'est la première fois qu'il m'arrive de pleurer de joie ! Elle est libre ! Naïk, la générosité du Soubab me délivre de l'affreux cauchemar qui pesait sur ma poitrine. Je n'ai plus personne à haïr, et dans mon âme qui déborde d'amour, il ne reste qu'une ombre : le regret d'avoir méconnu le cœur du roi.

— Que tous les dieux soient loués ! s'écria Naïk en baisant la main de son maître, j'avais comme un pressentiment de ce qui arrive et je m'empêchais d'en parler, de peur de nourrir un espoir décevant. Rugoonat-Dat ne pouvait manquer d'avertir le roi, du mal qu'il allait te faire, sans le savoir ; il est trop sage et trop bon pour ne pas avoir désiré te servir, tout en servant aussi la reine, qui fut son élève et dont il connaissait les répugnances. Mais je t'en conjure, maître, cache ta joie maintenant, bien des reptiles sont encore à craindre ici, qui traîteusement et sournoisement, pourraient te nuire.

— Que puis-je donc craindre, protégé par la reine ?

— Redoute les brahmanes, dit Naïk, ils ont la prétention de régner sur les rois, et, si l'amour a su triompher des préventions de la souveraine, ils n'ont rien abjuré de leurs préjugés, et toujours, pour eux, tu es le barbare dont l'approche est une souillure. La crainte seule qu'ils ont des Mogols retient leur haine.

— Que m'importent ces blêmes fanatiques ? s'écria Bussy. Elle est libre, elle m'aime ! Le reste du monde est moins pour moi qu'une bulle de savon.

Les ghérialis, qui frappent l'heure sur des bassins d'airain, venaient d'annoncer le troisième pahar du jour, et l'on entendait la voix des poètes, chanter que la brise déjà commençait à rafraîchir l'air brûlant, lorsque la reine fit inviter l'ambassadeur à venir la retrouver dans les jardins, s'il préférait sa compagnie au spectacle d'un combat d'éléphants, de tigres et de

rhinocéros, qui avait lieu pour divertir les hôtes du palais.

Il la rejoignit, sous l'ombre fraîche d'une allée d'emblis, où elle se promenait lentement, au milieu de ses femmes et de sa cour, ce jour-là composée surtout de musulmans.

Bussy remarqua que la reine était vêtue comme le soir de leur rencontre dans l'île du Silence, c'est-à-dire enveloppée dans cette impalpable « rosée nocturne » dont il faut cent tours pour former l'épaisseur d'une mousseline ; une couronne de jasmins retenait son voile, et elle n'avait d'autres bijoux que des perles. Cette blancheur de sa toilette était exquise sous les verdures sombres, et, au milieu des parures étincelantes qui l'entouraient, elle attirait invinciblement les regards, comme la lune parmi les étoiles.

Quand le marquis fut à quelques pas d'elle, Ourvaci se tourna à demi et se cacha dans son voile, avec ce mouvement si gracieux de pudeur et de timidité qui est un hommage.

Puis elle s'avança vers Bussy, en entraînant Lila, dont elle avait pris la main.

— Joie et triomphe à l'ambassadeur ! dit-elle ; a-t-il trouvé le repos sous notre humble toit ?

— L'air de ce palais est pour moi comme l'ambroisie des dieux, dit-il, et je suis aussi heureux qu'un immortel.

Ils étaient un peu en avant de la suite, et la reine dit en baissant la voix :

— Lila seule connaît le message du roi et sait tout

le bonheur que tu apportes ici, gardons le secret; demain seulement, j'annoncerai aux ministres, pendant le conseil, le but de ton ambasssade, sans leur dire encore, pourtant, qu'elle réponse je ferai au roi du Dekan, car elle causera des déceptions.

Bussy eut un tressaillement de peur.

— Pendant l'absence de la Parure du monde, dit Lila vivement, Panch-Anan devait être régent, et garder le pouvoir jusqu'au jour où un héritier...

— A quoi bon parler de cela? interrompit la reine avec impatience. L'illustre ambassadeur est las de toutes ces questions. Occupons-nous plutôt du concert des oiseaux et de la beauté des fleurs.

— Quand la divine musique de ta voix caresse l'oreille, dit-il, le chant de l'oiseau ne semble plus qu'un cri discordant, et il est impossible de regarder les fleurs, quand on peut contempler tes lèvres.

— Eh bien, je me tairai pour ne pas faire tort à mes doux chanteurs, dit-elle en riant, et tu oublieras vite mes lèvres en voyant le parterre de lotus. Ne me fais pas le chagrin de ne pas l'admirer, c'est moi-même qui en ai ordonné la disposition.

— C'est la fleur aimée entre toutes, dit Lila, en jetant à Bussy un regard d'intelligence.

— N'est-ce pas le symbole même de l'Hindoustan, reprit Ourvaci, puisque l'on dit que cette contrée apparaît aux yeux des dieux sous la forme d'un lotus, flottant sur la mer? Le pistil, c'est le mont Mérou, le plus haut pic de la terre; toutes les cimes de l'Himalaya, groupées autour de lui, sont les anthères; les

pétales de la corolle représentent les différents royaumes, et les quatre feuilles du calice sont les quatre presqu'îles qui s'étendent sur la mer. N'est-ce pas ingénieux ?

Jamais elle ne lui était apparue aussi adorable. Son âme, jusque-là toujours bouleversée, avait communiqué à sa beauté quelque chose de tragique et de sombre, tandis qu'aujourd'hui, un calme divin l'enveloppait, lui donnait un charme nouveau, incomparable.

Lorsqu'elle se tut, l'interrogeant, Bussy demeura interdit : étourdi de bonheur, la contemplant avec une sorte d'avidité, il avait entendu la voix sans comprendre les paroles.

— Vois, Lila ! s'écria-t-elle en riant et en jetant son bras autour du cou de la princesse, les discours d'une femme lui semblent trop frivoles, il ne m'écoute pas !

— Pour qu'il écoute, il faut l'aveugler, dit Lila.

Et d'un mouvement mutin, elle fit voler le bout de son écharpe, devant les yeux du jeune homme.

— Je suis tellement coupable, dit-il, que je n'essaye nulle excuse, et c'est sans la mériter que j'attends ma grâce. Je ressemble à un larron qui veut emporter trop de richesses et en laisse tomber la moitié.

Lentement, ils marchaient sous l'allée ombreuse elle se terminait par une baie ensoleillée qu'ils atteignirent.

Là, des esclaves attendaient, munis de parasols, d'écrans et d'éventails, pour protéger les nobles promeneurs tandis qu'ils traversaient les endroits découverts.

C'était là que des milliers de lotus s'épanouissaient, cachant sous leur profusion, l'eau où ils prenaient racine. Des chemins de marbre blanc passaient au milieu d'eux, et c'était vraiment un spectacle délicieux que toutes ces larges fleurs, aux pétales nombreux, portées haut par leurs longues tiges jaillissantes, au-dessus du fouillis foncé des feuilles rondes.

Il y en avait de pourpres comme du sang et de roses comme l'aurore, des blancs, des jaunes d'or, des vert pâle, des noirs, se mêlant dans un désordre harmonieux, comme celui des plus beaux tapis.

— Ceux-ci sont des lotus de la lune, dit Ourvaci, en désignant un groupe dont les corolles étaient fermées, ils ne s'ouvrent qu'à la nuit.

— Et voici la fleur préférée, dit Lila, en se penchant pour cueillir un magnifique lotus bleu qu'elle offrit à la reine. Elle le prit en jetant un regard furtif vers les yeux de Bussy, comme pour comparer les pétales de la fleur, aux prunelles de l'étranger.

Le chemin aboutissait à un embarcadère, descendant vers une jolie rivière, que la cohue des lotus, se reculant pour former bordure, laissait libre. Un bateau extrêmement magnifique était rangé le long des marches, avec ses quarante rameurs, debout, appuyés sur leur rame oblongue. L'embarcation dorée et ornée d'émaux, avait la forme d'un grand serpent étendu sur l'eau, qui se redressait pour former la proue et devenait un paon aux ailes déployées. Une plate-forme, bordée d'une balustrade et protégée du soleil par une légère toiture, élargissait l'avant. La

reine s'y installa avec Lila, l'ambassadeur et quelques personnes de sa suite, parmi lesquelles Abou-al-Hassan.

Aussitôt, comme si le paon eût pris son vol, entraînant l'embarcation, elle fila sur l'eau avec une extrême vitesse, qui créa pour ceux qu'elle emportait, la plus délicieuse brise.

A l'arrière, un jeune danseur déploya une bannière, et, l'agitant au-dessus de sa tête, rythma les efforts des rameurs par ses mouvements silencieux. De nombreuses embarcations, moins grandes, avaient reçu toute la suite de la reine, et elles glissaient à droite et à gauche, joyeusement, approchant du bateau royal, mais ne le dépassant jamais. Quelques-uns portaient des musiciens et des chanteuses qui se mirent à improviser des louanges en l'honneur de la reine et de son hôte.

Ourvaci accoudée à des coussins, presque couchée, dans une pose d'une souplesse exquise, doucement alanguie, feignait d'écouter les musiques, en jouant nonchalamment avec le lotus. Ses regards allaient vers Bussy et parfois semblaient le supplier de mieux cacher le secret de leurs cœurs. Mais si, pour lui obéir, il s'efforçait de considérer les rives charmantes qui fuyaient à droite et à gauche, animées de bosquets, de fontaines, de kiosques se mirant dans la rivière, c'étaient les yeux de la reine qui avidement cherchaient les siens.

Lila, inquiète et effrayée de les voir ainsi oublieux

du monde, se pencha vers le marquis, en ayant l'air de se mirer dans l'eau, et lui dit rapidement :

— Prends garde ! veux-tu donc tout perdre par cette folle conduite ? Bien des dangers et bien des obstacles vous séparent encore.

Et elle se mit à l'interroger sur l'Europe, sur la France, sur mille choses, le forçant à lui répondre, le harcelant sans répit.

Mais on passa devant l'île du Silence ; le palais de marbre apparut, entre les touffes de palmiers, avec ses galeries à jours, ses grands escaliers s'enfonçant sous l'eau, et la reine détourna la tête avec une expression de honte et de douleur, dont Bussy ne put supporter la vue. Au lieu de répondre à Lila qui lui demandait si la reine de France était belle, il s'écria :

— Aucun lieu du monde ne m'a autant enchanté que celui-ci ; sa seule vue me trouble et m'émeut comme si elle me rappelait un bonheur surhumain, qui me serait arrivé dans une autre existence. Ah ! si je ne puis y vivre, je serais heureux d'y mourir !

Les assistants furent assez surpris de ce qu'ils entendaient et surtout de l'accent passionné avec lequel cette phrase avait été criée, mais ils crurent comprendre que l'ambassadeur déclamait quelque chose, citait un passage d'un auteur de son pays, à propos des charmes de la nature. Lila seule, surprit une larme qui tomba des yeux de la reine sur les perles de son collier.

On glissa quelque temps encore sur l'eau bleue, sans une ride, puis les rameurs levèrent leurs rames

ruisselantes tous ensemble et, le bateau se rangea près d'un rocher couvert de mousse, sur lequel on débarqua.

— Rama s'est laissé emmener sans même s'informer où on le conduisait ? dit la reine.

— Étant près de toi, j'étais arrivé avant de partir, puisque tu es le but de tous mes rêves.

Une antilope bleue, dont les cornes droites luisaient, accourut à eux en faisant tinter la clochette d'argent qu'elle avait au cou.

De jolis oiseaux, assez grands, au plumage gris perle et qui semblaient familiers, couraient aussi dans les allées. Lila, pour arracher encore une fois le marquis à lui-même, attira son attention sur eux.

— Regarde les mangousses, dit-elle, ce sont des oiseaux très précieux, car ils débarrassent les jardins des reptiles venimeux, et c'est à eux que nous devons de nous y promener sans crainte.

— Comment font-ils pour éviter les morsures ? dit Bussy, essayant de s'intéresser aux mangousses.

— Ils sont très souvent mordus, dans leurs combats avec les cobras, mais ils connaissent la façon de se guérir : un secret qu'ils gardent soigneusement. Dès qu'ils sont atteints, ils se retirent vivement au plus épais des massifs et emploient leur remède, que personne n'est jamais parvenu à surprendre ; après quelques instants ils reviennent guéris.

— Comme c'est étrange !

Lila attira le jeune homme un peu à l'écart.

— Tu vas me prendre en haine, dit-elle, comme un

gourou maussade et sévère qui gronde toujours et veut éteindre le feu de la jeunesse ; mais, je te conjure encore, maintenant surtout que toute la suite est réunie, de mettre un voile à tes regards, dont l'amour s'échappe en rayons aveuglants. Songe à la terrible puissance des brahmanes tes ennemis, à l'influence qu'ils ont encore sur la reine et à la prudence qu'il nous faut avoir pour l'ébranler et la détruire, avant qu'ils se doutent de rien. S'ils découvrent votre secret, avec combien de malheurs ne nous faudra-t-il pas lutter encore ! et, ce secret, vous le criez tous deux de toute votre âme, vous me mettez au supplice et je ne sais que faire pour vous sauver de vous-mêmes.

— Je fais tous mes efforts, Lila, mais je ne suis pas maître de moi. Comment est-il possible, quand elle est là, de regarder des oiseaux ou des arbres !

— Je vais aller gronder la reine alors, qui est aussi d'une imprudence effrayante, je tâcherai d'obtenir d'elle, qu'elle mette fin à une entrevue aussi dangereuse.

— Oh ! non, s'écria Bussy, je t'obéirai, mais, pour me récompenser, dis-moi, je t'en prie, pourquoi Ourvaci semble éviter de prononcer mon nom. Éprouverait-elle encore une répugnance à le laisser vibrer sur ses lèvres !

Lila secoua la tête en souriant.

— Dois-je te dire cela ? Ce serait encore augmenter ta joie et te rendre plus incapable de m'obéir.

Le jeune homme la suppliait des yeux.

— Tu ne sais donc pas, que les femmes hindoues

ne prononcent jamais le nom de leur époux, ni de celui qui doit l'être ?

— Est-ce possible ! s'écria-t-il en serrant vivement la main de la princesse.

— Hélas ! se dit-elle à elle-même, moi non plus je ne prononce jamais son nom, et il ne l'a pas remarqué.

On avait fait le tour d'un grand rocher, tout hérissé de plantes grasses qui semblaient des monstres fantastiques, portant des fleurs énormes, superbes, dont le parfum saturait l'air, et l'on s'engagea dans une galerie sombre, qui conduisit à une grotte gigantesque, revêtue de stalactites de cristal, et dont le sol était couvert de tapis et de coussins imitant la mousse.

Devant l'ouverture, du côté du paysage, une cascade passait, si unie et si transparente, qu'elle semblait souvent immobile ; des gazons épais, disposés en escalier, recevaient cette nappe d'eau qui tombait sans bruit et s'enfuyait en silence. L'arc d'Indra jouait au travers, irisant les blocs de cristal, qui ruisselaient des parois, ou enflammaient les pierreries des parures.

De belles esclaves apportèrent sur des plats d'or des dattes, des mangues et des figues, qu'elles venaient de cueillir, puis toutes sortes de confitures, de friandises et de sorbets.

— Que mon hôte illustre daigne prendre place auprès de moi, dit la reine.

Et elle se mit à rire de la surprise qu'il montra en voyant toute l'assistance s'installer, le visage tourné vers le fond obscur de la grotte, tournant le dos au paysage.

— C'est une pénitence que nous accomplissons, dit-elle, avec une gaieté d'enfant. Tu t'es laissé conduire aveuglément ; maintenant, il faut la partager avec nous.

Des esclaves, portant des écrans de plumes et des chasse-mouches, s'étaient groupées derrière la reine, qui, bientôt, frappa l'une contre l'autre les paumes de ses mains, légèrement teintées de mendhi.

A ce signal, une mélodie se fit entendre, jouée par des flûtes et soutenue par les vinas et les tambourins, et le fond de la grotte, s'écartant, découvrit la scène d'un théâtre, dont la décoration représentait un jardin.

Un personnage très vénérable s'avança, et, après une invocation aux dieux, annonça qu'en l'honneur de l'illustre ambassadeur qui glorifiait le palais de sa présence, il allait faire représenter une pièce du poëte très aimé Bavabhouti ; une pièce qui plaisait par dessus tout à la jeunesse en fleur, car elle avait pour sujet les touchantes et célèbres amours de Madhava et de Malati. Il déclara que les acteurs se préparaient à jouer leur rôle avec tout le talent dont ils étaient capables, que lui-même allait paraître sous le costume, d'une vieille anachorète, et qu'ils espéraient mériter la bienveillance de la noble assemblée.

Il se retira, et l'on vit venir un beau jeune homme, pâle et languissant, accompagné d'un ami, à qui il contait ses amoureuses peines.

« — Ah ! Macaranda ! s'écriait-il, je ne suis plus le maître de moi-même, je n'ai plus ni honte, ni orgueil,

ni force, ni jugement. Mon esprit ne roule qu'une seule pensée, mes yeux ne voient qu'une seule image. Hélas ! je le sens, c'est une braise ardente qui est tombée dans mon sein !

« — C'est l'amour qui t'a frappé, avoue-le ; quelle honte peut te causer cette blessure ? Qui donc peut résister au dieu qui triomphe même des dieux ?

« — Ah ! j'avoue ma faiblesse, dit Madhava en soupirant, écoute quelle en est la cause : Je m'étais rendu au temple de Kam-déva, et j'avais erré dans les bosquets jusqu'au moment où, fatigué, je me suis couché près d'une fontaine. Au milieu des parfums, des bourdonnements, des chants d'oiseaux, j'étais étendu sous l'ombre fraîche, l'esprit tout à fait libre et paresseux ; pour passer le temps, je rassemblais autour de moi les feuilles nouvellement tombées et j'en formais une guirlande, lorsque je vis sortir du temple, une jeune fille... Ah ! mon ami ! sa démarche était aussi gracieuse que la bannière triomphale de l'amour l'orsqu'elle s'agite et frissonne sur le monde prosterné ! Sa beauté semblait divine, ou plutôt, à son éclat, on aurait dit voir le dieu même du temple. Conduite par ses femmes, pour cueillir les fleurs qui couvraient en abondance l'arbuste sous lequel je me trouvais, elle s'approcha de moi et je pus contempler à mon aise sa taille délicate, son front plus blanc que l'ivoire le plus pur, plus rayonnant que la lune, ses yeux s'ouvrant comme des fleurs sous les lianes de ses sourcils ; ah ! j'ai senti la puissance de ces regards, voilés de pudeur ; ils entraînaient mon cœur comme l'aimant attire le fer. Cepen-

dant, pour ne pas effaroucher l'inconnue, je continuais à tresser ma guirlande, affectant d'en être fort occupé, et bientôt elle se retira, suivie d'une garde d'eunuques, armés de cannes et de javelines. Un magnifique éléphant la reçut, et, tandis qu'il l'emportait, elle tournait la tête vers le bosquet du temple et laissait glisser entre ses tendres paupières, des traits trempés de poison et d'ambroisie. Mon cœur en fut atteint, et, depuis ce moment, un feu dévorant, un froid mortel se répandent tour à tonr dans mon sang, me consument et me refusent tout repos. »

La jeune Malati partage l'amour de Madhava, mais elle a été fiancée par son père, le ministre, à un favori du roi, et de son côté, elle se lamente et pleure :

« — O Madhava ! les grâces de ta personne, le doux son de ta voix, ton beau regard sous l'arc de ton sourcil, pareil à celui de l'amour, ont fait naître dans mon cœur une angoisse que rien ne peut guérir. Heureuse celle qui ne connaît pas tes qualités ! Elles sont pour moi un arrêt de mort, car je ne peux vivre, si je dois renoncer au mortel qui m'a subjuguée. Hélas ! c'est mon père lui-même qui me condamne... »

— Je suis sûre, Lila, disait Ourvaci à voix basse, que c'est toi qui as indiqué le choix de cette pièce.

— Ne fallait-il pas vous rappeler que l'amour triomphe de tous les obstacles ? Nul autre que vous, d'ailleurs, ne peut comprendre les analogies qui se trouvent par hasard dans cette pièce avec l'état de votre cœur.

Le souffle des éventails faisait voltiger le voile

aérien de la reine ; il s'accrocha aux broderies de l'habit du marquis ! Très doucement, il le dégagea, mais le retint dans sa main, et, croyant tous les regards fixés sur le théâtre, furtivement, il appuya le suave tissu sur ses lèvres. Ourvaci lui sourit imperceptiblement, et, soulevant le lotus bleu, l'effleura d'un baiser.

Ce jeu muet fut surpris par la princesse Mangala, qui entre les cils, sournoisement, ne cessait d'observer la reine ; mais celle-ci ne s'en apercevait pas, et l'éclair de méchanceté satisfaite qui brilla un instant dans les yeux de sa rivale, échappa même à Lila qui, à la dérobée, elle aussi, regardait Bussy, avec un sentiment poignant, où se mêlaient à la joie de le voir heureux, une sourde mélancolie.

La pièce s'acheva à la satisfaction des amants qui, après bien des mésaventures, poursuivis même par la colère des dieux, voyaient tous leurs vœux accomplis.

— Ah ! j'ai peur, Lila, disait Ourvaci, à la fin de cette journée ; près de lui les heures s'envolent comme des minutes, et cependant, ces minutes-là sont plus emplies que toute ma vie passée. Que deviendrai-je lorsqu'il ne sera plus là ?

— L'avenir est à vous, puisqu'il t'aime et que tu l'aimes, dit Lila, mais prenez garde de le compromettre, par trop d'impatience. Ne faut-il pas, moi qui ai longtemps combattu la folie de ta haine, que je contienne aujourd'hui l'audace imprudente de ton amour ?

— Ah ! ne gâte pas ma joie en me grondant, dit la reine. Quand je songe que celui qui m'a sauvée de la mort me sauve encore de l'esclavage, et que j'ai voulu

deux fois le tuer, mon cœur est déchiré par une atroce douleur; il est là, mendiant un regard, lui à qui je donne en secret toute mon âme, et tu veux que je détourne les yeux, que je retienne mes larmes!

— Je tremble pour la vie qui t'est chère, comme toi-même tu tremblais, il y a peu de temps encore, quand tu me cachais ton secret. Un tourbillon de bonheur t'entraîne et t'aveugle, à présent, et te fait oublier tes justes craintes.

— C'est vrai, dit Ourvaci en pâlissant; si le ministre savait mon amour pour celui qu'il hait d'une haine incompréhensible, nous serions perdus. O Lila, tu m'épouvantes. Il faudra bien pourtant que la vérité éclate et que le roi soit proclamé.

— Il faut que Panch-Anan soit brisé avant cela, et si tu n'oses le faire brusquement, tout de suite, usons de ruses quelque temps encore, et minons ce pouvoir absolu que tu as si imprudemment laissé prendre au ministre.

— Je ferai ainsi, Lila, et personne ne connaîtra ma réponse au roi du Dekan avant que l'ambassadeur soit hors d'atteinte. Je tâcherai, puisqu'il le faut, de mieux garder mon secret; mais s'il allait s'en attrister?

— Ne suis-je pas là? dit la princesse, déjà je l'ai averti, mais il est de ceux, malheureusement, que le danger attire.

Le lendemain, après le conseil, auquel l'ambassadeur assistait, et où la reine fit connaître les propositions du Soubab et l'accroissement inespéré du territoire de Bangalore, Panch-Anan, rentrant chez lui,

très préoccupé, aperçut dans la cour de son palais, les pages et la litière de la princesse Mangala ; il pressa le pas et gagna la salle où elle l'attendait.

— Victoire au ministre ! dit la princesse, en portant ses mains à son front.

— Qu'est-ce donc, ma fille, qui t'amène si matin chez moi ? dit le brahmane.

— La découverte du plus étonnant mystère, mon saint gourou. Mon amour pour notre reine me pousse à te le révéler, pour que tu puisses la protéger et la sauver. Les dieux sont au pouvoir des prières, les prières sont au pouvoir des brahmanes, donc, les brahmanes sont dieux, et rien ne doit leur être caché.

— Parle sans détour, ma fille ; je connais ton dévouement et je saurai le récompenser, dans ce monde-ci, et dans les existences suivantes.

— Eh bien, père, le barbare est un magicien bien puissant, car il est parvenu à se faire aimer de la reine.

— Qui t'a dit cela ? s'écria Panch-Anan, en changeant de couleur.

— On s'est bien gardé de me le dire, répondit Mangala avec un rire plein de rancune ; toutes les confidences sont pour Lila, mais ils ont eu beau s'observer, j'ai surpris entre la reine et l'ambassadeur des regards et des échanges de signes qui ne me laissent pas de doute.

— Ce que je redoutais si fort est donc arrivé, malgré tous mes efforts ! dit le brahmane, les sourcils froncés ; je comprends à présent : c'est ce maudit barbare qui a décidé le Soubab à laisser la reine libre de

rompre ou de tenir les promesses des fiançailles : nouvelles qu'elle vient seulement de nous apprendre au conseil.

— Alors, la régence t'échappe ?

— Peut-être. La reine a déclaré qu'elle ne savait pas encore quelle réponse elle ferait. Mais elle nous trompe, sans doute, et est parfaitement décidée à refuser.

— Un trône comme celui du Dekan, auprès du petit royaume de Bangalore, mérite bien qu'on hésite, dit Mangala.

— Mais Bangalore vient d'être doublé en importance ; à la demande du barbare, que l'impur musulman traite de frère, tout l'ancien territoire nous est rendu. N'est-ce pas là, un signe que le roi du Dekan verrait d'un œil favorable, une alliance de la reine avec son ambassadeur ?

— Ah ! mon père, un pareil sacrilège ne peut pas avoir lieu, s'écria la princesse avec épouvante. Si la reine a laissé surprendre son cœur par la magie, elle n'est pas folle au point d'oublier son rang et sa caste.

— Je la connais : elle est extrême en tout ; cet homme, elle le voulait mort, quand elle le haïssait ; l'aimant, elle le fera roi.

— Mais les pierres des palais tomberaient d'elles-mêmes pour le lapider !

— Calme-toi, ma fille, dit le brahmane, continue d'observer sans que l'on s'en doute, et sois sûre que nous triompherons ; n'oublie pas que les dieux ne peuvent jamais être vaincus.

Le soir, des cordons de lampes s'enroulèrent comme des colliers autour des édifices, entourèrent les terrasses de toutes les maisons. Dans le palais, cinq mille déotis — esclaves porte-lumières — en haie sur les escaliers, le long des galeries, dans les cours, au bord des bassins, formèrent l'illumination. Des pièces d'artifices éclatèrent sur tous les points de la ville, et on lança sur la rivière d'innombrables radeaux chargés de flammes de diverses couleurs. Le courant emportant ces radeaux, qui se renouvelaient sans cesse, roulait un véritable fleuve de feu et de pierreries. Seules, les pagodes restèrent sombres et muettes.

La reine avait proposé à Bussy de faire avec elle, le lendemain, une promenade, pendant les heures matinales et fraîches, jusqu'à ce territoire tant regretté qui, grâce à lui, redevenait son bien. On partirait à cheval, pour revenir sur les éléphants, envoyés la veille, à la halte.

A l'heure où les étoiles commençaient à pâlir, un vétalika s'approcha de la chambre de Bussy, fit courir ses doigts sur la harpe aux cordes d'or et chanta, pour faire fuir le sommeil, que la lumière, comme la gloire précède un héros, allait se répandre dans le ciel, annonçant la venue du soleil.

Le marquis s'éveilla en souriant, quittant un beau rêve pour une réalité plus belle encore ; et il se hâta de s'habiller, tout en donnant beaucoup d'attention à sa toilette. Elle était extrêmement brillante et gracieuse, car il se plaisait maintenant à combiner l'élé-

gance française avec le luxe de l'Orient. Son habit de soie claire, était tout couvert de fines broderies, où se mêlaient des pierres précieuses ; un joyau sans prix formait le pommeau de son épée, les boucles de ses souliers à hauts talons, étaient de brillants, et un diamant magnifique étincelait à son chapeau.

Il faisait jour, un jour rose, vaporeux, plein de chants d'oiseaux et de parfums, quand les fanfares sonnèrent au sommet des tours et que la reine parut à cheval, dans son charmant costume de guerrier, sous le portique de la dernière cour.

Bussy s'avançait vers elle, tête nue, en retenant sa monture qui ployait le col avec grâce. Ils échangèrent un salut grave et cérémonieux, mais en même temps, leurs regards se joignirent dans un éclair aussitôt éteint.

Quelle était ravissante encore, dans cette nouvelle parure d'un charme si étrange, sous le léger casque surmonté d'un oiseau radieux, avec la tunique d'or et de soie, moulant délicieusement son torse, et que traversait la bandoulière de pierreries, retenant le carquois !

Lila, et deux pages tenant des corbeilles vides, accompagnaient la reine ; Bussy avait avec lui Arslan-Khan. Un détachement d'archers hindous et de mousquetaires français devait les suivre à distance.

Ils traversèrent, au pas, la ville qui s'éveillait. Les habitants, en grand nombre, descendaient les escaliers de la rivière pour aller faire leurs ablutions matinales, et l'on voyait les femmes dénouer leurs longues che-

velures. On ouvrait les bazars, et déjà des religieux mendiants les parcouraient, pour récolter les aumônes, tandis que les taureaux des brahmanes, magnifiques bêtes dont les fanons leur tombaient jusqu'aux pieds, et qui portaient empreint sur la hanche, l'emblème de Siva, se promenaient lentement, ou pillaient l'étalage d'un marchand de grains, sans que celui-ci se permît de les chasser, ni même de donner la moindre marque de mécontentement.

Des coureurs armés de cannes d'argent, faisaient faire place à la reine.

Les cavaliers sortirent par la porte du Sud, et, la voûte une fois franchie, rendirent les rênes à leur chevaux et galopèrent, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une avenue de multipliants, qui se prolongeait à perte de vue.

— Ah ! s'écria Lila avec un soupir heureux, nous avons l'air d'oiseaux qui s'envolent, en pleine liberté, loin de toute contrainte.

Bussy regarda la reine qui, la tête un peu inclinée, lui sourit avec une exquise douceur ; puis, ce beau guerrier s'intimida, baissa les yeux et parut fort occupé à détacher son arc d'or de la selle où il était fixé.

— Dans toutes les régions du monde, à la voir ainsi, il est certain qu'on la nommerait l'Amour, dit le marquis à Lila.

Ourvaci, du bout des doigts, prit par dessus son épaule une flèche, empennée de plumes de perroquets.

— Prenez garde ! s'écria la princesse, le terrible

Kama-Déva a soulevé son arc et le trait, où le venin se mêle à l'ambroisie, va prendre son vol !

— Je ne redoute plus le Dieu triomphant, dit Bussy, il m'a tellement criblé de blessures que je le mets au défi de trouver place pour une de plus.

— Personne n'a rien à craindre, dit Ourvaci en riant, pas même les oiseaux ni les écureuils, qui peuplent les buissons épanouis et les arbres.

— Ta victime est sans doute un immortel, dit Bussy en voyant la reine tendre la corde de l'arc, dans un geste d'une grâce incomparable.

— Non, dit-elle ; autrefois, c'eût été une panthère ou un tigre, mais aujourd'hui, le sang m'épouvante, je ne chasse plus que des fleurs..

La flèche partit et une fleur coupée par la tige tomba du haut d'une liane. Un des pages descendit de cheval, la ramassa. D'autres victimes suivirent ; ce fut comme une pluie, et les corbeilles s'emplissaient.

Quelquefois la fleur, atteinte en plein cœur, s'effeuillait.

— Ah, maladroite ! s'écriait la reine, je l'ai tuée !

Le marquis la contemplait dans une fièvre d'admiration, chacun des mouvements qu'elle faisait lui révèlait une splendeur nouvelle et lui était aussi doux et enivrant qu'une caresse. Elle se courbait en arrière pour mieux viser, se penchait de côté, abaissait ses longs sourcils sur ses yeux attentifs, déployait ses bras, puis les laissait retomber en souriant, quand la flèche était lancée. Son cheval arabe, couleur fleur de

pêcher, obéissait à une légère pression du genou, à un mot dit à voix basse.

— Eh bien ! s'écria la reine, paresseux, tu ne m'imites pas ?

— Je n'ai pas d'arc, dit Bussy.

La princesse Lila lui tendit le sien.

— Je suis si peu habile, dit-elle, que je n'ose en user de peur de blesser les oiseaux.

— Jamais je ne me suis servi de cette arme !

— Voyez quel orgueil ! s'écria la reine en riant, ce héros n'ose pas risquer d'être vaincu.

Bussy prit vivement l'arc et les flèches que lui tendait Lila, puis lança son cheval en avant, cherchant des yeux une fleur à viser, et Ourvaci, curieuse, le rejoignit, laissant la princesse un peu en arrière avec Arslan-Khan.

Lila, songeuse, les suivait du regard : tous deux si beaux, si pleins de jeunesse et d'amour, réunis enfin !

— Qui aurait pu prévoir, dit-elle à l'umara, que nous verrions un jour ces mortels ennemis courir l'un près de l'autre, dans un aussi doux accord, en s'occupant de fleurs avec des joies d'enfant ?

— Tu te souviens comme moi d'une autre matinée, n'est-ce pas, princesse ? dit Arslan, celle où, près de Méliapore, nous avons assisté à la première bataille des Français contre les Mogols, et où je suis descendu vers la ville pour m'informer si l'homme que je devais tuer était parmi les combattants.

— Oui, dit Lila, j'y songeais en nous voyant réu-

nis aujourd'hui, auprès de ce même homme, dont la vie nous est devenue si chère.

— Certes, dit le musulman, il a été pour moi, avant d'être mon ami, un ennemi si généreux, que tout mon sang lui appartient.

— Si tu l'aimes ainsi, veille bien sur lui, je t'en conjure, dit la princesse avec un regard assombri. Puisque tu es maintenant attaché à sa maison, tu ne le quittes guère : eh bien, défie-toi de tout ; la trahison et le meurtre le menacent encore, car la reine n'aura, je le crains bien, ni l'énergie, ni le pouvoir peut-être, de les prévenir par un acte violent d'autorité.

— Le danger, c'est cet infâme ministre, n'est-ce pas ? s'écria Arslan transporté d'indignation, ce monstre à face verte et hideuse qui ne respire que la cupidité, l'ambition et l'envie, ce scorpion, ce serpent venimeux ! Pourquoi ne pas employer contre lui les armes dont il se sert si bien ?

— Parle plus bas, dit Lila en regardant autour d'elle avec inquiétude ; tuer un brahmane est un crime auquel on n'ose même pas songer ; d'ailleurs, la reine, déchirée de remords à cause du mal que le ministre lui a fait commettre, à elle qui pleurerait la mort d'un papillon, ne consentirait pas, pour sauver sa propre vie, à faire verser une goutte de sang ; de plus, elle est superstitieuse, elle croit au merveilleux et à la puissance des brahmanes. Panch-Anan n'a pas encore perdu toute influence sur elle.

— Que faire donc ? comment délivrer le monde d'un pareil misérable ?

— J'ai écrit, pour lui demander conseil, au grand-vizir Rugoonat-Dat ; sa réponse ne peut tarder. En attendant, veillons. Le danger, d'ailleurs, n'est pas immédiat ; l'ambassadeur est sacré et personne, pas même Panch-Anan, n'oserait rien entreprendre contre lui tant qu'il est dans le royaume.

Pendant que ces cœurs fidèles s'inquiétaient de l'avenir, les deux beaux archers, tout au présent, bondissaient dans la fraîche avenue, faisant assaut d'adresse, se portant des défis. Le marquis, si habile tireur, après quelques flèches perdues et quelques fleurs mises en pièces, était vite parvenu à soutenir brillamment la lutte ; et quand elle cessa, les carquois étaient vides et les corbeilles emplies.

Bussy et la reine s'arrêtèrent souriants, un peu essoufflés, et Ourvaci chercha des yeux ses compagnons qui apparaissaient tout au loin, s'avançant au pas.

Alors, à l'idée qu'elle était, pour un moment, seule avec Bussy, elle éprouva une émotion étrange où le plaisir et la crainte se mêlaient, il lui sembla que, dans son cœur, l'amour se débattait avec le battement d'ailes éperdu d'un oiseau prisonnier. Comme un vaincu après un combat violent, elle se sentait incapable d'une lutte nouvelle, et la conscience de sa faiblesse la rendait plus faible encore.

— Il m'a comblée de bienfaits, se disait-elle, je les ai reconnus par d'odieuses trahisons. Maintenant que nos cœurs s'entendent, s'il exige l'aveu d'un amour qu'il a trop bien deviné, s'il demande enfin la récom-

pense de sa longue et patiente peine, comment la lui refuser ? comment lui parler de la prudence et du mystère, qui doivent retarder et voiler encore notre bonheur ?

Et elle baissait la tête, avec le désir et la peur de l'entendre parler.

Il se taisait pourtant, retenu justement par la pensée de la reconnaissance qu'elle lui devait, et qu'il tremblait d'avoir l'air de réclamer. D'ailleurs, il n'avait pas épuisé encore ce pur et délicieux trouble de l'amour naissant, et il éprouvait une telle plénitude de joie qu'il ne songeait pas à rien désirer de plus que le présent ; loin de vouloir lui rien demander, il craignait de la blesser par cette persistance avec laquelle il tenait son regard attaché sur elle, et cependant il ne pouvait l'en arracher : il était fasciné par cette perfection de formes, comme l'eût été un statuaire, et trouvait d'incomparables délices à épier le charme qu'y ajoutait le moindre geste ; une façon qu'elle avait de relever la tête d'un mouvement fier et vif, le battement de ses longs cils sur ses joues, une certaine moue qui plissait la pourpre soyeuse des lèvres et faisait frissonner de tendresse le cœur de l'amant.

— C'est vraiment une âme d'élite, pensa la reine au moment où Lila et Arslan les rejoignaient, il veut tout tenir de moi-même et ne demandera rien.

— Et bien, s'écria la princesse, le Lion des Lions a-t-il enfin la surprise d'une défaite ?

— Il ne pouvait être vaincu, dit Ourvaci, celui qui a

triomphé d'adversaires tels que nous : partis pour le combattre, nous sommes revenus, tous trois, chargés de liens de fleurs.

— Moi, j'ai déposé les armes à la seule vue du héros, dit Lila ; j'ai tendu mon cœur à la chaîne sans avoir livré bataille.

Bussy prit la main de Lila et la baisa :

— Çette chaîne-là m'a fait ton frère véritable, dit-il, et m'attache à toi plus encore qu'elle ne te lie.

— C'est vrai, Lila seule n'a aucun tort à se faire pardonner, dit Ourvaçi ; mais qui sait ? la haine n'est peut-être qu'un élan pris pour mieux aimer. Mais nous nous oublions, ajouta-t-elle, en détournant les yeux pour fuir le charme du regard plein de passion par lequel il la remercia, mon royaume est petit et nous sommes capables cependant de ne jamais parvenir jusqu'à ses limites.

On mit les chevaux au galop, et bientôt, quittant l'abri des arbres, on s'élança, par une route étroite, à travers un champ de roses.

C'était une culture régulière ; tous les buissons, parfaitement alignés, étaient taillés de hauteurs égales, et à perte de vue s'étendait comme un tapis pourpre. Des femmes, vêtues de saris blancs, dont un pan leur servait de voile, apparaissaient de loin en loin, occupées à recueillir les fleurs mûres, pour la confection de l'attar-gul, l'exquise et précieuse essence.

Un parfum fort et poivré flottait sur toute cette plaine.

— Ne nous arrêtons pas, dit la reine, l'odeur des roses enivre au point de faire perdre la raison.

Des montagnes bleues, avec quelques taches de neige au sommet, fermaient l'horizon et semblaient proches.

— Voici les limites naturelles de Bangalore, dit la reine en les désignant de la main, mais depuis longtemps elles ne le limitaient plus. Ne te semblent-elles pas plus belles aujourd'hui qu'elle ne l'ont jamais été, chère Lila, maintenant que nous ne les voyons plus à travers des larmes de regrets ?

— Elles semblent resplendir comme des saphirs sertis d'argent, dit la princesse, et les plus hauts pics du Séjour de l'Hiver, le mont Mérou lui-même, ne me feraient pas autant de plaisir à voir.

On traversa plusieurs villages, des rizières et de fraîches plantations où tout respirait la prospérité et l'abondance ; puis une muraille crénelée se présenta, retenue de l'écroulement par les plantes parasites, et au delà c'était l'aridité du désert.

— La vie renaîtra bientôt ici sous la magie de ton sceptre, dit Lila, et quand nous reviendrons, nous ne retrouverons plus la jungle inhospitalière.

Ourvaci, grave et songeuse, embrassait de son beau regard, toute cette étendue sauvage et desséchée, étudiant les mouvements du sol, suivant la course imaginaire des frais ruisseaux et des canaux argentés qu'elle voulait ramener dans cette terre perdue, comme le sang dans des veines taries.

Mais le soleil commençait à faire sentir la brûlure de ses rayons et l'on se hâta de les fuir.

— Quels formidables remparts ! s'écria Bussy en voyant de plus près les montagnes, qui se dressaient âpres, déchiquetées, inaccessibles, s'étendant comme une muraille ininterrompue.

— Par malheur, dit la reine, de nombreux défilés, faciles à franchir, la percent sur toute sa longueur.

— Combien il serait aisé de les fortifier ! dit le marquis ; une redoute et deux canons suffiraient, et avec quelques soldats, on arrêterait alors toute une armée dans ces gorges étroites. Si tu daignes avoir confiance en mes conseils, je te tracerai un plan de fortifications à édifier et je t'enverrai des pièces de rempart, de la fonderie que j'ai fait construire dans les environs d'Aurengabad, et qui déjà fonctionne.

La reine écoutait Bussy avec une respectueuse attention :

— Heureuse de tes avis, je t'obéirai comme au roi même de ce royaume, dit-elle à demi-voix. D'ailleurs, n'en es-tu pas vraiment le maître ?

— Moi ! le maître ! murmura Bussy dans un vertige de bonheur qui le fit chanceler, et répandit sur son visage cette pâleur subite dont Lila s'effrayait si fort.

La reine, elle aussi, eut peur et avança vivement la main pour le secourir ; mais il s'empara de cette main souple, fraîche et suave comme la pulpe d'une fleur, et la couvrit de baisers ardents. Puis, brusquement, il éperonna son cheval et s'enfuit comme s'il

voulait calmer l'ivresse qui le transportait, dans un vertigineux galop.

— Hélas ! est-il fou ? dit Ourvaci tremblante.

— Tu vas le faire mourir de joie, après l'avoir tant torturé, s'écria la princesse. Voyez, son cheval s'emporte, il peut le briser contre les pierres !

— Rassurez-vous, dit Arslan, avec un sourire tranquille. D'un cavalier tel que Bussy, il n'y a rien à craindre. Sous la grâce de son corps se cache une force incroyable ; je l'ai vu remuer, de ses mains si blanches, des blocs que plusieurs hommes robustes ne pouvaient ébranler. Sa monture serait étouffée entre des genoux de fer, si elle s'avisait de se révolter. Tenez, il la dirige parfaitement, le voilà qui revient à nous.

Bussy arrêta net son cheval, qui, l'œil hagard, couvrant d'écume les pierreries du mors, trembla longtemps sur ses jarrets.

Les prunelles bleues du jeune homme étincelaient d'orgueil et de joie, mais il humilia leur expression, demanda grâce pour cet accès de démence.

Le campement était établi sous un banyan, cet arbre étrange dont les branches pendantes prennent racine, formant de nouveaux arbres, qui, à leur tour, donnent naissance à d'autres et construisent ainsi comme de merveilleux temples, avec des perspectives d'arceaux de verdure, frais et sonores.

Des tapis étaient déroulés sur la mousse et des coussins disposés autour de petites tables basses, en bois précieux incrusté de nacre.

Les cavaliers mirent pied à terre et des esclaves accoururent pour emmener les chevaux.

Des fumées flottaient, chargées d'odeurs appétissantes, et l'on voyait dans les lointains du banyan, toute une foule de serviteurs s'agiter. On avait installé les fours portatifs en argent, et les glacières, avec la provision de neige pour les sorbets ; le lait tiède moussait dans des sceaux de cristal, et l'on barrattait le beurre activement, tandis que le riz cuisait, mêlé de piments et de jujubes, et que l'on pétrissait des gâteaux au miel et toutes sortes de pâtisseries.

La reine détacha son joli casque et l'accrocha à une branche.

— Est-il vrai que dans ta patrie, dit-elle à Bussy, les femmes et les hommes prennent ensemble leurs repas ?

— C'est vrai, dit-il.

Ourvaci se tourna vers Lila.

— Eh bien ! dit-elle, aujourd'hui nous adopterons la coutume de notre hôte.

La princesse se mit à rire.

— Qu'as-tu, méchante ? demanda la reine avec un sourire un peu inquiet.

— Je songe à ce fameux agneau farci de pistaches, qui nous a causé tant de tourment et qu'il faut maintenant supprimer, car il ne peut pas être servi devant des brahmines comme nous. Pour sauver notre âme, nous l'avons cependant fait offrir en sacrifice à Kali.

— O reine ! quel chagrin tu me causes, s'écria Bussy, d'avoir enfreint pour moi un précepte de ta

loi. Je fais vœu, si cela peut te plaire, de ne plus me nourrir que de fruits et de racines.

— Il faut te moquer de mes préjugés, au contraire, dit Ourvaci ; la savante élève de Rugoonat-Dat m'a démontré qu'ils ne s'appuyaient sur rien ; personne ne possède comme elle les textes sacrés, aussi m'a-t-elle fait lire dans les Védas, qu'il est de règle d'offrir à un hôte du miel avec différentes viandes. Interroge Lila, elle te dira mille choses encore sur ce sujet : le sage Valmiki, lorsqu'il reçut dans son ermitage les épouses de Dasaratha, leur servit un grand festin composé de gibiers et de chairs diverses ; Rama lui-même, sacrifiait des gazelles dans la forêt de son exil ; elle t'apprendra encore que ce sont les djênas et les bouddhistes qui les premiers ont interdit l'usage de la chair ; tu vois bien que nos superstitions ne méritent qu'une moquerie.

— L'agneau n'en est pas moins condamné, dit Lila, qui ajouta à l'oreille de Bussy : Il faut qu'elle t'aime bien follement pour avoir essayé un tel sacrifice, mais elle n'aurait pas pu le supporter et se serait évanouie d'horreur à la vue de ce mets réprouvé.

De magnifiques coquillages tenaient lieu d'assiettes et de plats, les coupes étaient d'or, et les cuillers formées par le bec rose et poli du coknos.

Pendant le repas, des musiciens et des chanteuses invisibles se firent entendre, et des danseuses, entrelaçant leurs belles écharpes, formèrent une ronde, à travers les arbres, et enveloppèrent les convives dans un cercle de gaze et d'or.

Pour laisser passer les heures accablantes de l'après-midi, avant de retourner à la ville, on s'étendit sur des coussins, à la place la plus ombreuse, et, tandis que les esclaves rafraîchissaient l'air en agitant des écrans, on apporta les corbeilles pleines des fleurs cueillies à coups de flèches.

— Voici encore un motif de raillerie, dit la reine en renversant l'odorante moisson sur le tapis ; l'occupation favorite des Hindous est de former des guirlandes, n'est-ce pas bien frivole ?

— Quand j'ai quitté Versailles, dit le marquis, le roi de France, et toute la cour pour lui complaire faisaient de la tapisserie. N'est-il pas bien plus charmant ce passe-temps qui consiste à entrelacer des fleurs ?

— Tu acceptes la lutte cette fois encore ?

— Je m'offre courageusement à vos sarcasmes, dit-il en attirant à lui une branche.

Lila jeta, en riant, à Bussy le fil d'or pour lier les tiges.

Et il entreprit gaiement ce travail inconnu, qu'interrompirent souvent de doux regards et des sourires, et où des maladresses, réparées par la reine, lui donnaient la joie de pouvoir effleurer des doigts légers, entre les piquantes épines. Et ces heures-là furent exquises ; dans cette paisible et endormante nature, elles apaisèrent leurs âmes, leur donnèrent l'illusion d'un bonheur à l'abri de toute atteinte, sûr de son éternité.

Au retour, un cortège imposant les accompagnait. Erâvata, portant la reine et la princesse, marchait

de front avec Ganésa, sur lequel était Bussy avec Arslan-Khan. L'éléphant d'Ourvaci avait au cou la guirlande assez mal tressée par le marquis et dont quelques fleurs se détachaient, et Ganésa était couronné par celle qu'avait formée la reine. Ils revinrent à la ville par la forêt.

Le peuple de Bangalore les attendait. Durant la journée, des hérauts, appelant les habitants sur toutes les places, leur avaient lu le firman qui rendait à la couronne le territoire perdu, ajoutant que c'était sur la prière de l'ambassadeur, auquel le roi du Dekan avait été heureux d'accorder cette faveur. En secret, Ourvaci avait fait répandre le bruit, par d'habiles agents, que ce bienfaiteur du royaume était le même homme qui, en risquant la sienne, avait sauvé la vie à la reine, quelques années auparavant. Elle voulait savoir si l'amour qne lui portait son peuple serait assez fort pour faire taire en lui les préjugés de race et de religion, et quel accueil il ferait, de son propre mouvement, à l'ambassadeur du Soubab, quand il saurait combien il avait droit à sa reconnaissance.

Par une de ces intuitions que les foules ont quelquefois, le secret désir de la reine sembla avoir été deviné par le peuple, qui fit spontanément à l'ambassadeur, une ovation enthousiaste, jetant des palmes sur sa route, arrosant de musc et d'eau de roses les oreilles de son éléphant et couvrant le nom de l'étranger de bénédictions et de louanges.

Bussy, surpris et touché de ce chaleureux accueil, saluait cette foule et lui souriait.

— Ah ! Lila, dit Ourvaci, pâle et tremblante de joie, lorsqu'on atteignit le palais, ne dirait-on pas qu'ils acclament le roi ?

XVII

SÉPARATION

Les fêtes se prolongèrent de jour en jour et de semaine en semaine ; chasses, spectacles, combats de bêtes féroces, réjouissances de toutes sortes dans la ville et dans le palais, auxquelles d'ailleurs la reine et son hôte se mêlaient peu ; ils paraissaient quelques instants, puis s'éloignaient, avec un groupe de favoris. Leurs vraies fêtes, à eux, étaient d'être ensemble, sans trop de contrainte, entourés d'amis sincères qui, s'ils devinaient leur amour, ne les trahiraient pas. Bussy avait voulu revoir l'île du Silence et la chambre d'ivoire, éclairée par des étoiles de pierreries. Puis, la reine l'avait conduit sur l'emplacement du hangar où il avait été porté blessé. Sans déblayer tout-à-fait les cendres et les ronces, en grand secret, ils posèrent ensemble la première pierre d'un temple à Kama-Déva,

qu'elle voulait faire construire là, dès qu'on le pourrait, sans danger.

Quelquefois, ils s'amusaient à voir de jeunes pages, à l'aide d'oiseaux dressés à les prendre vivants, chasser les merveilleux papillons, qui semblaient des joyaux sur la soie des fleurs ; on en emplissait des cages de gaze, puis l'on donnait la volée à toutes ces ailes éclatantes, dans une jolie cour plantée d'arbustes et recouverte d'un filet d'or, pour les garder prisonnières.

Ils se plaisaient dans les jardins, au bord des fontaines, ou dans quelque fraîche salle d'un pavillon d'où l'on découvrait la campagne ; mais ils affectionnaient surtout un étrange balcon de pierre, tout ajouré des plus fantasques sculptures, et qui faisait une trouée dans un grand arbre. Quand ils étaient là, tout près du chant des oiseaux, ne voyant rien qu'un entrelacement de branches, il leur semblait être vraiment dans un nid. Et les heures s'écoulaient rapides et heureuses, sans qu'ils eussent l'idée que ce temps de bonheur pouvait finir.

Un jour qu'ils étaient sur ce balcon, seuls avec Lila, perdus dans un silence plein de pensées, un bruit de pas pressés se fit entendre dans la salle, et un messager parut.

Bussy, qui tous les matins recevait par un courrier des lettres de Rugoonat-Dat et de Kerjean, le tenant au courant des affaires, fut effrayé de voir ce messager, arrivant dans l'après-midi, tout couvert de poussière et qui avait certainement brûlé la route. Ce fut avec un

frisson d'inquiétude qu'il prit la lettre qu'on lui tendait.

La reine s'était levée toute pâle, et s'appuyait à la balustrade du balcon, regardant avec effroi et colère cet homme qui, peut-être, venait briser sa joie.

Le marquis lut tout haut la lettre composée de quelques lignes, écrites fiévreusement de la main du roi.

« Reviens vite, mon Bussy, nous sommes perdus ! Les Mahrattes ont envahi le Dekan et menacent Aurengabad. »

— Hélas ! ce malheureux pays ne cessera donc pas d'être une proie convoitée de tous, s'écria le jeune homme en jetant à Ourvaci un regard désolé.

Elle se tordait les mains en murmurant d'un air égaré :

— Les Mahrattes !

— Eh bien, dit Bussy en souriant, qu'ont-ils donc de si terrible ? S'ils ne m'arrachaient pas à un bonheur céleste, ils m'inquiéteraient fort peu.

— Seigneur, dit Lila, avant que la gloire des Français ait tout effacé dans l'Hindoustan, les Mahrattes passaient pour les plus braves et les plus redoutables des guerriers. Rien ne leur résistait et leur nom seul faisait fuir les armées.

— Leur défaite manquait à notre renommée, dit-il, et il est bon que l'orgueil et l'insolence de ce peuple soient humiliés. Je t'en conjure, ma reine, ajouta-t-il en voyant qu'Ourvaci baissait la tête avec accablement, aie plus de confiance dans nos armes. La bravoure des Mahrattes ne pourra rien contre une bravoure

égale, soutenue par une artillerie tellement supérieure, qu'ils disent tous ici que nous avons la foudre pour alliée.

— Je crois Rama invincible, dit-elle, mais est-il, invulnérable ?

— Pourrai-je mourir lorsque tu daignes t'inquiéter pour ma vie ? dit-il. Mais hélas ! je n'ai plus que quelques moments à passer près de toi. Veux-tu me permettre, pour que je n'en perde pas une minute, de donner, sans te quitter, les ordres les plus pressés ?

La reine, incapable de parler, fit de la tête un signe affirmatif.

Bussy recommanda que l'on tînt prêts à partir plusieurs courriers, et fit appeler son secrétaire.

Naïk arriva bientôt, et ne put se défendre d'un mouvement de crainte en se trouvant en présence de la reine ; car, pour un paria, c'était un crime irrémissible de s'approcher d'un souverain. Mais il comprit vite, à la pâleur et à l'air de tristesse répandus sur les visages, qu'un malheur était arrivé, et qu'on s'inquiétait peu de savoir si le nouveau venu était tchandala ou brahmane.

Le marquis lui fit lire le billet du roi et lui dicta plusieurs lettres. Naïk portait toujours suspendu à sa ceinture, un étui d'or renfermant le Kalam, l'encrier et le rouleau de parchemin, insignes de ses fonctions ; il mettait un genou en terre et s'appuyait sur l'autre pour écrire.

Bussy donnait l'ordre, à l'umara qui commandait les cipayes de la garnison de Kadapa, nababie toute pro-

che de Bangalore, dont Salabet-Çingh avait fait présent à la Bégum Jeanne, de mettre à sa disposition tous les hommes dont il pourrait disposer, sans compromettre la sûreté de la place, et le plus possible de pièces de campagne ; il envoya le même avis au commandant de Kanoul qui se trouvait aussi sur la route qu'il voulait suivre. Puis il écrivit, de sa main, à Kerjean, une dépêche chiffrée, et ces quelques lignes au Soubab :

« Rassure-toi, mon roi, et, ne perds pas confiance dans celui qui t'a jusqu'ici conduit à la victoire ; j'ai un moyen certain de préserver ta capitale, c'est de marcher sur Pounah, la capitale de tes agresseurs. Tu les verras aussitôt rebrousser chemin en grande hâte pour aller défendre leurs États. Mais il ne faut pas perdre un instant ; je t'en conjure, fais partir tes troupes, dès cet avis reçu, avec le bataillon français qui sera prêt en une heure. Vous me rejoindrez à Béder. »

Ourvaci, immobile et retenant ses larmes, admirait cependant, à travers sa douleur, cette promptitude de décision, cette lucidité froide, que ne troublaient ni la brutalité de la nouvelle, ni le chagrin qu'elle causait. C'était le héros, l'intrépide guerrier, soigneux de sa gloire, qui maintenant se dressait devant elle, et elle avait peine à retrouver en lui l'amant qui tout à l'heure frémissait d'amour à ses pieds. Ce beau visage sévère, à l'expression impérieuse, ces yeux fixes sous le sourcil froncé, semblaient l'avoir oubliée.

Et elle songeait avec un confus sentiment de jalousie :

— S'il lui fallait choisir entre la gloire et moi, peut-être serais-je sacrifiée.

— Préviens Arslan-Khan et les officiers français, dit-il à Naïk en le congédiant, que tout ce qu'il y avait de soldats dans le cortège part avec moi avant une heure. Le reste de la suite, les éléphants et les esclaves se mettront en route demain.

— Comment ! dit Ourvaci, tu ne me donnes même pas cette journée ?

— O reine, s'écria-t-il, te causer un regret, quelle douleur et quel orgueil ! Mais décide toi-même s'il m'est possible de ne pas voler, sans perdre un instant, au secours d'un roi qui vient de se montrer si généreux.

— C'est vrai, dit-elle, en baissant la tête, c'est impossible, il faut partir.

Elle semblait suffoquer, prête à s'évanouir.

— Quelle triste reine, n'est-ce pas ? reprit-elle en essayant de sourire. Sans courage !... Oh ! je ne suis pas toujours ainsi ; mais je ne sais quelle angoisse m'oppresse, il me semble que nous sortons de la lumière, pour entrer dans une ombre opaque et sans issue. Ah, j'ai beau vouloir le chasser, un pressentiment funeste me tient dans ses serres et me dévore le cœur.

Et elle cacha sur l'épaule de Lila son visage inondé de larmes.

Bussy, agenouillé devant elle, lui baisait les mains.

— Hélas ! elle m'ôte toute ma force ! disait-il ; la voir souffrir est une torture impossible à supporter.

— Ma douce reine, ne te laisse pas abattre à ce point, dit Lila en lui caressant les cheveux ; la secousse trop brusque de cette séparation est affreuse, c'est vrai ; mais l'ambassadeur ne devait pas rester toujours ; songe qu'il reviendra victorieux, et, que d'ici là, la renommée nous parlera de lui.

Ourvaci abaissa ses beaux yeux humides sur le jeune homme.

— Eh bien, dit-elle, s'il meurt, je mourrai.

Puis, elle s'attrista de nouveau.

— Hors de ce monde, nous ne serions pas réunis, s'écria-t-elle ; j'oubliais que le ciel de mes dieux n'est pas celui des siens.

— Mon seul dieu c'est toi, mon ciel c'est l'air qui l'enveloppe, cria-t-il. Mais, si cela peut te rassurer, j'adore Brahma, Indra, Ganésa et l'effrayante Kali qui danse sur des cadavres, et le dieu bleu qui vogue sur ta mer de lait, et tous ceux que tu voudras ; s'il y a quelque sacrifice, quelque cérémonie à accomplir, je suis prêt.

— Pardonne-moi, j'étais folle, dit Ourvaci, j'ai honte virament d'amollir ton courage par le spectacle de ma lâcheté ; les jours et les nuits ne me manqueront pas pour exhaler ma douleur ; tant que tu es là, il reste encore de la joie. Demandons nos chevaux, Lila ; nous accompagnerons l'ambassadeur jusqu'aux limites de nos domaines.

Une heure plus tard, ils franchissaient ensemble le portique du palais, et le marquis, se retournant une

dernière fois, embrassait d'un long regard cette demeure où il avait été si heureux.

— Ah ! s'écria-t-il, l'inscription, qui ment aujourd'hui sur les ruines somptueuses d'un édifice de Delhi, serait à sa vraie place sur la porte de ce palais : *S'il est un paradis sur terre, c'est ici* ! Certes, la douleur qu'éprouva Adam n'était pas plus poignante que la mienne lorsqu'il sortit de l'Eden, et pourtant il n'emportait pas, comme moi, l'espoir d'y revenir.

Du haut d'une des terrasses, dissimulé derrière un arbuste, quelqu'un regardait l'ambassadeur partir. C'était le ministre Panch-Anan.

Il s'était si bien effacé, tenu à l'écart pendant ces jours si doux pour les amants, feignant de s'absorber dans le soin des affaires, pour laisser à la reine toute sa liberté, qu'on l'avait presque oublié ; mais il n'oubliait pas, lui, et le regard dont il accompagnait l'étranger, était gros de haine et de menaces.

Les cavaliers dépassèrent la ville et, piquant leurs montures, galopèrent en silence, cherchant à se dissimuler l'un à l'autre leur désespoir.

Le moment de la séparation vint pourtant, ils s'arrêtèrent, osant à peine se regarder. La princesse, plus courageuse d'ordinaire, semblait à son tour accablée.

— Je ne puis m'empêcher de croire, dit-elle, que la destinée nous garde quelque trahison. Mon œil droit frémit, et j'ai vu tout à l'heure un oiseau fatal voler à notre rencontre. On veut rire des superstitions, ne pas croire aux pressentiments, et pourtant le cœur se glace quand les présages menacent un être cher.

Ourvaci, pâle comme une perle, se taisait.

— Le vrai, le seul malheur, c'est de se quitter, dit Bussy. Il n'en peut être de pire ; l'absence n'est-elle pas sœur de la mort ?

Il leur baisa les mains rapidement.

— Adieu ! cria-t-il en s'enfuyant, je reviendrai.

Mais lorsqu'un mouvement du terrain lui eut masqué la reine, qu'il ne la vit plus en se retournant, une horrible douleur lui tordit le cœur, et, à son tour, il fut frappé par une crainte affreuse, il lui sembla que le vent qui passait lui criait à l'oreille : tu l'as vue pour la dernière fois.

Il s'arrêta, sans souffle , terrifié. Puis tout à coup, s'écria :

— Je ferai mentir cet affreux pressentiment, je ne l'ai pas vue pour la dernière fois.

Et il remonta la pente au galop.

Ourvaci était toujours à la même place, immobile. Elle l'aperçut, courut à lui, et, tandis que leurs chevaux se cabraient, dans une étreinte éperdue ils échangèrent un baiser plein d'horreur et de délices.

XVIII

RAHOU

C'est un grand tapage, un bruit métallique, retentissant, de boucliers heurtés violemment par le pommeau des sabres, de grands tambours, rapidement battus, de cymbales qui vibrent, et les cris de toute une armée se mêlent à ce tumulte.

La pleine lune verse sa lumière sur les blancheurs du camp mahratte, où les guerriers éveillés, la plupart en vêtement de nuit, agenouillés ou debout, ont tous les yeux au ciel. On distingue des figures énergiques et fines, sous le hérissement particulier de la barbe, partagée en deux et peignée à rebrousse-poil.

La manœuvre de Bussy a parfaitement réussi : les ennemis se sont repliés au plus vite vers leurs frontières menacées. Dans plusieurs escarmouches déjà, cette célèbre cavalerie mahratte, dont l'impétuosité

balayait tout d'ordinaire sur son passage, pour la première fois est restée sans effet : une infranchissable barrière de mitraille a toujours arrêté son élan. Maintenant, toute l'armée est réunie, avec son roi, Baladji-Rao, au milieu d'elle, à une journée de marche des Français, et une bataille décisive est imminente. Mais, pour l'instant, un danger plus grave que celui des combats menaçe le monde et agite tous les esprits ; les astrologues l'ont prédit, Rahou, le monstre sans corps, va dévorer la lune.

L'on fait tout ce bruit pour l'effrayer et l'éloigner de sa victime, qui, toute pâle, roule dans le ciel limpide comme fuyant épouvantée. Mais déjà le dragon avide l'atteint ; sa geule noire vient de saisir le bord de la courbe pure et brillante, les dents cruelles la mordent, l'échancrent ; Tchandra ne peut plus échapper, Rahou ne la lâchera pas, il l'avalera, plongeant ainsi le monde dans la nuit.

Alors des invectives, des imprécations éclatent, mêlées de hurlements de désespoir, croissant à mesure que l'astre disparaît entre les mâchoires du monstre.

— Va-t-en ! va-t-en, hideux vampire ! mauvais génie qui traîtreusement te glissa parmi les dieux, tandis qu'ils barataient la mer !

— Infâme voleur ! tu leur dérobas un peu de l'amrita d'immortalité, afin de ne pas mourir.

— Mais, les deux yeux du ciel, l'œil d'or et l'œil d'argent, t'ont reconnu et dénoncé.

— Alors, Vichnou furieux t'a tranché la tête, et elle roule dans l'espace loin de ton corps.

— Et tu poursuis sans cesse ceux qui t'ont trahis, pour te venger en les dévorant.

— Brûle-lui la langue, Tchandra, répands sur ses gencives impures un poison tellement corrosif que l'horrible Rahou soit forcé de s'enfuir, en hurlant de douleur, après t'avoir rejetée dans le ciel.

Quand l'ombre fut complète, le vacarme grandit encore, les cris redoublèrent, les cymbales et les tambours semblèrent pris de folie. Mais, tout à coup, une voix formidable, qui semblait le rugissement du monstre qui mangeait la lune, couvrit ces clameurs, l'horizon se raya d'éclairs, et des globes, rouges comme des braises, passèrent en sifflant : les Français canonnaient le camp mahratte.

La surprise fut complète. A la terreur superstitieuse succéda une épouvante plus sérieuse, une stupeur qui ôta toutes leurs facultés à ces hommes demi-nus, perdus dans l'ombre. Ils ne savaient même pas de quel côté fuir, à travers la fusillade ininterrompue qui les enveloppait de nuages. « On ne respirait, dirent-ils plus tard, que feu et fumée. »

Quand Rahou eut rejeté la lune et que la clarté revint, elle illumina les baïonnettes françaises à la place où était tout à l'heure le camp. Les Mahrattes qui l'occupaient encore étaient morts ou prisonniers, tout le reste avait fui, Balladji-Rao, en chemise, ne s'était échappé que grâce à un cheval rencontré sur sa route et qu'il avait enfourché.

Cette victoire, qui rompait l'antique prestige des guerriers mahrattes, les plongea, pour la première

fois peut-être, dans un morne découragement, et, quand Balladji-Rao eut compris que le général français ne comptait pas se reposer et continuait sa marche vers Pounah, il fit des propositions de paix.

Bussy les accueillit volontiers, et, impatient de voir Salabet-Çing, qu'il n'avait pu rejoindre encore, décida d'aller conférer lui-même de la paix avec le roi, et, laissant le commandement à Kerjean, rebroussa chemin vers le camp du Soubab, qui était, comme toujours, une ville ambulante.

Lorsque le marquis entra sous la tente royale, Salabet se leva vivement et courut à lui.

— Ah! Gazamfer, s'écria-t-il; tes triomphes sur les Mahrattes mettent le comble à notre gloire! Heureux le roi que tu protèges; défendu par ton bras, il n'a rien à redouter du sort.

— Ne parlons pas de moi, dit Bussy avec émotion, près des faveurs dont tu m'as comblé, c'est à genoux que je dois te demander pardon de n'avoir pas su deviner un cœur comme le tien.

— Enfin, tu m'aimes donc? s'écria le roi avec une charmante expression de bonheur, en ouvrant ses bras au marquis, c'est là ma plus grande victoire! Tu ne sais pas ce que tu m'as fait souffrir, et quel supplice c'était pour moi de recevoir tout d'un homme qui me haïssait. Vois-tu, j'aurais donné mon royaume pour fondre cette glace de ton regard et y faire luire ce chaud rayon d'amitié qui s'en échappe aujourd'hui. Méchant, qui n'a pas compris que je savais son secret, et que j'étais heureux de pouvoir enfin lui témoi-

gner ma reconnaissance par un sacrifice digne de lui.

— Ah ! j'étais fou, aveugle et stupide, et plus le charme de ta personne m'entraînait vers toi, plus tu te montrais digne de mon amour, plus la jalousie me dévorait.

— Oui, tu as même songé à me tuer, dit le roi ; j'ai vu ma mort écrite dans l'expression de ton visage, quand je venais vers toi plein d'impatience, t'apporter le bonheur.

— C'est vrai, dit Bussy, j'ai eu cette pensée horrible, toute ma vie ne suffira pas à la racheter.

— Tais-toi, c'est oublié, dit le roi ; je me suis vengé d'ailleurs en te laissant souffrir quelques jours de plus ; pourtant, en fermant de mon sceau la lettre que je voulais d'abord te donner ouverte, je ne pouvais retenir mes larmes à l'idée que je prolongeais ta peine. Mais, j'avais tout fait pour t'éclairer, je ne pouvais rien de plus ; il n'est pas dans nos coutumes de parler le premier à un homme, fût-il notre frère, de la femme qu'il aime ; contre toutes les convenances, je t'ai cependant nommée plusieurs fois Radiah, ma favorite, pour t'entraîner à m'ouvrir ton cœur en te laissant voir que le mien était pris ; mais tu n'as pas su me comprendre.

— Je suis indigne de ton pardon, dit le marquis ; mes torts sont si graves que leur poids m'accable ; ils laisseront, malgré ta magnanime bonté, une ombre dans ton esprit.

— Tu me méconnais encore, Gazamfer, si tu crois que je te garderai la moindre rancune ; l'amitié est pour moi une chose rare et sacrée que rien n'ébranle.

Je t'ai donné la mienne spontanément et tout entière, tellement que l'immense gratitude que je te dois n'a rien pu y ajouter. Et, tu le vois, en ce moment, l'ami oublie le roi ; je ne te demande pas ce qui t'amène ni quels sont les papiers que tu portes.

— Ce sont les propositions de paix de Balladji-Rao, dit le marquis ; j'ai fait avertir Rugoonat-Dat de me rejoindre auprès de toi, afin que nous puissions, sous tes ordres arrêter les conditions.

La belle et douce figure du brahmane parut à l'entrée de la tente.

— Il m'aime, vizir, et c'est grâce à toi, s'écria le roi, tu peux me demander pour cela telle faveur que tu voudras !

XIX

PANCH-ANAN

Au moment où les premiers rayons du soleil levant doraient les remparts neufs de la ville, et, où le pavillon d'Angleterre montait rapidement le long du mât dressé sur le fort Saint-Georges, un char traîné par deux bœufs blancs entra dans Madras, dont les portes venaient de s'ouvrir.

Ce char, surmonté d'un dôme d'où tombaient des rideaux fermés, s'avançait lentement, guidé par son conducteur qui marchait à la tête des bêtes ; un homme à cheval, dont le type laissait deviner un topase, c'est-à-dire le fils d'un européen et d'un indigène, précédait le char de quelques pas et paraissait le guider à travers la ville.

On est fort matinal dans ce pays brûlant, où les premières heures de la journée sont les plus agréables ;

aussi les rues étaient-elles déjà très peuplées. Cependant, le topase, lorsqu'il arriva en vue de la maison vers laquelle il se dirigeait, fut surpris de voir arrêté devant la porte, un brillant carrosse avec de grands laquais en livrée magnifique, et derrière le carrosse, plusieurs palanquins qui semblaient attendre, au milieu d'un groupe de badauds. Il revint en arrière, et, après avoir très respectueusement conseillé à la personne invisible derrière les rideaux du char, de rester quelques instants à l'angle de la place, tandis qu'il irait s'informer de celui qu'elle cherchait, il laissa son cheval au conducteur et retourna à pied vers la maison.

Avant qu'il eût laissé retomber le marteau de la porte, le battant s'ouvrit brusquement et un grand jeune homme qui sortait, le heurta si violemment, qu'ils serait tombé à la renverse si un des laquais, debout près de la portière du carrosse, ne l'avait retenu en riant.

— Dieu vous damne aussi ! Quelle idée de venir vous jeter dans mes jambes ! Vous ai-je fait mal ? Qu'est-ce que vous vouliez ?

— Je veux parler au capitaine Robert Clive.

Le jeune homme pouffa de rire.

— Vous êtes donc païen, s'écria-t-il, que vous ne voyez pas à la fleur qui embaume mon uniforme, au milieu d'une touffe de rubans blancs, que je suis garçon d'honneur et qu'il y a une noce ici, eh bien, mon cher, le marié c'est Robert Clive ! Si vous avez à lui parler, repassez dans une quinzaine.

Plusieurs officiers en habit écarlate sortirent de la

maison, et parmi eux Robert Clive que le topase reconnut aux insignes de son grade et au bouquet attaché sur sa poitrine.

Le topase s'avança vivement vers Robert Clive et lui dit quelques mots à voix basse.

Le capitaine s'arrêta et sembla réfléchir, sans que son visage, pâli par les fatigues, laissât deviner si la présence de cet inconnu lui causait une émotion pénible ou agréable.

— Il est là, dites-vous ? demanda-t-il.

— Oui, Votre Grâce, il est venu lui-même ; les choses qu'il a à vous dire demandent le plus grand secret.

— Qui êtes-vous ?

— L'humble interprète en qui, celui qui vous attend, a toute confiance.

Robert Clive regarda l'heure à sa montre :

— Je suis en retard déjà, dit-il, impossible de le voir pour le moment. Mais conduisez-le au palais du gouvernement.

Il tira ses tablettes et écrivit quelques lignes qu'il donna à l'interprête.

— Avec cela, vous serez introduit, et aussitôt après la cérémonie je vous rejoindrai, en amenant le gouverneur.

— Eh bien, Bob, allez-vous faire attendre miss Maskeline le jour de ses noces, s'écria Wheeler en agitant ses longs bras d'un air consterné, et cela pour bavarder avec un métis ? Vous êtes bien toujours le même amoureux, taillé dans un bloc de neige.

— La brûlure de la glace ressemble beaucoup à

celle du feu, dit Clive en souriant. Mais Dieu me préserve de faire attendre ma chère fiancée ! Allons, messieurs, je suis prêt.

Il monta en carrosse avec Wheeler et deux des officiers ; les autres prirent place dans les palanquins, et la foule, qui avait grossi, s'écarta devant les piaffements des chevaux et les cris du cocher.

L'interprète retourna vers le char et rapporta, toujours a travers les rideaux fermés, à celui qui l'occupait, ce qu'avait dit le capitaine anglais.

— Allons au palais du gouverneur, répondit une voix.

Le métis remonta à cheval et se dirigea vers le centre de la ville blanche où s'élevait le nouveau palais du gouverneur de Madras. Les sentinelles d'abord refusèrent l'entrée, mais sur le mot écrit par Clive on laissa le char pénétrer dans la cour d'honneur, tandis qu'on allait appeler un officier.

Les soldats de garde regardaient curieusement cette voiture close, s'imaginant qu'ils allaient en voir descendre une femme, mais lorsque les rideaux s'écartèrent, ils aperçurent un brahmane fort laid, dont le visage, qui avait le ton du vieil ivoire, montrait la plus déplaisante expression de mépris et de dégoût. Il resta d'abord assis au bord du char, paraissant ne pas oser poser ses pieds sur les dalles de la cour, comme si elles eussent été couvertes de boue et d'immondices ; puis il leva les yeux au ciel et s'écria en émiettant une herbe sèche qu'il tenait à la main :

— Étends sous mes pas un tapis sacré, herbe

sainte, préserve-moi du contact de ce sol maudit; Varouna, dieu des eaux purifiantes, toi qui chevauches un crocodile, chasse loin de moi le danger des souillures; accours, flamboyant Agni, sur ton bélier aux cornes d'or, dévore autour de moi tout ce qui pourrait me nuire; de ton souffle puissant, disperse tout danger, ô Vahyou, qui sortis des narines du créateur; et que la fièvre et le malheur fassent leur proie de mes ennemis!

Il se décida enfin à descendre, et d'un air fort majestueux monta les degrès du perron, sans paraître apercevoir l'officier qui l'introduisait en le saluant poliment. Au moment de franchir le seuil, le brahmane toucha l'une après l'autre des amulettes de différentes pierres et de différents métaux, qui cliquetaient sur sa poitrine, et il continua à marmotter des prières.

Le salon dans lequel on le fit entrer avec son interprète était vaste, peu garni de meubles, et ses nombreuses portes-fenêtres, ouvraient sur une fraîche pelouse. L'officier avança des fauteuils, puis voyant qu'on semblait toujours ne pas l'apercevoir, il s'en alla, sans saluer, avec un haussement d'épaules dédaigneux.

Lorsqu'ils furent seuls, le topase, avec les marques de la plus grande humilité, et en se tenant à distance, invita son compagnon à s'asseoir, car l'attente serait longue probablement; mais celui-ci fit signe qu'il resterait debout. Il alla s'adosser au chambranle d'une porte, et tant de pensées l'occupèrent, qui se reflétèrent sur son maigre visage, qu'il ne s'aperçut pas du long temps qui s'écoula.

Une voix haute et rude, mêlée à des bruits de pas, se fit entendre du côté de la cour, si brusquement, que le brahmane, tiré de sa méditation, tressaillit et se hâta de toucher son front avec une bague d'herbes tressées qu'il avait au pouce, et tout bas il récita une formule d'exorcisme.

— Par Jupiter! cette collation semblait exquise, et à peine ai-je goûté les vins que vous m'en arrachez, sans pitié pour les charmantes ladies que mon départ désespère! Quel diable d'homme êtes-vous? A-t-on jamais vu s'occuper d'affaires au moment même de ses noces?

Et le gouverneur Saunders, gros, grand, rouge de visage, l'aspect vulgaire et lourd, mais plein d'énergie, entra dans le salon.

— On prend la fortune quand elle vient, répondait Clive, et il est toujours l'heure de servir sa patrie.

— Voilà une terrible rivale pour la délicieuse mistress Clive. Que va-t-elle en penser? Comment! ajouta-t-il en baissant la voix, lorsqu'il aperçut le brahmane, c'est pour contempler cette vieille momie au crâne pointu que vous m'avez fait quitter les beaux yeux de votre femme?

Mais il reprit d'une voix plus sérieuse:

— Est-ce l'homme avec lequel vous avez depuis quelque temps une mystérieuse correspondance?

— C'est lui, dit Clive, mais je le vois pour la première fois.

— Prenez la peine de vous asseoir, dit le gouverneur en s'approchant du brahmane.

Mais celui-ci, après que l'interprète lui eut traduit la phrase, ne bougea pas.

— Tu veux rester debout? A ton aise, grommela Saunders, en s'installant dans un fauteuil, sur lequel Clive s'appuya.

Le topase, en quelques mots rapides, fit comprendre à son maître, qu'au point de vue anglais, il se mettait dans une position subalterne en restant debout devant un homme assis. Alors, le brahmane, brusquement, se jeta dans un fauteuil.

— Singulier oiseau! dit Saunders, qui regardait à travers le verre d'un lorgnon, qui est-ce?

— Il signait ses lettres « un ennemi des Français », dit Robert Clive, je ne sais rien de plus.

Le gouverneur demanda au brahmane:

— A qui avons-nous l'honneur de parler?

— Mon nom de Panch-Anan ne vous apprendra rien. Je suis un personnage de très haut rang, qui désire ne pas être complètement connu.

— Je le crois ministre de quelque rajah, dit Clive tout bas.

— Eh bien, qu'a-t-il de nouveau? Il vous proposait, n'est-ce pas, de puissants moyens pour ruiner le prestige des Français dans le Dekan?

— Il parlait même d'un prétendant à opposer au Soubab que Dupleix soutient: le fils aîné du vieux Nizam-el-Molouk, qui, par ses droits incontestables, réunirait beaucoup de partisans.

— Gazi-ed-din, le fils de Nizam, demande votre appui, dit le brahmane en tirant de sa ceinture un

magnifique collier de diamants ; il vous prie d'accepter ce léger cadeau comme gage d'amitié. Le moment d'agir est venu.

— Ces diamants sont fort limpides, dit le gouverneur en jouant avec le collier ; mais je crois que nous ferons sagement de limiter notre lutte avec les Français au territoire du Karnatic ; il entoure nos possessions et l'intérêt de la compagnie est là. Le rival de Chanda-Saïb nous promet d'assez beaux avantages si nous le faisons triompher. Enrichir la compagnie vaut mieux, à mon avis, que de risquer de l'amoindrir par de lointaines et chanceuses expéditions.

— Enrichir la compagnie ! Est-ce là seulement votre but ? s'écria Robert Clive avec véhémence ; mais vous n'avez donc pas deviné l'immense ambition de Dupleix ? Il veut conquérir l'Inde à la France, et ses étonnants succès nous montrent assez que ce projet n'a rien de chimérique. Voulez-vous le laisser s'accomplir tranquillement, sous nos yeux ? N'avez-vous pas comme moi, le désir cuisant d'arracher cette conquête à la France pour la donner à l'Angleterre ?

— Diable ! ce que vous me dites là mérite réflexion, mais sommes-nous en mesure d'attaquer le Soubab avec l'espoir de triompher ? Si l'incapacité de ce Law, qui commande l'armée du Karnatic, nous fait la partie belle, c'est autre chose dans le Dekan ; il faut reconnaître que ce Bussy est un homme hors ligne, et le roi a près de lui, un ministre prudent et sage, tout dévoué aux Français. Eh bien ! brahmane, qu'as-tu à nous offrir pour renverser ce général et ce ministre ?

— Les dieux ne pouvaient permettre qu'un homme qui les avait servis les insultât et deshonorât sa caste en se faisant l'esclave d'un musulman, dit Panch-Anan ; le vizir Rugoonat-Dat a expié son crime, il est mort.

— Comment ! mort ? C'est lui, dit-on, qui vient de remettre à Balladji-Rao le traité de paix signé par Salabet-Çingh.

— Tandis qu'il retournait à Aurengabad, des soldats afghans, on ne sait sous quel prétexte, l'ont poignardé.

— Ah ! ah ! et qui succède à ce vizir coupable que les dieux ont puni ?

— Le ver est dans le fruit, dit Panch-Anan ; le nouveau ministre est un homme à nous, qui, sur mon conseil, s'est glissé depuis quelque temps à la cour et par sa conduite habile s'est fait aimer et estimer.

— Voilà qui est parfait ; mais que comptez-vous faire du général français ? Il n'est pas facile à renverser celui-là.

Le brahmane eut une expression de haine féroce :

— Celui-là, dit-il, c'est lui-même qui détruira son œuvre, et avant peu il disparaîtra, s'étant fait haïr, lui et sa nation.

— Un instant ! dit le gouverneur d'un air froid ; il est bien entendu que nous n'avons aucune part à ces assassinats ; nous les renierons absolument, prenez-les sur vous seul.

— J'en réclame toute la gloire, dit Panch-Anan avec un mauvais sourire, lorsque la phrase lui fut traduite.

— Eh bien, dites à votre prétendant... comment s'appelle-t-il ?

— Gazi-ed-din, dit Clive.

— Dites à Gazi-ed-din que nous consentons à avoir une entrevue avec lui, et à le seconder, s'il a vraiment des chances de succès.

Le brahmane se leva vivement comme s'il avait hâte de fuir cette demeure.

— Que ce soit bientôt, dit-il, je vous enverrai un messager dès que le futur Soubab aura votre réponse.

Et il s'éloigna sans saluer, la main sur ses amulettes.

— Bonsoir ! s'écria Saunders en éclatant de rire. Étrange personnage ! il ne serait pas bon, de l'avoir pour ennemi ! Mais, retournons vite là-bas, peut-être sera-t-on encore à table. Vous me permettrez d'attacher moi-même ce joli collier au cou de mistress Clive.

— Oh ! ce serait trop de bonté ! dit le jeune homme avec un geste de refus.

— Allons donc ! ce premier présent de notre nouvel allié vous revient de droit. La nation vous devra bien autre chose si, par impossible, vous alliez réaliser ce rêve merveilleux dont vous venez de m'éblouir : conquérir l'Inde ! rien que cela. Vous serez lord, pair d'Angleterre, tout ce que vous voudrez. Eh bien, laissez-moi, pour embellir encore vos noces, prophétiser que vous réussirez.

— Dieu vous entende ! dit gravement le jeune capitaine.

— Allons, venez, ajouta Saunders en riant, je boirai à lord Clive !

XX

POISONS

Dans un frais bouquet de palmiers, au bord de la mer, une maison assez petite, isolée, apparaît tout environnée de sables brûlés de soleil. Les tattys, en roseaux tressés, sont baissés devant les fenêtres, et un noir, allant de l'une à l'autre, les arrose sans relâche à l'aide d'une pompe. Ce bruit d'eau qui ruisselle est le seul qui se fasse entendre. La maison semble morte au milieu de ce grand paysage simple, nu, où les solitudes du ciel, de la mer et des sables, se superposent.

Le long de la côte cependant, quelque chose semble rouler, et s'approche avec une extrême rapidité.

Le nuage soulevé laisse deviner bientôt un cavalier couvert de poussière, qui harcèle sans pitié son cheval. C'est vers la maison qu'il se dirige. Il franchit

la porte ouverte de la palissade qui l'entoure et, sautant à bas de sa monture, gravit en courant les marches de la vérandah.

De l'intérieur, quelqu'un vint au devant de lui.

— Eh bien, Naïk ? demanda anxieusement celui qui entrait et qui était Arslan-Khan.

Le paria avait le visage inondé de larmes.

— Il est mort ?

— Non, il vit ; mais l'espoir fuit de nos cœurs, comme le vin d'une coupe brisée.

— Allah est grand, il peut faire un miracle.

Naïk secoua la tête.

— Venez, dit-il, mais ôtez vos armes, la vue de l'acier lui fait peur.

— Bussy a peur d'une épée ! Hélas, il est bien perdu !

Marion s'avança, vêtue de blanc, pâle, désolée.

— Le maître s'est assoupi depuis un instant, dit-elle, à Arslan d'une voix faible ; restez ici ; s'il s'éveille, je vous préviendrai.

Et d'un pas de fantôme elle rentra dans la maison.

— Hélas ! qu'est-il arrivé ? dit Arslan, les yeux humides. Je suis certain maintenant qu'on voulait m'éloigner en me désignant pour porter au Mogol le tribut du roi. Parti au milieu de la joie et des triomphes, je retrouve, après quelques mois, désastre et malheur.

— L'assassinat de Rugoonat-Dat été le premier éclair de cet orage terrible, dit Naïk.

— L'assassin, c'est ce misérable Panch-Anan !

— Je n'en ai pas douté un moment; le ministre avait parlé d'une lettre dangereuse, écrite par lui à la princesse Lila, et qui avait été interceptée. Aussi, quand j'ai vu le cher brahmane mort, une inquiétude affreuse s'est emparée de moi. J'étais sûr de notre cuisinier et tous les plats arrivaient sur la table enfermés et scellés par lui. Mais j'avais supplié le maître de ne pas boire, même une goutte d'eau, hors du palais et il me l'avait promis en riant, ne croyant pas au danger. Malgré cela, je ne vivais pas, j'avais le pressentiment du poison. Hélas, un jour, en sortant d'une conférence avec le nouveau ministre, Sayed-Lasker-Khan, dont la figure faussement humble me faisait horreur, le maître est tombé évanoui et on l'a rapporté au palais sans qu'il ait repris connaissance. Il m'avoua, lorsqu'il revint à lui, avoir bu quelques cuillerées d'un sorbet qu'il ne pouvait refuser, le ministre lui-même le lui offrant. Il avait très chaud, dit-il, puis un froid subit l'avait glacé. Contre tout espoir, pourtant, il se remit vite et se moqua de ma persistante angoisse. Bientôt, son caractère changea; lui, si séduisant dans ses manières et dont l'accueil, malgré sa grande dignité, était toujours si cordial, devint d'une hauteur extraordinaire avec tout le monde, tellement que M. de Kerjean ne lui parla plus et est encore aujourd'hui mortellement fâché contre lui. Des colères subites, sans cause, lui venaient, et alors il n'épargnait personne, pas même le roi, qui a fait preuve d'une patience bien rare. C'est alors qu'arriva cette nouvelle incroyable, d'un nouveau prétendant, soutenu par les Anglais, s'avançant avec

des forces considérables vers Aurengabad ; en la recevant le général parut troublé ; pour la première fois, son sang-froid l'abandonna, il hésita, et, quand l'ennemi approcha, au lieu de défendre la ville, à la stupeur de tous, il ordonna la retraite et fit partir le roi pour Hyderabad. Je ne reconnus que trop l'action d'un poison lent qui, avant de tuer son corps, allait détruire la gloire du bien-aimé héros. Il eût quelques éclairs encore, puis faiblit, sembla redouter un combat. L'ennemi occupa la ville, confisqua les trésors, et Bussy, le héros de Gengy, le triomphateur, parla de fuir vers Pondichéry. Dupleix, par de prodigieux efforts, atténua un peu le désastre, put tenir dans Hyderabad, et je crois que le capitaine Kerjean a reçu des ordres secrets ; c'est lui qui dirige tout, depuis que la maladie, du général, prenant des allures mortelles, nous obligea à l'amener ici, espérant quelque soulagement des fraîches brises de la mer.

Arslan-Khan, la tête dans ses mains, sanglottait.

— Qui le soigne ? demanda-t-il.

— Le médecin du roi est ici, il ne l'a pas quitté, dit Naïk, mais il s'avoue impuissant et ne peut découvrir quel est le poison qui tue lentement un homme si jeune et si robuste. Une fièvre terrible le brûle sans relâche, lui donne des accès de fureur, des colères folles où il retrouve des forces pour tout briser ; mais ces crises cessent depuis quelques jours pour faire place à un délire plus calme, à des craintes d'enfant et à des somnolences funestes qui, au dire du médecin, annoncent la fin.

— Ah! je le vengerai! s'écria Arslan, j'en fais le serment sacré, je saisirai ce misérable brahmane et j'inventerai pour lui des douleurs atroces. Je ferai durer son agonie des jours et des mois, je le tuerai lambeau à lambeau. Mais, hélas! tout son sang impur ne rachètera pas une goutte de celui de notre ami!

— Le maître est éveillé, dit Marion, qui apparut et disparut aussitôt.

— Crois-tu qu'il me reconnaîtra, demanda Arslan, qui entra en tremblant dans la chambre.

C'était une salle nue, presque vide, maintenue très fraîche et dans un demi-jour. Au milieu, sur un lit de jonc, sans drap ni couverture, le marquis gisait, enveloppé seulement d'un peignoir de soie. Couché sur le dos, le regard vague, ses cheveux noirs répandus en arrière, on eut pu le croire mort, sans les mouvements nerveux, qui l'agitaient par moment, et sa respiration haletante.

Arslan s'approcha et contempla avec désespoir ce visage beau encore, mais livide, avec deux cercles noirs autour des yeux, auxquels la fièvre donnait un éclat effrayant. Il s'agenouilla, prit et baisa la main du mourant, et cette main le brûla comme une braise rouge. Cependant, le punka agitait l'air violemment, et Marion ne cessait de mouiller d'eau fraîche le front de son maître.

— Il ne me voit pas! murmura le guerrier; il ne m'entend pas!

Au son de cette voix, Bussy brusquement se souleva

et regarda qui était là, puis il se rejeta du côté de la jeune fille.

— Monseigneur, ne reconnaît pas Arslan-Khan ?

— Oui, dit-il, je sais, il vient pour me tuer.

— Quelle punition ! s'écria l'umara.

Mais le malade oublia aussitôt, retomba dans son immobilité et dans son silence.

— Où donc est le médecin ! demanda Naïk.

— Il est allé se reposer ; il ne peut plus rien. « Le malade ne passera pas la nuit, a-t-il dit, et il est inutile de le tourmenter, avec des potions qu'il refuse de prendre. »

— Nous sommes ici trois qui donnerions avec joie notre vie pour le sauver, s'écria Arslan, qui se tordait les bras, et nous ne pouvons rien.

— Nous avons résolu, Naïk et moi, de ne pas survivre à notre maître, dit Marion ; c'est pourquoi tu nous vois calmes et résignés.

— Je le vengerai, moi ! quitte à mourir plus tard.

Bussy sommeillait de nouveau ; ses fidèles amis se turent et demeurèrent immobiles, anéantis dans cette attente atroce d'un malheur inévitable.

L'heure passa et la journée, dont la clarté finit brusquement dans un de ces orages subits et terribles, fréquents dans l'Inde. La mer se mit à rugir, le ciel s'embrasa, le vent, la pluie, le tonnerre assaillirent la maison qui semblait vouloir s'écrouler.

Ceux qui veillaient, absorbés dans leur douleur, s'en inquiétèrent à peine. Le médecin, réveillé, était revenu

dans la chambre du malade et avait fait assujettir les fenêtres et fermer la porte.

Vers le milieu de l'ouragan, Bussy se souleva sur son lit, le visage contracté, crispant ses mains sur sa poitrine comme si un poids l'étouffait; puis, après un profond soupir, il retomba en arrière, sans souffle.

— C'est la fin ! dit le médecin.

A ce moment, un tourbillon de vent entra dans la chambre, affolant les lumières ! la porte s'était ouverte et une voix retentissante et joyeuse cria :

— Toute fin est un commencement !

— Qui donc ose rire ici ? dit la jeune fille qui se dressa blanche comme sa robe.

Mais elle vit Arslan se précipiter comme en délire, pour baiser ses genoux, aux pieds de l'être extraordinaire qui venait d'entrer.

— Allah m'exauce, s'écriait-il, il a fait un miracle.

Le nouveau venu, d'une maigreur fantastique, avait des yeux scintillants comme des étoiles sous sa chevelure embrouillée ; il était nu, moins un langouti d'étoffe rouge, et ruisselait de pluie.

— Le fakir ! murmura Naïk en joignant les mains avec un éclair d'espoir dans les yeux.

— Oui, c'est moi ; vous m'embrasserez plus tard, dit Sata-Nanda en laissant glisser à terre un sac en peau de crocodile qu'il portait sur le dos.

Il se hâta d'ouvrir ce sac et en tira plusieurs flacons et une grande quantité de larges feuilles rugueuses et velues fraîchement cueillies. Alors il s'approcha du malade, attacha sur lui, longuement, un regard fixe et

lui passa à plusieurs reprises les doigts sur le front, sur les yeux et sur la poitrine.

— Vois-tu, c'est un dieu, disait Arslan à Marion stupéfaite ; s'il est venu, il le sauvera.

— Demain, il était trop tard, dit le fakir.

Il arracha le peignoir de soie qui enveloppait Bussy, et, sans égards pour la finesse et la blancheur de sa peau, il se mit à la frictionner rudement, avec une poignée des feuilles qu'il avait apportées.

— Tu n'ignores pas, lui dit le médecin, que cette plante contient un poison violent.

— Si je l'ignorais, je ne m'en servirais pas. D'ailleurs, qu'importe, puisque tu juges ton malade mort.

— Quel est ce fou ? demanda tout bas le médecin à Naïk.

— C'est un saint homme qui connaît tous les secrets de la nature. Il a été enterré pendant six mois.

Le médecin du roi haussa les épaules et jeta un regard dédaigneux au fakir, qui se démenait comme un démon, frictionnant toujours, en renouvelant souvent les feuilles.

— Voyez, voyez ! s'écria-t-il après une heure de ce manège, la peau rougit et devient moite.

— Voilà qui serait merveilleux ; nous avons, sans résultat, tout essayé pour obtenir la transpiration.

— Vous n'avez pas fait ce qu'il fallait : à un poison il fallait opposer un autre poison.

— Il est certain qu'une légère moiteur assouplit la peau, dit le médecin au comble de la surprise, en touchant le bras du malade.

— Eh bien, puisque tu ne me crois plus aussi fou, à ton tour de frictionner, je n'ai plus de force ; légèrement maintenent, et moins vite.

Le médecin obéit, prit la place de Sata-Nanda qui lui passa une poignée de feuilles.

Alors le fakir se fit donner une coupe et y versa le contenu d'un de ses flacons, puis quelques gouttes d'un autre, les mesurant avec le plus grand soin.

— C'est encore un poison, dit-il.

— Mais le malade est hors d'état de rien avaler ; depuis hier il refuse toute boisson.

— Il prendra celle-ci.

Sata-Nanda s'approcha du marquis, dardant sur lui son regard fixe :

— Bois ceci, mon fils, je le veux, dit-il d'une voix impérieuse.

Sans ouvrir les yeux, Bussy fit un effort pour soulever sa tête.

— Il vit ! s'écria Marion en s'élançant pour le soutenir.

Lentement, le fakir lui fit vider toute la coupe.

— Eh bien, à quoi songes-tu ? dit-il au médecin qui le regardait d'un air un peu effrayé.

— Serais-tu sorcier ?

— Peut-être ! As-tu donc peur des sorciers ? Va, frotte ; ou, si tu es las, donne ta place à un autre.

Le médecin se remit à frictionner, tandis que Sata-Nanda soufflait légèrement sur le front du malade.

Tout à coup celui-ci ouvrit les yeux, se dressa d'un air irrité en criant :

— Finirez-vous bientôt de m'écorcher vif ?

— Il sent le mal, il est sauvé ! s'écria le fakir, qui se mit à exécuter les plus extraordinaires gambades.

Bussy le regardait dans une indicible stupeur, sans manifester de crainte cependant ; puis il se laissa retomber avec accablement, mais d'un mouvement souple et vivant.

— Apportez-moi tout ce que vous avez d'étoffes de laine, dit le fakir qui reprit son sérieux.

Il enveloppa soigneusement le jeune homme et lui ordonna de dormir :

— Repose-toi bien et longtemps ; après cela, je réponds de toi.

Bussy ferma les yeux, et, lui qui depuis tant de jours restait étendu sur le dos, se tourna sur le côté pour dormir.

Pour être moins étrange dans ses manifestations, la joie de ceux qui tout à l'heure touchaient le fond du désespoir, n'en était pas moins violente. Marion vint baiser la main du fakir.

— Qui que tu sois, je te bénis et je t'aime, dit-elle.

— Tu sauves la vie aussi à ces deux êtres-là, disait Arslan, ils voulaient mourir. Et moi je ne sais vraiment pas ce que je serais devenu.

— Eh bien, si vous êtes contents, donnez-moi à manger, dit le fakir en s'asseyant sur le plancher, le menton entre ses genoux ; voilà trois jours que je galope sans avoir avalé autre chose que quelques dattes saisies au vol en passant sous les arbres.

Naïk sortit en courant pour faire préparer un repas. Le médecin s'assit à côté de Sata-Nanda.

— Allah est grand, dit-il ; ce que je viens de voir m'émerveille. Vends-moi ton secret, je payerai le prix que tu voudras.

— Te le vendre ! pourquoi faire ? Je te le donnerai bien volontiers, et je t'expliquerai comment le poison que j'ai combattu ne s'attaque qu'aux nerfs et a beaucoup de ressemblance dans ses effets avec la rage ; mais tout cela plus tard, quand j'aurai mangé et dormi.

— Je m'incline devant ta science et ta générosité, dit le médecin ; tu es vraiment au-dessus des hommes.

L'orage avait cessé, la mer seule grondait encore. Tous, accablés de fatigue, s'endormirent bientôt, excepté Naïk qui, accroupi au pied du lit, regardait, avec une joie muette, son maître dormir d'un sommeil presque calme.

Le fakir s'éveilla dès que le jour parut, étira ses longs membres de sauterelle, et alla relever un store pour laisser entrer du jour. Il vit alors, aplati sur le sol du jardin, les pattes raides, le cou allongé, l'œil vitreux, le chameau qui l'avait amené.

— Pauvre bête, murmura-t-il, je t'ai sacrifiée, mais ta vie sauve celle d'un homme.

Il s'approcha du marquis toujours endormi et le contempla avec émotion :

— Si jeune, si fort, si sain, la mort le prenait, si je ne m'étais pas à temps souvenu de lui, dit-il à demi-voix ; quelques heures d'oubli encore, c'était fini, et ma douleur eût été profonde. Pourquoi ? je ne sais ;

quel attrait m'attire vers lui? pourquoi, parmi ceux qui peuplent ma solitude, est-il le mieux aimé? est-ce uniquement parce qu'il possède la triade magique : l'harmonieux équilibre du cœur, de l'esprit et du corps, qu'il est bon, intelligent et beau? N'importe, aujourd'hui que je lui rends la vie, il me semble qu'il est mon fils.

Il se pencha vers le jeune homme, lui releva doucement les cheveux et le baisa sur le front.

Bussy ouvrit les yeux, regarda longuement le fakir, puis un faible sourire desserra ses lèvres.

— Me connais-tu? demanda Sata-Nanda.

— Tu es quelqu'un que j'aime; qui? je ne sais pas.

Marion s'éveilla au son de cette voix et se jeta à genoux.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, ce n'est donc pas un rêve! Il est sauvé!

La convalescence fut longue, les forces lentement revinrent.

Mais, l'esprit restait affaibli, et le jeune homme eut une rechute terrible le jour où, sur ses instances, on le mit au courant des désastres qu'avait causés sa maladie : de la retraite ordonnée par lui, de la fuite du roi à Hyderabad, de la capitale occupée par l'ennemi :

— C'est-elle! cria-t-il, elle m'a déshonoré!

Et il tomba comme foudroyé.

Sata-Nanda eut besoin de toute sa science pour le rappeler à lui.

Quand il se releva, ce n'était plus le même homme;

on eût dit que le meilleur de lui-même était mort, qu'il se survivait, et que, subitement, la flamme de sa jeunesse s'était éteinte.

Il promena sur ses amis un regard dont l'expression leur serra le cœur.

— Si vous m'aimez encore, malgré mon abaissement, vous, mes fidèles, dit-il, ne me parlez jamais de Bangalore, et éloignez de moi tout ce qui pourrait me rappeler ce lieu maudit.

— Mon maître !... s'écria Naïk en se précipitant à ses pieds.

Mais le marquis le repoussa, avec une douceur glacée.

— Apporte-moi un réchaud allumé, dit-il d'une voix calme.

Naïk, tout tremblant, obéit. Alors Bussy, écartant les dentelles de sa chemise, arracha de sa poitrine un sachet retenu par une chaîne d'or, et, sans l'ouvrir, le jeta sur les braises.

L'étoffe se fendit; une longue mèche de cheveux noirs se déroula comme un mince reptile, grésilla, disparut.

— Donne moi de quoi écrire maintenant.

Et il écrivit, très posément, une courte lettre.

— Mes amis, dit-il d'une voix grave, lorsqu'elle fut fermée et scellée de son sceau, je demande au gouverneur de l'Inde la main de Mademoiselle Chonchon. Je veux voir s'il me jugera encore digne d'être son gendre, ou si, à ses yeux, la honte des derniers jours efface toutes mes victoires.

— O père ! dit tout bas Arslan à Sata-Nanda, qui,

le menton entre les genoux, regardait d'un air impassible, toi si puissant, toi qui sais tout, le laisseras-tu creuser un tel abîme entre lui et le bonheur ?

— Laissons le destin s'accomplir, mon fils, dit le fakir, quelquefois il sait ce qu'il fait et prend des chemins tortueux pour mieux parvenir au but.

Naïk, cachant ses larmes, disait à Marion :

— Le maître referme sur lui-même la porte d'un tombeau.

— Pourquoi ? demanda Marion à voix basse ; la jeune fille l'aime éperdument. Elle est belle, elle est digne de lui.

— Mais ce n'est pas elle qu'il aime, il ne l'aimera jamais ! il se croit trahi. Il y a là un secret que je ne puis te dire.

En attendant la réponse de Dupleix, le marquis passait ses journées à faire des armes avec Arslan-Khan. De sa maladie, un tremblement lui restait dans le bras droit, qui le désolait. A force d'exercice pourtant, cette faiblesse s'atténua et bientôt disparut complètement.

Un courrier de Pondichéry arriva. Bussy ouvrit la lettre de Dupleix sans émotion apparente.

Le gouverneur de l'Inde lui accordait la main de sa belle-fille. Le bégum Jeanne, donnait son consentement, à la condition que les jeunes époux habiteraient le palais de Pondichéry. Chonchon envoyait à son fiancé un cordial salut.

— Allons ! le grand cœur de Dupleix n'a pas douté de moi, s'écria Bussy ; il a compris que, puisque j'étais vivant, rien n'était perdu, et que je saurais rache-

ter mes fautes. Eh bien, il ne se trompe pas ; et puisqu'il m'accepte pour son fils, il n'aura pas un fils déshonoré.

— Où sommes-nous ici, mes amis ? demanda-t-il, je n'ai pas songé à m'en informer.

— Nous sommes à Mazulipatam, à deux ou trois journées d'Hyderabad, dit Arslan.

— C'est bien ; nous doublerons les étapes. Cette nuit, je partirai.

— O maître s'écria Marion, tu as la fièvre encore et ta pâleur fait mal à voir.

— Bah ! elle fera peur aux traîtres et ils me prendront pour un fantôme. Veille à tout, Naïk.

La jeune fille s'approcha de Sata-Nanda, immobile dans un coin.

— Père, dit-elle, toi qui peux tout, ne saurais-tu le retenir ?

— Laisse-le partir, ma fille, l'action lui vaut mieux encore que l'impatience qui le dévorerait ici.

— Hélas ! dit Marion, l'expression de son visage m'épouvante.

Le marquis écrivit à Dupleix pour le remercier.

« Votre lettre, disait-il, met le comble à mon bonheur. Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance pour le consentement que vous voulez bien donner à mon mariage avec Mademoiselle Chonchon. J'ose vous promettre que vous trouverez dans cette alliance toute la satisfaction que vous désirez, et que je ne cesserai de vous donner tant que durera ma vie. La condition que vous exigez de moi est conforme à mon inclina-

tion, car je suis prêt à sacrifier tout au monde pour vivre auprès de vous. Souffrez donc que je vous prie de me regarder dès aujourd'hui comme votre enfant. »

— Ma pauvre Marion, dit-il, quand la lettre fut partie, que vais-je faire de toi ? tu ne peux nous accompagner à l'armée, ni même nous suivre jusqu'à Hyderabad, par le galop d'enfer qui va nous emporter, Arslan, Naïk et moi.

— Si elle n'a pas peur de ma folle carcasse, dit le fakir, confie-la-moi ; nous resterons ici quelque temps, puis nous voyagerons paisiblement, avec mon frère le médecin, et je te la ramènerai, quand il sera temps.

Marion, pour lui prouver qu'elle n'avait pas peur de lui, lui sauta au cou.

— Auprès de vous, j'aurai toujours des nouvelles de ceux par qui je vis, s'écria-t-elle, puisque Naïk affirme que vous voyez à travers l'espace. Est-ce vrai ?

— Ne suis-je pas accouru ici sans qu'on m'ait appelé ?

— Je ne t'ai même pas demandé, dit Bussy, comment tu as eu l'idée de venir me sauver.

— C'est grâce à ce joli mouchoir bordé de dentelles, que tu as perdu dans ma caverne, dit le fakir : quand j'étais curieux de ta destinée, je me couvrais les yeux de ce chiffon odorant, et je te voyais comme je te vois. Je t'avais laissé en pleine gloire, en plein bonheur et, occupé d'autre chose, je t'oubliais ; si une brusque inquiétude ne m'avait averti, j'allais te laisser mourir !

— Mourir avili et vaincu ! dit le marquis en lui serrant vivement la main, je te devrai plus que la vie pour m'avoir fait vivre quelque temps encore.

Au moment où il se mettait en selle, ainsi qu'Arslan et Naïk, un courrier arriva de Pondichéry. Bussy se fit apporter une lanterne et, sans descendre de cheval, lut les dépêches.

Du haut de la vérandah, Marion, ayant auprès d'elle Sata-Nanda et le médecin, regardait ceux qui partaient. La jeune fille cherchait à deviner sur les traits de son maître si les nouvelles qu'il recevait, étaient bonnes ou funestes, mais, sous l'inflexible tristesse, étendue comme un masque sur ce pâle visage, aucune impression ne marquait plus.

Quand il eut fini de lire, il se tourna vers ses amis.

— Rien que des malheurs, dit-il froidement. On a intercepté une lettre du traître Seid-el-Asker-Khan au gouverneur de Madras et l'on tient les fils d'un complot très bien ourdi : les Mahrattes rompent la paix et s'allient à Nazi-ed-din et aux Anglais ; le ministre enlève le roi, pour l'arracher à l'influence française, et le conduit vers Aurengabad. On a éparpillé nos troupes de tous côtés, de façon à les affaiblir et on a tout employé pour les démoraliser. Les renforts que Dupleix attendait ne viendront jamais ; notre compagnon d'armes, le major de La Touche, a brûlé en mer avec les sept cents hommes qu'il amenait. Le gouverneur me supplie, même si je ne suis pas complètement rétabli, de partir immédiatement pour reprendre le commandement de l'armée. « Vous ne serez pas rendu

à Hyderabad, me dit-il, que vous sentirez la nécessité de ce voyage et que tout y était perdu sans votre présence. Les lettres que je reçois me font dresser les cheveux. La débauche en tout genre y est poussée à l'excès et la nation tombée dans un mépris que vous seul pouvez faire cesser. »

Le marquis referma les lettres.

— Notre tâche est rude, dit-il, mais je vois, dans les yeux étincelants de mon père Sata-Nanda, que je triompherai, ou qu'au moins je saurai mourir de façon à restaurer ma gloire. En route, amis ! mon départ a tout perdu, mon retour sauvera tout !

Il fit un geste d'adieu, et les trois cavaliers sortirent du jardin, s'enfoncèrent dans la nuit limpide, où le galop de leurs chevaux, peu à peu, se perdit.

XXI

CUISINE ROYALE

C'était un tableau étrange autant que charmant, sous ces palmiers, entre lesquels on voyait la mer, que le groupe formé par le fakir, assis selon la coutume, les genoux au menton, le médecin musulman et Marion. La blancheur rosée de la jeune fille paraissait invraisemblable à côté de la peau noire de Sata-Nanda, dans laquelle brillaient deux lumières ; les yeux et le sourire, et du teint bronzé de Daoud-Khan, beau vieillard, doux et tranquille, dont la longue barbe, teinte en pourpre, s'accrochait sans cesse aux broderies de sa riche tunique.

Daoud lisait dans un grand livre, relié en bois de santal, et à chaque moment interrogeait le fakir, puis annotait le livre du bout d'un kalam trempé dans l'encre rouge. Marion brodait ; mais bien souvent sa brode-

rie tombait sur ses genoux et elle levait les yeux sur Sata-Nanda, puis les tournait d'un air impatienté vers le médecin. Elle avait appris de Naïk assez d'hindoustani, pour comprendre ce qu'ils disaient, et elle écoutait leurs savants discours, sans parvenir pourtant à s'intéresser aux vertus diverses des plantes, à la meilleure façon d'en extraire les sucs bienfaisants ou de combattre les effets de leurs venins. Voyant que Daoud-Khan ne se lassait pas d'interroger le fakir, elle reprenait sa broderie, en poussant de grands soupirs.

A la fin, elle n'y tint plus, alla s'agenouiller devant Sata-Nanda, et doucement lui posa un mouchoir de dentelle sur les yeux.

— Dis quelque chose, père ; où sont-ils ? murmura-t-elle en l'embrassant.

— Que faire entre ces deux insatiables ? s'écria le fakir en déployant ses longs bras. L'un m'entraîne sans répit vers les régions sévères de la science ; l'autre, tout amour, me tire continuellement sur la route d'Aurengabad. Lequel écouter ?

— En France, un homme qui se respecte cède toujours à une femme !

— Mais dans l'Hindoustan, c'est autre chose : la faiblesse s'incline devant la force.

— Je ne le crois pas, dit Marion, d'un air mutin. Les hommes se cachent pour obéir, mais la femme est toujours maîtresse. Seigneur Daoud-Khan, n'est-ce pas mon tour ? Depuis ce matin, j'écoute, avec une patience admirable, toutes les curieuses choses dont

vous vous entretenez et qui sont incompréhensibles pour l'esprit borné d'une femme. N'ai-je pas mérité une récompense ?

— Certes, gracieuse gazelle, dit le médecin, et je suis aussi curieux que toi-même de savoir ce que font nos amis.

— Tu vois bien, dit-elle en caressant les cheveux emmêlés du fakir.

— Vous ne croyez donc plus que je me moque de vous en disant que je vois à travers l'espace ?

— Ah ! dit Marion, même si c'est une illusion, elle est si douce qu'elle console.

— Tu t'es montré si supérieur aux mortels que je crois tout de toi, dit Daoud-Khan ; mais je ne peux m'empêcher de voir l'œuvre d'Ilblis dans cette puissance que tu possèdes.

— Pourquoi plutôt celle d'Ilbis que celle d'Allah ?

— Ah ! vous voilà encore à discuter, s'écria la jeune fille ; parle, père, tout ce qui vient d'un être aussi bon que toi, ne peut jaillir que d'une source pure. Tu nous as dit que Monseigneur, après avoir rassemblé ses troupes éparses, s'était mis en marche vers Aurengabad ; la confiance revenait et la discipline était rétablie plus sévèrement que jamais. Où est-il maintenant ?

Sata-Nanda appuya le mouchoir sur son front. Presque aussitôt ses yeux se retournèrent, ne montrant plus que le blanc, et il resta silencieux un moment.

— Il est en marche, dit-il ; je le vois, à cheval au

milieu de l'armée ; il passe au pied d'une montagne. L'ordre est parfait, les soldats osent à peine parler ; car l'aspect de leur général les terrifie : il a l'air d'une statue de marbre, tant son visage est pâle et immobile.

Le fakir se tut un instant, puis brusquement se mit à rire.

— Pourquoi cette princesse, belle encore, traverse-t-elle les galeries du palais pour se rendre aux cuisines ? reprit-il, est-ce là la place d'une princesse ?

Daoud-Khan et Marion échangèrent un coup d'œil surpris et inquiet.

— Qui est-elle ? Un eunuque la précède pour éloigner les hommes de son chemin. De ses mains blanches, chargées de bagues, elle retient son voile que sa marche rapide fait voler autour d'elle. On ne voit que ses grands yeux noirs et humides comme ceux de l'antilope, mais certains détails de sa toilette me font reconnaître une veuve. La voici maintenant devant les fourneaux. Elle s'informe si le riz a trempé ,une nuit et un jour, dans l'eau salée, comme il convient, et si le mouton est coupé en tranches minces. Ha ! ha ! c'est un pilau qu'elle veut préparer de ses délicates mains, qui semblent taillées dans la pulpe d'un lys. On devine qu'elle s'entend admirablement à la confection de ce plat, en voyant la façon dont elle dispose soigneusement par couches superposées la viande, les citrons et les aromates.

— Il divague, murmura Marion.

— Taisons-nous, dit Daoud-Khan, il se moque de nous, ou peut-être il veut nous éprouver.

Le fakir, dont les prunelles étaient toujours invisibles, continua en souriant :

— Quel agréable parfum s'échappe, avec la vapeur, hors du chaudron d'argent ! la cuisson s'avance. Voyons si le mets est réussi ? Ah ! nulle autre qu'une princesse ne peut avoir une telle grâce en goûtant une sauce. Elle se penche et se recule en même temps, soulève à demi son voile et approche de ses lèvres entr'ouvertes, la cuiller de sycomore au manche découpé à jour ; sa langue rose claque à plusieurs reprises ; mais les sourcils se froncent ; il manque quelque chose. Ses doigts teints de henné jettent dans la fumée une pincée de poivre rouge, on dirait une fleur qui laisse tomber son pollen. La royale cuisinière n'est pas satisfaite encore pourtant ; voilà qu'elle tire vivement de son sein un sachet qui contient un condiment mystérieux qu'elle secoue d'un geste furtif dans le ragoût. Maintenant, il a tout ce qu'il faut, car la princesse se détourne et s'inquiète du riz ; pour voir s'il est cuit à point, elle presse un grain entre ses doigts, puis ordonne de verser de l'eau froide sur le riz bouillant et de le sécher au four quand il sera bien égoutté.

— Je commence à comprendre, s'écria le médecin qui écoutait avec attention.

L'attitude de Marion, agenouillée dans l'herbe, les bras pendants, ses jolis yeux bleus écarquillés, disait assez qu'elle ne comprenait pas encore.

— Qui peut-elle être, cette princesse ? reprit Sata-Nanda, de qui est-elle veuve ? Elle a pris maintenant une bague à son doigt et appuie la pierre du chaton

sur la cire molle qui joint le couvercle au plat, ah ! l'empreinte du sceau me révèle la qualité de celle qui le possède ! elle était femme d'un roi puissant, qui a atteint un âge, bien rare dans les familles souveraines, car il a dépassé cent ans, et il laisse presqu'autant de veuves qu'il avait d'années.

— Il veut parler du vieux Nizam-el-Molouk, dit tout bas Daoud-Khan.

— Avec quelle voix harmonieuse elle donne cet ordre :

« Servez ce pilau à mon cher seigneur, et dites-lui que de mes mains je l'ai préparé pour lui. » Qui est donc son cher seigneur, puisqu'elle est veuve ? Pour le savoir, suivons le plat qu'emporte en courant un esclave noir... La salle du repas est somptueuse, de nombreux serviteurs s'empressent, mais il n'y a qu'un convive ; ce doit être un prince puisqu'il mange seul. Ah ! Nazi-ed-din, c'est donc pour toi que l'on a cuit ce plat royal ? ta gourmandise est agréablement chatouillée par le fumet de ce délicieux ragoût, et ton orgueil aussi est flatté, car tu te dis : Si cette jeune veuve de mon père se donne tant de peine, afin de me plaire, c'est qu'elle languit pour moi, victime d'une passion secrète. Tu songes à faire étrangler les cuisiniers, qui n'ont jamais su réussir aussi bien ton mets préféré et tu le manges avec un extrême plaisir, si gloutonnement même, qu'il n'en reste pas une bribe ; tu jures dans ta gratitude de faire à cette charmante princesse un présent magnifique, quand tu seras roi. Quand tu seras roi ! ha ! ha ! pauvre prince ! c'est la

dernière fois que tu essuies tes lèvres à la serviette de soie ; car le repas a été assaisonné de façon à ce que tu n'en puisses plus faire d'autre après celui-là. Mais avoue qu'il était impossible de te servir la mort d'une façon plus appétissante ; l'adversaire suprême et toujours vainqueur, qui s'avance vers toi, avec un visage glacé, ne te l'aurait certes pas offerte si douce et si facile. Va, ne résiste pas, ta tête s'alourdit déjà, tu cherches les coussins de ton lit, va, endors-toi ; si tes crimes ne te l'interdisent pas, tu te réveilleras au milieu des houris du paradis d'Allah.

Le fakir brusquement se dressa, étira ses bras, et tourna ses yeux brillants vers ceux qui l'écoutaient.

— Ah ! père, tu reviens ? dit Marion d'un air désappointé. Tu ne nous as parlé que de recettes de cuisine, qui, en ce moment, ne nous intéressent pas du tout.

— Tu te trompes, enfant ! ce ragoût est pour nous de la plus haute importance.

— Mais que fait le maître ?

— Je te l'ai dit, il marche vers Aurengabad.

— Et Naïk ?

Sata-Nanda glissa vers elle un regard malicieux.

— Naïk ? dit-il, il cause, avec une jolie bayadère, au bord d'un sentier.

Marion devint toute rose et ses sourcils se froncèrent.

— Avec une bayadère ! s'écria-t-elle, et que se disent-ils ?

— Il serait indiscret de les écouter. Mais il faut croire qu'il lui murmure de douces paroles, car elle

baisse les yeux et l'on voit briller son sourire dans le cercle du moukouty d'or qui orne sa narine.

— Est-ce possible, Naïk, m'oublier déjà ! se dit-elle en retenant ses larmes.

— Voyons, je riais, dit le fakir ; il a simplement demandé un renseignement à une vieille femme, qui passait sur la route ; j'ai voulu te forcer à me dévoiler les secrets de ton cœur troublé.

— Ah ! si tu pouvais m'éclairer sur ce qui s'y passe et lui rendre le calme ! s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses mains.

— C'est très simple : tu adores, comme si c'était un Dieu, un être au-dessus de toi qui, selon la coutume des dieux, se laisse aimer plus qu'il n'aime, et dans ta solitude terrestre, tu as besoin de l'appui et de la tendresse d'un cœur tout empli de toi... Mais nous reparlerons de cela, occupons nous de nos préparatifs de voyage.

— Nous partons ? demanda-t-elle toute joyeuse.

— Oui, ma fille, il est temps ; ce pilau dont tu as méprisé la recette, ce qui est un tort, car ce plat est excellent, hâte le triomphe que nous espérions.

— Je l'ai bien compris, dit Daoud-Khan ; si ce que tu as vu n'est pas un vain mirage, la mort de leur prétendant, brise l'espoir de nos adversaires.

— Le traître ministre se trouve pris à son propre piège, et, n'espérant plus rien de ses alliés sans chef, il se voit forcé, pour garder le poignard, insigne de ses fonctions de vizir, de défendre le roi qu'il trahissait. Une terreur affreuse s'emparera de lui quand il

apprendra que celui qu'il croyait vivant et bientôt roi, est mort empoisonné, et que celui auquel il a tendu lui-même le poison s'avance très vivant et victorieux. Mais hâtons-nous, la distance à parcourir est longue, et si, avant notre arrivée, le héros a reconquis sa gloire, n'étant plus soutenu par la fièvre de l'action, il ploiera sous le faix de sa douleur.

— Qu'a-t-il donc ? mon Dieu ! s'écria, Marion en pâlissant.

— Son corps est guéri, dit Sata-Nanda mais son âme est si cruellement blessée, qu'elle tuera le corps plus sûrement que le poison, si nous ne parvenons pas à la guérir aussi.

XXII

LE REVENANT

La tente est immense, doublée de pourpre et ouverte toute grande. On aperçoit au fond, dans un fauteuil fleurdelisé, un homme, à l'habit chamarré de broderies d'or, le chapeau sur la tête, aussi pâle que la poudre de ses cheveux. Près de lui se groupent les officiers de l'état-major, quelques-uns assis sur des tabourets, la plupart debout. La garde européenne et la garde hindoue, l'une à droite, l'autre à gauche, sont alignées.

Au dehors, on entend le profond bourdonnement d'une foule et, à peu de distance, au-dessus des remparts crénelés, les dômes et les minarets d'Aurengabad se profilent sur le ciel pur.

On se réveille d'un cauchemar, et, toute joyeuse, la population de la ville est venue faire fête à l'armée qui campe hors des murs ; les mères cherchent leurs fils,

des frères se retrouvent et s'embrassent avec effusion ; on rit, on pleure aussi en comptant ceux qui manquent, et l'on ne se lasse pas d'interroger et d'écouter les vainqueurs. Une histoire merveilleuse, qu'on se chuchotte de bouche à oreille parmi les musulmans, fait pousser des cris de surprise aux nouveaux venus, à qui on la répète tout bas. C'est que le général français, qui revient triomphalement après avoir dispersé, d'une façon toute fantastique, les adversaires les plus redoutables, est mort empoisonné, et que son ombre est revenue pour conduire l'armée à la victoire et rendre au nom français tout son prestige.

Malgré le grand secret que l'on se jure les uns aux autres, quelques mousquetaires et des grenadiers ont eu vent de ce bruit, et s'en irritent fort. Cependant beaucoup parmi eux sont tout près de le croire, tellement ils ont trouvé leur commandant différent de lui-même, eux qui l'ont connu si libre d'esprit pendant les combats, d'un enjouement si cordial, sachant mieux qu'aucun autre faire oublier les peines avec un sourire ou un mot flatteur, leur communiquant une ardeur folle par l'éclair héroïque de son regard ; cette fois il s'est montré d'une sévérité implacable, muet hors des commandements, ne paraissant voir personne et d'un visage si froid et si pâle, que vraiment ils avaient eu par moment l'impression d'être conduits par un spectre.

On jette dans l'intérieur de la tente, des regards furtifs qui ne sont pas exempts de terreur, malgré le resplendissant soleil, peu propice aux apparitions qui baigne la plaine.

La scène qui se passe dans la tente n'a cependant rien de surnaturel. Le capitaine de Kerjean vient de s'approcher du général et s'incline profondément devant lui.

— Monsieur le marquis, dit-il, j'ai une prière à vous adresser ; mais je veux d'abord vous demander ma grâce. Je me suis rendu tellement coupable envers vous que je n'ose pas, pour me faire pardonner, invoquer l'indulgence d'une franche amitié dont je ne suis plus digne.

— Ce que vous avez pu faire contre moi était pour le bien de la nation, dit Bussy, et il y a lieu de vous féliciter.

— Je vous ai dénoncé à mon oncle, s'écria Kerjean avec douleur, je vous ai accusé de lâcheté, vous !

La pâleur de Bussy redoubla, mais il répondit avec calme.

— Eh ! bien, n'étais-je pas un lâche ? Que ce fût par l'effet perfide d'un poison, cela ne vous regardait pas, et il était de votre devoir d'avertir Dupleix.

— Je suis resté sous vos ordres, avec un visage menteur, quand j'avais en ma possession le brevet qui me donnait le commandement en votre place. Je veux que vous sachiez toute mon infamie.

Et il lui tendit un parchemin plié.

— Vous avez très sagement agi, dit Bussy en repoussant le papier, gardez soigneusement ce brevet pour le cas où je viendrais à manquer.

Kerjean fût effrayé de la douceur froide avec laquelle le marquis lui répondait, sans presque le regarder ; il

comprenait que ce calme ne masquait ni colère, ni rancune, mais n'était pas cependant le pardon généreux de l'amitié.

— Je vous en conjure, dit-il, maintenant que grâce à vous, notre domination est rétablie plus solidement que jamais, songez à vous, la maladie ne vous a pas fait grâce encore.

— Puisque l'honneur est sauf, le reste importe fort peu. Mais vous aviez, je crois, quelque chose à me demander.

— Ma sœur Louise se marie avec M. de Moracin ; on m'attend pour les noces à Pondichéry, et je sollicite quelques semaines de congé.

— C'est trop juste, prenez le temps qu'il vous faut. Vous pourrez partir dès demain si vous voulez.

Kerjean regarda Bussy avec attention en lui disant :

— Ne me chargez-vous d'aucune commission pour là-bas ? N'avez-vous rien à faire dire à votre fiancée ?

Il surprit une légère crispation des lèvres à ce mot de fiancée, mais le marquis répondit tranquillement :

— Présentez-lui mes plus fervents hommages et dites-lui pour moi, tout ce que vous pourrez imaginer de galant.

— Mon général, j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

Bussy lui tendit la main :

— Dieu vous garde ! dit-il.

— Qu'a-t-il donc ? se demanda Kerjean en s'éloignant, on dirait que cette affreux poison, en laissant vivre son corps, a tué son âme ; il est certain que le

monde entier lui est parfaitement indifférent, sa fiancée comme le reste ; il ne semble plus capable d'éprouver aucun sentiment, ni joie, ni affection, ni haine, ni colère. Son approche m'a glacé comme celle d'un tombeau. Que diable lui est-il arrivé ? Il y a dans sa vie, d'ailleurs, un mystère que je n'ai jamais pu approfondir, bien que j'aie cru plusieurs fois entrevoir la vérité. Mais en tout ceci je ne trouve rien de naturel : ce mourant, qui revient à la vie pour demander brusquement la main d'une jeune fille, qu'il avait toujours paru dédaigner jusque-là, malgré la naïve passion qu'elle lui laissait deviner, cela témoigne du dépit et du désespoir. Ou je me trompe fort, ou il y a là-dessous quelque amour déçu, et, à la place de ma tante, je prendrais mon temps avant de donner ma fille à un aussi spectral fiancé. Mais je crois que la pauvre Chonchon risque fort d'être veuve avant les noces, ajouta-t-il en jetant un dernier regard au général.

Les tambours battirent aux champs, et les timbales résonnèrent, au milieu des acclamations de la foule. Le roi, accompagné du ministre, s'avançait pour recevoir, aux portes de la capitale reconquise, le triomphateur qui venait de le sauver, pour lui rendre publiquement hommage.

Salabet-Çingh se jeta dans les bras de Bussy, qui fit un violent effort pour lui montrer un visage souriant.

— Ah ! mon frère ! s'écria le jeune roi, en pleurant d'émotion, te voir vivant, voilà pour moi la vraie victoire, celle pour laquelle j'aurais donné avec joie toutes les autres.

— Ton cœur ne s'est pas un instant démenti, je le sais, dit Bussy; toi seul excusais ma démence, t'en attristant au lieu de t'en irriter; aussi je me suis arraché des bras de la mort, pour venir défendre ton trône, que des traîtres voulaient renverser.

— Que je suis heureux d'être de nouveau sous ta protection ! dit le roi.

— Elle ne te fera pas défaut tant que je vivrai; sois vigilant, néanmoins; le pire des traîtres est plus près de toi que tu ne penses.

Rien n'était plus pitoyable à voir que la contenance du ministre, Seid-el-Asker-Khan, qui croyait entendre son arrêt de mort à chaque parole de Bussy ; il devenait vert, puis pourpre, et les efforts qu'il faisait pour cacher son épouvante redoublaient son trouble. Depuis quelque temps déjà, cependant, en voyant celui qu'il avait voulu tuer revenir plus redoutable que jamais, il rampait à ses pieds, lui écrivant les lettres les plus soumises, s'humiliant jusqu'à la servilité. Le marquis était résolu, abandonnant sa vengeance personnelle qui lui importait peu, à faire servir cette terreur aux intérêts de sa politique. Le vizir, pour conjurer la menace toujours suspendue sur lui, serait heureux de prévenir les moindres idées du général, qui les lui laisserait deviner, évitant ainsi l'ennui de solliciter des faveurs et se les faisant offrir.

Aussi, quand il entendit Bussy parler d'un traître tout proche du roi, le ministre s'élança-t-il vers le jeune Français, s'agenouillant presque à ses pieds.

— Glaive de l'État ! s'écria-t-il, en déroulant un fir-

man scellé du sceau royal ; la Lumière du Monde a trouvé, comme moi, que les troubles qui se sont produits parmi les troupes sous tes ordres, à propos des soldes non payées, ne devaient plus se renouveler, et elle donne aux Français, sur la côte orientale de l'Inde, les quatre provinces de Rajamendry, d'Ellore, de Chicacole et de Nastafanagar, dont les revenus suffiront amplement à l'entretien de l'armée et l'assureront contre tout événement.

— C'est bien, dit Bussy, qui prit le traité et le passa à son secrétaire, après l'avoir lu ; il est juste que ceux qui défendent le royaume soient les premiers payés de leurs peines.

Seid-el-Asker-Khan, jugeant le terrible général apaisé pour quelque temps, poussa un profond soupir de soulagement, comme un homme étranglé à demi à qui l'on rendrait le souffle.

Lorsque Bussy apparut sur son cheval, à la droite du roi, et traversa le camp pour rentrer dans la ville, la foule se pressa, heureuse de le voir, mais beaucoup de musulmans se disaient les uns aux autres, avec un frisson de peur :

— On voit bien qu'il n'est pas vivant ; c'est un fantôme ; il disparaîtra brusquement quand il aura franchi la porte de son palais.

Il l'atteignit enfin, ce palais et disparut, en effet. Avide de solitude, il s'y enfonça comme un fauve blessé qui veut se cacher pour mourir. Gagnant la chambre persane, il éloigna Naïk d'un geste et s'enferma.

C'était la première fois, depuis bien des jours, qu'il était libre de souffrir sans contrainte, d'exhaler dans des cris rauques cette douleur qui, contenue le dévorait. Il n'avait pas osé s'interroger encore et demeurait plongé dans cet état d'hébêtement atroce qui saisit celui qui vient de tuer par mégarde un être cher.

Il ne comprenait plus ce qui l'avait poussé à agir avec cette précipitation de fou; blessé dans son orgueil, se croyant trahi par celle qui était toute sa vie, un tourbillon de fureur et de désespoir l'avait d'abord aveuglé; puis il avait senti en lui un vide affreux. Son cœur lui avait paru mort à jamais, comme brûlé par la foudre; mais pourquoi en jeter les cendres à cette jeune fille qui l'aimait et qu'il n'aimait pas? S'était-il élancé vers elle comme vers un refuge, se souvenant de lui avoir entendu dire un jour, qu'elle serait heureuse, même sans être aimée, de vivre auprès de celui qu'elle aimerait? Non, il avait plutôt voulu, contre le retour possible d'une faiblesse, créer un infranchissable obstacle, et se donner l'amer plaisir, ayant reconquis sa renommée, de dédaigner celle qui l'avait fait tomber du faîte de sa gloire, pour le tuer ensuite.

Mais, maintenant, des doutes lui venaient. Rien ne prouvait qu'elle fût coupable. Le poison avait-il engourdi son esprit au point de lui faire oublier les enchantements de son dernier voyage? Ces regards brûlants de passion, ces douces mains abandonnées aux siennes, et ce baiser de la séparation, éperdu,

trempé de larmes ? Oui, un instant, tout s'était effacé sous l'horrible pensée que le mot de lâche avait pu être, sans mensonge, accouplé à son nom ; un éclair de lucidité froide lui avait montré, comme un précipice devant ses pas, le danger qui, par cette femme ou à cause d'elle, le menaçait toujours ; un instinct l'avait poussé à se jeter hors de sa portée ; puis, le sacrifice accompli, un implacable désespoir était tombé sur lui comme un manteau de glace. Cependant l'âpre volonté de laver, par d'éclatants succès, la tache faite à son nom l'avait fortifié pendant la dernière campagne. Mais dès qu'il s'était vu maître de la victoire, il avait avidemment cherché la mort, se jetant dans des dangers inutiles, avec une témérité folle, y échappant toujours, ce qui avait contribué à le faire prendre pour une ombre.

Par besoin de vengeance, il avait écrit à Lila une lettre très cruelle pour lui annoncer qu'il échappait pour la troisième fois à un attentat dirigé contre lui, et qu'il s'avouait vaincu, renonçait à la lutte, la dernière attaque ayant été par trop déloyale.

Pour lui prouver qu'il n'y avait plus d'espoir de retour, il lui apprenait son prochain mariage avec la fille du gouverneur de l'Inde. Il terminait en la remerciant de l'affectueuse bonté qu'elle lui avait toujours témoignée, l'assurant qu'il ne l'oublierait jamais et lui gardait les mêmes sentiments, mais qu'il la suppliait de laisser le temps atténuer l'amertume de cette rupture avant de renouer les relations fraternelles auxquelles il ne voulait pas renoncer.

La princesse avait obéi, elle s'était tue; Bussy voyait dans ce silence l'aveu de la trahison.

A présent que Bussy se retrouvait dans cette chambre aux lumineux frémissements, que tout était rétabli comme par le passé, il aurait pu croire qu'il s'éveillait d'un mauvais rêve, reprendre ses douces pensées d'autrefois, vers lesquelles son esprit glissait de lui-même. La chère vision, appelée si souvent, reparaissait dans ce lieu où elle se croyait sûre d'être la bienvenue ; les facettes des murailles, comme si elles en avaient gardé le reflet, faisaient revivre les brûlantes rêveries dont elles avaient été témoins ; le moelleux divan, où le désespoir l'avait renversé tout à l'heure, l'enveloppait de ses douceurs endormantes et il se laissait aller à oublier le présent, à s'abandonner aux souvenirs qui l'assaillaient, pour leur dire un dernier adieu.

Il n'avait pu se défaire encore du geste par lequel il avait si souvent appuyé contre sa poitrine le précieux sachet dont il aimait tant à sentir le froissement, et maintenant une douleur lancinante lui traversait le cœur chaque fois qu'il constatait que la chère relique n'était plus là. Et il songeait aux joies délicieuses que les moindres choses lui avaient fait éprouver, et regrettait même ses anciennes souffrances, qui n'étaient pas comparables à ce qu'il endurait aujourd'hui ; il pensait aux rages jalouses qui l'avaient fait se rouler en pleurant sur ce divan, alors qu'il redoutait son mariage a elle, et aujourd'hui c'était lui, quand elle était libre, qui sur un soupçon non confirmé s'était follement enchaîné.

Il n'aurait pas dû revenir dans cette étrange et

vivante salle, complice de ses rêves heureux ! son courage y fléchissait, il n'était plus maître de sa volonté, et ne pouvait échapper à la foule de souvenirs, enfermés là, qui semblaient l'accueillir et lui faire fête.

Combien de fois, en quittant le roi et les vizirs, après de longs et fatigants débats, il s'était hâté, vers ce lieu aimé, comme si quelqu'un l'y attendait. Parfois il trouvait une lettre de Lila, soigneusement et coquettement enfermée dans une jolie boîte, un étui ou un sachet. Dès la porte, il jetait un regard rapide vers le coffre à bijoux sur lequel Naïk avait l'habitude de poser les lettres, arrivées de Bangalore en l'absence du maître. Quel battement de cœur joyeux et profond quand il apercevait le message ! La vivacité de sa joie avait quelque chose de naïf, qui lui rappelait ses bonheurs d'enfant, lorsqu'il découvrait les cadeaux de Noël dans son mignon soulier. C'était sous l'enroulement du serpent d'or, à l'endroit où il formait poignée, que Naïk plaçait la lettre. Involontairement Bussy y arrêta un regard plein de regrets.

Mais alors d'un bond, il se leva : il y avait une lettre à la place accoutumée !

D'un mouvement brusque il s'en empara, puis s'arrêta, la retournant entre ses doigts comme si elle le brûlait, n'osant pas l'ouvrir.

Il regarda la soie brodée dans laquelle elle était enveloppée ; c'était sur un fonds d'or un semis de lotus bleus, et il revit tout à coup cet instant, dans la grotte fermée d'un cristal liquide, où la reine avait,

en le regardant, effleuré de ses lèvres un lotus, la fleur aimée entre toutes.

Était-ce possible ? lui-même se chassait de l'Eden et tenait le glaive qui l'empêchait d'y rentrer ! Il n'avait plus le droit de lire cette lettre, s'étant juré de briser tout lien, de ne plus se laisser reprendre aux enchantements perfides qui lui avaient été si funestes ; allait-il manquer à son serment ? Qui avait placé là cette lettre ? Qui donc le tentait ainsi ? Qui osait lui désobéir quand il avait défendu toute allusion au passé ?

Il cherchait dans la colère un renfort contre lui-même.

— Naïk ! cria-t-il en ouvrant la porte d'un mouvement brusque.

Le paria était accroupi devant le seuil, veillant comme un chien fidèle. Il se leva.

— Me voici, maître.

Bussy adoucit subitement sa voix, en voyant sa propre douleur se refléter sur les traits amaigris de Naïk.

— Pourquoi m'avoir désobéi ? dit-il. Tu ravives mes peines en croyant les soulager.

— J'ai pensé que ta défense ne concernait pas cette lettre, dit Naïk, car elle lui est antérieure.

— Comment cela ?

— Peu après notre départ, un messager l'a apportée, et ne te trouvant plus ici, il l'a remise à un serviteur, par bonheur resté fidèle. Les bouleversements de la guerre l'ayant empêché de nous la faire parvenir, il l'a gardée cachée, et me l'a donnée quand nous sommes rentrés au palais. Mes lèvres étant scellées par ta

défense, je n'ai pas pu t'en parler, et j'ai posé la lettre, comme autrefois, sous un anneau du serpent.

— Bien! bien! dit le marquis, je t'excuse, laisse-moi.

Alors cette lettre était d'avant la catastrophe, elle datait du temps où le bonheur d'être aimé emplissait sa vie, malgré la tristesse de la séparation, d'un enivrement divin? A quoi bon la lire à présent que le bonheur n'était plus? Peut-être pourtant contenait-elle la preuve que ses soupçons n'étaient pas fondés, que celle qu'il accusait était innocente et l'aimait plus que jamais. Eh bien, puisqu'il était à jamais séparé d'elle, une telle preuve redoublerait son désespoir.

Nerveusement il froissait la lettre, qui d'elle-même se déroula. Malgré lui il dévora des yeux l'écriture.

« Je t'écris la vue troublée de larmes, disait Lila, mon angoisse ne me trompait pas; le cher Rugoonat-Dat, mon gourou, mon maître, celui qui a donné la vie à mon esprit, meurt assassiné, et le coup qui l'a frappé est parti d'ici. J'ai tort peut-être de t'écrire sous cette impression de tristesse où je vois toutes choses à travers le voile de sombres pressentiments, mais je veux te supplier encore d'être sur tes gardes et te dire de ne pas t'effrayer si tu ne reçois plus de lettres; nos messages sont interceptés, — qui sait même si celui-ci te parviendra malgré mes soins? — plusieurs de mes envoyés ont péri; c'est une guerre terrible qu'on nous déclare. La reine, je n'ose parler d'elle; je lui en veux d'avoir, par son hésitation à briser un traître, causé la mort de Rugoonat-Dat. Cette perte lui fait éprouver moins

de chagrin que de terreur et, au lieu de lui donner de l'énergie, l'effroi lui ôte toute force.

« Je ne sais quelles intrigues se trament dans le palais. Panch-Anan a fait une longue et inexplicable absence, pendant laquelle il nous avait entourées d'espions. Dès son retour, il a assemblé le collège des brahmanes et, après une cérémonie très solennelle dans la pagode de Siva, longuement ils sont restés seuls avec la reine. Ce qui s'est passé alors, je n'ai pu le savoir, mais elle est sortie de cette réunion, comme morte, les lèvres blanches, les yeux pleins de larmes. Elle m'a dit seulement d'une voie désolée en passant près de moi.

« — Ah ! si tu savais ce qu'ils m'ont fait jurer !

« Puis elle s'est retirée, me défendant de la suivre, et je viens d'apprendre qu'elle est partie en pèlerinage, par ordre des brahmanes, accompagnée seulement de prêtres et de quelques suivantes.

« Tout cela m'épouvante. Ah ! que ta présence est nécessaire ici ! Est-il possible, après des jours aussi resplendissants, que le ciel se soit de nouveau obscurci à ce point ? J'ai le cœur serré cruellement, mes larmes ne veulent pas tarir. Je t'en conjure, ami, fais l'impossible pour re venir ; je me débats contre l'horrible certitude que la faible sse d'Ourvaci va causer d'irréparables malheurs. »

Bussy laissa tomber la lettre, et s'affaissa plus que jamais accablé. Jusque-là, le doute avait laissé glisser dans son âme un faible rayon de lumière. Maintenant, c'était la nuit épaisse et absolue d'un sépulcre. Il

espérait que cette lettre allait lui démontrer la folie de ses soupçons, elle lui apportait au contraire la preuve certaine de la trahison : retombée sous la domination des brahmanes, reprise par le fanatisme, la reine avait juré sa perte. Tout était bien fini ; elle resterait dans son souvenir comme une merveilleuse incarnation de cet Hindoustan splendide et perfide, où les fleurs, au parfum trop fort, font perdre la raison, tuent quelquefois. Il se sentait une incapacité de vivre qui adoucissait sa douleur par la certitude qu'elle durerait peu, et pourtant il songeait aux devoirs nouveaux qu'il s'était créés et que son honneur lui ordonnait de remplir ; ne se devait-il pas à lui-même de lutter jusqu'à la mort ? Cette pensée lui causa une lassitude affreuse ; il eût été si bon de se laisser engloutir doucement par les ondes calmantes du dernier sommeil, emporter sans résistance dans l'océan du suprême repos !

Il laissa passer les heures, le cerveau lourd, les membres inertes, sans pensée, presque sans souffrance, et revint à lui sous les rayons obliques du soleil couchant, qui firent flamboyer les murailles et le blessèrent par l'éclat de leur splendeur triomphale.

Il se leva et quitta pour n'y jamais revenir, cette chambre ruisselante de lueurs, où, du fond des lointains inconnus creusés à chaque facette, des êtres furtifs semblaient lui faire signe joyeusement et rire de son désespoir.

XXIII

CHONCHON

— Alors tu as des secrets pour moi, Naïk, disait Marion. Je croyais être pour toi une sœur très chérie et je vois avec chagrin que tu me fermes ton cœur.

— Tu es pour moi beaucoup plus qu'une sœur, répondit Naïk, et tu sais bien que si mon cœur était fermé, les flots d'amour qui en jaillissent sans cesse, le feraient éclater en mille pièces. C'est le secret du maître que tu demandes, puis-je te le dire ? Tu es la bien-aimée qui enchante ma vie, mais lui, il est le dieu qui m'a fait vivre.

— Je sais, dit la jeune fille, nous avons pour le maître la même adoration, notre existence est liée à la sienne et nous nous aimons en lui. Alors pourquoi suis-je exclue de ce secret que tu sais, toi ? Ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait désirer de le savoir.

Je voudrais pouvoir juger l'étendue de ce mal qui a fait de monseigneur un homme si différent de lui-même, afin de savoir si vraiment aucun espoir ne reste.

— C'est juste ; pourquoi te cacher la vérité ? elle est en sûreté dans ton cœur. Eh bien, c'est une reine qu'il aime, une Hindoue, si belle, qu'elle semble de la race des dieux. Elle en est d'ailleurs, puisqu'elle est fille de la lune. Je te raconterai comment il l'a connue et toutes les choses étranges qui sont arrivées. Elle l'aimait, et je crois qu'elle l'aime toujours, mais le maître est persuadé qu'elle l'a trahi, et voulu faire mourir, après l'avoir avili. Il n'y a rien à espérer, vois-tu : celui qui a serré sur son cœur une pareille femme ne peut pas s'arracher d'elle sans en mourir.

— Pourquoi donc, s'il n'a pas l'espérance de se consoler un jour, a-t-il demandé la main de Mlle Chonchon ?

— C'est un mouvement de folie qui l'a poussé, je pense ; quelque chose comme s'il s'était enfermé lui-même dans une tour en jetant par la fenêtre la clef de sa prison au fond d'un gouffre. La gloire lui tenait au cœur, et le pouvoir de la bien-aimée a été renversé un moment, quand il a vu qu'on lui avait arraché ce bouquet si glorieux fait des fleurs de son sang. Il s'est enchaîné alors, pour ne pas retourner, par faiblesse d'amour, vers un danger aussi terrible.

Marion reprit, pensive.

— Que deviendra cette pauvre jeune fille, Mlle Chonchon, qui adore le marquis ?

— S'il vit, dit Naïk, il tiendra sa promesse et sera bon pour elle. Seulement, je suis sûr qu'il ne pourra parvenir à triompher de ses souvenirs ; il y fait tous ses efforts, mais la lutte qu'il se livre à lui-même l'épuise.

— C'est vrai, dit Marion, ce matin je l'observais : le courrier de Pondichéry lui avait apporté une jolie miniature encadrée de perles : le portrait de Mlle Chonchon ; elle y est représentée avec une aigrette de plumes, les cheveux poudrés, ce qui fait ressortir ses beaux yeux noirs, souriante et l'air heureux. Le marquis tenait le médaillon et le front penché paraissait l'admirer. Mais, en passant devant lui, j'ai vu que son regard fixe ne regardait rien, et l'expression de son visage accusait une telle souffrance que j'ai failli crier. Il ne m'apercevait pas. Tout à coup la miniature est tombée, et je me suis élancée pour la ramasser, la croyant brisée. Le maître est revenu à lui et c'est alors qu'il m'a montré le portrait, en me disant avec ce sourire, d'une douceur si triste, qu'il a pour nous : « N'est-ce pas qu'elle est jolie ? » Oh ! oui, m'écriai-je, c'est bien elle ! la nuance turquoise de sa robe rehausse encore ses charmes. « C'est vrai, a-t-il dit, le bleu lui sied à ravir. » Il ne voyait pas que la robe est rose, brochée d'argent !

— Il veut contraindre sa pensée, mais elle lui échappe comme un oiseau sauvage, elle s'envole vers son ciel accoutumé dont il la chasse sans relâche avec un acharnement cruel. Moi seul qui sais ce qu'était son amour, puis comprendre ce qu'il endure. Quel-

que fois il me jette un regard qui me déchire le cœur; c'est l'appel désespéré d'un homme qui va périr; il semble me crier: « Ne rompras-tu pas ce silence horrible? Ne me parleras-tu pas d'elle, au moins pour la maudire? » Alors, je m'élance vers lui, mais un éclat dur de ses prunelles me rappelle l'ordre inflexible et me défend de parler. Ah! s'il était libre de souffrir, s'il pouvait au moins mourir tranquille, délivré de ce remords que lui cause un engagement qu'il ne pourra pas tenir, il serait moins malheureux.

— Est-tu bien sûr de cela? demanda vivement Marion.

— J'en suis certain.

— C'est que moi-même j'ai mon secret et, puisque tu m'as dit le tien, je ne te le cacherai plus. La fille du gouverneur de l'Inde a été pour moi pleine d'affection et m'appelait son amie. J'ai pu juger son cœur qui est noble et bon à l'excès; et je lui ai gardé une vive et profonde amitié. Depuis que tu m'as sauvée, mon bon Naïk, en m'arrachant à cette captivité dont elle se reprochait d'être la cause, Mlle Chonchon m'écrit souvent Il y a quelques jours, j'ai reçu d'elle une lettre. Je croyais qu'elle me faisait part de son bonheur, car je n'ignorais pas quels étaient ses sentiments pour le marquis. A ma grande surprise, la lettre n'était pas du tout ce que je croyais. Mlle Chonchon me racontait que, ce jour-là même, au moment où elle traversait le salon pour entrer dans le boudoir de sa mère, elle s'était arrêtée pour se retirer en entendant que la Bégum causait avec quelqu'un. Mais aussitôt

elle avait reconnu la voix de son cousin Kerjean, et ce qu'il disait l'avait clouée à sa place. Le chevalier rapportait à Madame Dupleix la douloureuse impression que lui avait causée le marquis de Bussy, et les étrangetés de sa conduite ; il lui signalait le danger qu'il y avait à donner sa fille à un homme qui semblait réduit au plus profond désespoir, et augurait trop de ses forces en s'imaginant pouvoir se consoler et faire le bonheur d'une jeune fille, quand son cœur était certainement meurtri à jamais par une passion inconnue. Incapable d'en entendre davantage, elle s'était enfuie dans sa chambre pour ne pas être trahie par ses sanglots. Elle me supplie de lui dire si son cousin a dit la vérité, s'il ne l'a pas exagérée, si vraiment il n'y a aucun espoir de voir le marquis oublier son chagrin un jour. Au nom du bonheur de mon maître et du sien, elle m'adjure de lui répondre en toute sincérité.

— Qu'as-tu répondu ? dit Naïk qui buvait les paroles de la jeune fille.

— Rien encore. Cette lettre écrite fièvreusement, toute tachée de larmes, m'a fait bien de la peine et j'hésitais à briser complètement le faible espoir qui survit dans le cœur de ma pauvre amie, avant d'être tout à fait certaine qu'il n'y avait en effet aucun espoir. C'est pourquoi je tenais tant à savoir ce secret que tu t'obstinais à me cacher. Maintenant, je sais ce que je dois répondre.

— Hâte-toi, s'écria Naïk, dis-lui que le maître est perdu et ne pourra jamais l'aimer.

— Silence, dit Marion, un doigt sur les lèvres.

Le marquis venait d'entrer dans la salle, avec Arslan ; ils revenaient du conseil. Bussy adressa un sourire affectueux à Naïk et à la jeune fille, qu'il se reprochait de faire souffrir. Mais l'expression de ce sourire les désolait plus encore.

— Où donc est Sata-Nanda ? demanda-t-il, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

— Maître, dit Naïk, il est parti. Tout à coup, il s'est dressé en s'écriant : « Ha ! ha ! je me défie des retards, à présent, la route est longue, des obstacles peuvent l'allonger encore, il n'est que temps ; au revoir, mes enfants ! » Et il s'en est allé.

— Sans prendre congé ? il m'abandonne ! C'est dommage, son regard avait quelquefois une force engourdissante qui me reposait.

Il s'étendit sur un divan, à contre-jour, dérobant ainsi son visage à l'inquiétude de ses amis, et il fit signe qu'on baissât les stores devant les vitraux pour obscurcir encore la salle.

— Eh bien, Naïk, as-tu fini ton travail ? Sais-tu ce que le pillage du palais nous a laissé ? demanda-t-il d'une voix lente et fatiguée.

— Nous avons moins perdu qu'on ne le craignait, maître. La vaisselle plate n'a pas été découverte dans le souterrain où je l'avais enfouie et on a respecté le harem où les pierreries et les joyaux les plus précieux avaient été portés ; sans compter les parures que Marion était parvenue à sauver.

— Nous choisirons, parmi les plus belles, un écrin que nous enverrons à Pondichéry.

— Désires-tu le choisir à présent ?

— Comme tu voudras, à présent ou plus tard, n'importe.

Naïk et Marion se hâtèrent d'aller chercher le grand coffre d'ébène, fouillé d'arabesques, surpris tous deux que le maître consentît à s'occuper de quelque chose. La jeune fille souleva la tête du serpent d'or et ouvrit la serrure.

Alors Bussy se pencha et d'un regard rapide parut fouiller le coffre ; puis il saisit vivement un écrin, mais hésita à l'ouvrir.

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi il a voulu voir les bijoux, murmura Naïk.

D'une main tremblante Bussy fit jouer le ressort. De larges opales apparurent, jetant des rayons irisés et doux. Il les contempla longuement, en silence, puis d'un mouvement brusque, jeta l'écrin sur le divan.

— Laissez-moi, mes amis, s'écria-t-il ; plus tard, je suis las.

Quand ils eurent tristement quitté la salle et que les portières furent retombées, ils virent, par un bâillement de l'étoffe, Bussy reprendre le collier d'opales et le couvrir de baisers et de larmes ; mais bientôt, avec colère, il le repoussa dans le coffre, et, se renversant sur les coussins, cacha son visage dans ses mains.

— Tu vois, Marion, dit Naïk, jamais il ne guérira. Ce collier a touché le sein de sa bien-aimée ; il veut la haïr, et parmi tous ses trésors il craignait seulement d'avoir perdu ce bijou qui lui vient d'elle.

A quelque temps de là, Marion, qui avait repris son

joli costume de page pour ne pas scandaliser les musulmans, en circulant dans le palais sous ses habits de femme, regardait son maître sommeiller, ou peut-être seulement fermer les yeux pour s'isoler mieux. Elle était adossée à une colonne de porphyre, près de la baie sculptée à jour qui s'ouvrait sur la galerie extérieure, et, quelquefois, jetait un coup d'œil au dehors, vers le portail de la cour d'honneur qu'elle pouvait apercevoir de là, en se haussant un peu. Mais, bien vite, elle reportait ses regards sur le jeune homme immobile, qui lui semblait ce jour-là plus abattu que jamais.

Un grand silence régnait ; les rumeurs de la ville n'arrivaient jusque-là que comme un sourd et lointain murmure ; les oiseaux mêmes se taisaient, accablés de chaleur, et ce calme absolu était pesant ; il oppressait et engourdissait l'âme. Allait-il durer toujours ? Un garde ne heurterait-il pas les dalles, du manche de sa lance ? ou les pages ne laisseraient-ils pas échapper un éclat de voix ou un rire ? On eût dit un palais désert. La tristesse du maître s'était étendue à tous, et l'on parlait bas, l'on marchait sans bruit, comme dans la chambre d'un malade.

Cependant, le son grêle d'un kémantché monta des jardins du harem, rompant tout à coup ce silence cruel. Les belles paresseuses, dont la vie s'écoulait là, parfumée et monotone comme celle des fleurs, étaient seules en effet à ne rien savoir du chagrin de ce maître qui les dédaignait.

L'archet grinçait sur les cordes minces, jouant une

mélodie triste, et une claire voix de femme se mit à chanter un fragment du chant célèbre de Leïla.

« O vous, qui n'avez jamais éprouvé les tourments de l'amour, je ne vous découvrirai pas ma douleur. A quoi bon parler des abeilles à ceux qui n'ont pas senti leur piqûre ? Votre âme n'est pas de niveau avec la mienne. Tout ce que je vous dirai vous paraîtra folie.

« Mais au moins, n'allez pas comparer l'amour qui me dévore à d'autres amours frivoles ; les amours des autres sont comme du sel que l'on tient dans la main, et moi, le sel est répandu sur mes plaies vives.

« Abandonnez-moi plutôt ; vous ne pouvez rien ! Allah seul sait ce que j'endure !... »

Le marquis s'était soulevé et prêtait l'oreille.

— On dirait que ma pensée chante tout haut, murmura-t-il.

Marion s'élança sur la galerie pour faire signe à la chanteuse de se taire, mais il était impossible de l'apercevoir.

La voix reprit, émouvante et plaintive :

« Hélas ! je suis écrasé sous ma douleur comme un moucheron sous un rocher, et cependant je vis pour endurer des tortures atroces. Mon âme est brisée en mille débris, qui tous souffrent et hurlent ; laisseras-tu, Allah, dans une telle torture, l'œuvre de tes mains ? Vois, le souffle passe par mes lèvres comme une flamme dévorante, mes yeux sont pleins du sable du désert, chacun de mes cheveux pleure une goutte de sang, et mon esprit est comme une chair brûlée vivante.

O Dieu clément, aie pitié de moi. Rends-moi Leïla ou envoie-moi la mort! »

— Rends-moi Leïla ou envoie-moi la mort! cria Bussy en se laissant retomber.

— La maudite! murmurait Marion, n'aurait-elle pu choisir autre chose?

Mais un bruit attira son attention du côté du portail d'honneur: un chamelier-courrier en franchissait la voûte au grand trot. Elle reconnut la livrée de Pondichéry, et sortit de la salle en courant pour aller au devant du messager.

Un instant après, debout devant le marquis, elle lui tendait une lettre.

— Maître, disait-elle, lisez ce message; je vous en conjure.

— Certainement je le lirai, dit-il; il est inutile de me conjurer pour cela; ne vois-tu pas, douce Marion, qu'il est de ma fiancée?

— Je le vois, mais souvent Monseigneur pense à autre chose en lisant, et je le supplie de prêter son attention à cette lettre-ci.

Il prit la lettre et la posa près de lui, sans l'ouvrir. Cette correspondance était son plus grand supplice, et il n'aurait jamais pu la soutenir si l'extrême réserve, imposée par les convenances, n'en avait excusé le ton froid et solennel.

Au lieu de lire la lettre, il prit Marion par le bout des doigts et la regarda avec affection.

— Mon joli page, dit-il, comme je paye mal ton

dévouement infatigable, en t'attristant par mon ennui ! Je te vois pâle, avec tes doux yeux rougis à cause de moi : et cependant le bonheur de ceux qui m'ont tant aimé est le seul désir qui me reste.

— Le plus cher que j'ai au cœur, moi, dit Marion, c'est de vous voir redevenir mon maître d'autrefois.

— J'y fais tous mes efforts, je te jure ; mais il ne s'agit pas de moi, que je te serve d'exemple au moins. Tu vois à quoi les souffrances de l'âme réduisent le corps ; ne les fais endurer à personne, ma fille. Tu sais ce que vaut Naïk, il t'aime comme il sait aimer : vous êtes riches tous deux à présent ; je serais tranquille si je le savais ton époux.

— Mon Dieu ! pensa Marion, on dirait qu'il dicte ses dernières volontés.

— Tu ne réponds pas ? est-ce que mon pauvre secrétaire n'a pas su gagner ta sympathie ?

— Naïk, en risquant sa vie, m'a arrachée au plus honteux esclavage, dit-elle ; après vous, monseigneur, il est ce que j'aime le plus au monde Mais ni lui, ni moi, ne pouvons être heureux quand vous ne l'êtes pas. Je vous en conjure encore, lisez cette lettre avec attention. Je crois que ce qu'elle contient vous étonnera.

Sans attendre de réponse, la jeune fille dégagea ses doigts et s'enfuit.

— Pourquoi tient-elle tant à ce que je lise cette lettre ? se demanda le marquis quand il fut seul ; chaque mot affectueux qu'elle contiendra va me couvrir de honte, en remettant devant mes yeux l'indignité de ma conduite.

Il brisa le cachet cependant, d'une main nonchalante, mais dès les premières lignes il devint attentif.

Voici ce qu'écrivait Chonchon :

Monsieur le marquis,

« Sous le coup d'une déception amère, vous avez songé au mariage, comme à un refuge, en croyant sincèrement pouvoir oublier ce passé et aimer un jour votre fiancée. Je sais que, malgré la plus ferme volonté, vous n'y parvenez pas, et que l'idée d'un engagement, que votre cœur ne peut tenir, ajoute à votre peine déjà trop lourde ; c'est pourquoi je me hâte de vous écrire : Je romps cet engagement, et dès aujourd'hui, nous sommes libres tous deux. Je vous prie seulement de garder secrète, pour le moment, notre résolution : ce projet d'alliance a été accueilli avec trop d'empressement pour qu'il n'y ait pas, en l'annulant, bien des susceptibilités à ménager, sans parler de ma vanité de femme. Vous êtes loin, par bonheur, et trop nécessaire dans le Dekan pour que vous puissiez revenir de longtemps ; laissez-moi faire, je me charge de tout. J'ai eu sous les yeux trop d'exemples d'héroïsme pour ne pas être capable, à mon tour, de courage et de dévouement.

« Laissez-moi vous prier aussi, monsieur, d'être bien persuadé que je ne vous garderai pas rancune de ce qui se passe entre nous. Je vous remercie au contraire de la preuve de sympathie que vous m'avez donnée, en songeant à moi dans votre désespoir, comme à une consolatrice. Par les graves torts dont je m'étais

rendue coupable envers vous, je croyais m'être attirée votre haine; j'ai maintenant la certitude qu'il n'en est rien, et cela suffit à me faire supporter sans faiblesse l'événement d'aujourd'hui.

« Permettez-moi, maintenant que nous sommes libres, de vous demander votre amitié et de vous offrir la mienne, qui sera, je vous l'assure, profonde et fidèle.

« Je souhaite apprendre bientôt la fin de votre peine et votre rétablissement. »

— Ah ! brave et douce Chonchon ! s'écria Bussy, lorsqu'il eut fini de lire, avec quelle dignité et quelle noble indulgence tu répares et excuses mon crime ! Merci, car tu me délivres d'affreux remords, et grâce à toi, je peux, à présent, mourir en paix.

XXIV

LILA

— Maître ! cria Naïk.

Mais il s'arrêta court, s'adossant à la muraille, haletant d'émotion.

— Que t'arrive-t-il ? est-ce qu'une bête féroce te poursuit ? demanda le marquis, en se soulevant un peu du divan où il sommeillait.

— Ce n'est pas une bête féroce, dit Naïk, dont un sourire découvrait les dents blanches.

— En effet, tu parais fort content ; viens-tu m'annoncer ton mariage ?

— Non, pas cela, dit le paria, hésitant et impatient, je voudrais te préparer, et je suis si troublé que je ne sais comment m'y prendre.

— Me préparer, à quoi ?

— La princesse Lila est ici !

— Lila !

Le jeune homme avait bondi sur ses pieds, les yeux élargis, pris d'un tremblement convulsif.

— Lila ! Je ne veux pas la voir, reprit-il d'une voix plus faible.

— Tu la verras cependant, dit la princesse, qui parut dans l'ogive de la porte.

Ils se regardèrent longuement, oppressés par les battements désordonnés de leur sang. Elle était horriblement pâle avec le visage défait et fatigué ; le voile et les vêtements sombres qui l'enveloppaient, en désordre et souillés de poussière, témoignaient de la hâte avec laquelle elle s'était rendue au palais, après un long et rapide voyage.

Chancelant de lassitude, elle s'avança vers Bussy :

— La reine a besoin de toi, dit-elle, viens.

Le marquis se recula et répondit d'une voix entrecoupée :

— Elle a besoin de moi ? vraiment ! elle trouve sans doute que cette fois encore j'ai été mal tué. Eh bien, qu'elle se rassure, la nouvelle de ma mort ira bientôt la tranquilliser. Elle peut dire à ses brahmanes que le serment qu'elle leur a fait, elle l'a tenu, car c'est bien par elle que je meurs. Mais, dis-lui aussi que je reste loin de son atteinte ; je redoute les breuvages qui vous rendent lâche et imbécile, avant de vous pousser au tombeau ; je tiens à mourir tout entier, à me coucher pour jamais, dans une renommée sans tache ; c'est pourquoi je ne te suivrai pas.

— Ah ! ton orgueil était plus grand que ton amour !

ta conduite l'a bien prouvé, s'écria la princesse avec désespoir ; elle aussi est orgueilleuse, et voilà ce qui vous perd tous deux : soupçonnée injustement, elle était trop fière pour vouloir se justifier, elle a su cacher sa douleur, et l'horrible projet qu'elle nourrissait, sous un impénétrable masque.

— Oh ! Lila, toi si loyale, pourquoi vouloir me tromper ? Ne m'as-tu pas écris toi-même que les brahmanes lui ont fait jurer ma perte.

— Ai-je dit cela ? J'ai bien regretté cette lettre, écrite dans un moment d'affolement. Je t'en ai envoyé d'autres, malgré la défense de la reine, mais les messagers ont été arrêtés. Ce qu'elle a juré, je l'ai su plus tard, c'était de renoncer à toi si on lui faisait, en retour, serment de ne pas attenter à ta vie. Panch-Anan lui disait que tu étais condamné, mais qu'elle pouvait te sauver à ce prix. Il a juré qu'il t'épargnerait, et l'infâme à ce moment même te faisait verser le poison.

— Ah ! je ne peux plus croire, je ne veux pas t'écouter, disait le marquis en se détournant d'elle ; toi aussi, peut-être, tu cherches à m'abuser.

— Il doute de moi maintenant ! murmura la princesse, il hésite ! alors tout est perdu !

Marion et Arslan étaient entrés depuis un instant, et Naïk joyeux leur avait montré d'un geste la nouvelle venue.

— Elle arrive de Bangalore, dit-il tout bas à Marion, elle apporte le salut.

— Mais cette pauvre femme se trouve mal ! s'écria la jeune fille en s'élançant vers Lila pour la soutenir,

vous ne voyez donc pas qu'elle chancelle, épuisée de fatigue.

Elle la conduisit au divan, où la princesse tomba inanimée.

— O maître, dit Naïk, pourquoi la repousses-tu ainsi, elle si dévouée et si fidèle.

— Je suis fou, vois-tu, j'ai peur de moi-même, je fais tous mes efforts pour rallumer ma colère et ma rancune, et mon cœur révolté est près d'éclater de bonheur.

On s'empressa autour de la princesse, Marion lui baignait les tempes d'eau de roses, et Arslan essayait de faire glisser quelques gouttes de cordial entre ses dents serrées.

Lorsqu'elle revint à elle, Lila se leva brusquement, regarda autour d'elle avec épouvante.

— Je me suis évanouie ? demanda-t-elle. Combien de temps ?

— Nous avons eu grand'peine à te rappeler à la vie, dit Arslan, qui était resté agenouillé sur le tapis.

— Ah ! misérable faiblesse ! s'écria-t-elle en se tordant les bras, tout sera fini, il est trop tard ! La route est longue, longue à mourir ! D'ailleurs, qu'importe, puisqu'il ne l'aime plus.

— Lila ! s'écia Bussy en se jetant à ses pieds, ne blasphème pas.

Mais elle le repoussa avec égarement.

— Malheureux ! c'est donc ainsi que tu aimes, continua-t-elle ; et moi, folle, qui, jugeant ton cœur d'après le mien, n'appelais que toi dans la détresse ; moi qui

faisais de mon amour un piédestal au tien, et serais morte sans me plaindre pour vous savoir heureux, elle et toi ! c'est en vain que je t'ai demandé secours, après avoir dévoré l'espace, nuit et jour, sans pitié pour mon corps, n'essuyant même pas la poussière qui m'aveuglait, courant, courant toujours, vers ce héros, vers cet invincible qui seul pouvait nous sauver. Et quand j'arrive brisée, n'étant plus soutenue par l'espoir, il me repousse, il hésite, il a peur pour lui ! Eh bien, puisque tu n'as pas voulu sauver la reine, viens donc la voir mourir ! cria-t-elle d'une voix déchirante, en éclatant en sanglots.

— Que se passe-t-il ? parle, Lila, reviens à toi, je t'en conjure. Vas-tu me rendre insensé quand elle a besoin de moi ?

— Madame, calmez-vous ; la fièvre vous brûle, dit Marion en mouillant d'eau froide le front de la princesse ; vous méconnaissez mon seigneur. Plein d'angoisse, il attend vos ordres.

Lila se passa la main sur les yeux, pour en chasser les larmes.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix plus calme, ma raison s'égare. J'aurais dû lui crier tout de suite la vérité ; je n'ai pas osé, tant je craignais que l'horreur lui ôtât la force d'agir.

Elle saisit la main de Bussy et la serra d'une étreinte nerveuse.

— Écoute, dit-elle, la reine tout d'abord ne pouvait croire à ton abandon ; elle a attendu, espéré longtemps un mot de toi ; puis, quand elle a été certaine que tout

était bien fini, avec une douleur, terrible dans son calme, elle a déclaré qu'étant abandonnée par celui qu'elle avait librement choisi pour son époux, elle se considérait comme veuve, et qu'elle était résolue à se délivrer de la vie en se brûlant, selon la coutume des veuves. Les brahmanes, et Panch-Anan surtout, l'ont félicitée de cette décision ; ils disaient qu'étant souillée jusqu'à l'âme par un aussi coupable amour, le feu seul pouvait la purifier, obtenir des dieux son pardon complet et assurer son bonheur après la mort. La reine pria le ministre d'ordonner les préparatifs de la cérémonie du sacrifice. Quand je suis partie, folle de désespoir, pour t'appeler à notre secours, on dressait le bûcher d'Ourvaci ! Et maintenant... — ah ! une telle pensée est intolérable !... cette merveille, dont la vue enchantait le monde, cet être adoré et chéri, n'est plus, peut-être, qu'un monceau de cendres.

— Tais-toi ! cria Bussy d'une voix terrible, est-ce que je vivrais si mon Ourvaci n'était plus ?

Il saisit son épée, que Naïk lui tenait, et s'enfuit. Le paria le suivit.

La princesse appuya ses deux mains sur son cœur, et un faible sourire d'espoir desserra ses lèvres crispées, tandis qu'elle regardait le jeune homme s'éloigner. Puis elle se laissa retomber sur le divan, haletante, à bout de forces.

Cependant elle ne voulait pas se reposer encore.

— Arslan, dit-elle à l'umara, qui rattachait ses armes hâtivement pour partir aussi, avant de le suivre, écoute-moi. Emmène avec toi quelques soldats français des

plus audacieux ; il y aura peut-être un combat à livrer contre les fanatiques au service des brahmanes. Si j'ai pu être obéie, des relais de chevaux tout sellés, pour vingt hommes, sont échelonnés sur la route. Quelqu'un vous ouvrira la porte orientale de la ville ; toutes doivent être fermées par ordre de Panch-Anan, qui à contraint la reine à le nommer son héritier au trône. Cours droit à la nécropole royale, au delà du palais. Va, va vite !

— Si l'on ne sauve pas la reine, l'on pourra au moins se venger, s'écria Arslan en franchissant la porte.

Lila resta seule avec Marion, qui la soutenait, lui faisant un dossier de son bras, et la suppliant de se reposer.

— Me reposer, mon enfant, disait la princesse dont les yeux se fermaient de lassitude, comment cela se pourrait-il ? Il me faut repartir, les suivre, pour savoir si je dois vivre ou mourir. Tu ne peux comprenrdre quelle angoisse horrible me tenaille le cœur.

— Je comprends votre peine, madame, et je la partage car tout ce que j'aime est, à présent, sur le chemin de Bangalore. Cédez quelques heures seulement à ce sommeil irrésistible, je ferai tout préparer, et, avant ce soir, nous partirons ensemble.

— Oui, partons, n'est-ce pas, murmura Lila, qui s'endormit malgré elle.

Marion lui mit des coussins sous la tête ; puis elle la regarda un moment avec un tendre intérêt.

— Comme elle est belle, malgré son air de souf-

france! murmura-t-elle, l'amour l'a blessée, elle aussi. Elle a subi, comme la pauvre Chonchon, comme moi-même, le charme de mon seigneur; elle l'a avoué tout à l'heure, sans qu'il y prenne seulement garde : mais moi j'ai compris tout de suite, ayant eu la même peine. Nous avons aussi les mêmes joies poignantes, et nous sommes sœurs, belle princesse, par l'amour et par l'abnégation.

Marion se pencha avec précaution et embrassa doucement Lila.

XXV

DJENAT NICHAM

Tous les rites étaient accomplis ; prières, jeûnes, purifications, et Ourvaci achevait la veillée suprême.

Laissant ses femmes éplorées, elle avait gagné une haute terrasse, et, d'un regard morne et fixe, contemplait la nuit mourante, ensanglantée sous les coups de l'aurore. A l'occident, la lune pâle touchait l'horizon, et la reine croyait voir un visage attristé, la regardant avec compassion, lui faisant signe, l'attirant vers le gouffre bleu où il allait s'abîmer.

Son divin aïeul était donc seul à l'assister dans ces heures cruelles, à la plaindre, à pleurer sur elle cette froide rosée qui la couvrait de scintillements. Elle le suivait des yeux et son angoisse croissait à mesure qu'il s'enfonçait, comme à regret, dans l'espace invisible.

— Est-ce vers lui qu'ira mon âme, se disait-elle,

quand tout à l'heure elle s'envolera dans un flot de fumée ? Vais-je retrouver, dans cette région mystérieuse, mon père et mes frères, et tous les rois fameux de la dynastie qui meurt avec moi ? Ah ! quelle que soit l'assemblée qui s'y trouve, je serai là comme dans un désert, puisqu'il n'y sera pas celui qui pour moi, à lui seul, peuplait le monde. Ah ! Tchandra, mon père céleste ! ne pars pas encore , écoute ma prière : obtiens des dieux qu'ils permettent à mes mânes d'errer sur la terre tant qu'il y restera, lui ; supplie Vichnou le bienfaisant, et Siva le cruel, et Kama-Deva mon meurtrier, qu'ils me laissent dans l'air qu'il respire ; sinon le ciel même sera pour moi un séjour d'horreur. Tchandra ! Tchandra ! comme tu coules rapidement dans l'abîme ! Tu me laisses, tu abandonnes ta fille malheureuse ! Hélas ! plus rien ! je suis seule.

Le jour parut, le dernier que dussent refléter ses yeux ; et le concert des oiseaux commença, aussi joyeux que de coutume ; les colombes familières s'abattirent sur la corniche de grès rose, mais la reine ne les vit pas. Une ombre couvrait encore le palais qu'avait habité l'ambassadeur et, avidement, elle regardait dans cette ombre, voulant découvrir une forme, accoudée sur la balustrade d'une terrasse, à cette place même où elle avait vu l'envoyé du roi, quand le soir de son arrivée elle versa, en son honneur, la libation destinée au soleil.

Le soleil se vengea maintenant de l'impiété, en dissipant l'illusion sous un flot de lumière.

Ourvaci cacha ses yeux sous sa main, pour mieux voir sa rêverie.

— Hélas ! se peut-il vraiment qu'il ne m'aime plus ! se disait-elle. Cet amour que l'éternité semblait ne pas devoir épuiser, a donc tari subitement ? Ah ! pourtant, il me semble toujours sentir, à travers l'espace, les effluves brûlants de son cœur répondre aux élans du mien. Peut-être il souffre comme moi, captif de sa volonté orgueilleuse ; peut-être il m'aime encore ! Ah ! non ! non ! que cette pensée ne vienne pas effleurer mon esprit ! Comment pourrais-je mourir si je croyais n'avoir pas tout perdu ? Non, non ! j'ai mérité mon sort : mes premiers crimes ont rendu évident celui que je n'ai pas commis, et le bien-aimé a violemment arraché son amour, en se déchirant le cœur sans doute, mais il l'a arraché, jeté loin de lui avec mépris. C'est bien fini, il s'est enfin lassé de pardonner ; la gloire était au héros plus chère que l'amour. C'est bien cruellement qu'il s'est vengé des souffrances que lui a fait endurer ma folie d'autrefois : quand ma vie tout entière était suspendue à la sienne, il a cru à ma haine, et il m'a repris son amour pour le donner à une autre. C'est cela surtout qui est intolérable. Pour une autre, maintenant, s'ouvriront les fleurs de ses prunelles ; ce regard dominateur et tendre caressera la beauté d'une autre ! Et c'est à elle que ces lèvres délicieuses souriront. Quoi ! ces lèvres, dont le baiser m'a ravi l'âme et pénétrée d'une ivresse qui ne s'est plus dissipée, effaceront sous d'autres baisers le souvenir du mien ! Ah ! mort ! viens vite étouffer cette

pensée atroce, viens me délivrer d'une torture trop lourde pour ma faiblesse ?

Des sons lugubres se firent entendre du côté de la grande pagode, et roulèrent sur la ville éveillée, les timbales et les cloches alternant, frappées dans le rythme funèbre, annonçaient le sacrifice, le royal holocauste offert aux dieux.

— Voilà ma délivrance qui sonne, dit-elle, on m'attend ; je suis prête.

Elle jeta un dernier regard au-dessous d'elle ; elle aperçut une foule silencieuse, coulant comme des ruisseaux dans les rues, et se dirigeant du côté de la nécropole. C'était le peuple, consterné, qui s'en allait voir mourir sa reine, sa déesse bienfaisante. Les femmes pleuraient en se cachant le visage dans leurs voiles noirs, les hommes avaient les cheveux couverts de cendres et quelques-uns portaient des instruments de musique, brisés en signe de deuil.

— Pauvre et cher peuple ! murmura la reine en baissant la tête, mon successeur ne saura certes pas t'aimer comme je t'aimais ! Pardonne-moi de t'abandonner ainsi, aie compassion de la lâcheté d'une femme, qui ne peut se résoudre à vivre dans la souffrance. J'avais cependant espéré pour toi une belle destinée, je voulais te donner pour roi un héros puissant et bon qui t'aurait fortifié et défendu ; mais il s'est détourné de moi, il a retiré le bras dont il m'étreignait si tendrement en m'emportant en plein ciel, et il me laisse retomber du haut de mon rêve, dans les flammes du bûcher.

Elle regarda encore les arbres, les parterres, les édifices de ce palais où s'était écoulée sa vie, mais avec indifférence.

— Ce que je regrette n'est pas ici, dit-elle.

Elle redescendit et se livra à ses femmes, qui la parèrent pour le sacrifice. Toutes pleuraient, et accomplissaient leur œuvre avec des mains tremblantes ; les larmes roulaient sur les pierreries, dans les plis brillants des suaves étoffes. Mangala se cachait le visage, et ses sanglots, peu sincères, faisaient sourire la reine.

— Lila ! où donc est Lila ? s'écria-t-elle, en cherchant des yeux autour d'elle l'amie absente.

— La princesse ne pourra te survivre, dit une des femmes, on la dit mourante. L'illustre Abou-al-Hassan est auprès d'elle et il a interdit les abords de son palais.

— Chère Lila ! le temps me manque pour aller te dire un dernier adieu. O toi qui m'aimais assez pour être heureuse d'un bonheur qui brisait le tien ! toi qui as souffert de mes peines autant que moi-même, et vas peut-être mourir de ma mort, je t'envoie mes plus douces pensées, et j'emporte ton souvenir comme un bouquet embaumé.

La toilette était terminée. Ourvaci se regarda dans le grand miroir d'argent poli, tandis qu'on lui attachait la guirlande de jasmin virginal.

Elle eut un dernier sourire de femme en apercevant la céleste image reflétée par le miroir, et elle dit à demi-voix :

— Dix-huit ans, belle et reine ! O cruel bien-aimé, le sacrifice est digne de toi !

Alors elle sortit de sa chambre, suivie de ses femmes sanglottantes, et s'avança d'un pas ferme entre les haies de courtisans et de seigneurs, qui tous pleuraient, s'agenouillaient sur son passage, et baisaient le sol touché par ses pas.

Lorsqu'elle parut sous la galerie extérieure, au sommet de l'escalier, le peuple poussa un grand cri de désespoir. La reine, émue, s'arrêta un moment et laissa errer son regard sur cette houle de têtes levées vers elle, puis elle fit un geste d'adieu et descendit.

Au moment où elle atteignait la dernière marche, un être à chevelure énorme, qui était assis là, le menton entre les genoux, se leva brusquement et darda sur la reine surprise, le rayon de deux yeux noirs, lumineux comme des diamants. Elle tressaillit et fit un pas vers lui.

— J'ai vu déjà ce magique regard, dit-elle, cherchant dans sa mémoire troublée ; leur éclat bienveillant m'a réconfortée déjà, il me rappelle un temps heureux... Ah ! je me souviens ! Sadraspatnan !.. N'es-tu pas le brahmane de Vichnou ?

— J'ai eu la fantaisie de l'être un instant, ma fille, c'est vrai, dit Sata-Nanda, maintenant j'ai l'apparence d'un pauvre fakir.

— Ah ! mon père, s'écria-t-elle en joignant les mains, accorde une dernière grâce à celle qui va mourir, toi qui peux tout !

— Que désires-tu, toi dont la beauté semble divini-

ser la matière ? Que veux-tu de moi, sacrilège enfant, qui vas briser toi-même l'écrin merveilleux de ton âme ?

— Ce que je veux, dit Ourvaci, c'est retrouver l'illusion qu'une fois déjà tu m'as donnée. Je n'ai pas, comme les veuves ordinaires, dont l'époux meurt après une vie d'amour, la consolation, en quittant la terre, de soutenir sur mes genoux le corps inerte du bien-aimé ; si je pouvais au moins voir une fois encore son image, la mort me serait plus douce. Père, je t'en supplie, adjure encore Maya, fais-le paraître à mes yeux, celui que je voulais tuer, quand je t'ai vu pour la première fois, et par qui je meurs aujourd'hui.

— Tu seras exaucée, vierge charmante, dit le fakir ; il paraîtra, tu le verras accourir, éperdu d'épouvante et d'amour. Lève-toi du bûcher, alors, cours dans ses bras, ils se refermeront sur toi pour t'emporter dans le ciel.

— Ah ! merci ! merci ! s'écria la reine en saisissant la main de Sata-Nanda, qu'elle baisa pieusement.

Le collège des brahmanes s'avançait au devant d'elle avec Panch-Anan à leur tête ; mais la foule, moins respectueuse que de coutume, s'écartait sans empressement devant eux ; on eût dit même que quelques murmures hostiles couraient çà et là et que, sans en avoir l'air, on barrait la route aux saints prêtres. Sur un signe de leur maître, les esclaves de Panch-Anan distribuèrent quelques coups de leurs cannes d'argent à droite et à gauche, on se recula, non sans jeter des regards de colère et de haine au ministre. Le bruit

s'était répandu, parmi le peuple, que Panch-Anan avait contraint la reine à le désigner pour son successeur au trône, et qu'il l'avait poussée au sacrifice pour s'emparer de sa couronne. La nouvelle que le dur et avide brahmane, que l'on craignait autant qu'on le haïssait, succédait à cette souveraine tant aimée, augmentait encore le désespoir que causait le sacrifice.

Ourvaci monta en litière, cherchant des yeux le fakir qui s'était mêlé à la foule. Elle l'aperçut se frottant les mains d'un air de satisfaction, écoutant les murmures de la foule.

La route fut longue et pénible ; il fallait fendre des flots vivants, obstruant volontairement le passage, et opposant une molle inertie aux coups de bâton et aux charges de cavaliers. Quelquefois, la haie des gardes était rompue, et des groupes s'élançant venaient se traîner à genoux, aux côtés de la litière.

— Reine ! reine ! ne nous quitte pas ! criait-on. Que deviendrons-nous sans toi ? Habitués à ta main bienfaisante, tout autre joug que le tien nous écrasera.

— Nous t'aimerons tant que nous te ferons oublier ton chagrin, reste ! reste ! Tu te dois à nous ; renonce à cette mort cruelle ; fais grâce à ton peuple qui veut périr avec toi !

On s'attachait aux porteurs, les suppliant de ne pas avancer, tandis qu'elle se rejetait au fond de la litière en pleurant.

Le ministre, plein d'inquiétude, fit donner l'ordre aux soldats de disperser la foule à coups de lance. Il y eut des cris, des plaintes, et le sang coula sur la

poussière, mais la route était libre, et l'on arriva bientôt sous les ombrages de la nécropole royale.

Le bûcher, en bois de santal, était dressé sur une place découverte, à l'endroit même où s'élèverait plus-tard le monument funèbre de marbre et d'or. A chaque coin, un esclave tenait une torche allumée.

En apercevant tout à coup cet effrayant monceau de poutres et de broussailles, Ourvaci, dans un invincible mouvement d'horreur, se rejeta en arrière en couvrant son visage de ses mains. Mais sa fierté lui rendit vite le courage, elle releva la tête d'un geste brusque, et regarda sans faiblesse le lieu du sacrifice.

Les brahmanes s'étaient placés sur une estrade en face du bûcher et les bras levés vers le ciel se mettaient en prières. Au-dessous d'eux, les musiciens frappaient sourdement leurs instruments, en augmentant peu à peu le bruit. La foule retenue par les gardes formait comme des murailles à quelque distance.

On accrocha des guirlandes de fleurs et de feuillages tout à l'entour du bûcher, qui le cachèrent presque entièrement, et les jeunes filles tournèrent autour, versèrent sur le sol de l'ambre et du musc, puis elles revinrent vers la reine, qui détachant ses parures les leur distribua.

Panch-Anan s'avança vers Ourvaci, une coupe pleine à la main. Il fit l'éloge de la reine, avec un enthousiasme pompeux, retraça les principaux faits de son règne, et lui annonça dans l'autre vie une existence bienheureuse; il lui promit de lui faire édifier un temple comme à une déesse et termina en félicitant les dieux de la recevoir

dans leur séjour. Puis il lui tendit le breuvage. On le composait ordinairement de sucs endormants, destinés à engourdir la victime, dont les suprêmes révoltes devant le suicide pouvait causer du scandale; mais Panch-Anan, craignant que le peuple ne tentât quelque chose pour délivrer la reine, avait forcé la dose de poison, de façon à endormir à jamais celle qui le boirait.

Ourvaci le remercia d'une voix ferme, saisit la coupe, la tendit vers toute cette foule en larmes, comme pour la saluer, encore et la porta à ses lèvres.

D'un bond, Sata-Nanda fut près d'elle, renversa le mortel breuvage :

— Cela t'empêcherait de voir l'apparition, dit-il à voix basse.

Elle lui jeta un regard reconnaissant et s'élança sur le bûcher.

Alors, les esclaves, abaissant leurs torches, y mirent le feu.

Les instruments de musique déchaînèrent un tumulte formidable, pour couvrir les cris possibles de la victime, et les brahmanes, extasiés, entonnèrent un chant triomphal, tandis qu'une fumée odorante floconnait en se roulant sur le sol.

Ourvaci apparaissait au sommet du bûcher, comme sur un piédestal; illuminée par les rayons du soleil, qui semblait se concentrer sur elle, sa beauté prenait une splendeur surnaturelle, et elle n'avait plus l'air déjà d'appartenir à la terre.

Transportée d'enthousiasme, elle attendait passion-

nément la récompense promise, l'illusion dernière qui devait lui rendre la mort si douce. Mieux que n'aurait pu le faire le breuvage, la promesse du fakir avait endormi en elle l'angoisse.

— Hâte-toi, bien-aimé, hâte-toi ! sinon il sera trop tard, murmurait-elle.

Tout à coup elle s'écria :

— Il vient, il vient ! j'ai aperçu l'éclair de son épée, la blancheur neigeuse de son front ; et l'or de sa coiffure à jeté une lueur...

Un voile de fumée, monta brusquement l'enfermant et l'aveuglant ; elle s'efforçait avec ses bras de le déchirer, de l'écarter.

Des cris frénétiques de triomphe et de joie poussés par les mille bouches du peuple éclatèrent, tellement formidables qu'on eût dit que le ciel tombait.

— Victoire ! victoire ! l'époux revient, le héros la sauvera !

Elle entendait distinctement ces phrases, mais, perdue dans la nuée étouffante, elle ne voyait plus rien, et courait d'un bord à l'autre du bûcher les bras étendus, cherchant à se dégager de cet horrible engloutissement. Le souffle lui manquait, ses yeux brûlants avaient peine à s'ouvrir et elle allait s'abandonner, quand elle vit entrer dans la fumée, un cheval couvert d'écume et de sang, l'œil fou de terreur, et portant le cavalier chéri, qui la saisit dans ses bras, l'enleva.

Mais alors, l'effrayante figure de Panch-Anan grinçant de rage, apparut, s'accrochant au sauveur, l'entravant, s'efforçant de le faire tomber. Comme on

repousse une bête immonde, d'un violent coup de pied, Bussy envoya son ennemi rouler au milieu du bûcher et disparut hors du nuage.

Aux cris affreux du brahmane appelant à l'aide, des rires seuls répondirent. Panch-Anan parvint un instant à se relever pour fuir ; mais un guerrier, du bout de sa lance, le repoussa ; il le reconnut, c'était Arslan-Khan.

— Je ne suis pas faché d'être de moitié dans la vengeance, dit le musulman, puisque je n'ai pu l'accomplir seul. Va, va, hideux monstre, rends ta vilaine âme à Iblis !

Le feu crépitait, clair et vif à présent. Panch-Anan poussa un râle horrible, la flamme le mordait, fit éclater sa chair qui se roula en lanière, et il retomba dans le brasier, en se tordant.

Alors on vit l'étrange fakir, qui depuis quelques jours agitait le peuple, apparaître au sommet du bûcher, dansant, avec une joie folle, à travers les flammes, comme s'il ne pouvait en être atteint. Puis, d'un bond, il sauta à terre et se mit à courir, entraînant toute la foule derrière lui, vers le palais, où Bussy avait emporté la reine.

Ils étaient restés longtemps aux bras l'un de l'autre, incapables de parler, comme morts de bonheur ; s'étreignant à s'étouffer, à travers des pleurs et des rires, contemplant avec ivresse leurs visages pâlis et ravagés par la souffrance.

Elle ne pouvait se croire vivante ! remerciait tout bas les dieux qui lui accordaient le ciel de ses rêves.

— Une minute encore, disait Bussy, tout frémissant, et j'arrivais trop tard, mais à temps encore pour mourir avec toi. Ces flammes eussent été les rideaux de notre lit nuptial.

— Je ne suis donc pas morte ? demanda-t-elle en se renversant sur son bras pour mieux le voir, c'est donc réellement que les yeux que j'adore rayonnent tout près de mes yeux? que je vois ces lèvres me sourire, et qu'elles ne seront qu'à moi ?

— Ah ! elles s'useront à baiser la trace de tes pas, pour obtenir un pardon que je n'ai pas mérité, même par les tortures infernales que j'ai subies.

— Ne parle pas de pardon ; moi seule suis coupable, s'écria-t-elle en se rejetant sur son cœur, j'ai été lâche, faible comme une femme vulgaire. Je n'ai pas su dompter la terreur que m'inspirait le ministre et je suis cause de toutes nos douleurs. Ah ! maintenant je te le livre, nous saurons bien le vaincre à nous deux, l'infâme brahmane !

— Panch-Anan est mort, dit Sata-Nanda qui entra brusquement, les brahmanes hués par la foule se sont dispersés, et, dans l'ivresse de sa joie, le peuple oublie ses préjugés et ses superstitions ; sache profiter de cet instant de sagesse.

Il se pencha vers l'oreille de la reine et lui dit quelques mots à voix basse.

— Oh ! oui, oui, s'écria Ourvaci, avec un sourire rayonnant.

Elle entraîna le jeune homme, à travers des galeries, des escaliers, jusqu'à la plus haute terrasse du pa-

lais, qui apparut couverte de tapis, avec des parfums brûlants dans des cassolettes, et toute la cour réunie était là.

Tenant Bussy par la main, Ourvaci s'avança jusqu'à la balustrade de la terrasse, comme pour le présenter au peuple, qui, en les apercevant, les acclama avec délire.

Alors, elle prit des mains d'une princesse, une urne d'or contenant de l'eau du Gange, en mouilla le front du jeune homme, pour le sacrer roi ; puis elle tourna autour de lui, le fit asseoir sur un trône scintillant de pierreries ; l'on posa auprès de lui le sceptre et la couronne ; et le parasol royal s'ouvrit au-dessus de sa tête.

— Je te salue roi de Bangalore, dit Ourvaci, à voix haute. J'abdique le pouvoir et le remets entre tes mains. Accorde nous la joie de t'avoir pour maître ; je t'en prie au nom du bonheur de mon peuple, et du mien.

Bussy se leva, et répondit en regardant la reine avec tendresse :

— J'accepte, pour t'obéir cet honneur trop grand, avec la ferme volonté de m'en rendre digne, en consacrant mes forces et ma vie à la défense et à la prospérité de ce pays.

— Victoire au roi ! s'écria Ourvaci en s'agenouillant devant lui. Je ne suis plus que ton humble sujette.

Mais il la releva vivement et l'attira sur son cœur.

— Tu es mon paradis et mon dieu, lui dit-il tout

bas, et tous les royaumes du monde ne valent pas un de tes baisers.

Défaillante de bonheur, elle s'appuyait sur le roi, tandis que les courtisans venaient, l'un après l'autre, lui rendre hommage, et, dans un mouvement de gratitude, elle levait les yeux vers le ciel.

Il n'y avait d'autre nuage, sur l'azur immaculé, qu'un vol de cygnes, dont les plumes neigeuses s'embrasaient au soleil, et qui semblait planer au-dessus des amants, comme un présage de gloire et de félicité.

FIN

TABLE

Imprimerie G. SAINT-AUBIN, 12, Rue de Bar, 12. St-Dizier (Hte-Marne).

Imp. de la Soc. de Typ. - NOIZETTE, 8, r. Campagne-1re, Paris.


303312405L



